

LES ROIS DE FRANCE CANDIDATS A L'EMPIRE

ESSAI SUR L'IDÉOLOGIE IMPÉRIALE EN FRANCE

(Suite et fin¹)

Si Louis XI avait joué avec le souvenir de Charlemagne, s'il avait laissé tels de ses serviteurs faire audacieusement de sa royauté un empire, c'était probablement par intérêt de défense contre son mortel adversaire, le duc de Bourgogne. Le moment devait paraître particulièrement opportun pour élever la monarchie française très haut au-dessus de toutes les autres, alors que le Bourguignon, dans l'ascension continue de sa puissance, se rapprochait tous les jours du but de ses efforts, une couronne royale. Quoi qu'il en soit, et bien que Louis XI puisse être convaincu d'avoir nourri des pensées « impériales » aussi bien que plusieurs de ses prédécesseurs, les Allemands lui épargnèrent l'accusation courante de vouloir leur disputer l'Empire. Ils allaient, il est vrai, prendre leur revanche avec Charles VIII et Louis XII.

Le premier donna prise aux soupçons, c'est incontestable. Mais le second, valétudinaire et de sens rassis, ne pensera guère à la couronne impériale. Pourtant, on verra ses prétendues ambitions dénoncées à la chrétienté plus que celles d'aucun autre de nos rois. C'est un épisode qui met en curieuse lumière la figure de son accusateur, l'empereur Maximilien.

En 1492, tandis que son père, Frédéric III, vit encore, Maximilien est souverain des Pays-Bas. Il se trouve en guerre avec Charles VIII, qui, l'année précédente, lui a ravi sa fiancée, Anne de Bretagne. Afin d'ameuter les princes rhénans contre le roi de France, il prête à celui-ci l'intention tout à la fois de se faire attribuer l'Empire et de conquérir la rive gauche du Rhin². Sur ses instances, l'empereur Frédéric, par un

1. Voir *Rev. histor.*, t. CLXXIII, p. 273.

2. Redlich, *Frankreichs Rheingelüste im Jahre 1492* (*Zeitschr. des bergischen Geschichtsvereins*, t. XXXII, 1896, p. 140-145).

manifeste public, appelle tous les Allemands aux armes pour repousser les attaques de la France. L'expédition italienne de 1494, si elle dément les prétendues convoitises rhénanes du roi, paraît en revanche confirmer ses ambitions impériales. Car en France elle est représentée comme devant préparer la conquête de la Terre sainte et la restauration de l'Empire de Constantinople au profit de Charles VIII. Et les prophéties recommencent à circuler. Le nouveau Charles est celui qui doit, avec l'aide du pape, arracher l'Empire à des souverains impies, délivrer le saint sépulcre et réformer l'Église. Tous les éléments traditionnels de la littérature apocalyptique s'amalgament dans des œuvres de haute fantaisie. Citons seulement le poème où maître Guilloche, de Bordeaux, montre le roi subjuguant d'abord les différents peuples de la péninsule :

Et puis après conquerra
Vaillamment la cité de Romme
Et obtiendra double couronne.
Nommé sera roy des Rommains,
Oultre le vouloir des Germains
C'est assavoir des Alemans...¹.

L'armée à peine arrivée en Toscane, la nouvelle se répand que le roi de France va contraindre le pape à le couronner empereur². C'est d'ailleurs à Rome même, dans l'entourage du pape, que le bruit a pris naissance. Alexandre VI, redoutant que Charles VIII ne se propose de le déposer, a fait venir l'ambassadeur de Maximilien, lui a dit que le roi convoitait la couronne impériale, l'a adjuré d'écrire à son maître pour qu'il renonce à la neutralité³. Quelques mois après, à la diète de Worms (1495), Maximilien exprimera ses craintes, mais sans réussir à émouvoir les Ordres⁴. Un noble saxon, Hans von Hermannsgrün, proposera de remplacer le pape par un patriarche allemand si Alexandre VI donne la couronne impériale à Charles VIII⁵. Au même moment, Charles VIII, qui n'a jamais pensé à se faire couronner empereur par le pape, fait à Naples une entrée solennelle, en qualité de roi de France, de Sicile et de

1. Cité par de Cherrier, *Histoire de Charles VIII*, t. I, 1870, p. 488 ; cf. de Fonce-magne, *Éclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVII, 1751, p. 546).

2. Ulmann, *Kaiser Maximilian I*, t. I, 1884, p. 277.

3. Pastor, *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age* (trad. française), t. V, 1911, p. 424.

4. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme* (trad. française), t. I, p. 498 ; cf. p. 504.

5. Ulmann, *Der Traum des Hans von Hermannsgruen* (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XX, p. 69 et suiv.) ; Pastor, *op. cit.*, t. VI, p. 330.

Jérusalem ; il a revêtu les insignes impériaux ; dans sa main gauche il porte le globe, et sur la tête « une riche couronne d'or à l'impériale ». Manifestation qui prête à toutes sortes de commentaires tendancieux et dont on ne connaîtra que beaucoup plus tard la véritable raison. Un cardinal français vient d'obtenir, par des négociations secrètes, que le neveu et héritier du dernier empereur de Constantinople, André Paléologue, abandonne ses droits au roi moyennant pension. L'imagination aidant, Charles VIII s'est vu tout aussitôt empereur d'Orient¹. En tout cas, la parade théâtrale et puérile de Naples reste sans lendemain. Elle précède de peu la retraite des Français et la perte de l'Italie.

Louis XII abandonne les projets sur le royaume de Naples et la Terre sainte. Mais il ne renonce pas à s'installer dans l'Italie du Nord. En Allemagne, on verra donc en lui un autre Charles VIII. Dès 1498, Maximilien reproche à Alexandre VI d'avoir appelé Louis XII en Italie et de l'inviter maintenant à prendre la couronne impériale². A la diète d'Augsbourg, en 1500, il montre le roi de France travaillant à se rendre maître de l'Italie et faisant tous ses efforts pour s'approprier l'Empire avec l'aide du pape, comme son prédécesseur³. A Nuremberg, en 1501, il répète que le pape et le roi sont d'accord⁴. En 1502, devant les députés des villes réunis à Ulm, il accuse Louis XII de fomenter la discorde entre les princes d'Allemagne et lui pour arriver plus sûrement à l'Empire⁵.

L'année précédente, pourtant, il a failli s'entendre avec son adversaire : à Lyon, un mariage a été décidé entre Charles, petit-fils de Maximilien, et Claude de France, fille de Louis XII (août 1501) ; puis un traité en forme a été conclu à Trente par le cardinal d'Amboise (3 octobre) ; des serments ont même été échangés à Paris (décembre). Or, regardons d'un peu près le texte de ces serments. Celui du roi de France comporte l'engagement suivant : « ... Nous n'entreprendrons jamais, pour occasion que puissions avoir ou imaginer, d'estre empereur⁶. » Ainsi Maximilien, obsédé par les ambitions qu'il prête gratuitement à Louis XII, cherche par tous les moyens à conjurer une éventualité

1. Voir l'histoire de l'expédition de Charles VIII par Delaborde. Sur la cession d'André Paléologue, cf. Foncemagne, *op. cit.*, p. 572-578.

2. Pélissier, *Louis XII et Ludovic Sforza*, t. II, p. 493-494.

3. Janssen, t. I, p. 510 ; K. Kaser, *Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittelalters*, 1912, t. II, p. 81.

4. Kaser, *op. cit.*, t. II, p. 93.

5. Janssen, t. I, p. 515 ; Kaser, t. II, p. 99 ; cf. *Ibid.*, p. 101.

6. Arch. nat., K 1639 (copie).

contre laquelle il se sent mal défendu — du moins il en donne l'impression. La promesse ne sera d'ailleurs pas valable, car on ne parvient pas à s'entendre sur l'interprétation de certaines clauses du traité de Trente; et finalement Maximilien refuse sa ratification¹.

Le rapprochement aboutit seulement en 1504. Il est scellé aux traités de Blois. Pendant quelques années, les accusations contre la France et son roi vont donc faire trêve. Elles recommenceront dès après la rupture². Inutile de s'y arrêter : les termes n'en varient guère et, pas plus que par le passé, elles n'ont le moindre semblant de justification. Maximilien est la proie de l'idée fixe. Hanté par une complicité possible entre Louis XII et le pape, il en vient à délirer; il fait le rêve insensé de prendre la tiare³. Lorsque, en 1508, renonçant à aller jusqu'à Rome pour se faire couronner, il décide, à Trente où il se trouve, de se parer du titre d'« empereur élu », il justifie ce geste sans précédent en invoquant la nécessité de se défendre contre le roi de France, qui, dit-il, « a pourchassé de usurper icelle couronne⁴ ».

Contre la sempiternelle imputation Louis XII n'a pas pris la peine de se défendre⁵. On se le représente volontiers haussant les épaules à chaque manifestation nouvelle de cette singulière psychose, dont il ne se sent à aucun degré responsable. Peut-être l'idée de briguer l'Empire à force de se l'entendre attribuer aurait-elle fini par le tenter à son tour. Mais, bien qu'il fût le cadet de Maximilien, il disparut avant lui. Et ce fut son successeur qui se mit sur les rangs, le moment venu.

* * *

Le caractère de François I^{er}, son passé, contribuent à expliquer, concurremment avec les circonstances particulières à l'Europe de 1517, la reprise du vieux dessein qui sommeillait depuis Charles le Bel. Chacun sait que François d'Angoulême fut un enfant gâté, objet d'une

1. Le Glay, *Négociations de la France avec l'Autriche*, p. 28 et suiv.; Kaser, t. II, p. 97.

2. En 1509, au temps de la Ligue de Cambrai, les Vénitiens feront écho à Maximilien en dénonçant les prétentions du roi de France à la monarchie universelle, sans trop y croire probablement (de Maulde, *op. cit.*, t. I, p. 55).

3. Cf. Pastor, *op. cit.*, t. VI, p. 329, note, 350-357.

4. Gossart, *Charles-Quint roi d'Espagne*, 1910, p. 1, note.

5. Une fois seulement, en 1507, l'envoyé français à la Diète de Constance réfute les allégations de Maximilien à ce sujet; cf. Janssen, t. I, p. 520. Charles VIII, pour sa part, dans une lettre du 11 août 1497 à l'Électeur palatin, a protesté contre les accusations de Maximilien et nié avoir jamais pensé à lui disputer l'Empire (dans J. P. Ludewig, *Reliquiae manuscriptorum*, t. VI, 1724, p. 100).

véritable adoration de la part de sa mère, Louise de Savoie, qui, dans son *Journal*, l'appelle en plus d'un endroit « mon César ». Son entourage, pour faire sa cour à la mère, prédisait au fils la plus glorieuse destinée et, par avance, le parait du titre impérial¹. Sans doute ne doit-on pas s'exagérer l'influence de semblables flatteries. Il n'en est pas moins vrai qu'en développant l'orgueil du futur souverain, elles l'ont préparé à envisager l'éventualité d'une candidature à l'Empire. Ajoutons que, prodigue par nature, il ne se laissa pas retenir par les considérations d'ordre financier auxquelles un Louis XII n'aurait pas, vraisemblablement, passé outre².

Comme dans les occasions précédentes, les premières avances vinrent d'Allemagne. L'empereur Maximilien, en dépit de sa popularité, n'avait pas toujours été pleinement d'accord avec ses sujets allemands. Souverain des Pays-Bas avant d'être empereur, on avait pu lui reprocher en plus d'une occasion de sacrifier les intérêts de l'Allemagne à ceux de ses États bourguignons. Et l'on était en droit de se demander ce qu'il adviendrait s'il avait pour successeur son petit-fils, qui venait d'hériter de la couronne d'Espagne. Plus encore que Maximilien, Charles serait sollicité par des intérêts étrangers à l'Empire ; il serait tenté de délaisser pour d'autres tâches la plus urgente de toutes, la lutte contre le Turc, toujours menaçant aux frontières de Hongrie. Ne le verrait-on pas, comme Maximilien, mendier devant les diètes l'argent et les soldats pour aller poursuivre au loin des entreprises dynastiques dont l'Allemagne n'aurait à attendre aucun bénéfice ? Ces appréhensions, en créant une certaine opposition au nouvel Habsbourg, devaient préparer les voies à la candidature du roi de France. Son nom fut mis en avant dès 1516, aussitôt que fut connu l'avènement de Charles-Quint à la couronne d'Espagne. L'Électeur de Trèves, son « pensionnaire » depuis longtemps, lui fit savoir, sans avoir été sollicité, qu'il voterait pour lui le jour où l'on se réunirait à Francfort. D'autres, l'archevêque-électeur de Mayence, son frère l'Électeur de Brandebourg, enfin l'Électeur palatin, suivirent, dans le courant de 1517, l'exemple donné par Trèves. Avec

1. René de Maulde, *Louise de Savoie et François I^{er}*, 1895, p. 244, 322-324.

2. Sur la candidature de François I^{er} envisagée du point de vue français, pas d'étude d'ensemble en dehors du livre de Mignet (*La rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint*), dont la première édition date de 1875. Du côté allemand, l'histoire de l'élection de 1519 a fait l'objet de nombreux travaux ; les plus récents, ceux de P. Kalkoff, ont renouvelé la question (cf. Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 9^e éd., 1931, p. 634). Brève mais substantielle mise au point dans Hauser et Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne*, 1929, p. 94-97.

ces quatre voix, François I^{er} disposait de la majorité dans le collège électoral. Ses chances paraissaient des plus sérieuses. Par des largesses appropriées, il s'employa à les multiplier. Ses agents parcoururent l'Allemagne, distribuant écus et promesses. L'un des arguments principaux qu'ils devaient faire valoir était que l'Empire avait besoin d'un prince puissant, capable de tenir tête aux Turcs par ses propres moyens¹ : argument particulièrement bien adapté à l'état d'esprit des Allemands, qui désiraient que la guerre turque fût menée avec vigueur, mais rechignaient chaque fois qu'ils se voyaient forcés d'y participer.

Ainsi lorsque, plus de deux années avant la mort de Maximilien, s'engagea la course à l'Empire, François I^{er} pouvait apparaître comme le favori. Comment il vit fondre peu à peu ses chances, comment, après toutes sortes de péripéties, il fut distancé par son rival d'une telle longueur que le résultat était certain bien avant la fin de la course, c'est ce que je n'ai pas à raconter ici. En bref, le Habsbourg dut son succès à la haute banque allemande, qui avait pris sa cause en mains et sut la servir de la façon la plus habile. Il fut, en outre, grandement aidé par certaines erreurs de la politique française. Dans une Allemagne déjà travaillée par la prédication luthérienne et où commençait à s'éveiller le sentiment national, les accointances de François I^{er} avec les perturbateurs de la paix publique, un Franz de Sickingen ou un Ulrich de Wurtemberg, apparurent comme une provocation et dressèrent l'opinion contre lui.

La Papauté, cette fois, ne joua dans la compétition qu'un rôle insignifiant. Au début, elle se montra également hostile à Charles et à François, parce que tous deux étaient possessionnés en Italie, l'un au nord, l'autre au sud de la péninsule. Elle ne dissimula pas ses sympathies pour l'Électeur de Saxe, dont la candidature avait été lancée par certains Allemands, assez timidement d'ailleurs et sans l'aveu de l'intéressé. Prince connu pour sa droiture et sa piété, celui que ses contemporains ont appelé Frédéric le Sage eût pu être l'outsider heureux, le gagnant de la dernière heure. En face du Habsbourg et du Valois, il était naturel qu'il prit figure de candidat national. Aussi bien fut-ce devant lui que, tout à fait *in extremis*, François I^{er} consentit à s'effacer. Mais il était trop tard. Le pape, mieux renseigné, avait abandonné le Saxon et, prévoyant le succès du roi d'Espagne, s'était bon gré mal gré rallié à lui.

Dans quelle mesure l'opinion publique, en France, fut-elle complice

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 77, note 1.

de son roi, c'est une question à laquelle, dans l'état actuel de la recherche, on ne peut répondre avec certitude. Mignet assure que la candidature de François I^{er} fut peu populaire ; dans le Conseil et à la cour, on s'applaudit secrètement de l'échec¹. Il n'est pas malaisé de deviner quels arguments les politiques faisaient valoir : si l'aventure réussissait, le royaume s'en trouverait affaibli plutôt que fortifié ; il faudrait aller faire la guerre aux frontières de Hongrie ; et qui ferait les frais de ces campagnes lointaines ? Arguments de bon sens, que le roi utilisait à sa façon pour les besoins de sa propagande en Allemagne : s'il briguait l'Empire, faisait-il plaider par ses agents, ce n'était pas par intérêt personnel, car la charge lui en serait lourde à porter ; c'était afin de mieux servir les intérêts généraux de la chrétienté, menacée par l'avance de l'Islam².

Les politiques, les prudents, ne représentaient pas la masse de la nation. Il est bien probable qu'il se trouva des Français, et en nombre, pour souhaiter, sans trop raisonner, la réalisation du rêve dont on les berçait depuis des générations. Toutefois, nous ne pouvons rien affirmer à cet égard. Il ne semble pas que les publicistes français aient jugé à propos de dire leur mot sur la question. Du moins ne trouve-t-on aucune œuvre imprimée à mettre en regard de celles qui parurent à cette occasion dans l'Empire.

Parmi les champions de la candidature habsbourgeoise, il faut citer Wimpfeling, le grand humaniste alsacien. En 1518, il fit éditer le traité de Lupold de Bebenburg, *De juribus regni et imperii*, dont nous avons parlé plus haut. La publication prenait tout son sens, d'abord de ce qu'il la dédiait à l'Électeur de Saxe, Frédéric le Sage, et, d'autre part, de ce qu'il soulignait dans son introduction que, si l'Empire, comme le montrait Bebenburg, était réservé aux Allemands, c'était un Allemand qui devait être élu, non un Français ou un Bourguignon³. Wimpfeling

1. *Op. cit.*, t. I, p. 212.

2. « Le Roy ne demande l'Empire pour ambition ne prouffit particulier et pour se monstrer ; il est notoire que là et quand l'aurait, luy serait plus onéreux et à charge que de prouffit et commodité... » (Instruction d'octobre 1518, dans les *Deutsche Reichstags-Akten unter Kaiser Karl V*, publ. par Kluckhohn, t. I, 1893, p. 139, note).

3. Cf. H. Hauser, *Le transport des règnes et empires des Grecs à François (Revue des études rabelaisiennes, t. VI, 1908)*. *Ibid* sur un opuscule de 1506, inspiré par Maximilien, dans lequel l'auteur, secrétaire et chancelier de l'empereur, s'efforce de prouver que les Francs, bénéficiaires de la *Translatio* de 800, étaient les ancêtres des Allemands, non des Français, et que Charlemagne était un Allemand : en somme, tout l'essentiel de la thèse de Lupold de Bebenburg. On trouvera, d'autre part, une bonne étude sur la position des humanistes alsaciens en général, et de Wimpfeling en particulier, en face des problèmes de l'Empire, dans J. Knepper, *Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsässischen Humanisten*, 1898.

fut-il lu en France? On est en droit d'en douter, car nul ne lui répondit.

Seuls les diplomates se préoccupèrent de faire valoir contre le privilège exclusif que revendiquaient les Allemands les droits de la royauté française. Dans une longue lettre à l'évêque Jérôme Schultz, chef du Conseil de l'Électeur de Brandebourg, le chancelier Guillaume Duprat s'efforça de prouver que la couronne impériale pouvait échoir à un non-Allemand¹. Ce factum est intéressant à plus d'un titre. Notons seulement que Duprat semble ne plus connaître les quatre empires de la prophétie de Daniel. Il expose que la *monarchia* a appartenu successivement aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains et aux Grecs. Des Grecs, elle a été transférée, à en croire certains auteurs, aux Germains. Mais cela n'implique nullement que l'empereur doive être nécessairement un Allemand. Avant 962, les empereurs furent des Français (*Francigenae*) ou des Italiens. Et, un peu plus loin, il précise sa pensée sous la forme suivante : l'Empire a été transféré en la personne de Charlemagne *ab Orientalibus et Graecis in Francos, alii dicunt in Germanos, alii dicunt in Occidentales et Latinos*. Position modérée, timide. En fait, Duprat évite de prendre parti. Il s'abstient de contester aux Allemands le droit de se dire les descendants des Francs, sans doute par crainte de heurter le sentiment intime de celui à qui il s'adresse, peut-être aussi parce qu'il ne se sent pas assez sûr de ce qu'il avance. Du moins ne leur abandonne-t-il pas Charlemagne : le premier empereur et ses successeurs furent des rois de France (*Franciae reges*), qui résidèrent en Allemagne, y édifièrent des forteresses, des églises, etc...

Quelles que soient, à nos yeux, les insuffisances de cette argumentation, elle n'en constituait pas moins un progrès. N'oublions pas que depuis toujours les théoriciens français, comme les Allemands eux-mêmes, appelaient *Translatio ad Germanos* l'acte de 800. Récemment encore, sous Louis XII, Jean Ferrault employait l'expression *in Germanos seu Francos*. Il ne confondait d'ailleurs pas Germains et Allemands : des Francs, ou Germains, l'Empire avait passé aux Italiens, et de ceux-ci aux Allemands (*in Theutonicos*) ; à partir de 962, on avait tenu pour règle de droit que l'empereur ne pût être choisi dans une autre nation que l'allemande ; néanmoins, affirmait Ferrault, le roi de

1. *Journal de Jean Barrillon*, publ. par P. de Vaissière, 1899, t. I, p. 126-140. — La lettre se continue par une discussion scolastique avec ceux qui professent *imperium fuisse translatum a Graecis in Germanos active et passive*. Duprat accepte le terme *active*, mais repousse *passive*, qui impliquerait une abdication des droits de la Papauté entre les mains des Allemands

France pouvait être élu empereur ; et la raison qu'il en donnait ne laisse pas que de nous surprendre : c'est que Charlemagne était un Allemand (*de Alemannia*) et que ses héritiers devaient être aussi considérés comme des Allemands (*ejus posteritales censendi sunt*). Voilà à quelle absurdité pouvait mener l'implacable rigueur d'un raisonnement fondé sur des prémisses inexactes¹. Duprat, pour sa part, a su en éluder les effets logiques en refusant aux Allemands, dès 962, le privilège de fournir les empereurs ; et cela lui a permis de restituer Charlemagne à la France.

L'échec subi par François I^{er} en 1519 ne paraît pas lui avoir fait tort dans l'esprit de ses sujets. S'il ne portait la couronne romaine, du moins en était-il le plus digne et le titre impérial lui convenait mieux qu'à tout autre prince : ainsi pensaient les fanatiques de la royauté. Vers 1523, l'auteur d'une relation de voyage l'appelle « très chrétien et très sérénissime roy et empereur de la sacrée monarchie gallicane² ». A la même date, un anonyme rassemble dans une ample compilation, le *Mirabilis liber*, toutes les prophéties qui, de temps immémorial, promettaient l'Empire aux Français, à commencer par celles d'Adso et de la Sibylle de Tibur. La dernière de ces prophéties, la seule nouvelle, fixe à 1527 la date à laquelle, dans Jérusalem redevenue siège de la Papauté, le grand monarque de la fin des temps, issu des rois de France, viendra abdiquer sa couronne. L'auteur, dans sa préface, décerne au roi l'épithète de *religiosissimus*. Il proclame sa prééminence sur tous les souverains de la terre et la justifie en énumérant les diverses marques de la protection divine dont la royauté de Dagobert, de Charlemagne et de saint Louis peut s'enorgueillir : sainte ampoule, guérison des érouelles, mission de Jeanne d'Arc, etc.³...

Le thème de la prééminence française, déjà traité, nous l'avons vu, par le *Songe du Vergier*, au temps de Charles V, n'avait pas été repris depuis lors par les théoriciens de la monarchie. Jean Ferrault s'était contenté de répéter que le très chrétien ne reconnaissait pas de supérieur au temporel⁴. Son contemporain, Claude de Seyssel, dans *La grant monarchie de France*, n'envisageait pas la question des rapports avec l'empereur⁵. Vers la fin du règne de François I^{er}, en 1545, Charles de

1. *Tractatus... jura seu privilegia aliqua regni Franciae continens*, éd. 1545, p. 322, 344.

2. *Le voyage d'outre-mer de Jean Thenaud*, publ. par Chr. Schefer, 1884, p. 2.

3. *Mirabilis liber qui prophetias revelationesque nec non res mirandas praeteritas praesentes et futuras aperte demonstrat*. P. 1523 (Bibl. nat., rés. D. 8834).

4. *Tractatus...*, p. 319.

5. Dans un autre ouvrage, Seyssel rapporte un mot curieux dont il n'indique pas la source

Grassailles, conseiller au présidial de Carcassonne, dépasse en adulation monarchique l'auteur du *Songe du Vergier* et celui du *Mirabilis liber*; il trouve les expressions les plus dithyrambiques que le culte de la royauté ait encore inspirées à ses fidèles : le roi de France mérite d'être loué par-dessus tous les autres rois; il est le vicaire du Christ en son royaume, un second soleil, etc... Grassailles suit d'ailleurs d'assez près Jean Ferrault, à qui il emprunte notamment le singulier argument que nous avons relevé chez celui-ci : le roi est qualifié pour être élu empereur, au même titre que s'il était un Allemand (*sicut si esset Germanus*)¹.

En dehors du monde des juristes, on n'adhère pas à pareille conclusion, quelque peu décevante pour l'amour-propre national. On cherche hors des sentiers battus le moyen de fonder le droit propre de la royauté française : Rabelais, dans les premières pages de son *Gargantua* (1532), établit ainsi la succession des Empires : Macédoine, Rome, Grèce et France². Vue conforme à la tradition en ce qu'on y retrouve les quatre empires de la prophétie de Daniel, mais qui s'en écarte résolument en ce que les Germains ne figurent pas parmi les détenteurs de l'Empire. Rabelais ne recule pas, comme Duprat, comme tant d'autres, devant l'identification entre Francs et Français; et, par là, il est en avance sur son temps.

Un peu plus tard, Symphorien Champier, humaniste et médecin, expose à son tour une thèse originale. C'est l'Empire franc que, pour sa part, il raye de l'histoire. Ou, du moins, il le débaptise. Selon lui, l'Empire, un à travers les âges, a revêtu successivement trois aspects différents, romain, gaulois et germanique. Et ce qu'il appelle *Empire gaulois*, c'est l'Empire de Charlemagne et de ses successeurs immédiats

et dont, par suite, on est en droit de suspecter l'authenticité : « Non sans cause le roy des Romains Maximilien a dict plusieurs fois en soy jouant que s'il estoit Dieu et il avoit plusieurs enfants, l'aisné il le feroit Dieu après luy, mais le second il le feroit roy de France, congnoissant que c'est le plus glorieux et le plus puissant prince du monde » (*Histoire singulière du roy Louis XII*, éd. 1587, p. 69). A supposer que la boutade soit réellement sortie de la bouche de Maximilien, elle signifie simplement qu'il enviait, lui, l'empereur sans le sou, les ressources financières inépuisables que la voix publique attribuait au roi de France.

1. Degrassalius, *Regalia Franciae*, éd. 1545, p. 159. Un peu plus loin, Grassailles nous apprend que l'argument est de Balde, d'où l'on peut conclure que c'est à Balde que J. Ferrault l'a aussi emprunté : « Merito ergo dictum est per Baldum... regem christianissimum Francorum in imperatorem eligi posse, tamquam Germanum, seu saltem de genere Germanorum, scilicet Caroli magni » (p. 162).

2. M. H. Hauser, dans l'article plus haut cité, a étudié de près les sources de Rabelais sur ce point.

jusqu'à 962. Aussi applique-t-il de préférence au roi de France la dénomination de *Rex Gallorum*¹.

Ici, dans le cas de Champier comme dans celui de Rabelais, plus aucune concession n'est faite aux idées professées dans l'Empire. Et c'est pour le public qu'ils écrivent tous deux. On est donc en droit de conjecturer que leur façon de représenter la *Translatio* de l'an 800 répond mieux aux sentiments de la nation que celle des juristes, trop visiblement inspirée d'une idéologie désuète. Tandis que les Allemands demeurent fidèles à la thèse de Lupold de Bebenburg et de Wimpfeling, les Français s'insurgent décidément contre la prétendue germanicité de Charlemagne et les conséquences qu'on en tire. Ils commencent à revendiquer l'honneur d'être les seuls descendants des Francs. Symptômes manifestes des progrès du sentiment national. En ces débuts de l'ère moderne, le problème de l'Empire tend à se poser moins que par le passé en termes de suprématie et d'obéissance, c'est-à-dire en termes féodaux. Il prend davantage l'aspect d'un débat de nationalité. Auquel des deux peuples, français ou allemand, doit appartenir la succession de Charlemagne? Et, par voie de conséquence, auquel des deux appartient Charlemagne lui-même? Telles sont les questions pour lesquelles, de part et d'autre, on est encore prêt à rompre des lances.

Une autre évolution plus sensible encore se manifeste dans l'attitude de la nation vis-à-vis de la personne de l'empereur. En 1540, comme en 1378 et en 1416, le royaume reçut une visite impériale. Charles-Quint, provisoirement réconcilié avec son grand adversaire, fut par lui autorisé à traverser la France pour se rendre directement d'Espagne aux Pays-Bas. Partout il fut accueilli avec des honneurs souverains. Et même, à Paris, les magistrats municipaux lui présentèrent les clefs de la ville². Nous voilà loin des mesures de défiance dont semblable événement avait été l'occasion au moment du Grand Schisme. Pourtant la puissance d'un Charles-Quint était, certes, autrement redoutable que celle d'un Sigismond ou d'un Charles IV. A première vue, il y a là une énigme. Elle ne peut trouver à se résoudre qu'à l'aide de considérations d'ordre général. Si les susceptibilités de jadis se sont dissi-

1. *De monarchia ac triplici imperio*, 1537. Voir, par exemple, dans la Préface : « Duo sunt reges qui et imperatores dicuntur : rex Gallorum qui et imperator in regno suo et rex Francie dicitur, rex Romanorum qui et rex Germanorum et imperator dicitur. » Au chapitre iv sont réfutés les auteurs qui font de Charlemagne un Allemand.

2. Babeau, *Les souverains étrangers en France* (*Revue des questions historiques*, t. LXXIII, 1903, p. 131-132.)

pées, c'est que les prétentions des empereurs ont perdu, avec l'adhésion d'une partie de la chrétienté, ce qui les rendait menaçantes. Sauf peut-être en Allemagne, on a cessé de croire à l'universalité et à la sainteté de l'Empire. Le mouvement d'idées de la Renaissance a agi à la manière d'un dissolvant sur l'une des conceptions auxquelles le Moyen Age s'était montré le plus attaché. Comme dit Bryce en une pittoresque formule : « Le fantôme de l'Empire romain s'est fondu sous les rayons du soleil qui se levait sur la société nouvelle¹. »

A quoi on peut ajouter que les transformations internes subies par le Saint-Empire ont contribué à miner devant l'opinion son caractère oecuménique. A la suite d'amputations successives, il se trouvait réduit, ou à peu près, aux pays de langue germanique. Depuis la fin du xv^e siècle, sa raison sociale avait changé : il était devenu le *Saint-Empire romain de nationalité allemande*. Formule dans laquelle on peut discerner tout à la fois l'affirmation du droit exclusif des Allemands à détenir l'Empire et la constatation de son repliement sur lui-même. Il n'est pas interdit de penser que les Français de la Renaissance y virent, en outre, la renonciation à une suprématie, tout au moins théorique, sur leur propre pays, qu'ils avaient toujours repoussée. Eux-mêmes, d'ailleurs, en plein Moyen Age, disaient souvent déjà « Empire d'Allemagne », au mépris de la terminologie officielle, et comme pour signifier qu'ils n'étaient pas dupes de la prétention des empereurs à continuer les Césars romains².

On peut donc considérer qu'à partir de la Renaissance l'Empire n'est plus, aux yeux des Français, qu'un État comme un autre, et l'empereur un souverain comme les autres, d'un rang à peine plus élevé. Des privilèges attachés à la dignité impériale, seuls demeurent indiscutés les privilèges honorifiques. Les ambassadeurs impériaux ont le pas sur tous les autres, de même que l'empereur précède tous les souverains sans exception. Cette préséance universelle s'applique-t-elle aux représentants du roi des Romains, empereur élu mais non couronné³? Les

1. *Op. cit.*, p. 410.

2. Vigner (Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom 10. bis 13. Jahrhundert, 1901, p. 174) en a cité des exemples dès le xiii^e siècle. Aux xvi^e et xvii^e, l'usage en sera courant.

3. Le point de vue français est d'ailleurs accepté même en Italie, où le point de vue romano-allemand a toujours compté davantage de partisans. Alciat ne lui accorde pas moins que faisait déjà Bolde au xiv^e siècle. Il est vrai qu'il est l'obligé de François I^{er} et que, d'autre part, il lui est arrivé de se contredire. Dans un traité, *De singulari certamine*, qu'il dédie au roi de France, il écrit ceci : « Dignitatum autem nostri temporis varii sunt gradus, quarum maximus est imperatoris... Eodem gradu Francorum est rex, qui nullo tempore Caesari fasces suos sum-

Français ont posé la question à Rome dès le début de l'ère des ambassades permanentes, dès les dernières années du xv^e siècle : l'ambassadeur de Charles VIII prétendait passer avant celui de Maximilien, roi des Romains ; la cour pontificale, saisie du litige, l'a tranché à l'avantage de l'Allemand¹.

Les théoriciens de la monarchie ne cessent pas de réfuter les prétentions des empereurs à l'hégémonie. Mais ils n'y apportent plus la même combativité que jadis. On sent, à les lire, que le problème a perdu de son actualité. Bodin cite en haussant les épaules le mot de Bartole : « Hérétiques qui ne croient pas que l'empereur soit seigneur de tout le monde². » D'autres parlent du titre impérial avec le même détachement que, deux siècles plus tôt, l'auteur du *Songe du Verger* ; tel Jean du Tillet dans son *Recueil des rois de France* : « Il n'est pas plus éminent que celui de Roy, lequel sonne mieux ou plus doux³. » La littérature politique abonde en redites de ce genre. Aussi ne présente-t-elle plus

misit, nec nunc ejus majestatem observat. » Et plus loin, au terme d'une longue argumentation historique : « Et cum in jure nostro ex recentiorum traditione quatuor sint dignitatum gradus, super illustres, illustres, spectabiles clarissimi, in hic ita distingui solet ut romanus pontifex itemque augustus ipse imperator super illustres habeantur, quo in numero et Francorum regem collocandum censeo... » (*Œuvres*, éd. Francfort, 1617, t. IV, p. 552-554).

1. A. Aubery, *De la prééminence de nos rois...*, 1649, p. 36. — Sur la liste officielle des présences dressée par les soins du Saint-Siège au temps de Jules II, l'empereur figure naturellement en tête. Puis vient le roi des Romains et, après lui, le roi de France. Le roi d'Espagne n'a que le quatrième rang. Et la fierté espagnole s'y résigne mal. Après l'abdication de Charles-Quint, sous prétexte que les ambassadeurs de l'empereur-roi ont eu le pas sur ceux de France, le gouvernement de Philippe II revendique le même privilège. Il en résulte toute une série d'incidents diplomatiques qui se renouvellent jusqu'au jour où Louis XIV contrainait l'Espagne de Philippe IV à reconnaître une fois pour toutes le bon droit de la France. Pendant cette période de plus d'un siècle (1556-1662), ce sont surtout les prétentions espagnoles que visent les nombreux traités où est exaltée la « précellence » de la couronne de France.

2. « ... Ce qui ne mérite point de réponse, veu que les empereurs de Romme ne furent jamais seigneurs de la trentième partie de la terre, et que l'Empire d'Allemagne n'est pas la dixième partie de l'Empire des Rommains » (*De la République*, éd. Lyon, 1579, p. 132).

3. Éd. Rouen, 1578, p. 131-132. — Cela ne se dit, bien entendu, que dans les livres. Les diplomates s'abstiennent de pareilles fanfaronades. Il n'est pas exact que, comme le racontera Scipion Duplex au temps d'Henri IV (*Histoire de France*, éd. 1644, tome III, p. 290), François I^{er}, discutant avec Charles-Quint en 1521, ait affirmé tout à la fois son droit à se parer du titre impérial et sa préférence pour le titre « plus auguste » de roi. Pendant les conférences tenues à Calais entre représentants des deux souverains, le chancelier impérial déclara au nom de son maître « que la gaigneur dignité de la chrestienté estoit entre ses mains, qui l'avoit délivré de tout vasselage et infériorité » (il s'agissait de la suzeraineté royale sur Flandre et Artois, répudiée par Charles-Quint). Et Duprat, rapportant l'incident au roi, déclare avoir simplement répondu au Bourguignon « que l'Empire et le royaume de France n'avoient rien commun, et que son idée estoit exorbitant de toute raison » (*Le Glay, Négociations de la France avec l'Autriche*, t. II, p. 497, 500). Le sens général de la réponse est le même dans le rapport de Granvelle (*Weiss, Papiers d'État de Granvelle*, t. I, p. 161).

autant d'intérêt pour notre sujet. Et nous ne nous astreindrons plus à rechercher les moindres manifestations de l'idéologie impériale¹. Nous nous contenterons, pour mener cette étude à son terme, d'achever succinctement l'histoire des candidatures royales pendant la seconde moitié du xvi^e et le xvii^e siècle.

Henri II, Charles IX, Henri IV doivent être inscrits sur la liste des rois qui ont joué avec le rêve impérial. Henri II n'était que dauphin lorsque, en 1540, la possibilité de son élévation à l'Empire fut envisagée au cours des conversations secrètes qu'il entretenait avec les princes luthériens d'Allemagne. La guerre de Smalkalde se préparait. Certains des confédérés, escomptant la victoire, tablaient par avance sur la déposition de Charles-Quint et parlaient de le remplacer par le fils aîné du roi de France. Celui-ci paraît avoir été fort tenté par la brillante perspective que l'on faisait luire à ses yeux. Mais ses espérances ne furent pas de longue durée. La défaite des luthériens y mit brutalement fin².

Il ne les avait pas oubliées, toutefois, lorsque les vaincus de 1547, préparant leur revanche, sollicitèrent de nouveau l'aide de la France. Cette fois, il était roi. La négociation poursuivie en son nom par l'évêque de Bayonne aboutit au traité de Lochau (octobre 1551). Or, au nombre des promesses faites par les Allemands à leur allié, en échange de son appui militaire et financier, figurait celle-ci : lors de la prochaine élection impériale, ils favoriseraient tel candidat qui lui serait agréable; et, si lui-même voulait assumer l'Empire, ils s'emploieraient à le lui

1. Nous manquons d'ailleurs d'un travail approfondi sur la littérature monarchique, de la Renaissance à Louis XIV. Seuls les auteurs de la première moitié du xvi^e siècle ont fait l'objet de monographies, souvent insuffisantes. Ajoutons quelques noms à ceux que nous avons déjà eu l'occasion de citer. Barthélemy de Chasseneux, jurisconsulte bourguignon, dans son *Catalogus gloriae mundi* (1529) défend l'indépendance temporelle de la couronne par des arguments en partie empruntés au *Songe du Vergier* (cf. Pignot, *Un jurisconsulte au XVI^e siècle*, 1880, p. 163). — Le poète Joachim du Bellay espère qu'un jour viendra où « ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les rênes de la monarchie » — c'est-à-dire de la monarchie universelle (*Défense et illustration de la langue française*, éd. Chamard, 1904, p. 73). C'est à lui qu'appartient le vers célèbre :

« Car rien n'est après Dieu si grand qu'un roi de France. »

Guillaume Postel, pour justifier cette même revendication de la monarchie universelle au profit du très chrétien, fait descendre (1551) les Gaulois de l'aîné des petits-fils de Noé (cf. G. Weill, *De Guglielmi Postelli vita et indole*, 1892, p. 87-88). — Au xvii^e siècle, citons, parmi les auteurs les plus intéressants, du point de vue qui nous occupe : Limnaeus (*Notitia regni Franciae*, Strasbourg, 1655, p. 312-325), Aubery (*De la prééminence de nos rois*, 1649); au xviii^e siècle : Pfeffinger (*Viriarius illustratus, seu institutiones juris publici romano-germanici*, Gotha, 5 vol., 1712, t. I, p. 411-423). — Sur les livres d'Audigier (1676) et de Le Gendre de Saint-Aubin (1741), voir plus loin.

2. G. Zeller, *La réunion de Metz à la France (1552-1648)*, t. I, 1926, p. 97-98.

faire obtenir¹. Pensaient-ils jamais faire honneur à cet engagement, c'est assez douteux. Quoi qu'il en soit, lorsque, en avril 1552, ils firent la paix avec Charles-Quint, sans s'être au préalable entendus avec le roi de France, comme ils s'y étaient engagés, ils protestèrent n'avoir agi que par nécessité et se déclarèrent prêts à tenir toutes les autres promesses faites à Lochau, sans excepter celle qui avait trait à l'Empire². Henri II venait d'apprendre à ses dépens ce que valait leur parole. Il ne fut sans doute pas dupe de ces nouvelles assurances et cessa de penser à l'Empire pour lui-même³. Il adhéra à l'idée d'une candidature saxonne, comme plus capable qu'aucune autre de faire échec aux Habsbourg. Ses ambassadeurs s'employèrent à y préparer les esprits. Mais leurs efforts furent neutralisés par l'Électeur Auguste de Saxe, qui refusa de se laisser opposer à Ferdinand de Habsbourg, frère de Charles-Quint et son successeur désigné à l'Empire⁴.

Avec Charles IX les choses n'allèrent pas aussi loin. Il avait quinze ans et ne gouvernait pas encore par lui-même quand un de ses représentants en Allemagne, un ancien officier allemand au service de la France, Frédéric de Reiffenberg, discutant avec le fils aîné du landgrave de Hesse, qui quémandait une pension, évoqua la possibilité pour son maître de parvenir un jour à l'Empire et, à cette fin, demanda son appui au prince. Propos sans grande consistance, en tous cas sans portée à ce moment, car l'empereur Maximilien II venait justement d'être élu pour succéder à son père, Ferdinand I^{er}. Guillaume de Hesse discuta, fit valoir tous les obstacles auxquels le projet se heurterait. Il ne voulut finalement donner, en échange d'une pension de 4,000 couronnes, que la promesse, très élastique, d'aider le roi de France en toutes les occasions où il pourrait le faire sans offenser son père ni l'Empire⁵.

A la suite de l'édit de Saint-Germain (1570), la politique française, dirigée cette fois par Charles IX lui-même, inclina vers les alliances protestantes. L'insurrection des Pays-Bas semblait devoir fournir l'occasion d'unir contre l'Espagne tous ses ennemis. Des ambassadeurs du roi travaillèrent les petites cours d'Allemagne. L'un des plus zélés était Gaspard de Schomberg, encore un Allemand d'origine, ancien capitaine de reîtres, passé au service de la France. A Cassel, il rappela à Guil-

1. G. Zeller, *La réunion de Metz à la France (1552-1648)*, t. I, 1926, p. 172-173 ; cf. p. 378.

2. *Ibid.*, p. 401.

3. Quoi qu'en aient pu dire certains diplomates étrangers ; cf. *Ibid.*, t. II, p. 26, note 4.

4. Trefftz, *Kursachen und Frankreich (1552-1557)*, 1891, p. 125, 138-148.

5. Plötzhoff, *Frankreich und die deutschen Protestanten in den Jahren 1570-1573*, 1912, p. 2-7.

laume de Hesse, maintenant landgrave, ses engagements de 1567. Celui-ci parut disposé à épouser le parti français. Il donna des conseils à Schomberg, en fit tenir par lettre à Catherine de Médicis : il était d'avis de mettre en avant le duc d'Anjou, troisième fils de Catherine ; on poserait sa candidature au titre de roi des Romains ; l'état malade de Maximilien rendrait sans doute une élection très prochainement nécessaire¹. La reine mère souriait à un projet qui devait grandir son préféré². Mais Charles IX, sans doute moins intéressé et craignant d'effaroucher les autres cours, faisait recommander à Schomberg de n'en parler ni à Dresde ni à Heidelberg³. Il est assez probable qu'il ne se résignait pas à s'effacer devant son cadet. Quoi qu'il en soit, tout restait à faire quand la Saint-Barthélemy interrompit les conversations. Schomberg, qui venait d'avoir une entrevue avec le landgrave de Hesse et l'un des fils du Palatin, disait d'eux qu'ils estimaient ses propositions « viande mal aisée à digérer aux princes d'Allemagne⁴ ».

Quelques semaines après le 24 août, l'ambassadeur à Venise, Du Ferrier, rapportait à la reine mère que l'opinion en Italie la rendait responsable du drame, elle et son fils « Monseigneur d'Anjou » ; et il ajoutait, à propos de celui-ci : « Par le moyen susdit il s'est osté la couronne impériale, n'ayant auparavant rien tant désiré les Allemands, même les protestants, que de le faire empereur et de remettre l'Empire en la maison de France⁵. » En quoi l'ambassadeur exagérait sans doute, pour les be-

1. Plathhoff, *Frankreich und die deutschen Protestanten in den Jahren 1570-1573*, 1912, p. 24 et suiv. ; F. von Bezold, *Briefe des Pfalzgrafen Johann-Casimir*, t. I, 1882, p. 79 et suiv. — D'après H. Moritz (*Die Wahl Rudolfs II*, 1895, p. 43), la première initiative serait venue de Louis de Nassau, le frère du Taciturne. Ce n'est pas certain ; mais Louis de Nassau contribua, sans aucun doute, à pousser Charles IX ; voir une lettre de lui du 1^{er} juin 1573 dans Groen van Prinsterer, *Archives ou Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau*, t. IV, 1837, p. 84. La bonne volonté du landgrave paraît au même auteur extrêmement douteuse ; von Bezold, d'ailleurs, l'accuse formellement de duplicité (*op. cit.*, p. 84-85). Schomberg se dupait lui-même quand il écrivait au sujet du landgrave : « Il a la fleur de lys engravé dans le cœur et est ennemy criminel de tous les ennemis du sang de France » (Groen van Prinsterer, t. IV, p. 54).

2. Au mois d'août 1571, parlant à l'évêque de Dax, ambassadeur à Constantinople, du projet de mariage de ce fils avec Élisabeth d'Angleterre, elle déplore que personne n'ait su lui faire comprendre « ce que c'est de la grandeur que cet mariage lui pourroit apporter, et l'amitié de prinse d'Alemagne pour parvenir à l'Empire et la conquête de Péys-bas » (*Lettres*, t. IV, p. 63). Rocquain prétend que la phrase n'implique pas des visées sur la couronne impériale (*Rome et la France pendant les guerres de religion*, 1924, p. 107, note 2) ; mais son interprétation est insoutenable.

3. « Articles sur lesquels L. Maj. résoudront si leur plaît le sieur de Schomberg », avec les réponses royales, dans de Noailles, *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, t. III, 1867, p. 285.

4. La lettre est du 29 août, mais on n'avait pas encore connaissance à Cassel des événements parisiens du 24 (dans le recueil de Groen van Prinsterer, t. IV, p. 4).

5. Dans La Ferrière, *L'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne* (*Revue des questions his-*

soins de la cause, les chances que le duc d'Anjou avait jamais pu avoir. A la cour de France, en tous cas, on ne jugeait pas, comme lui, la partie perdue. Si pour un temps il ne fut plus question de l'Empire, ce fut parce que, le roi de Pologne étant mort le mois précédent, une autre couronne élective était devenue vacante et que le duc d'Anjou s'y était tout aussitôt porté candidat. Quand il fut élu, en juin 1573, ses amis proclamèrent que ce succès n'était qu'un commencement et présageait un avenir plus glorieux encore. En Espagne même, on y vit non sans aigreur la promesse de l'Empire aux Français¹.

Pendant les dix mois qu'avait durés la campagne électorale, les fils s'étaient peu à peu renoués entre la France et les princes d'Allemagne. Au printemps, Schomberg avait eu une entrevue avec le dernier fils de l'Électeur palatin, Jean-Casimir, qui témoignait aux Français la plus chaleureuse sympathie. Et il n'avait pas hésité à évoquer tout de suite, en marge de la question d'alliance qui faisait toujours le fond des conversations, celle de la succession à l'Empire². On attendit toutefois l'élection polonaise et la nouvelle paix avec les huguenots, qui se conclut quelques jours plus tard, pour pousser la négociation. Une certaine prudence s'imposait en raison des circonstances. La tactique fut de faire valoir avant tout la nécessité d'empêcher l'élection d'un Habsbourg et de chercher un prince allemand susceptible d'être mis à la tête de l'Empire ; la candidature française serait tenue en réserve, comme un pis aller³. Par ce détour, Schomberg se disait sûr de triompher. L'Électeur palatin et le landgrave de Hesse acceptaient de discuter ; l'Électeur de Saxe lui-même, le plus intransigeant des luthériens, montrait de bonnes dispositions, tout au moins par l'intermédiaire de son chancelier⁴. Mais on ne s'était encore entretenu que de l'élection d'un

tuïques, t. XLIV, 1888, p. 477). — Schomberg écrit peu après au duc d'Anjou : « Je crèveroy de dépit si je vous voyois, sans votre démerite, et par les méchantes calomnies de vos adversaires, faillir à ce dont la seule noble couronne de France est digne en ce monde » (Groen van Prinsterer, t. IV, p. 16).

1. F. von Bezold, *op. cit.*, p. 111-112. — Le fait que les étrangers jugèrent comme les Français prouve qu'il y a abus à parler d'un déchaînement d'impérialisme français (cf. Platzhoff, *op. cit.*, p. 106-107). A moins qu'on ne doive être autorisé à parler d'impérialisme chaque fois qu'un Français se met sur les rangs pour l'Empire...

2. F. von Bezold, p. 103-104.

3. Voir les lettres de Schomberg à la reine, du 19 août, et au maréchal de Retz, du 1^{er} septembre 1573, dans de Noailles, *op. cit.*, t. III, p. 503-505 ; la seconde se trouve aussi dans le recueil de Groen van Prinsterer, t. IV, p. 110 ; citons-en ce passage caractéristique : « ... Cela donnera un honneste prétexte à nos amys de nous pouvoir mettre sur les rangs, comme ils sont délibérés de faire, estant tout asseurés que les princes s'accorderont aussi peu de prendre ung d'entre eulx comme les Poulonnois se sont peu accorder à prendre un Piaste. »

4. Platzhoff, *op. cit.*, p. 112 ; von Bezold, p. 114-115.

Allemand. Et, dès qu'on alla plus avant, Schomberg dut déchanter. Il ne tarda pas à se rendre compte que seul le Palatin, sous l'influence de son fils Jean-Casimir, accepterait l'idée d'une candidature française¹. Le landgrave de Hesse, sur lequel on avait naguère tant compté, fermait l'oreille aux propos qu'il ne lui convenait pas d'entendre et, en secret, dénonçait les ambitions françaises à l'Électeur de Saxe. Celui-ci, en dépit des sollicitations de Jean-Casimir, qui était son gendre, ne se laissait même pas aborder². Aussi ne persévéra-t-on pas dans une entreprise sans issue. Avant la fin de l'année, le silence s'était fait sur les projets français. En 1575, l'élection de Rodolphe, fils de Maximilien, comme roi des Romains, ne fut contrariée par aucune intrigue étrangère.

Charles IX, d'ailleurs, avait disparu à cette date. Monluc écrivait au moment de sa mort : « J'oserois dire que s'il eust vécu il eust fait de grandes choses... Et si le roy de Poulongne eust voulu s'entendre avec luy et mettre sus les grandes forces qu'il pouvoit tirer de son royaume, tout leur eust obéy, et l'Empire eust été remis en la maison de France³. » Mais Monluc était ce que nous pouvons appeler un impérialiste. A l'automne 1573, au moment où dans toute l'Europe on s'entretenait de la candidature de Charles IX⁴, il avait donné son avis sur la question dans un mémoire sur l'opportunité de la guerre ou de la paix. Il ne voyait pas Charles IX accédant de plain-pied à l'Empire. Il conseillait de faire épouser au roi de Pologne la fille d'un prince allemand bien apparenté, quelle que fût d'ailleurs sa religion. Des alliances de famille dans l'Empire constitueraient, avec l'amitié turque, le meilleur moyen de tenir l'Allemagne. Au reste, ce ne serait qu'un début. Monluc n'en faisait pas mystère : « Je supplie très humblement la Majesté de la royne, votre mère, et vous, de considérer si ce n'est le vray chemin pour estre une fois monarque et dominer toute l'Europe... » Et plus loin : « Et que sçavés-vous, Sire, si les prophéties qui se sont trouvées de vous, que ung Charles de la maison de France, doit aller à Romme et par force d'armes donnera la loy à toute la chrétienté, seront véritables? Et si Dieu vous a esleu pour celuy-là, ne voudriez-vous pas vous y aider⁵? »

1. Dans cette éventualité, il posait déjà des conditions touchant la lutte contre les Turcs, le maintien des libertés religieuses, etc... (von Bezold, p. 114).

2. F. von Bezold, p. 116. — Louis de Nassau usait aussi de son influence auprès du landgrave et de l'Électeur de Saxe en faveur des Français; voir, dans le recueil de Groen van Prinsterer, sa lettre du 18 août 1573 à Simon Bing, ministre du landgrave (t. IV, p. 102).

3. *Commentaires et lettres*, éd. de Ruble, t. III, 1867, p. 530.

4. Cf. von Bezold, p. 119, note 1.

5. Éd. de Ruble, t. V, p. 318, 324.

En fait de prophéties, l'époque connaissait surtout celles de Nostradamus. Est-ce à celles-là que Monluc fait allusion ou à celles, beaucoup plus anciennes, dont se nourrissait déjà Charles d'Anjou, frère de saint Louis? Il est bien difficile de le dire. Et au fond peu importe. Car elles appartiennent toutes à la même veine. Et Nostradamus a dû puiser chez ses devanciers, si tant est du moins que ses fameuses *Centuries* ne relèvent pas de l'art de la mystification — ce dont la preuve reste encore à faire¹.

Mais revenons aux candidatures royales. Celle d'Henri de Navarre fut envisagée par certains huguenots français dès 1582, dès le moment où il fut question de désigner un successeur à l'empereur Rodolphe, dont les bizarreries faisaient craindre un déséquilibre mental. Du moins l'idée fut-elle émise par Duplessis-Mornay que, dans l'état de division où se trouvait l'Allemagne, le roi de Navarre pourrait avoir certaines chances². Il semble que personne ne fit écho à cette suggestion, dont le principal intéressé aurait sans doute souri le premier s'il l'avait connue.

Vingt ans plus tard, Henri IV est roi de France. Il est solidement assis sur le trône. L'affaire prend un autre caractère. Rodolphe a maintenant de véritables accès de délire. Ayant toujours refusé de se marier, il n'a pas d'héritier direct. Si la nécessité s'impose de le suspendre, il faut qu'un roi des Romains soit là pour assumer le pouvoir à sa place. Bizarrement, c'est le duc de Savoie qui, au cours d'une conversation avec Henri IV, dans les derniers jours de 1599, lui met en tête de rechercher les suffrages des Électeurs. Bongars, celui de ses représentants en Allemagne qu'il apprécie le plus, en reçoit la confiance par lettre du 27 décembre. Bongars connaît son Allemagne. Il montre sans doute au roi le caractère chimérique de tout projet de ce genre ; car Henri IV, en lui répondant, se défend d'y avoir sérieusement pensé : « Je vous assure que je n'ay oncques esté chatouillé de ce tiltre, et me contentera que Dieu me face la grâce de jouir avec honneur et repos de celui qu'il m'a donné, pour lequel vous sçavez que j'ay sué souvent sang et eau³... » Là-dessus, il apprend que le roi d'Espagne, Philippe III, redoutant de voir la couronne impériale échapper aux Habsbourg par suite de la mésentente entre les frères de Rodolphe, est prêt à se porter lui-même

1. Son dernier biographe, M. J. Boulenger, sans se prononcer formellement, n'exclut pas cette hypothèse.

2. *Mémoires de Duplessis-Mornay*, 1824, t. II, p. 216-217.

3. Baguenault de Puchesse, *Un projet de candidature d'Henri IV au trône impérial (Séances et travaux de l'Académie des sciences morales, 1912, t. LXXVII, p. 643).*

candidat. Henri IV voit poindre à l'horizon un nouveau Charles-Quint. Et il se sent poussé à recommencer François I^{er}. Il le fait savoir à Bongars, raisonne avec lui de la conduite à suivre. Le but est d'empêcher que l'autorité impériale « tombe entre les mains dudict roy et soit adjoustée à la puissance et audace de cette nation espagnolle laquelle est là si insolente qu'elle en est insupportable... ». Pour moy, continue-t-il, « je n'envie ce tiltre et n'ay point encore pensé d'y prétendre ; plusieurs raisons m'en doivent divertir, qui ne regardent et concernent moins ma personne que mon royaume, lesquelles je ne vous spécifieray pour le présent ; et me suffist de vous dire que ce désir ne empêche le repos de la nuit. Toutes fois je recoignois qu'il emporte tant d'empescher que led. roy d'Espagne n'y parvienne que, si mes amys jugent que pour ce faire je doive mettre mon nom en jeu, je le feray ainsi qu'ils me le conseilleront ¹. »

Ainsi la candidature royale, si elle se produit, sera un acte de haute sagesse politique ; elle constituera une parade à la candidature espagnole. Henri IV appelle à en délibérer trois de ses conseillers les plus intimes, Rosny, Bellièvre et Villeroy. Le vieux Bellièvre estime le projet dangereux. Rosny (futur duc de Sully) lui apporte, au contraire, son entière adhésion. Villeroy, secrétaire d'État aux affaires étrangères, sans se prononcer catégoriquement pour ni contre, conseille de ne rien précipiter : y aura-t-il seulement élection ? Ce n'est pas certain ; on ne risque rien à attendre et voir venir ; s'il fallait prendre tout de suite un parti, le plus sage serait peut-être de pousser les Électeurs à choisir, parmi les archiducs candidats, celui qui promet devoir être le plus faible ². Henri IV consulte aussi Guillaume Ancel, agent diplomatique résidant en Allemagne. Et Ancel déclare que les circonstances sont très peu favorables, montre qu'on ne peut compter sur aucun des Électeurs : tel est mécontent du roi, qui ne paie pas ses dettes, tel autre engagé à la maison d'Autriche ; si quelque Allemand venait à parler d'une candidature française, il y aurait plutôt lieu de s'en défendre. Cela n'exclut pas toute possibilité d'avenir ; mais, pour le moment, la seule chose à faire est de travailler à diviser les Habsbourg et de retarder autant que possible l'élection d'un roi des Romains ³.

1. Bagnenault de Puchesse, *art. cité*, p. 644.

2. D'après Nouaillac, *Villeroy, secrétaire d'État et ministre*, 1908, p. 481-483. — Il subsiste certaines incertitudes sur la composition et la date de cette conférence. Anquez (*Henri IV et l'Allemagne*, 1887, p. 140) n'a pas cru pouvoir identifier les conseillers, que la relation manuscrite ne désigne pas nominativement. Bagnenault de Puchesse (*op. cit.*, p. 647) garde la même réserve et suppose que l'épisode est de 1602, non de 1600 — hypothèse peu vraisemblable.

3. Dans M. Ritter, *Briefe und Akten zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges*, t. I, p. 298.

Henri IV, fidèle à son idée directrice, qui est de faire obstacle à l'union de l'Empire et de l'Espagne, ne suit pas le conseil à la lettre ; le temps pourrait travailler pour Philippe III. Au mois de novembre 1600, dans une lettre à Bongars, il se félicite de ce que les archiducs paraissent s'être mis d'accord sur le nom de Mathias, l'ainé des frères de Rodolphe ; il estime que le sort de l'élection va en être fixé. « De quoy », ajoute-t-il, « le temps nous éclaircira, car pour mon égard je n'envisage point ceste dignité ; l'estat présent de mon royaume ny de la chrestienté ne me permet pas assez d'y entendre, comme vous pouvez bien juger¹. »

Il devait en coûter à la diplomatie française de s'employer en faveur d'un Habsbourg. Aussi, quand elle apprit que le duc de Bavière consentait à passer pour candidat, elle n'hésita pas à lui apporter ses meilleurs encouragements. Elle revint d'ailleurs assez vite à Mathias, dès qu'elle se rendit compte que le Bavaïrois n'avait aucune chance².

Les vellétés d'Henri IV, pas plus que les intentions de Charles IX et d'Henri II, ne furent connues des contemporains. Aussi serions-nous bien en peine de dire ce que l'opinion en pensa. Nous avons du moins quelques rares témoignages d'hommes qui, par leurs fonctions, étaient au courant des secrets diplomatiques. C'est ainsi que le cardinal d'Osat écrit en 1600 au secrétaire d'État Villeroy : « Comme telle chose pourrait réussir au bien commun de la chrétienté, aussi ne sais-je si ce serait le meilleur pour le particulier de notre France³. » Sully, dans ses *Économies royales*, défendant la mémoire de son maître contre les mauvais historiens, s'en prend à ceux qui vont répétant « que le Roy avait de grandes prétentions à l'Empire... Non seulement S. M. ne désirait nullement que luy ni ses successeurs roys de France fussent empereurs, d'autant que cette dignité, quelque magnifique titre qu'elle eust, n'estoit néanmoins qu'une administration passagère..., et si ne laissait pas

300 ; reproduite par G. Labouchère, *Guillaume Ancel, envoyé résident en Allemagne (1576-1613), d'après sa correspondance (Revue d'histoire diplomatique, t. XXXVII, 1923, p. 186-188)*.

1. Anquez, *op. cit.*, p. 139 ; Baguenault de Puchesse, p. 645.

2. Cf. Nouaillac, *op. cit.*, p. 483. — En 1602 encore, Henri IV, conversant avec son ami le landgrave de Hesse, Maurice le Savant, pendant un séjour de celui-ci à Paris, en vint à demander « si les princes désiraient un autre empereur que de la maison d'Autriche ». Le landgrave crut que le roi voulait s'informer de ses chances éventuelles et parla, en termes assez vagues, de la bonne volonté de certains des princes à son endroit. Mais Henri IV, qui ne paraît pas avoir eu d'arrière-pensée, laissa tomber l'entretien (cf. Baudrillart, *La politique d'Henri IV en Allemagne (Revue des questions historiques, t. XXXVII, 1885, p. 419)* ; Anquez, *op. cit.*, p. 142 ; Baguenault de Puchesse, p. 647).

3. Dans Baudrillart, *art. cité*, p. 418.

toutes fois d'obliger luy et ses successeurs, s'ils l'obtenaient, de l'aller exercer dignement sur les lieux, et par conséquent de n'apporter plus tout leur soin à l'amélioration de leur royaume, duquel seul il vouloit que luy et les siens après luy se contentassent¹ ». Ce n'était pas seulement la vérité officielle, mais la vérité toute nue ; il faut en donner acte à Sully qui, par ailleurs, l'a trop souvent habillée à sa façon. On doit lui en savoir d'autant meilleur gré qu'il fut, en 1600, nous l'avons vu, partisan déterminé de la candidature royale, et qu'en 1609, au moment des affaires de Clèves, il faisait encore figurer dans son programme d'action extérieure : « la translation de l'Empire d'Autriche à la France ou autre maison² ».

Le jugement plus que réservé du cardinal d'Ossat, l'empressement mis par Sully à répudier après coup les projets prêtés à Henri IV, permettent de conclure que, comme au temps de François I^{er}, l'opinion n'était pas favorable à l'idée d'une candidature royale. Il suffisait aux Français de se représenter leur roi comme le premier de tous les souverains. La dignité impériale n'aurait rien ajouté au prestige dont leur amour-propre le parait et, cependant, elle aurait apporté avec elle de lourdes charges.

On peut s'étonner que les publicistes, toujours empressés à faire valoir les droits de la royauté à l'Empire, n'envisagent jamais la question sous son aspect pratique. Les écrits qui en traitent paraissent avoir été extrêmement rares, nous l'avons déjà signalé à propos de François I^{er}. Le premier que nous trouvions à citer date de la régence de Marie de Médicis. L'empereur Mathias vient de désigner son frère Ferdinand pour son futur successeur. Un anonyme publie un *Discours auquel est examiné s'il serait expédient au Roy d'entendre à l'Empire pour luy, ou seulement de tenir la main pour le faire tomber à un autre prince qui ne fust point de la maison d'Autriche* (1617). Chacun des principaux États d'Europe y est étudié sous l'angle du problème de l'Empire. L'Allemagne est représentée comme foncièrement hostile à un étranger. Aussi la première hypothèse qu'envisage le titre de l'ouvrage est-elle condamnée, comme nous pouvions nous y attendre. C'est à la seconde que l'au-

1. Éd. Michaud et Poujoulat, t. II, p. 506. — L'un des historiens auxquels Sully répond dans ce passage est certainement d'Aubigné, qui avait fait connaître les desseins prêtés à Henri IV (cf. Pfister, *Rev. histor.*, t. LVI, 1894, p. 42-45). Tous ne l'avaient pas suivi, tel Sépion Dupleix, qui écrivait au tome III de son *Histoire de France* : « Nous ne trouvons pas qu'en lignée des rois capétiens il y ait eu autre que François I^{er} qui ait aspiré à l'Empire... »

2. Pfister, *art. cité*, t. LV, p. 78.

teur se rallie : il conseille de suivre l'exemple d'Henri IV, qui avait porté son choix sur le duc de Bavière¹.

Le duc de Bavière, bientôt Électeur d'Empire, va être en effet, et pendant longtemps, le candidat favori des Français, jusqu'au jour où, sous Louis XV, leur diplomatie réussira à mettre la couronne impériale sur la tête de Charles-Albert, rival de Marie-Thérèse. C'est ainsi qu'en 1627 l'ambassadeur Marcheville est chargé de travailler en Allemagne au profit de l'Électeur Maximilien. On lui oppose, d'ailleurs, que, pour le moment, il n'est pas question d'élection. Et certains ajoutent que, le jour venu, afin d'être sûrs d'être débarrassés des Habsbourg, ils voteront pour le roi de France ; comme Louis XIII n'a pas d'enfants, on n'a pas à appréhender qu'il veuille établir l'hérédité dans sa famille².

Ce ne sont pas nécessairement les protestants qui parlent ainsi. Bien des catholiques sont non moins excités contre les Habsbourg. Après l'édit de Restitution, à la fin de 1629, redoutant de voir la guerre se rallumer dans l'Empire, d'aucuns parlent, sans en avoir été sollicités, de désigner le roi de France pour la succession de Ferdinand. Tous, en tous cas, se refusent à faire le fils de l'empereur roi des Romains. Et, comme Ferdinand a convoqué les Électeurs en assemblée plénière pour en délibérer, ils supplient le roi de France d'appuyer leur résistance³. Grâce aux ambassades que Richelieu dépêche aussitôt à Ratisbonne, l'assemblée se sentira la force nécessaire pour résister à l'empereur.

L'élection d'un roi des Romains, momentanément écartée, demeure néanmoins l'objet de conversations et d'intrigues. A la fin de 1631, le bruit circule que Louis XIII est décidé à se faire élire. Nous en avons un témoignage bien singulier. Un agent hollandais rapporte à son gouvernement, en novembre, au moment où le roi vient assister à la reprise sur les Impériaux de Moyenvic, place de l'évêché de Metz, que tout se prépare pour son couronnement comme roi des Romains et que d'avance il va faire son entrée solennelle à Metz en cette qualité⁴. Au même mo-

1. *Recueil de quelques discours politiques écrits... depuis quinze ans en ça*, 1632.

2. D'après un mémoire manuscrit de 1745 composé par un fonctionnaire des Affaires étrangères, Le Dran, et dont la documentation est empruntée aux archives de ce ministère (aujourd'hui fonds Allemagne : *Mémoires et documents*, t. I).

3. Vigier, *L'influence politique du Père Joseph* (*Revue des questions historiques*, t. L, 1891, p. 443).

4. « On parle fort étrangement du voyage et des desseins du Roi. Beaucoup de personnes croient que S. M. serait résolue d'accepter la couronne de roi des Romains qui lui a été offerte par les Électeurs dans plusieurs lettres, afin d'obtenir par là la paix en Allemagne. Les conseillers ici croient que le roi de Suède consentirait à ce projet et que l'Europe est trop affaiblie

ment, le nonce, dans sa correspondance avec Rome, prétend qu'à la cour de France on ne fait pas mystère des desseins du roi¹. Bavardages, assurément. Mais quelle en peut bien être l'origine?

Sans doute doivent-ils être mis en rapport avec ce qui se disait à cette époque de Gustave-Adolphe et de ses ambitions. Vainqueur à Breitenfeld, le roi de Suède était à l'apogée de sa puissance en Allemagne. On ne peut douter, bien que certains historiens protestants l'aient nié, qu'il ait convoité le titre de roi des Romains. Il y eut en tout cas des Allemands, parmi ses coreligionnaires, pour penser à lui et le lui faire savoir². C'est alors, probablement, que les milieux catholiques jugèrent à propos de remettre en avant le nom du roi de France. Mais il ne semble pas que la politique française ait eu à s'en préoccuper. Tout cela ne fut que combinaisons éphémères, nées et mortes en marge de la diplomatie officielle.

En 1636, Ferdinand aboutissait tout de même à ses fins : son fils était élu roi des Romains. Richelieu fit répandre en Allemagne un mémoire intitulé *La conjuration de la maison d'Autriche contre la liberté de l'Europe, en la dernière election faite à Ratisbonne le 22 décembre 1636*. Un ambassadeur fut chargé d'aller faire connaître aux Suédois les motifs que la France alléguait contre la validité de l'élection et les engager à ne pas l'accepter ; on suggérerait la candidature de l'Électeur de Bavière ; en tous cas, on éviterait de laisser croire que le roi songeait à l'Empire pour lui ou l'un de ses proches³. Les Suédois ne se laissèrent pas convaincre. Et Ferdinand III fut reconnu empereur, sans difficultés, à la mort de son père, en 1637.

Nous avons pu passer rapidement sur le règne de Louis XIII. L'époque est de celles pendant lesquelles l'ambition impériale paraît avoir sommeillé. Ni le souverain, un timide et un paisible, ni son ministre, un grand réaliste, n'étaient hommes à la réveiller. Et pourtant dans leur entourage venait d'être formulée une thèse radicale, de nature à lui fournir la justification la plus appropriée. Jacques de Cassan, avocat au siège présidial de Béziers, avait été chargé par le roi en 1627

pour s'y opposer. Hier on a emballé tous les ornements royaux, costume, sceptre, couronne et manteau, pour les expédier à Metz, sous prétexte que S. M. voudra y faire sa première entrée et prendre possession de ce pays, pour protester contre les prétentions et les desseins de l'empereur et du duc de Lorraine » (Boetzelaer aux États-Généraux, 19 novembre 1631, dans G. Fagniez, *Le Père Joseph et Richelieu*, t. I, 1894, p. 585).

1. Leman, *Urbain VIII et la rivalité de la France avec la maison d'Autriche de 1631 à 1635*, 1919, p. 88.

2. Cf. Brandt, *Gegenreformation und Religionskriege*, 1930.

3. Mémoire plus haut cité de Le Dran.

de travailler à établir ses droits « sur plusieurs estats, duche, comtez, villes et pays » distraits de sa souveraineté. Ayant à traiter de l'Allemagne, Cassan montra par la même occasion qu'elle ne possédait aucun titre à être le siège de l'Empire et que tous les pays dont elle se composait avaient jadis été des dépendances du royaume de France. Il concluait sa démonstration en ces termes sans équivoque : « Ce qui fait voir que l'Empire n'est à présent tenu que par usurpation sur la couronne de France, et que la couronne impériale appartient légitimement aux rois très chrétiens, à l'exclusion de tous autres princes¹. »

Le courant « impérial », dans la littérature, était donc plus fort que jamais. Richelieu n'avait pas eu la tentation de s'y abandonner. Mais sous son successeur la politique française se laissa de nouveau entraîner. Une discrète insinuation du dehors suffit à mettre en branle l'imagination de Mazarin. Ses plénipotentiaires au Congrès de Munster lui écrivaient le 9 juillet 1646 : « Il y en a qui croient (et plusieurs Allemands sont de cette opinion) qu'il seroit plus avantageux au Roi de retenir les pays qu'on laisse à S. M. en fief et de relever de l'Empire, à condition d'avoir séance et voix dans les diètes, que de les posséder en toute souveraineté et ne point dépendre de l'empereur. Ils disent que cela nous donneroit plus de familiarité avec les Allemands qui nous considéreraient à l'avenir comme leurs compatriotes et comme membres de l'Empire, et que cette qualité pourroit un jour servir de degré à nos rois pour monter à l'Empire... » La proposition plut à Mazarin. Il la fit soutenir non seulement à Munster, mais à Ratisbonne, auprès de la Diète. Et, bien qu'elle eût reçu l'accueil le plus froid des Impériaux, qui firent en sorte de l'écarter des débats, il y revint à plusieurs reprises, toujours avec aussi peu de succès².

C'est assez dire que Mazarin, dès les débuts de son ministère, rêve de l'Empire pour son jeune maître. En 1654, le roi des Romains, fils de l'empereur régnant, vient à mourir. A peine cette succession est-elle ouverte, Mazarin écrit à Servien : « Je ne vois pas pourquoi le roi n'y pourrait pas songer pour lui-même... » Propos sans fard, adressé à l'un de ses confidents ordinaires, et dans lequel il est bien permis de chercher le premier état de sa pensée. A la réflexion, Mazarin discerne sans doute les obstacles qui ne lui ont pas apparu tout de suite : incertitude

1. Un autre théoricien des « droits du roi », Charles Hersent, énumère toutes les raisons qui autorisent le roi à s'intituler empereur, et prononce aussi à propos des Allemands le mot d'usurpation (*De la souveraineté du Roy à Metz et pays messin*, 1632, p. 207).

2. H. Vast, *Des tentatives de Louis XIV pour arriver à l'Empire* (Rev. histor., t. LXV, 1897, p. 3).

de la situation extérieure, difficultés financières, etc... En tous cas, dans ses lettres à ses agents en Allemagne, il ne met pas en avant le nom du roi. Le candidat de la France sera, suivant l'habitude, l'Électeur de Bavière. Suivant l'habitude aussi, le Bavarois se montre peu enthousiaste et certains Allemands parlent avec sympathie du roi de France. C'est le cas, notamment, de l'Électeur de Brandebourg, qui voudrait bien se concilier la protection de la France au moment où les Suédois engagent les hostilités contre ses voisins polonais. Peut-être n'est-il pas étranger à certains bruits qui courent en Allemagne, d'après lesquels le roi de Suède, Charles-Gustave, nourrirait les mêmes ambitions impériales que naguère Gustave-Adolphe.

Jusqu'à la mort de l'empereur (2 avril 1657), les choses traînent. A ce moment, on ne compte plus sur Ferdinand-Marie de Bavière, qui s'est décidé à dire formellement non. Et Mazarin fait recommander aux Électeurs un autre candidat, le comte palatin de Neubourg. Mais, au fond, il ne croit pas plus à son succès qu'à celui du Bavarois. Il n'est pas impossible qu'il l'ait choisi dans l'espoir de voir refluer vers le roi de France les voix de ceux qui jugeront cet autre Allemand impossible. Ce qui suggère l'idée de ce calcul, c'est qu'en effet l'Électeur de Brandebourg, tout spécialement hostile au comte de Neubourg, reparle de Louis XIV. Mazarin, dans l'été de 1658, accepte que la candidature royale soit posée officiellement : on devra user de la plus grande circonspection ; on défendra le roi de toute ambition personnelle ; on s'étendra, en revanche, sur les avantages qu'aurait l'Allemagne à le prendre pour souverain. Tactique que nous avons déjà vu recommander aux représentants de François I^{er} en 1518. Pour Mazarin, visiblement, il ne s'agit que de donner quelques coups de sonde. Très vite, il se convainc qu'en dehors de Brandebourg et de Cologne on ne peut compter sur personne. Il s'est si prudemment engagé qu'il n'a pas de peine à battre en retraite. Au bout de quelques semaines, il ordonne de faire le silence. Sans grand espoir, il fait recommencer le siège du Bavarois. Finalement, c'est le Habsbourg Léopold qui l'emportera en juillet 1658¹.

1. Gie, *Die Kandidatur Ludwigs XIV bei der Kaiserwahl vom Jahre 1658*, 1916. — Bien que le roi n'ait jamais été officiellement candidat, des publicistes se chargèrent d'informer l'opinion allemande de ses mérites et de ses droits. Vast (*art. cité*) a attiré l'attention sur les écrits qui furent répandus à cette intention en 1652 et 1658. — Au milieu du XVIII^e siècle, Le Dran, dans le mémoire déjà cité, avouait la candidature de Louis XIV, mais en affectant de ne pas la prendre au sérieux : elle aurait été tenue en réserve pour le cas où les Électeurs n'auraient voulu d'aucun des autres candidats. Thèse qui, de nos jours, n'a pas trouvé de défenseurs. Seul Auerbach (*La France et le Saint-Empire*, 1912, p. 55) refuse de croire que Mazarin

Léopold va régner jusqu'en 1705. Il n'y aura donc pas de nouvelle vacance de l'Empire pendant près d'un demi-siècle. Louis XIV, au cours de cette longue période, qui couvre la plus grande partie de son règne personnel, a-t-il entretenu l'espoir de réussir un jour là où le ministre de ses premières années avait échoué? La question a été très discutée. De nombreux travaux lui ont été consacrés, surtout en Allemagne¹. Elle est particulièrement délicate, parce que la solution qu'on lui donne dépend de la façon dont on apprécie la portée d'un petit nombre de documents et la réalité des intentions qui s'y manifestent. Si l'on s'en rapportait à ce que le roi nous en dit lui-même dans ses *Mémoires*, on aurait peine à croire qu'il ait été vraiment tenté par la couronne impériale. Pour mieux exalter sa propre royauté, il y rabaisse systématiquement le Saint-Empire. Tout au plus peut-on attribuer à un sentiment d'inconsciente envie l'insistance qu'il met à souligner les tares de ce vétuste édifice. Il parle comme d'un événement à jamais déplorable de la perte de l'Empire par la maison de France : « Ce qui peut nous consoler de ce malheur est que le même artifice qui en a ravi la possession de cette couronne en a tellement avili la majesté qu'elle ne peut plus se souvenir sans confusion de son ancienne splendeur. Et c'est pour cela qu'il s'est trouvé en divers temps des princes qui, pouvant y parvenir avec facilité, s'en sont volontairement abstenus, la croyant plus onéreuse qu'honorable². » On songe, en lisant ces lignes, à telles réflexions de Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne* : « Quiconque imaginerait que ce mot, *empereur*, n'est en lui-même qu'un vain son ne connaîtrait pas le pouvoir qu'ont sur les hommes les sons articulés. La réalisation d'une monarchie universelle est un espoir absurde, sans doute. Mais toute absurdité colossale, si nous pouvons parler ainsi, a des zélateurs très ardents³... »

Il nous faut renoncer à mesurer quelle force de séduction, pour un

ait sacrifié à la chimère impériale ; ce qui est d'autant plus surprenant qu'il est l'un des très rares historiens à avoir noté l'importance de l'ambition impériale comme mobile permanent de la politique monarchique : « L'œuvre de la France en Allemagne est d'une simplicité aussi grandiose que chimérique. Elle s'inspira, depuis que la royauté capétienne fut assise, d'une idée directrice qu'on serait fondé à qualifier d'idée fixe : l'acquisition de la couronne impériale. Les dynasties qui se succédèrent se transmirent comme un héritage cette ambition et usèrent à peine à l'égard de ce legs du bénéfice d'inventaire » (*La diplomatie française et la cour de Saxe, 1648-1680, 1887*, p. xxi).

1. Le meilleur et le plus récent est celui de W. Platzhoff, *Ludwig XIV., das Kaisertum und die europäische Krisis 1683* (*Hist. Zeitschr.*, t. CXXI, 1920). On y trouvera l'indication de tous les autres.

2. Éd. Dreyss, t. II, p. 412.

3. De la monarchie prussienne, éd. 1781, t. V, p. 13.

monarque de l'espèce de Louis XIV, pouvait encore émaner d'un titre qui, à cette époque, ne constituait plus qu'une survivance, mais demeurerait comme nimbé de son prestigieux passé. Laissant de côté tous arguments d'ordre psychologique, contentons-nous de rappeler les quelques faits certains d'où l'on peut induire que la grandeur de Louis XIV ne l'a pas empêché de se sentir travaillé, lui aussi, par le prurit impérial. Ce sont d'abord, au début du règne, ses efforts, renouvelant ceux de Mazarin, pour devenir par quelque moyen membre de l'Empire. En 1662, il fait signer au duc Charles IV de Lorraine un traité par lequel celui-ci abandonne ses principautés, moyennant une rente viagère et des avantages de rang pour les princes de sa maison. L'une de ces principautés, le marquisat de Nomeny, est immédiate d'Empire. Louis XIV se flatte un moment de forcer les portes de la Diète en qualité de marquis de Nomeny. Ses représentants en Allemagne lui font abandonner ce dessein ; l'acquisition de la Lorraine a suffisamment indisposé les esprits¹. D'ailleurs, moins d'un an plus tard, de telles difficultés ont surgi avec le duc Charles IV pour l'exécution du traité de Montmartre qu'il apparaît caduc, ou à peu près².

L'épisode est particulièrement intéressant pour notre sujet parce qu'il marque le point de départ d'une polémique qui va durer des années entre publicistes français et allemands. Du côté français, toutes les anciennes prétentions s'affirment avec plus de hardiesse que jamais. L'auteur d'une dissertation de 1662 la dédie « au Roy, empereur des Français et des Romains³ ». Dangereuse flatterie pour un roi de vingt-quatre ans qui n'a déjà qu'une trop haute idée de sa personne et de son pouvoir. Parmi tant d'autres livres qui exaltent la royauté, il en faut mettre un à part, en raison du retentissement qu'il a eu, en Allemagne plus encore qu'en France. C'est le traité célèbre de l'avocat Aubery, *Des justes prétentions du Roy à l'Empire*. Aubery est de ceux qui font fi de la dignité impériale et affectent de lui préférer le titre royal. « Le nom de Roy est plus excellent et plus auguste que celui d'empereur » : tel est le titre qu'il donne à l'un de ses chapitres. Ce que l'on peut appeler son « impérialisme » (tout en n'oubliant pas que le terme n'est pas de l'époque) consiste à revendiquer pour le roi non pas la couronne impériale, mais la domination sur la majeure partie de l'Allemagne ; et la raison invoquée est que c'est là « le patrimoine et

1. Auerbach, *La France et le Saint-Empire*, p. 74.

2. Cf. G. Zeller, *Le traité de Montmartre (6 février 1662)*, d'après des documents inédits (extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, t. LXII, 1912).

3. *Ibid.*, p. 44, note 2.

l'ancien héritage des princes français ». « Charlemagne », dit-il encore, « a possédé l'Allemagne en tant que roy de France et non point en tant qu'empereur¹. »

Louis XIV, à cette date, n'adopte pas le programme d'Aubery. Il s'entient à ses projets antérieurs. En 1667, l'année même où paraît le livre d'Aubery, il engage contre l'Espagne la guerre de Dévolution, qui va lui donner un morceau de Flandre. Comme en 1662, sous prétexte que ce territoire fait partie d'un des cercles de l'Empire, il émet l'idée, après la paix, de le tenir en fief d'Empire. Et, malgré l'avis des diplomates, qui connaissent les dispositions intimes de l'Allemagne, il en fait faire la proposition devant la Diète ; elle n'y sera même pas discutée².

En 1670, un traité d'alliance est conclu avec la Bavière. Les deux contractants s'entendent, pour le jour où Léopold disparaîtra, sur ce programme : le titre de roi des Romains à l'Électeur Ferdinand-Marie, et l'Empire à Louis XIV. On ne croit d'ailleurs pas, d'ordinaire, à la sincérité du roi ni à celle de l'Électeur. Louis XIV, pour sa part, aurait eu pour seul but, en réclamant pareille promesse, de neutraliser les ambitions bavaroises, qu'à ce moment il jugeait excessives³.

Après le traité bavarois de 1670, ce sont les traités de 1679 avec le Brandebourg et la Saxe. L'Électeur de Brandebourg, redevenant l'allié de Louis XIV, après l'avoir combattu pendant la guerre de Hollande, promet, en cas de vacance de l'Empire, de n'avoir d'autre volonté que la sienne et de disposer de sa voix d'Électeur en sa faveur ou en celle du candidat qu'il aura désigné. Clause que l'Électeur de Saxe, aspirant lui aussi à l'alliance du vainqueur, accepte de souscrire au même moment, clause qui rappelle étrangement celle du traité de 1551 entre les princes luthériens et Henri II. Louis XIV et ses ministres connaissent-ils leur histoire ? Savaient-ils ce qu'il était advenu de l'engage-

1. Éd. 1667, p. 68, 110 et suiv. — Aubery a publié antérieurement un livre intitulé *De la prééminence de nos rois et de leur préséance sur l'empereur et le roy d'Espagne*, 1649 — dans lequel on trouve déjà les affirmations les plus hardies : « La dignité impériale est notoirement de l'invention ou du caprice des hommes, au lieu que l'autorité royale est sans contredit d'institution divine. » ... « Les droits de la couronne ne se pouvant valablement aliéner, nous concluons nécessairement de ce principe que nos roys continuent toujours d'estre les seuls et légitimes empereurs d'Allemagne » (p. 142, 182).

2. Auerbach, *op. cit.*, p. 127-129. — Comparer avec une lettre adressée par Chapelain à Colbert en décembre 1668 : « M. Conringius me mande qu'il vous avoit proposé de servir le Roy de son crédit auprès de ses princes, et de sa plume, au cas que S. M. songeât à se faire eslire roy des Romains. Mais il m'a semblé estre du service du Roy de luy respondre qu'au point où sont les affaires il ne touchast point à cela sans ordre de vous bien-précis » (*Lettres de Colbert*, publ. par Clément, t. V, p. 637).

3. Platzhoff, *op. cit.*, p. 388.

ment de 1551? Surtout, croyaient-ils à la valeur de celui que les deux Électeurs prenaient si allègrement, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions d'alliance, c'est-à-dire de plus gros subsides? Il sera toujours permis d'épiloguer à ce sujet. A moins d'exposer longuement le pour et le contre, on ne peut que s'abstenir de prendre parti. Du moins, sans juger le procès au fond, est-on en droit de poser cette question subsidiaire : les signataires de ces traités étaient-ils eux-mêmes bien fixés sur ce qu'ils en attendaient? Il n'est pas douteux que bien des rois de France ont joué avec l'ambition impériale sans s'y abandonner. La simple promesse d'être élu empereur, enregistrée dans un traité solennel, flattait agréablement leur amour-propre. Pourquoi se seraient-ils absolument interdit de la juger exécutable? On les imagine volontiers, un Louis XIV comme un Henri II, évitant de s'interroger à ce sujet, satisfaits seulement de pouvoir s'entretenir dans l'illusion qu'ils ont fait un pas vers la réalisation de leur secret désir. Il y a là un élément subjectif d'unité entre les différentes manifestations de l'ambition impériale que nous avons eu à signaler depuis la fin du Moyen Âge.

Lorsque, en 1679, l'année même où étaient signées les conventions avec Saxe et Brandebourg, la mort de l'Électeur Ferdinand-Marie vint rendre nécessaire le renouvellement du traité franco-bavarois, les négociateurs français, en raison des dispositions du nouvel Électeur, n'osèrent pas poser la question de l'Empire. Et, pourtant, leurs instructions prévoyaient qu'un engagement serait demandé au Bavarois en faveur du roi ou du dauphin¹. Un peu plus tard, des démarches tendant au même but furent faites auprès de l'Électeur de Cologne. Celui-ci se refusa, alléguant que « la chose étoit éloignée et pouvoit attirer à sa personne et à ses États une persécution terrible² ». Il faut dire que la politique des « réunions » venait de commencer et que, de ce fait, une candidature française se serait présentée sous les plus fâcheux auspices. Vers la fin de la même décade, la guerre de la Ligue d'Augsbourg et les violences inhumaines qui l'inaugurèrent, en surexcitant le sentiment national allemand contre la France, allaient en bannir à tout jamais la possibilité³.

1. Vast, *op. cit.*, p. 28 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. L'idée que Louis XIV, en 1683, aurait poussé les Turcs à marcher contre Vienne pour se donner l'occasion d'aller secourir la capitale de l'Empire et mériter ainsi la couronne tant convoitée, idée à laquelle des bavardages diplomatiques de l'époque font un sort (cf. Plattschhoff, p. 379 et suiv.), appartient évidemment au domaine de la pure fantaisie.

Il n'y a donc plus à parler de candidature française à l'Empire après Louis XIV. La royauté, déboutée de ses prétentions, prend le parti de ne plus briguer une dignité qu'elle sent lui devoir être toujours refusée. Elle affecte de s'en désintéresser. Quand s'ouvrira en 1740 la succession de Charles VI, Louis XV ne se mettra sur les rangs ni officiellement ni officieusement. On peut même douter qu'il se soit trouvé dans son entourage quelque esprit chimérique, ou simplement asservi à la tradition, pour le lui conseiller.

La thèse qui prévaut désormais chez les publicistes, c'est celle-là même que nous avons vu soutenir à plusieurs reprises, par des isolés, depuis le règne de Charles V : il ne tiendrait qu'au roi de prendre le titre impérial ; l'histoire établit surabondamment ses droits ; mais il n'en a que faire ; car le titre royal l'emporte en dignité sur le titre impérial. C'était la thèse d'Aubery en 1667. C'est encore celle qu'on trouve dans le livre d'Audigier, *L'origine des François et de leur Empire*, 1676, ou chez Le Gendre, marquis de Saint-Aubin, qui compose son traité, *Des antiquités de la nation et monarchie française*, l'année même où Charles VI disparaît¹.

L'on ne dispute donc plus aux Allemands la possession d'un titre qui est devenu avec le temps un rien sonore. On se contente de fouiller le passé à la recherche des précédents qui montrent le roi de France en possession à peu près ininterrompue de ce titre depuis les temps carolingiens. Ce que valent ces précédents, nous pensons l'avoir montré au cours de cette étude. Au premier abord, leur nombre paraît impressionnant. Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit que presque tous sont empruntés aux temps carolingiens, c'est-à-dire à une époque où l'assimilation était courante encore entre le titre de *rex Francorum* et celui d'*imperator*. Passé la fin du x^e siècle, il n'y en a plus qu'un nombre infime, nous les avons signalés chacun en son temps. Citons encore celui-ci, l'un des derniers en date : le piédestal de la statue que Louis XIII fit élever à son père sur le Pont-Neuf portait, à en croire Audigier et Le Gendre, l'inscription suivante : *Henrico, Galliarum imperatori, Navarrae regi*².

On ne manque pas de faire valoir, bien entendu, la tradition qui s'est

1. Répétons, ici encore, que nous avançons sur un terrain insuffisamment déblayé. — Faute d'un guide documenté à travers l'abondante littérature monarchique du xvii^e siècle, nous avons bien pu passer à côté de textes importants pour notre sujet.

2. Ce titre d'*empereur des Gaules* n'était pas absolument nouveau. On en trouverait sans doute plus d'un exemple antérieur ; nous en avons ailleurs cité un à la date de 1553 (*La réunion de Metz à la France*, 1926, I, p. 424, note 2).

conservée en Orient depuis le temps des croisades. Le sultan de Constantinople continue à intituler le roi *empereur de France*. Et son exemple est couramment suivi par les autres chefs d'États musulmans, ceux, par exemple, qui règnent à Alger et au Maroc¹. L'empereur ne peut empêcher que le représentant de son rival ait le pas sur ceux de tous les autres souverains. Mais il lui en coûterait de paraître autoriser cet usage. Aussi a-t-il soin de n'accréditer à Constantinople qu'un agent de rang inférieur, un ministre résident, qui peut s'effacer devant des ambassadeurs en titre sans préjudicier à l'autorité ni au prestige de son maître².

Outre le droit général de préséance, on pouvait encore compter parmi les privilèges honorifiques de l'empereur, au temps de la Renaissance, l'appellation de *Majesté*, liée depuis toujours à la dignité impériale. Mais les empereurs n'ont pas su défendre cet autre privilège contre les empiètements français ; et au XVII^e siècle ce n'est plus, depuis longtemps déjà, qu'un souvenir. A la cour de France, l'usage s'est répandu sous François I^{er} d'user de *Majesté* en parlant au roi ou en lui écrivant. Puis l'étranger a suivi l'exemple. A l'époque de la guerre de Trente ans, il n'y avait plus que l'empereur à ne pas vouloir donner du *Votre Majesté* au roi de France. Il continuait à l'appeler *Votre Sérénité* ou *Votre Sereine Grandeur*. Cette ultime résistance a été vaincue en 1641 ; comme préface au grand règlement de comptes de Munster, la chancellerie impériale a sans doute jugé la concession opportune³.

Il convient de noter aussi qu'à mesure que le Saint-Empire et son chef se voyaient dépouillés de leurs traditionnelles prérogatives, le nom

1. Outre la dissertation de du Cange plus haut citée, voir à ce sujet Griselle, *Formulaire de lettres de François I^{er} à Louis XIV*, 1919, p. 193-194 ; P. Viollet, *Le roi et ses ministres*, 1912, p. 149, note 1 ; les Capitulations de 1740 (texte dans Albin, *Les grands traités politiques*, 1923, p. 128 et suiv.).

2. A. Vandal, *L'ambassade de Villeneuve*, 1887, p. 37, 47, note 1.

3. La date nous est fournie par Bryce (*Le Saint-Empire romain germanique*, 1890, p. 323). — L'extension progressive du titre de *Majesté* n'a pas encore été, à notre connaissance, l'objet d'une étude attentive. Des textes dans Pasquier, *Recherches de la France*, livre VIII, chap. v, éd. 1607, p. 698. Cf. les *Mémoires de Richelieu*, à la date de 1629 (éd. Michaud et Pouj., II, p. 85). Il semble bien que, comme dans la question des préséances, ce soit l'Espagne qui ait donné le branle après l'abdication de Charles-Quint, Philippe II n'ayant pas voulu renoncer à un titre dont son père, à la fois roi et empereur, avait joui. En tout cas, Pasquier cite comme décisive la date du traité du Cateau. Louis XIV, à son avènement, se trouvait en tranquille possession du titre ; il émit la prétention de ne le partager qu'avec l'empereur, le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre ; et il le refusa aux souverains du Nord, Pologne, Suède, Danemark ; sur les incidents diplomatiques qui en résultèrent, cf. C.-G. Picavet, *La diplomatie française au temps de Louis XIV*, 1930, p. 151. Il ne put empêcher que l'usage achevât de se généraliser à toutes les têtes couronnées.

même d'*Empire* se vidait peu à peu de son contenu. Il tendait à perdre son acception ordinaire pour définir d'une façon très générale la condition d'un État étendu et puissant. L'évolution se marque dans la seconde moitié du XVII^e siècle. En 1651, un certain Laurent Turquoy, d'Orléans, publie un livre intitulé *L'Empire françois ou l'histoire des conquestes des royaumes et provinces dont il est composé, leurs démembrements et leur réunion à la couronne*. Dans ce titre, il y a encore équivoque sur le sens du mot Empire, car l'auteur est de ceux qui tiennent que l'Empire d'Occident appartient aux Français. On en peut dire autant du livre d'Audigier, que nous avons signalé plus haut. Mais voici que dans les *Mémoires de Louis XIV* on rencontre à tout instant le mot *empire* remplaçant le mot *état* ou *royaume*¹. L'expression, maintenant, n'a plus rien de tendancieux. Elle témoigne seulement d'un usage nouveau, et qui va se généraliser au XVIII^e siècle. Les philosophes, les hommes de la Révolution, emploieront couramment *Empire* de préférence à *royaume*². Et ainsi se prépare dans les esprits, à l'insu de tous, le nouvel *Empire français* de l'an XII, l'Empire napoléonien³.

Il y a toutefois des esprits pour lesquels cette innovation ne modifie en rien l'échelle des valeurs traditionnelles. Si déchu que soit la fonction impériale, le titre qui la recouvre continue à en imposer ; il garde une supériorité relative sur le titre royal. Parmi les souverains d'Europe, il en est un nouveau venu, le tsar, qui s'intitule — et que l'on intitule en Occident — *empereur* de Russie. Cela suffit pour que J.-J. Rousseau, dressant la liste des souverains qui composeront la future République européenne, le place immédiatement après l'empereur et le roi des Romains, avant le roi de France. Mais, au fait, avons-nous

1. Par exemple à propos du prestige que le prince doit à sa seule naissance : « Pour peu qu'il sache bien user de cet avantage, il n'est rien, au dedans ni au dehors de son empire, dont avec le temps il ne puisse venir à bout » (Supplément aux *Mémoires* pour 1666 ; éd. Dreyss, II, p. 17). Ailleurs il écrit : « Dans l'étendue de notre empire... » (*Ibid.*, p. 131) ; ou bien, dans une proclamation à ses sujets, il parle de la défense de « cet empire » (*Œuvres*, éd. 1806, t. II, p. 489).

2. Des textes dans Aulard, *Le patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, 1921, p. 89, 98, 121, etc. Sur la proposition faite aux Jacobins en 1890 d'acclamer Louis XVI empereur, cf. Duméril, *La légende politique de Charlemagne et son influence à l'époque de la Révolution française* (*Mémoires de l'Acad. des sciences, inscrip. et belles-lettres de Toulouse*, t. X, 1878).

3. Nous ne pouvons que signaler d'un mot cet intéressant problème de linguistique et d'histoire ; il mériterait une étude approfondie. On trouvera des textes dans Aulard, *Le patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, 1921, p. 89, 98, 121, etc. — En juin 1790, la proposition fut faite aux Jacobins d'acclamer Louis XIV empereur : cf. Duméril, *La légende politique de Charlemagne et son influence à l'époque de la Révolution française* (*Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, t. X, 1878, p. 168).

le droit de nous en montrer surpris? Cette prééminence du titre impérial n'est-elle pas de toutes les époques? Et ne s'exprime-t-elle pas aujourd'hui encore dans la majuscule dont nous avons toujours tendance à gratifier, sans trop savoir pourquoi, les mots *Empire* et *Empereur*?

* * *

Le dossier dont nous venons de rassembler les éléments est plus nourri que nous ne l'aurions soupçonné en commençant. Bien que, de ce fait, notre étude tende à déborder les cadres d'un article de revue, ce ne sera pas l'allonger inutilement que d'y joindre quelques mots de conclusion.

On ne saurait nier que la longue histoire des efforts faits par nos rois pour se hisser à l'Empire, aussi bien que celle de l'idéologie qui les a encouragés, ne présente quelque monotonie. Ce sont, d'une part, toujours mêmes espoirs et mêmes déceptions, de l'autre, même sempiternelle affirmation des droits éminents de la couronne. Du moins est-il possible de distinguer des époques.

Si la position des théoriciens de la royauté reste immuable, parce que celle des théoriciens de l'Empire ne change pas, leurs formules, nous l'avons indiqué, se renouvellent. Le *rex imperator* des années 1300 marque une date importante. Une nouvelle étape commence avec la prééminence affirmée du titre royal sur le titre impérial, au temps de Charles V. Puis, avec la Renaissance et l'éveil des nationalités, c'est le refus de laisser accaparer par les Allemands le nom franc et la personne de Charlemagne. Bientôt ce sera, au xvii^e siècle, la revendication non plus seulement d'un droit égal, mais d'un droit privilégié, sinon exclusif, à l'Empire.

Un même rythme d'évolution se manifeste-t-il dans la suite des épisodes que déroule devant nous l'histoire des candidatures royales? Aperçoit-on semblable crescendo dans l'intensité du désir et l'énergie de la poursuite? Il suffit de penser à Louis XIV, le dernier en date des rois candidats, pour se sentir obligé de répondre négativement à cette question. En pensant à Louis XIV encore et, d'autre part, à Charles IX, qui a posé ou laissé poser sa candidature en pleine crise des guerres de religion, on ne s'arrêtera pas non plus à cette idée — qui pourrait paraître tentante au premier abord — qu'aux périodes de forte vitalité monarchique correspondent des convoitises particulièrement vives, tandis qu'à l'inverse, quand le poulx est faible, les ardeurs s'apaisent

et l'attraction de la couronne romaine se trouve contre-balancée par l'appréhension des risques que comporte sa recherche. Comment donc, en fin de compte, interpréter la courbe des aspirations françaises à l'Empire?

Ce qui ressort de son allure générale, c'est que, sauf à ses origines, elle ne présente pas le parallélisme que l'on pourrait supposer avec celle du développement de la puissance monarchique. Les deux sommets qu'elle dessine se placent respectivement dans la première moitié du *xiv^e* et au *xvi^e* siècle, époques pendant lesquelles la royauté a connu des alternances de force et de faiblesse. Au *xvii^e* siècle, au siècle de la prépondérance française, tout n'est pas fini, mais l'espoir est nettement en baisse, et la vigueur des efforts s'en ressent. C'est que l'on a su, à la longue, tirer la leçon des échecs collectionnés depuis Philippe le Bel. Tout au moins a-t-on reconnu la nécessité de ne s'avancer qu'avec prudence et d'agir discrètement. Peu importe qu'on soit la première puissance du monde. Il s'agit de se faire accepter par les Électeurs. Et les Électeurs ne se laissent pas violenter. Seules, donc, les dispositions des Allemands peuvent encourager ou ruiner les espoirs. C'est l'état de l'Allemagne qui, en dernière analyse, condamne par avance une candidature française ou, au contraire, lui confère certaines chances. Aussi les accidents de la courbe que nous imaginons doivent-ils être mis en rapport avec les vicissitudes de l'histoire d'Allemagne bien plutôt qu'avec celles de l'histoire de France. Les ambitions françaises ont été affaire d'occasion. C'est l'occasion qui, à chaque fois, a réveillé des convoitises latentes. Mais l'occasion, avec le temps, s'est faite de plus en plus rare. Et les débuts de l'antagonisme franco-allemand, dans la seconde moitié du *xvii^e* siècle, en ont rendu le retour très aléatoire ou, pour mieux dire, impossible.

Quand nous parlons des chances qu'a pu avoir telle ou telle candidature française, n'entretenez-vous pas à tort l'illusion dans laquelle ont vécu nos aïeux? Les échecs répétés que nous avons enregistrés n'étaient-ils pas inévitables? Ou bien doit-on croire à cette malchance persistante qu'incriminent d'ordinaire les joueurs malheureux? Si grande que soit la part du hasard en histoire, la seconde explication nous paraît peu admissible. Il semble bien que des raisons générales et d'ordre majeur interdisaient le succès.

L'une au moins est assez visible. C'est l'hostilité de la Papauté. Sauf au temps de Jean XXII, jamais le candidat français ne réussit à mettre dans son jeu cet atout que constituait la protection ostensible du chef

de l'Église. Hostilité dont, au surplus, les raisons ne sont pas mystérieuses. Le roi de France, qui jouissait de l'hérédité dans son royaume, n'aurait pas manqué de vouloir l'introduire dans l'Empire, au détriment du droit d'intervention (ou tout au moins de regard) que le Saint-Siège se réservait dans les élections impériales. Et, d'autre part, appuyé sur une Église nationale, où dominaient les influences hostiles à Rome, il n'aurait vraisemblablement pas fait montre de plus de docilité que le souverain allemand ; il aurait été pour la théocratie pontificale un adversaire plus redoutable encore. N'oublions pas que, lorsque pour la première fois la question se posa sérieusement d'élever un Français à l'Empire, la Papauté, en la personne de Boniface VIII, venait de se voir infliger par la royauté capétienne une cuisante humiliation.

Une autre raison, décisive pour l'époque moderne — tandis que la première vaut surtout pour le Moyen Age — a été la répugnance des Allemands à se donner pour maître un Français. Presque toujours c'est de chez eux que sont venues les premières suggestions, les premières avances. Il s'agissait de barrer la route à un candidat jugé indésirable, ou bien de faire l'union sur une candidature étrangère aux partis, ou encore de mettre à la tête de l'Empire un prince riche et fort, plus capable qu'aucun prince d'Allemagne de faire honneur à la dignité impériale et de défendre l'Empire. Mais jamais ceux-là même qui avaient inventé une candidature française n'ont poussé leur dessein à bout. Ils se sont toujours repris au bout d'un certain temps, soit que la diversion ait donné les résultats escomptés, soit que l'idée de livrer l'Empire à un étranger se soit heurtée en eux à un sentiment plus ou moins obscur de nationalité. Revirements qui ne doivent pas être imputés à la mauvaise foi. La plupart du temps, les Électeurs étaient en proie à de cruelles perplexités : ils voulaient à la fois et ne voulaient pas. On s'en rend compte en 1519 mieux qu'à tout autre moment, parce que des documents nous permettent de saisir les mobiles de chacun d'eux. Hantés par le souvenir de Maximilien, ils rêvaient d'un empereur puissant qui saurait endiguer la marée ottomane sans rien demander à l'Allemagne. Ce furent eux qui sollicitèrent François I^{er}. Mais, au moment de donner leur voix au souverain le plus absolu qui fût en Europe, celui dont on disait en Allemagne qu'il « taillait » ses sujets à sa merci, la peur fut la plus forte ; et elle les ramena au camp du Habsbourg.

Les impossibilités que nous découvrons à distance n'étaient évidemment pas ressenties par les contemporains. Ils n'ignoraient aucune des difficultés qu'ils avaient à surmonter. Mais les raisons qui les enga-

geaient à persévérer étaient plus puissantes que les motifs de découragement. L'ambition personnelle mise à part, ceux de nos rois qui crurent devoir courir leur chance le firent, ce n'est pas douteux, avec la conscience de travailler à la réparation d'une injustice dont la royauté française était victime depuis plusieurs siècles. Successeurs de Charlemagne, ils ne pouvaient se résigner à la perte du plus beau fleuron de sa couronne. Les Allemands, quoi qu'ils pussent alléguer, n'en avaient pas reçu le dépôt par décret de la Providence. Ils en avaient joui paisiblement tant qu'ils étaient les plus forts. Du jour où la roue de la fortune avait tourné, les Français étaient fondés à la revendiquer à leur tour.

France et Allemagne, après la dissolution de l'Empire carolingien, ressemblent aux enfants d'un même père entre lesquels la liquidation de la succession paternelle a laissé des rancœurs. L'un (ce n'est pas nécessairement l'aîné) a reçu avec son lot une part indivisible, la pièce unique, le joyau de famille, dont l'éclat pare son détenteur d'un incomparable prestige. L'autre a consenti à le lui laisser, un peu à contre-cœur, parce que sa situation du moment le contraignait à préférer des biens plus aisément monnayables, des sources de revenus plus directement rémunératrices. Et puis, les conditions ayant changé, il en vient à avoir des regrets. Il voudrait revenir sur le passé. Il remâche les droits égaux qu'il avait à la possession de l'objet perdu. Même, au risque d'éveiller des susceptibilités légitimes, il ne se gêne pas pour se déclarer frustré. On ne devient pas pour autant frères ennemis. On se sent, malgré tout, de même sang, issus du même père. Mais une méfiance réciproque nuit à la cordialité des relations. Et des incidents surgissent fréquemment.

Entre Français et Allemands il n'y a pas autre chose avant le milieu du ^{xvii}^e siècle, avant les luttes armées pour la possession des anciens territoires lotharingiens. Pas d'antagonisme de puissance, ni d'hostilité de peuple à peuple. Du côté allemand, des crises de mauvaise humeur, suscitées de temps à autre par la présomption française, et s'accompagnant de propos désobligeants ; surtout, un esprit général de suspicion, qui ne s'en prend pas seulement aux convoitises trop réelles de nos rois sur la couronne impériale, mais encore leur en prête d'autres, d'ordre territorial, purement imaginaires.

On s'est longtemps mépris sur la portée véritable de ces dernières. On y a voulu trouver — et on y a découvert, non sans artifices — un élément permanent de la politique française. C'était juger des inten-

tions par les résultats. En présence de ces deux grands faits : François I^{er} échouant dans sa compétition avec Charles-Quint, Richelieu parvenant à établir la France sur le Rhin, bien des historiens, préoccupés d'ériger en système cohérent l'évolution de la politique extérieure de la monarchie, n'ont retenu que le second, sans apercevoir ce qu'il contenait d'accidentel. Ils ont eu le tort de négliger le premier, qui, parce qu'il s'insère dans une série d'épisodes analogues et constitue en quelque sorte un anneau dans une chaîne, peut, à bien plus juste titre, nous aider à définir l'orientation générale des efforts de la royauté pendant plusieurs siècles.

On n'est guère tenté, généralement, d'admettre que le succès en politique puisse être dû pour une bonne part à des circonstances fortuites. Dans le cas qui nous occupe, la chose paraît difficilement contestable. L'acquisition de la frontière du Rhin n'a jamais figuré au programme de nos anciens rois, nous l'avons plus longuement montré ailleurs¹. Pourtant, conduits par les événements, ils ont commencé à s'en rapprocher à partir du milieu du xvi^e siècle. Et, moins de cent ans plus tard, ils prenaient pied le long du fleuve. Ils ne devaient plus s'en laisser chasser.

En revanche, chacun d'eux, ou presque, a rêvé de la couronne impériale. Certains ont déployé des efforts tenaces pour se la faire attribuer. Et aucun ne l'a décrochée... Grande leçon pour les hommes d'État, dirait un Bossuet. Leçon que les historiens, eux aussi, auraient profité à méditer.

Gaston ZELLER.

1. *La monarchie d'Ancien Régime et les frontières naturelles* (Revue d'histoire moderne, août-septembre 1933).

MÉLANGES

L'ARIANISME EN AFRIQUE AVANT L'INVASION VANDALE

L'arianisme, qui suscita des luttes si violentes dans une grande partie du monde chrétien au IV^e siècle, ne paraît avoir eu en Afrique que des échos assez affaiblis. Si saint Augustin a pu énumérer, dans un traité qu'il écrivit à la fin de sa vie¹, quatre-vingt-huit hérésies, nombre d'entre elles sont certainement restées inconnues de ses compatriotes, qui, en matière religieuse, s'agitèrent généralement beaucoup plus au sujet de questions de discipline et de morale que de problèmes de théologie. Le donatisme a presque mis l'Afrique chrétienne à feu et à sang. A la querelle arienne, elle semble, avant les invasions vandales et les infiltrations gothiques qui y introduisirent un arianisme combatif, être restée presque étrangère.

I

En tout cas, la doctrine d'Arius, ou même celle, plus atténuée, des Eusébiens, n'y rencontra, autant qu'il est possible d'en juger, que peu de partisans. Le premier fait ordinairement signalé comme témoignant d'un contact entre les représentants de l'arianisme et l'Église d'Afrique n'est connu que par un document dont on peut démontrer la falsification.

La lettre synodale du concile dissident, c'est-à-dire arianisant, de Sardique, en 343, fut, en effet, adressée à un certain nombre d'évêques, parmi lesquels figure un Donatus : au témoignage de la suscription, conservée seulement par les *Fragmenta historica*² de saint Hilaire de Poitiers, il s'agirait de Donat de Carthage, chef de l'Église donatiste, avec laquelle les arianisants réunis en synode en Illyrie auraient tenu à entrer en rapport. Mais cette suscription, ainsi que l'avait déjà fait remarquer, il y a quelques années, M. Achelis, dans un travail intitulé : *Eine donatistische Fälschung*³,

1. Le *Liber de haeresibus*, écrit en 428.

2. *Fragn.*, III, 23.

3. *Zeitschrift für Kirchengeschichte (Neue Folge, XI)*, 1929, p. 344-353.

se présente dans des conditions absolument insolites : à part l'évêque arien Grégoire d'Alexandrie, qui est nommé en tête, *Gregorio Alexandriae episcopo*, les noms de tous les évêques qui suivent sont précédés de ceux de tous leurs sièges groupés ensemble de la façon suivante : *Nicomediae episcopo*, *Carthaginis episcopo*, *Campaniae episcopo*, *Neapolis episcopo*, etc., *Amfioni*, *Donato*, *Desiderio*, *Fortunato*, etc. Cette singularité est d'autant plus suspecte que, comme saint Augustin l'avait signalé dans sa polémique anti-donatiste (*Contra Cresconium*, VI, 44), il n'était pas d'usage d'indiquer dans ces suscriptions de synodales les sièges de chacun des évêques auxquels le document était adressé : on ne mentionnait généralement que la région, par exemple les Gaules ou l'Afrique, à laquelle pouvait appartenir un groupe des évêques destinataires. Il est donc à priori très probable que le texte original de la lettre de Sardique a été glosé : les noms des sièges épiscopaux y ont été introduits après coup, et, ainsi que saint Augustin en avait eu le soupçon (*ibid.*), pour pouvoir faire du Donat inconnu qui y figure le Donat de Carthage, chef de la secte à qui il a laissé son nom, et lui attribuer ainsi l'honneur d'avoir été reconnu par une partie notable de l'Eglise orientale et de l'épiscopat illyrien.

La probabilité se change en quasi-certitude, lorsque, reprenant l'identification des évêques telle qu'a prétendu l'établir le glossateur par la spécification de leurs sièges, on constate — ainsi que j'espère l'avoir démontré dans une récente étude¹ — que l'un d'entre eux, Sympherius de Salone, est non pas un contemporain du concile de Sardique, mais précisément un contemporain de saint Augustin, qui occupait le siège épiscopal de la capitale dalmate aux environs de l'an 400. L'erreur ainsi commise décele l'inauthenticité de la liste des évêchés placée avant celle des noms d'évêques dans la suscription de la synodale de Sardique, et il est même très vraisemblable que la supercherie a été accomplie pour répondre à une remarque de saint Augustin à un interlocuteur donatiste, à qui il avait fait observer que rien ne prouvait que le Donatus de la suscription fût Donatus de Carthage². On sait, en effet, combien ce nom de Donatus était répandu en Afrique, où il semble bien qu'on le prodiguait, comme celui de Concessus, aux nombreux enfants qui avaient obtenu le droit de vivre moyennant un sacrifice de substitution offert par leurs parents à l'impitoyable Baal punique³.

L'identification du Donatus destinataire de l'encyclique des arianisants de Sardique et de Donatus de Carthage, chef du schisme auquel il a laissé son nom, n'existe donc que dans l'imagination d'un de ses sectateurs, ou plutôt la preuve qu'il a voulu en administrer. Qu'elle ne soit pas en elle-

1. Donatisme et arianisme. La falsification donatiste de documents du concile arien de Sardique (*Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1933, p. 65-73).

2. Saint Augustin, *Epist.* 44.

3. Cf. J. Carcopino, *Survivances par substitution des sacrifices d'enfants dans l'Afrique romaine* (*Revue de l'histoire des religions*, 1932, p. 592-599).

même invraisemblable, c'est une autre question. Les dissidents orientaux réunis à Sardique ont pu rechercher l'appui de la dissidence africaine, et saint Augustin dit lui-même, dans la même lettre où il s'en prend à l'habillage de documents dont il a eu le soupçon, avoir cependant entendu raconter par Alypius que les ariens avaient cherché un rapprochement avec les donatistes. On a vu, au cours des âges, d'autres exemples de conjonctions analogues, et il existe quelques indices qu'il s'en soit tenté de cette sorte entre donatistes et ariens. Le seul fait que l'évêque catholique de Carthage, Gratus, était, pour les ariens, un adversaire put les inciter à entrer en rapport avec son antagoniste donatiste. Donat se serait-il alors laissé gagner? Quand il publia, en 345, un livre *Sur la Trinité*, on lui trouva, au dire de saint Jérôme, une certaine saveur arianisante¹. Mais l'indication est bien vague. D'autre part, l'*explicit* de la synodale arienne de Sardique la donne expressément comme ayant été envoyée en Afrique. On voudrait être sûr que cette indication n'est pas de la même main que la fameuse glose. En soi, néanmoins, rien que de tout à fait plausible.

Mais tout ceci ne nous fait à peu près rien connaître d'un arianisme africain. L'évêque catholique de Carthage, Gratus, présent au concile orthodoxe de Sardique, y accusa d'arianisme plusieurs évêques africains²; mais nous ne savons qui il visait. Il n'en demeure pas moins que les schismatiques africains, ou du moins la très grande majorité d'entre eux, n'accueillirent pas les doctrines ariennes. Jamais leurs adversaires, à part la remarque de saint Jérôme sur le traité trinitaire de Donat, ne leur ont adressé de reproche sur ce point.

Ce sont, par contre, quelques évêques catholiques qui, dans la seconde moitié du IV^e siècle, firent preuve de quelque complaisance, non pas d'ailleurs pour l'arianisme authentique ni même pour l'homéisme eusébien, mais pour la théologie des homoïousiens. Ceux-ci, momentanément en faveur auprès de l'empereur Constance en 358, obtinrent, pour leur formulaire rédigé en cette année-là, la signature de quatre évêques d'Afrique venus alors à la cour; ils écrivirent aussi aux Africains pour les inviter à accepter leurs doctrines. La lettre était appuyée d'un ordre impérial. Les Africains s'inclinèrent, comme le fit, après résistance, le pape Libère lui-même, mais en condamnant, comme lui, l'arianisme. Constance, qui venait, sur ces entrefaites, de faire un pas vers l'arianisme, leur ayant enjoint de retirer cette condamnation, ils s'y refusèrent énergiquement, si bien que l'empereur en fut réduit, pour supprimer leur opposition, à leur faire enlever de force la pièce qui portait leur signature³.

La seule faiblesse véritable de l'épiscopat africain durant la lutte arienne fut la capitulation que leur arracha, comme à bien d'autres, la volonté impé-

1. *De viris illustribus*, 93.

2. *Concil. sardic.*, canon VII.

3. Sozomène, *H. E.*, IV, 15 et 24; saint Hilaire, *In Constantium lib. I.*

riale au concile de Rimini : à ce concile réuni en 359 par Constance, pour en finir avec une controverse qui durait alors depuis plus de trente ans, assistèrent des prélats catholiques africains, ayant à leur tête leur chef naturel, l'évêque de Carthage Restitut. Le vouloir obstiné du prince vint alors à bout de leur résistance, comme de celle de la majeure partie de l'épiscopat occidental : Restitut fut un des délégués qui, envoyés à l'empereur, reçurent la formule arianisante que celui-ci tenait et réussit à imposer au concile¹.

Les évêques africains défailants firent-ils, encore comme tant d'autres, volte-face presque aussitôt, Constance n'ayant survécu que peu au synode que son despotisme avait dominé? Nous manquons de renseignements sur les événements qui suivirent immédiatement le concile, en ce qui regarde l'Afrique. Mais on constate que, quelques années plus tard, un concile égyptien, présidé par saint Athanase, invitait les évêques africains à rejeter la formule de Rimini. Les Africains, explicitement ou non, retirèrent certainement l'adhésion contrainte qu'ils avaient un moment donnée à l'arianisme. Restitut fit oublier son attitude peu héroïque de 359, puisque sa mémoire resta vénérée parmi les catholiques de Carthage : saint Augustin prononça un sermon dans cette ville le jour anniversaire de sa mort².

II

Ainsi l'agitation arienne se fit-elle peu sentir dans l'Afrique romaine, comme si toutes les forces de dissidence de celle-ci s'étaient concentrées dans le schisme donatiste. Aussi bien, répétons-le, les problèmes proprement théologiques ne semblent-ils avoir jamais beaucoup préoccupé les Africains. Mais, si l'Afrique romaine se montra réfractaire à la propagande arienne, il en devait être différemment quand, en cette province, commencèrent de s'infiltrer des éléments barbares, non sans doute que ceux-ci eussent une curiosité particulière pour les questions relatives à la nature du Verbe divin, mais ils apportaient avec eux les enseignements qu'ils avaient reçus lors de leur évangélisation aux pays voisins du Danube et auxquels ils demeuraient fidèles. Aussi, avant même que l'invasion vandale eût, au v^e siècle, fait de l'Afrique un royaume où la dynastie régnante et la classe dominante professaient l'arianisme, il put déjà compter en cette contrée de nombreux partisans. On sait, en effet, quelle importance les contingents barbares prirent dans l'armée impériale dès la fin du iv^e siècle.

Vers 426, le comte Boniface, commandant militaire de l'Afrique, épouse en secondes noces une arienne, parente du roi des Vandales, et l'enfant qui naît de ce mariage reçoit le baptême arien³. Le comte Sigisvult, envoyé, en

1. Saint Athanase, *Apolog.*, 2; saint Jérôme, *Contra Luciferianos*, 7; Sulpice-Sévère, *Hist.*, II.

2. Possidius, *Index sermonum sancti Augustini*, c. 8.

3. Saint Augustin, *Epist.* 220.

427, en Afrique avec une armée de Goths, était arien, comme ses soldats¹. Les circonstances semblent donc, dès ce moment, favorables pour une reviviscence de l'hérésie qui n'avait cependant qu'effleuré l'Afrique. On voit même, alors, des donatistes, afin d'exciter les Goths ariens contre leurs adversaires catholiques, essayer de les circonvenir, en leur faisant croire qu'ils professent les mêmes doctrines qu'eux². L'épiscopat catholique d'Afrique eut, à ce moment, des motifs plus pressants que dans le passé de se préoccuper de l'arianisme. Saint Augustin porte alors son activité de ce côté³. Il discute par lettre avec un arien du nom d'Elpidius⁴; il reproche au comte Boniface ses complaisances pour l'hérésie⁵; il félicite et dirige de ses conseils un médecin de la ville de Cartannes, qui venait d'abjurer la doctrine arienne⁶; il s'en prend souvent à cette dernière dans ses sermons et dans divers discours adressés aux fidèles⁷ et il la combat dans son traité sur la Trinité. En 418, il fait acte de polémique directe et précise : il réfute point par point une sorte de catéchisme arien, que les nouveaux venus cherchaient à répandre en Afrique⁸. A une date qui n'est pas connue, il eut, à Carthage, une discussion publique avec le comte Pascentius, haut fonctionnaire de l'administration des finances, qui faisait preuve d'un véhément prosélytisme arien; il semble que la controverse n'ait pas tourné favorablement pour Pascentius, car il refusa de laisser dresser procès-verbal de ses paroles⁹, d'où l'on peut au moins inférer qu'il ne tenait pas à prolonger le débat; Augustin lui écrivit cependant plusieurs lettres, où il exposait la doctrine catholique de la Trinité¹⁰. En 428, au temps de la présence en Afrique du comte Sigisvult, un évêque arien, sorte d'aumônier de ses troupes, Maximin, qui avait, une quarantaine d'années auparavant, polémique contre saint Ambroise après le concile d'Aquilée¹¹, se rendit de Carthage à Hippone pour y faire de la propagande arienne¹². Une première conférence publique le mit aux prises avec le prêtre catholique Héraclius, successeur désigné d'Augustin, puis avec Au-

1. Possidius, *Vit. August.*, 17.

2. Saint Augustin, *Epist.* 185, 1.

3. Je tiens à dire ici que la plupart des indications qui suivent avaient été groupées par Gsell en vue de la rédaction de la fin de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, dont j'ai eu l'esquisse entre les mains.

4. Saint Augustin, *Epist.* 242.

5. Id., *Epist.* 220, 4.

6. Id., *Epist.* 170.

7. *Sermons*, 117, 11; 139, 3 seq.; 183, 1 seq.; 244, 4; 341, 5 seq.; *Enarrat. in psalm.*, 32, 5; *In Johann. Evang.*, 18, 3; 38, 6 et 7; 43, 14; 45, 5; 47, 8; 59, 2; 71, 2; 78, 2; 97, 4; 100, 3.

8. *Contra sermonem arianorum*.

9. Possidius, *Vit. August.*, 17.

10. *Epist.* 238, 239, 240, 241.

11. Cf. *Dissertatio Mazimini contra Ambrosium*, éditée par F. Kauffmann, *Aus der Schule des Wulfilas (Texte und Untersuchungen für altgermanischen Religionsgeschichte, I)*, Strasbourg, 1899.

12. Possidius, *Vit. Aug.*, 17.

gustin lui-même. Mais la longueur du discours de l'évêque goth ne permit pas à son illustre contradicteur de développer ses arguments, et la discussion resta finalement en plan, Maximin ayant grande hâte de repartir. Il fut néanmoins convenu qu'Augustin rédigerait un écrit, auquel l'évêque arien s'engageait à répondre, sous peine de se reconnaître vaincu. Augustin écrivit, en effet, deux livres sous le titre : *Contra Maximinum haereticum Arianorum episcopum libri II*. Aucune réponse ne vint.

On connaît aussi, par la mention qu'en fait Gennadius¹, deux évêques, *Asclepius Afer, in Baiensi territorio episcopus*, qui écrivit contre les ariens et les donatistes, et *Vocontius, Castellani Mauretaniae oppidi episcopus*, qui écrivit « contre les ennemis de l'Eglise », entre autres contre les ariens.

Mais, somme toute, les incidents de la lutte doctrinale entre catholiques et ariens ne furent pas très importants, et ils tournèrent assez facilement à la confusion de l'arianisme. L'hérésie arienne, à vrai dire, ne paraît jamais avoir menacé sérieusement le catholicisme dans l'Afrique du Nord avant l'invasion vandale. Il en devait être tout autrement après la conquête de Genséric.

Jacques ZEILLER.

BISMARCK ET LA QUESTION POLONAISE

La question polonaise a joué un grand rôle dans la politique de Bismarck. Pendant les cinquante années de sa carrière d'homme d'État, elle n'a jamais cessé un moment de se poser à lui. Aussi la considérait-il comme un des principaux problèmes non seulement de la politique prussienne, mais de la politique européenne en général. Jeune député à la Diète prussienne en 1848, il fut témoin de l'enthousiasme que la Pologne suscitait dans les milieux libéraux allemands au début de la Révolution. Dès cette époque, il se rendait clairement compte des intérêts diamétralement opposés qui séparaient les deux peuples, et il n'hésita pas à exprimer en public son opinion là-dessus. Pendant la guerre de Crimée, on le vit dans les rangs de ceux des conseillers de Frédéric-Guillaume IV qui s'opposaient le plus énergiquement à la reconstitution de la Pologne prêchée par Bunsen et par le parti de Gotha, aux yeux de qui la Pologne restaurée devait être le rempart qui protégeait la Prusse contre la Russie. Les années de son ambassade à Saint-Petersbourg lui ouvrirent les yeux sur l'importance internationale de la question polo-

1. 73 et 78.

naise. Il comprit alors que les réformes administratives dans la Pologne du Congrès, qui semblaient n'être qu'une question de politique intérieure de la Russie, étaient étroitement liées à divers problèmes de politique extérieure et faisaient, d'une part, trait d'union entre le libéralisme russe et la France, tandis que, de l'autre, elles menaçaient la domination autrichienne et prussienne en Pologne. Aussi fit-il tout son possible pour éliminer dans les milieux saint-pétersbourgeois la tendance polonophile, dont le grand-duc Constantin et Gortchakof s'étaient constitués les protecteurs, et ne ménagea-t-il pas les efforts pour empêcher la réalisation du programme de Wielopolski. L'insurrection de 1863 lui permit de conclure avec la Russie la fameuse convention du 8 février, qui pesa si lourdement sur les destinées de la Pologne, et devint pour lui « la pierre angulaire sur laquelle reposait la grandeur de la Prusse¹ ».

Les sentiments hostiles à la Pologne qu'il manifestait dans tous ses actes ne devinrent que plus intenses après la fondation de l'Empire allemand. Il avouait lui-même que la question polonaise était le motif principal de sa décision d'entreprendre le *Kulturkampf*; la lutte contre le catholicisme lui fournit un bon prétexte à prendre position contre les Polonais². Il supprima alors ce qui subsistait de la liberté nationale dont la Posnanie jouissait en vertu des décisions du Congrès de Vienne, bannit la langue polonaise de l'école, des tribunaux, ainsi que de l'administration publique et germanisa l'enseignement primaire aussi bien en Poméranie qu'en Haute-Silésie. Mais le coup le plus terrible qu'il frappa fut la création, en 1886, de la Commission de colonisation, dotée d'un capital de 100 millions de mark, pour acheter en Posnanie et en Prusse occidentale des propriétés foncières où établir des colons allemands. Réduit vers la fin de ses jours à une inaction forcée, Bismarck a souvent critiqué en public la politique de son successeur Caprivi, qui avait quelque peu atténué les mesures antipolonaises. Il invitait ses concitoyens à lutter sans trêve ni répit pour germaniser les Marches de l'Est. Trois semaines avant sa mort, il approuvait encore « l'entreprise mémorable » qui consistait à propager le germanisme dans les provinces polonaises. On ne saurait s'étonner que dans ces conditions son nom fût devenu un programme, voire même un symbole pour les deux peuples engagés dans la lutte. La Pologne voit en Bismarck la personnification de toutes les forces liguées pour l'anéantir; pour ses compatriotes, d'autre part, il est l'incarnation la plus parfaite de l'inexorable raison d'État allemande qui se manifeste dans la question polonaise. Le pangermanisme hakatiste a fait de son nom un étendard et un drapeau. Lorsque, pendant la Grande Guerre, le problème de la reconstitution d'une Pologne dont on se servirait contre la Russie se posa à la politique allemande, le puissant parti nationaliste, à sa tête le prince de Bülow et l'amiral von Tirpitz, fit appel aux traditions du chance-

1. Sybel, *Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I*, 1913, t. II, p. 377.

2. *Gedanken und Erinnerungen*, 1898, t. II, p. 127.

lier de fer pour conjurer le danger¹. La mentalité et les aspirations politiques de l'Allemagne actuelle subissent, en ce qui concerne la Pologne, la puissante influence de l'idéologie bismarckienne en voie de renaître.

Une question aussi importante que celle que nous traitons ici mérite à tous les égards un examen impartial. Il faut la considérer sous tous ses aspects, sans se laisser guider par la haine ou la sympathie, d'autant plus que, depuis la guerre, nous disposons de très nombreuses sources qui permettent de projeter de la lumière sur le sujet.

* * *

Lorsqu'on veut comprendre dans son ensemble la politique antipolonaise de Bismarck, il importe d'en connaître le point central et de discerner aussi l'origine des idées sur lesquelles elle se fondait.

Bismarck n'a jamais douté un instant que la Pologne indépendante ne devint l'ennemie mortelle de la Prusse et qu'elle ne tâchât de lui arracher les territoires sans lesquels celle-ci ne saurait exister, en d'autres termes qu'elle ne s'efforçât de reprendre les bouches de la Vistule, la Posnanie et la Haute-Silésie. Nous sommes ici en présence d'une thèse très simple, tout aussi simple que les conditions géographiques et politiques qui ont donné naissance à l'antagonisme moderne entre la Pologne et la Prusse. Il faut en chercher la cause dans la façon dont s'est développée la monarchie des Hohenzollern, laquelle, ne possédant pas de frontières naturelles, s'est formée de territoires plus ou moins indépendants les uns des autres, que ne rattachait entre eux aucun lien organique. Si ces territoires purent être unifiés, c'est grâce aux grands changements que subit au XVIII^e siècle l'équilibre des forces politiques en Europe, en premier lieu grâce aux partages de la Pologne. Ceux-ci permirent à la Prusse de jeter un pont entre Berlin et Königsberg et lui donnèrent la possibilité de combler tant bien que mal, dans l'Est, l'échancrure de sa frontière entre les confins méridionaux et les parties septentrionales de la monarchie. Mais ces territoires devaient former partie intégrante de l'État polonais, quelle que fût la forme sous laquelle il pût resusciter. Bismarck saisit l'importance de ces conditions complexes dès le début de sa carrière politique.

Ce fut en 1854, pendant la campagne de Crimée, au moment où le « parti de Gotha » et certains politiques en Prusse mettaient en avant le projet de se servir des Polonais pour combattre le tsarisme, qu'il formula pour la première fois sa thèse des dangers qu'entraînerait pour son pays la reconstitution de la Pologne. « Ces Messieurs ne connaissent pas les Polonais », écrivait-il alors, « et ne se rendent pas compte que la Pologne indépendante ne cessera d'être l'ennemie de la Prusse que le jour où nous lui aurons cédé les provinces sans lesquelles nous ne saurions exister, c'est-à-dire quand nous

1. Bülow, *Deutsche Politik*, 1916, p. 271. — Tirpitz, *Erinnerungen*, 1919, p. 500, 502.

aurons abandonné la région de la Basse-Vistule, la Posnanie et toutes les parties de la Haute-Silésie dont la population parle polonais¹. » Le séjour qu'il fit en qualité d'ambassadeur sur les bords de la Néva ne fit que fortifier cette conviction. Il voyait clairement que la politique de Gottchakof et de Wielopolski ferait un jour de la Pologne du Congrès le noyau d'un État renaissant, qui, par la force des choses, réclamerait ses anciennes frontières occidentales. L'appréhension du danger polonais atteignit alors chez lui son point culminant. Sous son influence, il écrivit à sa sœur : « Tapez sur les Polonais, afin qu'ils n'aient plus envie de vivre ; je plains leur sort, mais, si nous voulons rester indemnes, il ne nous reste rien d'autre à faire qu'à les exterminer². » Et voici comment il s'exprime dans ses rapports diplomatiques : « Même si la Pologne ne comprenait que des éléments purement polonais, elle serait toujours prête à s'allier avec n'importe quel ennemi de la Russie ou de la Prusse pour faire des conquêtes à leurs dépens ; elle serait un voisin intolérable que l'ambition pousserait sans cesse à rétablir ses anciennes frontières. On oublie que, sans aucune exagération, il s'agit de savoir qui sera le marteau et à qui écherra le rôle de l'enclume³. » Chaque succès remporté par le mouvement national polonais équivalait à une défaite de la Prusse... Nous ne saurions vivre en paix tant qu'il sera question de n'importe quelle tentative de faire ressusciter la Pologne⁴. » Au moment de l'insurrection de 1863, il déclara à plusieurs reprises à des diplomates français qu'il céderait plutôt la ligne du Rhin que de tolérer une discussion sur la Posnanie⁵. La même idée le hantait encore maintes fois à une époque où le danger de perdre les Marches de l'Est était devenu bien moins menaçant.

Cette question, d'une importance capitale, se combine dans la pensée de Bismarck avec un autre argument, la crainte que la Pologne ressuscitée ne devienne naturellement l'alliée de la France. Il savait trouver des expressions lapidaires et des formules d'une force étonnante pour défendre cette conception : ainsi, quand, en 1863, il faisait comprendre à l'ambassadeur d'Angleterre que la reconstitution de la Pologne mettrait à la disposition de la France une armée de 100,000 hommes sur la Vistule⁶, ou quand, en 1878, il confessait à Crispi « qu'aujourd'hui nous n'avons contre nous qu'une seule France, tandis qu'alors nous en aurons deux, unies par une alliance naturelle, de sorte que nous nous trouverions entre deux ennemis⁷ ».

1. Bismarck à Manteuffel, 23 février 1854. Poschinger, *Preussen im Bundestage*, 1885, t. IV, p. 180.

2. *Bismarckbriefe, 1836-1872*, 1897, p. 210 et suiv.

3. Bismarck à Schleinitz, 12 mars 1861. Raschdau, *Die politischen Berichte des Fürsten Bismarck aus Petersburg und Paris*, 1920, t. II, p. 33.

4. Bismarck à Bernstorff, 25 novembre 1861. *Bismarck-Jahrbuch*, 1899, t. VI, p. 114.

5. Talleyrand à Drouyn de Lhuys, 17 décembre 1863. *Affaires étrangères de Paris, Prusse*, 347. — Fleury, *Souvenirs*, 1898, t. II, p. 293.

6. Buchanan à Russell, 7 mars 1863. Filipowicz, *Confidential correspondence of the British government respecting the insurrection in Poland 1863, 1914*, p. 154.

7. Crispi, *Memoiren*, 1912, p. 31.

Depuis la guerre surtout, la presse et les revues allemandes citent ces opinions de Bismarck et y aperçoivent la preuve qu'il jugeait avec une extraordinaire clairvoyance les rapports entre la Prusse et la Pologne et que, mieux que ses successeurs, il se rendait compte des conséquences qu'entraînerait la reconstitution de l'État polonais. Il faut cependant reconnaître que ses déclarations ont très peu d'originalité. Il serait aisé d'écrire toute une étude sur l'évolution de l'idée que la Prusse ne saurait coexister avec une Pologne indépendante à cause de la lutte dont les provinces frontières seraient continuellement l'objet. Cette étude serait d'autant plus intéressante qu'elle expliquerait les origines de l'attitude intransigeante que l'immense majorité du peuple allemand a adoptée aujourd'hui dans la question du « corridor ». Nous nous bornerons à citer les opinions les plus importantes qui remontent à l'époque antérieure à Bismarck. Ainsi Bernstorff, ministre des affaires étrangères de Prusse, expliquant à l'ambassadeur de France, lors de l'insurrection de 1831, pourquoi la Prusse devait souhaiter la victoire de la Russie, insistait sur le fait que le succès des Polonais serait pour l'Europe une source de troubles continuels, car il faudrait leur restituer d'abord les provinces lithuaniennes et ruthènes; puis la Pologne réclamerait Torun et Dantzig, pour demander enfin qu'on lui cédât la Posnanie¹. Clausewitz écrivait à la même époque des réflexions profondes sur l'irréductible antagonisme d'intérêts de la Pologne et de la Prusse, comme conséquence duquel il ne pouvait y avoir pour celle-ci d'ennemi plus naturel qu'une Pologne indépendante, qui, d'autre part, deviendrait forcément l'alliée naturelle de la France². Gneisenau définissait l'attitude des trois puissances copartageantes envers la Pologne : les provinces polonaises représentent pour la Russie une question de commodité; elles constituent un article de luxe pour l'Autriche, enfin elles sont pour la Prusse un organe vital, indispensable à son existence³. Le général Grolman commence son fameux mémoire sur la Posnanie par des considérations stratégiques. Comme elle est située au cœur de la monarchie et relie la Prusse, le Brandebourg et la Silésie, et comme elle n'est éloignée que de dix-huit lieues de Berlin, cette province est tellement importante au point de vue stratégique que toute tentative de la détacher du royaume équivaldrait à un crime de haute trahison⁴. Moltke a également insisté sur le fait que la Poméranie était indispensable à la Pologne⁵. En 1848, lorsque la séparation de la Posnanie d'avec la Prusse était à l'ordre du jour, le commandant de Voigts-Rhetz publia une brochure où il s'efforçait de montrer que cette province était nécessaire à la Prusse pour des raisons d'ordre militaire. « La

1. Moustier à Sebastiani, 14 juillet 1831. Affaires étrangères, *Prusse*, 276.

2. Clausewitz, *Politische Schriften und Briefe*, 1922, p. 222 et suiv.

3. Gneisenau à Stein, 11 mai 1831. Pertz-Delbrück, *Das Leben des Feldmarschalls v. Gneisenau*, 1880, t. V, p. 673.

4. Mémoire de Grolman, 25 mars 1832. Conrady, *Leben und Wirken des Generals v. Grolman*, 1896, t. III, p. 277 et suiv.

5. Moltke, *Gesam. Schriften und Denkwürdigkeiten*, 1892, t. II, p. 135.

Prusse et l'Allemagne », disait-il, « ne peuvent se résigner à céder le grand-duché de Posen ; aussi le maintien de cette province doit-il être considéré comme une question vitale¹. » Griesheim, autre officier distingué de l'état-major prussien, écrivait en même temps qu'en sa qualité de pays agricole la Pologne serait forcée de s'étendre du côté de la Baltique et que cette expansion créerait un antagonisme avec la Prusse². Et Gervinus, porte-parole du libéralisme de l'Allemagne du Sud, quoiqu'il eût propagé à cette époque l'idée de créer une Pologne indépendante, se rendait parfaitement compte que la réalisation de ces projets entraînerait des guerres où l'on se disputerait la possession des bouches de la Vistule, tout comme au temps des combats entre Polonais et chevaliers teutoniques³.

La conviction que les intérêts en jeu étaient diamétralement opposés appelait nécessairement la lutte. Il n'est pas exagéré de dire que l'histoire ne connaît pas d'antagonisme ininterrompu d'aussi longue durée. C'est sur le fond de ce conflit séculaire que se dessine la figure de Bismarck, héritier d'anciennes traditions, qui sut donner une forme pratique aux aspirations toujours vivantes de la Prusse. Tant que dura son activité politique, il visa avec conséquence à affaiblir la position des Polonais dans les provinces annexées pour compromettre ainsi le rôle que la Pologne pouvait encore jouer dans la politique européenne. Encore une fois, il ne fut pas l'initiateur d'idées ou de méthodes originales, car, au moment où il entra en lice, le programme de la germanisation des Polonais était non seulement formulé depuis longtemps en théorie, mais déjà traduit en actes.

Dans les vastes territoires qu'il annexa à la suite des partages de la Pologne, le gouvernement prussien trouva une population étrangère, animée en général de sentiments hostiles au nouveau régime, qui n'attendait que le moment propice pour s'en affranchir. Les insurrections qui éclatèrent en 1794 et 1806, l'attitude que prit la Grande-Pologne à l'égard de la révolution de 1831, enfin le mouvement national qui se manifesta en 1848 sont autant de témoignages que le pays n'a jamais cessé d'aspirer à l'indépendance. Comme on ne pouvait guère faire disparaître d'un coup les différences de race, la tâche principale du gouvernement consistait à effacer les traces de la domination polonaise et à faire des populations des sujets fidèles de la monarchie des Hohenzollern. Pour atteindre ce but, on eut recours à deux moyens devenus désormais classiques : la germanisation dans la plus large acception du terme et la politique sociale. La langue polonaise fut proscrite à l'école, dans les tribunaux et dans les services de l'État ; la civilisation, les mœurs et les coutumes allemandes jouirent d'une protection toute particulière ; les Polonais furent lésés dans leurs intérêts au profit des Allemands ; enfin, on acheta des propriétés polonaises pour y fixer des co-

1. Voigts-Rhetz, *Die strategische Bedeutung des Grossherzogtums Posen*, 1848, p. 8.

2. *Ueber den Krieg mit Russland*, 1848.

3. *Die polnische Frage. Deutsche Allgemeine Zeitung*, 26 mars 1848.

lons qu'on faisait venir d'Allemagne. La politique sociale consista à ruiner les classes dirigeantes, conscientes de leur devoir national, clergé et noblesse, pour protéger les populations rurales dont on espérait pouvoir faire un appui solide du régime prussien. C'est Frédéric II qui inaugura ce système. Ses goûts cosmopolites et le mépris qu'il affectait pour la langue « demi-barbare » qu'était, suivant lui, l'allemand ne l'empêchèrent pas de germaniser énergiquement les provinces annexées, de même que l'attachement à la hiérarchie nobiliaire, qu'il considérait comme le soutien naturel du trône, ne l'empêchait pas d'écarter de la vie publique les nobles polonais qu'il ruinait et dont il acquérait les terres en vue d'y établir des colons allemands¹. Parmi les nombreux héritiers de ses idées, il faut surtout nommer des théoriciens comme Justus Gruner, chef de l'administration en Posnanie, et auteur de deux mémoires hostiles aux Polonais qu'il composa pendant l'intervalle de temps qui sépare Iéna de Tilsitt²; puis le général Grolman, dont l'ouvrage sur la Posnanie devint ensuite une source d'inspiration pour Bismarck. Parmi les protagonistes du *Drang nach Osten* militant, l'histoire a inscrit au premier rang les noms de Théodore Schön et d'Édouard Flottwell. Schön, administrateur remarquable et germanisateur de la Poméranie, qui, durant sa longue carrière (1816-1842), se proposa de faire « des Slaves et des esclaves des Allemands et des hommes », réussit à anéantir l'influence polonaise dans la Mazurie et à Dantzig³. Flottwell, qui contribua puissamment à lotir de terre les paysans pendant les dix années où il remplit les fonctions de gouverneur de la Posnanie (1830-1840), s'efforça de prendre en mains l'instruction et l'éducation du clergé, ravit à la noblesse la situation prépondérante qu'elle avait eue jusqu'alors dans la vie publique et sapa les bases de sa prospérité économique⁴. Ces hommes élaborèrent jusque dans les plus menus détails les principes théoriques et les méthodes sur lesquels devait reposer un jour la politique antipolonaise de Bismarck.

* * *

Après avoir examiné les chaînons de l'évolution qui relie le chancelier de fer à ses nombreux précurseurs, il nous faut étudier les liens entre Bismarck et ses successeurs. A-t-il réellement été l'inspirateur de l'Association pour la défense des Marches de l'Est (*Ostmarkenverein*)? La politique d'extermination, qui, inaugurée en 1886 par la création de la Commission de colonisation, atteignit son point culminant à l'époque où le prince de Bülow,

1. Zimmermann, *Fryderyk Wielki i jego kolonizacja rolna na ziemiach polskich* (Frédéric le Grand et sa colonisation agraire sur le territoire polonais). Poznań, 1915, 2 t.

2. Mémoires de Gruner, 1^{er} et 7 mars 1807. Schottmüller, *Der Polenaufrstand, 1806-1807. Urkunden und Aktenstücke*, 1907, p. 121 et suiv.

3. Schön, *Papiere*, 1879, t. I, p. 103.

4. Mémoire de Flottwell, 15 mars 1841. Laubert, *Edward Flottwell*, 1919, p. 107 et suiv.

alors chancelier, fit voter entre 1904 et 1907 les lois d'exception contre les Polonais, dérivait-elle vraiment de son idéologie? Le problème est d'une très grande importance théorique et pratique. Si l'antagonisme entre la Prusse et l'élément polonais était le résultat de certains facteurs invariables, il n'en avait pas moins pris des formes différentes suivant les hommes, les idées et les temps. De Frédéric II jusque vers le milieu du XIX^e siècle, la question polonaise avait été envisagée du point de vue de la sécurité de l'État, et c'est précisément cette façon de l'envisager qui constitue le trait saillant de l'époque. Les Polonais étaient opprimés non parce qu'ils appartenaient à une race différente, mais parce qu'ils étaient toujours prêts à se soulever contre la Prusse. Il s'agissait moins de les dénationaliser que de les assujettir de force à l'État. Chaque champion en vue de la politique hostile aux Polonais rattachait d'ailleurs son système à l'idéologie de l'époque. Représentant du « siècle des lumières » et du mercantilisme, le Grand Frédéric les combattait au nom de la civilisation et des intérêts économiques. A ses yeux, ils étaient des paresseux qui ne suivaient pas le progrès et qu'il croyait incapables du travail intense que réclamaient les temps nouveaux. Gruner se plaçait au point de vue humanitaire et invoquait la justice sociale, lorsqu'il conjurait Frédéric-Guillaume III d'émanciper les paysans polonais et de faire renaitre ainsi un peuple dont il attribuait la chute à l'aristocratie corrompue qui avait été seule à exercer le pouvoir. Bureaucrate libéral, Flottwell voyait dans la guerre qu'il avait déclarée au clergé polonais la lutte du progrès contre la réaction et les préjugés de l'Église catholique¹. Jusque-là, on chercherait vainement des arguments à l'appui de l'idée que l'extermination des Polonais était une conséquence inévitable de l'antagonisme de race et la condition nécessaire de toute politique vraiment nationale — idée qui devait dominer les esprits à l'époque du pangermanisme hakatiste.

C'est en 1848 qu'on voit se dessiner la première ébauche de cette nouvelle théorie nationaliste. Samuel Gottfried Kerst, qui représentait à l'Assemblée nationale de Francfort les Allemands établis en Posnanie, aurait voulu non seulement enlever à l'ennemi tous moyens de défense, mais encore le voir se confondre entièrement avec l'Allemagne². Le général Léopold de Gerlach, dans les mémoires qu'il écrivit en 1853, déclare que la Prusse est appelée à germaniser les Slaves³. Henri de Treitschke donna au nouveau système ses fondements théoriques et chercha à démontrer que tous les grands peuples ont tendance à identifier l'idée de l'État avec celle de la nation. Seuls, d'après lui, certains États orientaux, qui n'ont atteint qu'un degré de déve-

¹ Pour les détails de ce problème, voir mon étude : *Bismarck a Komisja osadnicza (Bismarck et la Commission de colonisation)*. Cracovie, 1928.

² Les comptes-rendus de Kerst ont été publiés par Ch. Meyer, *Die Deutschen der Provinz Posen gegenüber dem polnischen Aufstand im J. 1848, 1904*.

³ Gerlach, *Denkwürdigkeiten*, 1891, t. II, p. 201.

loppement moins élevé, se sont contentés des attributions du pouvoir et ont permis aux peuples conquis de conserver tout caractère national; en revanche, les États civilisés de l'Occident doivent s'efforcer d'incorporer et d'assimiler les minorités nationales¹. Édouard de Hartmann prononça en 1885 des paroles de grande portée, lorsque, après avoir constaté que l'agressivité croissante des peuples slaves visait à refouler les Allemands des territoires qu'ils occupaient, il fit un appel brutal à l'extermination des Polonais compris dans la monarchie prussienne². Enfin, Ernest Hasse, le théoricien le plus en vue du nationalisme hakatiste, rompit complètement avec le passé, en avouant franchement que « le danger polonais » et la possibilité d'une reconstitution de la Pologne n'étaient plus des questions d'actualité. Ce n'est pas pour empêcher les Marches de l'Est de se détacher de la Prusse qu'il fallait lutter contre l'élément polonais, mais c'est uniquement pour assurer au *Reich* l'homogénéité nationale, condition indispensable de toute expansion impérialiste, qu'il importait de le combattre³.

Cette évolution des idées n'offre pas simplement un intérêt théorique : elle a eu d'importantes conséquences pratiques. En effet, les politiques de l'époque précédente ne traitaient pas en ennemis toutes les classes de la société polonaise, mais uniquement les sphères dirigeantes, le clergé et la noblesse, qui représentaient à leurs yeux l'idée de la reconstitution de l'ancienne Pologne, tandis que les nouveaux nationalistes élargirent le front et s'engagèrent dans une lutte contre toutes les couches de la société.

Quelle attitude Bismarck adoptait-il dans cette question? Ni ses propres déclarations ni le témoignage de ses contemporains ne permettent de doute là-dessus. Durant toute sa carrière politique, Bismarck n'a jamais combattu la société polonaise comme telle : il s'est borné uniquement à faire la guerre aux éléments qu'il considérait comme hostiles à l'État prussien, le clergé et la noblesse. Il n'a jamais évoqué l'antagonisme irréductible entre les deux peuples pour motiver son aversion contre l'élément polonais, et jamais il n'a fait appel à la nécessité d'assurer à la Prusse une structure ethnique homogène. Il voyait surtout dans les Polonais ou plutôt dans les classes dirigeantes des ennemis politiques toujours prêts à s'unir à toutes les forces qui ne guettaient que l'occasion de perdre son pays. Dans sa jeunesse, il avait appris à les considérer comme les alliés naturels d'une révolution mondiale, et cette idée, qui ne cessa pas de le hanter dans la suite, s'enracina dans son esprit à l'époque de la première Internationale et du socialisme naissant. Pendant le *Kulturkampf*, les Polonais furent, à ses yeux, le principal moteur de l'ultramontanisme : ils propageaient le panslavisme, poussaient la Russie à une guerre contre l'Allemagne et étaient naturellement portés à seconder les projets de l'impérialisme français. Ils profitaient de chaque occasion dans la

1. Treitschke, *Politik*, 1897, t. I, p. 263 et suiv.

2. Hartmann, *Der Rückgang des Deutschlands, Die Gegenwart*, 1885.

3. Hasse, *Deutsche Politik*, 1907.

politique internationale pour mettre à l'ordre du jour la reconstitution de leur patrie et savaient immédiatement exploiter à cette fin toute situation quelque peu embarrassante où se trouvait la Prusse. Ils étaient un élément turbulent, qui n'hésitait pas à tramer des complots et ne cessait pas, même en temps de paix, de saper les assises de la monarchie des Hohenzollern. C'est la raison pour laquelle il jugeait nécessaire de s'opposer à leurs aspirations et refrénait toutes les manifestations de la vie polonaise en Posnanie.

La question étant ainsi posée, Bismarck tenait pour possible une collaboration pacifique avec le paysan polonais, qu'il croyait attaché au régime prussien :

Je suppose, dit-il le 16 septembre 1894 à une députation allemande venue de Posnanie, que nombreux parmi vous sont ceux qui occupent des ouvriers et des valets de ferme parlant polonais et que vous avez l'impression que le danger ne réside pas dans les couches inférieures de la population. On peut vivre avec ces gens-là, car jamais ils ne voudront fomenter des troubles, et ils n'ont pas de sympathies pour la propagande qui nous est hostile... Il faut défalquer par conséquent du nombre des ennemis d'une collaboration paisible des deux races la grande masse des paysans et des ouvriers... Cette collaboration n'est d'ailleurs pas impossible. Nous voyons bien en Suisse trois nationalités différentes, des Allemands, des Italiens et des Français, se concerter paisiblement et sans amertume sur les intérêts communs du pays. En Belgique, les Flamands de race germanique et les Wallons d'origine celtique constituent un seul État. Nous voyons qu'on peut vivre également avec les Polonais dans certaines conditions. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la Prusse orientale, où des Mazures polonais, des Lithuaniens et des Allemands travaillent en paix côte à côte... On pourrait objecter que le clergé catholique, avec ses intérêts particuliers, est inconnu dans cette province. Mais regardez un peu vos voisins en Haute-Silésie. Les deux nationalités n'y ont-elles pas vécu en paix pendant de longs siècles, quoique des différences de religion s'y fussent également manifestées? Il y a donc en Posnanie un facteur qui n'est pas intervenu en Haute-Silésie, où nous avons ainsi pu vivre des siècles sans que la paix religieuse ait été troublée. Or, je dois le dire à mon regret, ce facteur n'est autre que la noblesse polonaise et le clergé qui propagent les idées polonaises¹.

A première vue, ces paroles font une impression inattendue et même déconcertante. Est-il possible que Bismarck, symbole de la haine de race entre Allemands et Polonais, créateur de la Commission de colonisation, père spirituel de l'Association pour la défense des Marches de l'Est, ait pu nier l'importance de l'antagonisme national et qu'il ait parlé sincèrement d'un accord avec une grande partie du peuple polonais? Pourtant cette déclaration ne contredit nullement tout un ensemble de paroles et d'actes d'où il résulte que la politique de Bismarck ne visait pas toute la nation polonaise. Il a maintes fois répété à la tribune parlementaire qu'il luttait uniquement contre le gentilhomme et le prêtre, mais n'en voulait pas au paysan polonais,

1. *Bismarck-Jahrbuch*, t. I, p. 317 et suiv.

qu'il considérait comme un sujet dévoué de la Prusse. Ce devait être réellement sa conviction intime, car, en 1870, il expliquait au Kronprinz que ce serait une faute de vouloir traiter tous les Polonais en ennemis, d'autant plus que le paysan était un bon soldat et un honnête homme, auquel la haine de la Prusse était étrangère, de sorte qu'on arriverait sans peine à en faire un élément sur lequel le gouvernement pourrait compter¹. A l'époque du *Kulturkampf*, il écrivait à Eulenburg que la lutte n'était pas dirigée contre les paysans polonais et qu'il ne s'agissait nullement de les exterminer (*Ausrottung*), mais qu'il fallait, au contraire, les protéger contre les machinations du clergé et des nobles. Il faisait publier alors un journal populaire en polonais, et il proposait de fonder une banque pour faciliter le crédit aux petits propriétaires fonciers, « afin de soustraire à l'influence de la noblesse cette classe nombreuse, qui, par elle-même, est bien disposée pour le gouvernement »².

Ce sont les rapports de Bismarck avec la Commission de colonisation qui jettent le plus de lumière sur les intentions du chancelier. La création de cette institution a marqué une étape décisive dans l'histoire des relations entre la Prusse et ses sujets polonais. S'étant aperçu que les méthodes appliquées jusqu'alors ne menaient pas au but désiré, le gouvernement de Berlin résolut d'employer les grands moyens. On décida en conséquence d'acheter des terres appartenant aux Polonais et d'y établir des colons allemands, espérant ainsi pouvoir avec le temps changer à fond le rapport numérique entre les deux nationalités dans les provinces polonaises. Pareille mesure ne menaçait pas seulement le clergé et la noblesse, mais visait la population polonaise en général ; de plus, la lutte, qui jusqu'alors n'avait été que de nature politique, prenait le caractère d'un conflit économique. Or, Bismarck était un ennemi déclaré du morcellement des terres acquises par la Commission et s'opposait à ce qu'on fixât des colons allemands dans les petites fermes nouvellement fondées. Il fallait à son avis transformer en domaines de l'État les grandes propriétés foncières achetées aux Polonais et les affermer ensuite à des paysans, sans tenir compte de leur nationalité. Il disait franchement dans ses discours qu'il ne tenait nullement à remplacer les paysans polonais par des colons allemands, la nationalité n'étant ici qu'une question secondaire. L'essentiel était de s'assurer une population « fidèle à l'Allemagne », en développant progressivement la colonisation³. A son sens, la Commission devait fournir un moyen de plus de capter le paysan polonais et de l'attacher à la Prusse. Ce n'est qu'entre les mains des politiques nationaux-libéraux, surtout grâce au ministre Miquel, qu'elle devint un instrument de combat contre toutes les couches de la population polonaise. Le ministre de l'agriculture Lucius rapporte dans ses mémoires que c'est contrairement au désir

1. Busch, *Tagebuchblätter*, 1899, t. I, p. 554.

2. Bismarck à Eulenburg, 24 février, 13 avril 1872. *Das neue Deutschland*, 1912.

3. *Bismarck-Jahrbuch*, t. I, p. 499.

de Bismarck que ce programme fut appliqué et que, pour protester contre un projet qu'il considérait comme un échec personnel, le chancelier ne prit plus part à son élaboration et abandonna au ministère la rédaction définitive des règlements de la Commission de colonisation¹.

Hans Delbrück, qui, autant que je sache, a été le premier à constater que la politique de Bismarck envers les Polonais n'était pas marquée au sceau du nationalisme, croit pouvoir conclure qu'au fond il n'était pas en principe leur ennemi². Opinion erronée, qui ne tient pas compte de l'évolution séculaire de la politique prussienne. Bismarck continua et imita l'œuvre d'une série d'hommes politiques qui, apercevant dans la maxime *divide et impera* le moyen le plus efficace de lutter avec succès contre les Polonais, insistaient surtout sur la nécessité de les diviser, croyant pouvoir opposer ainsi une partie de la société polonaise à l'autre. Si le chancelier ne s'écarta pas de cette ligne de conduite, s'il ne se laissa pas emporter par le courant de ceux qui déclaraient la guerre aux Polonais sans distinction de classes, c'est qu'il avait le sens de la réalité en politique. Il savait qu'il porterait des coups bien plus douloureux à la cause polonaise en conciliant au gouvernement les sympathies du grand nombre des paysans qu'en les obligeant à se solidariser avec les nobles et les prêtres une fois qu'il aurait fait venir des cèlons d'Allemagne. Quoique, en suivant cette voie, il n'ait pas eu recours à autant d'innovations que les nationaux-libéraux et qu'il ait fait preuve de plus de prudence, il n'en était pour les Polonais qu'un ennemi plus décidé et plus dangereux.

* * *

La question polonaise était pour lui, nous l'avons dit, un problème international. Aussi les différentes mesures de politique intérieure qu'il prit contre les Polonais furent-elles le plus souvent dictées par la situation européenne. Qu'il se manifestât ouvertement ou prit une forme latente, le danger polonais était toujours présent à son esprit. Les conspirations, les insurrections la propagande, toute extension des droits accordés aux Polonais russes ou autrichiens ne cessaient d'éveiller son inquiétude. Il était obsédé par l'idée de réprimer les aspirations d'un adversaire dont tout succès, à ses yeux, marquait le début du déclin de la grandeur de la Prusse. Il considérait l'union étroite des trois puissances copartageantes, et surtout l'accord entre Berlin et Saint-Petersbourg, comme indispensable au succès de l'action entreprise contre la Pologne, et c'est précisément là qu'il faut chercher l'autre puissant facteur qui fixa son attitude dans la question polonaise. Ses opinions sur la nécessité d'une communauté de méthode politique entre la Prusse et la Russie à l'égard des Polonais font de lui l'héritier des traditions les plus essen-

1. Lucius von Balhausen, *Bismarck-Erinnerungen*, 1920, p. 331 et suiv.

2. Delbrück, *Bismarcks Erbe*, 1915, p. 151.

tielles et les plus anciennes sur lesquelles son pays vivait depuis Albert de Hohenzollern, dernier grand maître de l'Ordre teutonique et premier duc de Prusse, et que Frédéric-Guillaume, le Grand Électeur, puis Frédéric II avaient transmises à leurs successeurs.

Cette méthode consistait d'abord à ruiner les fondements de l'État polonais, ensuite à étouffer les mouvements insurrectionnels. « L'état de choses créé par les partages de la Pologne », a écrit le prince de Bülow, « devrait apprendre aux deux puissances qu'il importe d'éviter toute discorde et qu'il faudrait considérer la défense des intérêts communs contre les aspirations grandes-polonaises (*grosspolnisch*) comme un terrain où la Prusse et la Russie pourraient toujours se donner la main¹. » Dès le début, la politique de Bismarck tâcha de maintenir cet accord. Lorsque, en 1848, toute l'Allemagne libérale réclamait la création d'une Pologne libre et indépendante pour en faire un boulevard contre le danger qui menaçait du côté de l'Est, le jeune député conservateur qu'était alors le futur chancelier ne manqua pas d'avertir l'opinion publique et n'hésita pas à déclarer que le tsar était un voisin moins redoutable, car il ne convoitait pas les possessions de la Prusse et ne songeait nullement à entamer l'intégrité de son territoire². Il demeura jusqu'au dernier moment fidèle à cette maxime, et l'on pouvait entendre le vieil homme d'État répéter le conseil de sa jeunesse : « mieux vaut avoir affaire au tsar à Saint-Petersbourg que de traiter avec la noblesse à Varsovie³. » Bismarck a défendu cette idée aussi bien pendant la guerre de Crimée qu'au moment de l'insurrection de 1863. « Le roi est profondément convaincu », dit-il alors dans une déclaration adressée au cabinet de Saint-Petersbourg, « que du moment où flottera le drapeau polonais, les intérêts des deux gouvernements seront menacés dans la même mesure et que, si les Polonais réussissent à s'émanciper de l'autorité de l'empereur, les conséquences de ce mouvement ne seront pas limitées à la Pologne du Congrès, mais que le danger s'étendra aussi bien aux provinces prussiennes voisines qu'aux gouvernements occidentaux de l'empire. Dans ces conditions, l'attitude des deux cours en présence de la révolution polonaise devrait à notre avis être celle de deux alliés menacés par un ennemi commun⁴. » Bismarck comprenait le rôle d'« allié » dans l'acception littérale du terme. Dès qu'il apprit que l'insurrection avait éclaté, il mobilisa quatre corps d'armée, et, immédiatement après avoir signé la convention du 8 février, il se prépara à entrer dans la Pologne du Congrès, pour y accomplir la tâche que l'armée russe désorganisée était incapable de remplir. La protestation de Gortchakof, puis la démarche diplomatique des puissances occidentales eurent raison de ces projets d'interven-

1. Bülow, *Deutsche Politik*, p. 76.

2. Lettre de Bismarck à la direction de la *Magdeburger Zeitung*, 20 avril 1848.

3. Discours de Bismarck à une députation allemande de la Prusse occidentale, 23 septembre 1894. Penzler, *Fürst Bismarck nach seiner Entlassung*, 1897, t. IV, p. 324.

4. Sybel, t. II, p. 369.

tion militaire¹. En revanche, Bismarck continua à veiller très assidûment à la coopération diplomatique avec le gouvernement russe, dont il avait fixé les principes pendant l'insurrection. Le danger polonais dont étaient menacés les deux États devint dans ses mains l'instrument qui lui permettait le mieux d'exploiter au profit de la politique prussienne la docilité de l'empire des tsars. Si la Russie assista impassible aux défaites de la France en 1870, si elle y contribua même en paralysant l'Autriche, c'est surtout parce qu'elle était convaincue que la victoire des États catholiques ferait revivre la question polonaise. Une série de témoignages tirés des sources, entre autres les rapports diplomatiques autrichiens conservés aux Archives de l'État à Vienne, la correspondance du général Fleury, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, les souvenirs de Gabriad, de Revertera et de Benedetti, nous apprennent l'importance du rôle que la question polonaise, en apparence définitivement enterrée, a joué à l'époque de Sadova, de la fondation de la Confédération de l'Allemagne du Nord et de Sedan. La création du *Reich*, à Versailles, le 18 janvier 1871, est dans un indissoluble rapport de cause à effet avec la convention signée à Saint-Petersbourg le 8 février 1863.

Après la création de l'Empire, Bismarck continua à suivre la même voie, mais les résultats que donnèrent des machinations analogues furent infiniment plus modestes. Quand il entreprit le *Kulturkampf*, il essaya d'engager la Russie dans la lutte contre le Saint-Siège et insinua à Saint-Petersbourg que Mgr Ledochowski, archevêque de Gniezno et de Poznań, avait pris le titre de primat avec le consentement de Rome, afin d'éveiller les aspirations nationales des Polonais, et même qu'il exerçait une juridiction tacite sur l'épiscopat des provinces passées sous la domination de la Russie². L'entrevue des trois empereurs à Berlin, en 1872, cachait l'intention de paralyser les efforts de conciliation faits par Gortchakof dans les questions relatives à Rome et à la Pologne³. Les mémoires de Schweinitz, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Petersbourg, nous apprennent que le chancelier espérait que les mesures sévères qu'en 1885 il décréta en vue d'expulser les ouvriers polonais occupés en Prusse seraient bien accueillies sur les bords de la Néva⁴. Il avait le même dessein lorsqu'en 1886 il frappa le grand coup contre les Polonais. Le député conservateur von Kardoff ayant critiqué le projet de coloniser les Marches, Bismarck avoua qu'il s'agissait d'une question du ressort de la politique extérieure⁵. Dans l'histoire séculaire des relations de la Prusse avec la Russie, on voit que, lorsque l'une de ces puissances se prépa-

1. Lord, *Bismarck and Russia in 1863*. *The American Historical Review*, 1923, t. XXIX, p. 25 et suiv.

2. Busch, *Tagebuchblätter*, t. I, p. 350, 361, 365.

3. Lothar Bücher à *Auswärtiges Amt*. Varzin, 20 juillet 1872. *Die grosse Politik der europäischen Kabinette*, 1922, t. I, p. 199.

4. Schweinitz, *Denkwürdigkeiten*, 1927, t. II, p. 317, 409.

5. *Aus den Denkwürdigkeiten Wilhelm von Kardoffs*. *Deutsche Revue*, 1908, t. II, p. 158.

rait à faire la guerre à l'autre, elle commençait par vouloir gagner les Polonais à sa cause. Les mesures antipolonaises plus énergiques inaugurées en Posnanie au moment de la crise balkanique et à l'époque où la propagande panslaviste était devenue plus intense étaient destinées à montrer à la Russie que Bismarck n'avait pas l'intention de seconder jusqu'au bout Kalnoky dans sa politique bulgare.

* * *

La communauté d'intérêts de la Prusse et de la Russie ne suffit cependant pas à expliquer la politique que Bismarck a adoptée envers les Polonais. Lorsqu'on étudie les phases successives de cette politique et qu'on tient compte des relations entre Berlin et Saint-Petersbourg, on ne doit jamais perdre de vue un fait qui n'a pas été suffisamment mis en relief jusqu'à présent. Ces relations ne font apparaître ni une amitié inaltérable, que rien n'était capable de troubler, ni un accord complet des intérêts réciproques. Les conflits, les rivalités et les froissements ne manquent pas dans l'histoire des rapports de bon voisinage qui, depuis plus d'un siècle, unissaient les deux États. Les relations entre la Prusse et les Polonais s'étaient plus ou moins tendues suivant la gravité de ces différends. En 1847, devant un tribunal à Berlin, Mieroslawski, exposant les motifs pour lesquels l'émigration révolutionnaire polonaise croyait trouver appui dans la Prusse, disait que, « comme Janus, cette puissance est douée d'une double vue ; si son passé regarde durement et lugubrement le tombeau de la Pologne, en revanche son avenir, qui reflétera malgré lui la politique pangermaniste, devra conclure tôt ou tard un accord avec l'État ressuscité, qui sera à même de contenir le flot montant du panslavisme et d'en écarter le danger ». En d'autres termes, la Prusse, menacée par l'expansion croissante de la Russie, devait forcément chercher à parer au danger en s'appuyant sur les Polonais. Cette tendance, dont on reconnaît déjà les premiers signes avant-coureurs pendant la Grande Diète (1788-1792), se manifeste surtout à l'époque de Nicolas I^{er}, dont la puissance pesait lourdement sur l'Allemagne et qui s'opposait à son unité ainsi qu'à des réformes constitutionnelles et libérales. Ce qu'on a appelé l'« amitié de l'Allemagne pour la Pologne » (*deutsche Polenfreundschaft*) n'avait au fond que très peu de ressemblance avec une amitié fondée sur le sentiment ou sur la communauté des idées. Il s'agissait tout bonnement d'une communauté d'intérêts, et de cette vérité élémentaire qu'une Allemagne unifiée postulait nécessairement une Pologne indépendante qui, en qualité d'État-tampon, la séparât de la Russie. L'idée de reconstruire cette Pologne comptait des adeptes parmi les représentants les plus marquants de la politique et du génie national allemand. L'ardent patriotisme d'E. M. Arndt et le libéralisme de Gervinus en étaient également partisans. En 1848, Heinrich von Arnim, ministre de la Prusse protestante, et Max von Gagen, représentant du Sud catholique, joignirent leurs efforts pour réaliser ce pro-

jet¹. Pendant la guerre de Crimée, Bunsen exposait en détail la nécessité de reconstituer la Pologne, et le parti anglophile de Bethmann-Hollweig était loin d'y être contraire. Enfin, les sources publiées depuis la guerre nous apprennent qu'à un certain moment Bismarck y a également pensé.

Le créateur de l'unité allemande en réalisa l'œuvre dans des conditions que n'avaient pas prévues les hommes politiques de la première moitié du siècle dernier. Car, d'abord, en rétablissant l'Empire allemand, Bismarck le cimentait par « le sang et le fer » ; puis, chose plus importante, il profita de la neutralité bienveillante de la Russie, tandis que ses devanciers avaient cru que, pour unifier l'Allemagne, il faudrait au préalable terrasser le tsarisme. Mais les événements ultérieurs donnent raison aux opinions en apparence fantaisistes des hommes de 1848. On s'aperçut dans la suite que la méfiance de la Russie envers une Allemagne forte et unie était un facteur avec lequel il fallait compter dans la politique internationale et que, si l'on avait pu fonder un Empire allemand à côté de l'Empire russe, il ne serait pas aisé de le maintenir. L'hostilité de la grande masse du peuple russe se manifesta violemment surtout après le Congrès de Berlin. Les esprits perspicaces voyaient se profiler dans l'avenir un conflit armé entre les deux États ; aussi s'y préparait-on de loin à Berlin, et la question polonaise joua-t-elle dans ces préparatifs un rôle important. Les officiers de l'état-major allemand, le quartier-maître général von Waldersee à leur tête, considéraient le rétablissement de l'État polonais comme une nécessité inéluctable et se concertaient sur cette question avec l'état-major autrichien². L'attitude de Bismarck était extrêmement réservée ; néanmoins, il se rendait fort bien compte qu'une guerre victorieuse aurait nécessairement comme conséquence la reconstitution d'une Pologne qui s'étendrait jusqu'au Dnieper et à la Dvina³. Waldersee dit dans ses mémoires qu'après l'année 1880 le chancelier pensait au rétablissement de la Pologne. A la date du 11 décembre 1882, il rapporte un entretien qu'il eut avec Bismarck sur les relations avec la Russie, au cours duquel « il a ouvert devant moi des perspectives tellement vastes que je n'ai pas osé les noter ». Le 27 octobre 1883, le chancelier déclara à son interlocuteur que « le rétablissement de la Pologne serait en tout cas une arme à deux tranchants, quoiqu'il fût un moindre mal qu'une invasion russe ». « Je savais déjà », ajoute Waldersee, « qu'il était préoccupé par la reconstitution de la Pologne, et je la vois s'approcher depuis un an⁴. » Dans un mémoire que, sur l'ordre de l'empereur, le chancelier rédigea en 1887

1. Feldman, *Sprawa polska w 1848. roku* (*La question polonaise en 1848*). Cracovie, 1933 (voir aussi le *Bulletin* de l'Académie polonaise, 1928).

2. Behrendt, *Die polnische Frage und das oesterreichisch-deutsche Bündnis, 1885 bis 1887*, 1927, p. 26.

3. Hohenlohe-Schillingsfürst, *Denkwürdigkeiten*, 1906, t. II, p. 343.

4. Waldersee, *Denkwürdigkeiten*, 1922, t. III, p. 249 et suiv.

pour servir de base aux négociations avec Alexandre III, il envisage la possibilité d'une guerre des puissances centrales avec la Russie, et conclut : « ... Ce serait toujours une guerre à coups de révolution : l'Autriche ne peut s'abstenir en cas de guerre de faire revivre la question polonaise. Nous le regrettons, mais entre ces deux maux, le voisinage des Polonais et les armées russes victorieuses chez nous, le premier serait moins grave¹. » Inutile de dire que Bismarck considérait la reconstruction de la Pologne comme un moyen extrême qui comportait de grands risques, et que c'est surtout pour cette raison qu'il tâchait de maintenir à tout prix la paix avec la Russie. Quoi qu'il en soit, ces projets sont une preuve de plus de son sens de la réalité politique. Sans se laisser guider par des principes censés absolus, sans considérer comme sacro-saints les dogmes politiques légués par ses devanciers, il était enclin dans certaines conditions à exploiter au détriment de la Russie les Polonais qu'il n'avait cessé de combattre avec tant d'esprit de suite.

* * *

Si nous avons jusqu'ici brièvement esquissé les traits les plus saillants de la politique polonaise de Bismarck, il nous reste à accomplir la tâche la plus ardue, qui est de la juger.

Nous sommes surtout frappés de voir qu'il n'y a pas apporté d'éléments nouveaux. Tous les motifs dont s'inspiraient ses actes, entre autres la conviction que les intérêts territoriaux des deux peuples étaient absolument incompatibles et qu'il en résulterait fatalement une lutte à mort, les méthodes à employer pour organiser cette lutte, la collaboration avec la Russie, le projet de créer un État-tampon au cas d'une guerre avec l'Empire des tsars, toutes ces idées étaient loin d'être nouvelles ; les précurseurs du chancelier les avaient trouvées et énoncées depuis longtemps ; même ils avaient essayé plus d'une fois de les mettre en pratique. Le constater n'est nullement porter atteinte à la grandeur de Bismarck ; les vrais hommes d'État se distinguent précisément par la faculté de pressentir et de réaliser les aspirations des peuples aux destinées desquelles ils sont appelés à présider. Or, cette faculté était extrêmement développée chez Bismarck.

Il n'était pas seulement l'héritier du Grand Frédéric, de Flottwell et de Grolman ; aussi ne marchait-il pas uniquement sur leurs traces lorsqu'il s'agissait de résoudre le problème polonais. On retrouve beaucoup de traits communs entre la politique de Bismarck et les méthodes de Metternich et de Nicolas I^{er}, ces deux ennemis les plus redoutables des Polonais pendant la première moitié du siècle dernier. La politique sociale est analogue à celle de Metternich ; comme celui-ci, le chancelier de fer croyait voir dans les paysans polonais un élément ethnique particulier, asservi par sa noblesse. Il disait à Crispi : « Il y a en Pologne deux nations dont le caractère, le tempérament et

1. *Die grosse Politik*, t. V, p. 324.

les mœurs sont différents, à savoir les nobles et les paysans ; ceux-là sont turbulents et enclins à susciter des troubles, tandis que ceux-ci sont tranquilles, sobres et travailleurs¹. » Les affinités avec Nicolas I^{er} se traduisent par la répression sans trêve ni pitié du danger polonais, quelque forme qu'il prit, et par la réprobation sévère de toute concession faite aux Polonais, qu'il regardait comme un crime parce qu'elle sapait les bases de la solidarité traditionnelle des trois cours partageantes. Enfin, comme Metternich et Nicolas, il voyait dans les Polonais l'incarnation de toutes les forces subversives qui menaçaient les principes monarchiques et conservateurs en Europe. Ces affinités et ces traits communs ne peuvent que rehausser le caractère pour ainsi dire symbolique de la figure de Bismarck et en font la personnification de toutes les entreprises hostiles à la Pologne que ne cessaient de préparer les officines politiques des trois puissances copartageantes.

A juger à leurs résultats les différentes périodes de la politique polonaise de Bismarck, on ne saurait les considérer toutes comme égales. L'art de prévoir les conséquences d'une entreprise, l'adaptation des moyens au but à atteindre, puis le succès final varient de l'une à l'autre. Dans certaines, le chancelier s'est vraiment montré digne de sa réputation de grand homme d'État ; dans d'autres, il a mérité le blâme que ses contemporains et la génération suivante ne lui ont pas ménagé. Il n'y a pas longtemps encore qu'on célébrait comme le plus grand chef-d'œuvre diplomatique de Bismarck la fameuse convention signée par Alvensleben le 8 février 1863. Or, les recherches récentes de M. Lord aux archives de Leningrad nous ont appris qu'elle était un acte risqué et aventureux et qu'elle exposait la Prusse aux plus grands dangers, de sorte que Bismarck fut obligé de battre piteusement en retraite et d'adjurer le gouvernement de Saint-Petersbourg de faire « acte de magnanimité » en le libérant des engagements qu'il avait contractés. C'est seulement dans la suite que des événements imprévus en firent l'assise de l'amitié entre la Prusse et la Russie et une source de succès pour Bismarck. Il fit preuve d'une grande habileté diplomatique en se servant de la question polonaise pour se concilier la neutralité bienveillante de la Russie à l'époque de Sadova et de Sedan, mais il commit incontestablement une faute en associant la politique antipolonaise au *Kulturkampf*, car, par là, il assura aux Polonais l'appui du parti allemand influent qu'était le centre catholique, contribua à éveiller le sentiment national chez les paysans et détruisit le puissant instrument dont disposait la cour de Berlin dans la personne de Mgr Ledochowski, dont elle aurait pu se servir pour développer dans la société posnanienne des sentiments de loyalisme et de fidélité à la couronne. La méthode que Bismarck se proposait d'appliquer pour combattre l'élément polonais en Posnanie était certainement supérieure à celle du parti national-libéral ; mais il n'eut pas assez de force pour la faire triom-

1. Crispi, *Memoiren*, p. 31.

pher et capitula devant la majorité des ministres ; aussi dut-il avouer vers la fin de ses jours que non seulement le clergé et la noblesse, mais les paysans polonais étaient également devenus des ennemis de l'État prussien¹. Enfin, Bismarck ne réussit pas à résoudre le plus important des problèmes liés à la question polonaise, puisqu'il n'arriva pas à régler définitivement les rapports de l'Allemagne avec la Russie. Ayant fait l'unité allemande sans avoir anéanti le tsarisme, il pouvait compter sur sa haine ; il préparait ainsi à son insu la prochaine guerre qui devait faire renaître l'idée tant de fois combattue d'un État-tampon polonais.

En définitive, le portrait de Bismarck, tel que le nationalisme allemand l'a tracé pour s'en servir contre les Polonais, appelle deux corrections importantes. Bismarck a été un grand lutteur au service de l'idée du *Drang nach Osten*, mais il n'a pas été l'initiateur du système hakatiste ni l'auteur de la théorie de l'homogénéité nationale de la Prusse, et il ne s'en prenait pas aux chaumières des paysans polonais, qu'il ne désirait pas exterminer. D'autre part, si l'on tient compte des témoignages les plus récents, il faut atténuer le contraste, signalé plus d'une fois avec tant de circonspection, qui sépare la politique de Bismarck de celle du chancelier Bethmann-Hollweg. La rupture avec Saint-Petersbourg, en dépit des liens d'une amitié séculaire, puis l'acte du 5 novembre 1916 ne contredisaient nullement la politique du fondateur de l'Empire ; au contraire, ces événements préparaient la solution des problèmes que Bismarck avait lui-même créés et transmis à la génération suivante.

Joseph FELDMAN.

1. Penzler, *Fürst Bismarck nach seiner Entlassung*, t. VI, p. 476.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

La *Revue historique* se propose de consacrer désormais un *Bulletin* annuel à l'histoire de la musique, et elle m'a fait l'honneur de me confier la rédaction de ce bulletin. Je ne dissimule pas que cet honneur est extrêmement lourd. Si je ne l'ai pas décliné, c'est que je sentais le devoir de seconder pour ma part une initiative qui souligne heureusement l'importance de cette discipline dans l'ensemble des sciences historiques. Mais il est bien certain que l'auteur des comptes-rendus qui vont suivre, malgré une expérience assez variée, ne saurait se sentir également à l'aise dans toutes les parties de ce vaste domaine. Il tâchera de faire pour le mieux.

I. ANTIQUITÉ. — Il ne paraît guère probable que l'histoire de l'ancienne musique grecque puisse faire de réels progrès tant que de nouveaux textes, et surtout des textes musicaux de l'époque classique, n'auront pas été découverts. Cependant, un examen toujours plus attentif des sources existantes peut fournir sur certains points des précisions non négligeables. C'est justement le mérite du récent volume de M. Carlo DEL GRANDE sur l'*Espressione musicale des poètes grecs*¹.

A vrai dire, le titre ne donne pas une idée exacte du contenu du livre. M. Del Grande s'attache surtout à mettre en lumière le rôle de la musique dans la poésie grecque, soit lyrique, soit dramatique. De plus, en étudiant à ce propos l'évolution des formes musicales depuis le VIII^e siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e siècle de notre ère, il en arrive insensiblement à esquisser à grands traits une histoire à peu près complète de la musique grecque, où est bien mis en lumière le rôle important de la civilisation égéenne à cet égard.

Si cette partie synthétique est surtout d'excellente vulgarisation, l'analyse des poèmes conduit M. Del Grande à des résultats plus originaux, qui enrichissent sur plusieurs points notre connaissance de la musique grecque. En particulier, l'auteur a mis à profit, beaucoup plus largement que ses

¹ *Espressione musicale dei poeti greci*. Naples, Ricciardi, 1932, in-8°, xii-276 p., avec illustrations et exemples musicaux ; prix : 25 livres.

devanciers, les renseignements de nature musicale qui nous sont fournis par les poètes eux-mêmes. Il a eu l'heureuse idée de donner en appendice une liste détaillée des passages ainsi recueillis et un catalogue des œuvres musicales mentionnées par les anciens, soit dans le genre populaire (μέλος), soit dans le genre religieux (νόμος). Nous possédons là un véritable répertoire de la musique grecque.

Les philologues regretteront peut-être que l'auteur n'ait pas donné plus de développement à ses analyses métriques, bien qu'il renvoie souvent aux études techniques qu'il a déjà publiées, notamment au *Sviluppo musicale dei metri greci* (Naples, 1927). Pour ce qui est de la musique proprement dite, j'aurais préféré qu'il s'abstint de citer en exemple de la mélodie pindarique un fragment musical dont l'authenticité demeure douteuse¹. Je reconnais d'ailleurs qu'il était difficile de résister à la tentation, car ce fragment, s'il n'était pas apocryphe, serait le plus ancien texte connu de la musique grecque. A propos de date, on s'étonne que, dans un ouvrage en grande partie historique, l'auteur n'ait donné à peu près aucune indication chronologique précise.

Tel qu'il est, ce livre présente pour les historiens un réel intérêt. Étayé par une vaste documentation, enrichi de nombreuses références, il est en même temps plein d'idées et il évoque souvent le contenu vivant de l'art grec par des comparaisons ingénieuses avec les musiques les plus modernes. M. Del Grande paraît être à l'heure actuelle un des musicologues les mieux armés pour continuer efficacement l'œuvre des Westphal, des Gevaert et des Reinach.

Une contribution importante à l'histoire de l'ancienne musique grecque nous est fournie par le livre de M. Louis SÉCHAN sur *La danse grecque antique*². La présentation très agréable de cette étude ne doit pas nous en faire méconnaître la valeur. M. Séchan a tenu, pour un pareil sujet, à réserver « une juste part aux Grâces » (p. 9) ; mais il a prétendu en même temps faire œuvre scientifique et il y a certainement réussi. S'il a la coquetterie de rejeter à la fin des chapitres une documentation volontairement allégée, il met à profit, dans son élégante synthèse, une foule de textes anciens et d'études modernes³, sans compter de nombreux documents figurés. M. Séchan peut ainsi analyser avec précision les caractères techniques de la danse grecque et ses principales variétés : danse guerrière, religieuse et éducative, danse

1. P. 54. Il s'agit du fameux fragment de la première *Ode pythique* révélé par Kircher dans sa *Musurgia universalis* (1650), d'après une source manuscrite non retrouvée. M. Del Grande le cite d'après la 1^{re} édition de l'*Histoire de la musique* de M. Nef (trad. Rokseth. Paris, Payot, 1925). Mais ce fragment a été supprimé dans la 2^e édition (1931).

2. *La danse grecque antique*. Paris, de Boccard, 1930, in-8°, 372 p., avec illustrations ; prix : 50 fr. — M. Séchan avait déjà écrit, dès 1909, l'article *Saltatio* du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

3. Notamment les importantes thèses de doctorat de M. Maurice Emmanuel, parues en 1895 : *De saltationis disciplina apud Graecos* et *Essai sur l'orchestre grecque*.

pacifique religieuse, danse orgiastique, danses des fêtes publiques et du théâtre, danses de la vie privée.

Certains critiques ont pu reprocher à l'auteur les trois derniers chapitres, qui se rattachent moins étroitement au sujet. Ils sont consacrés, en effet, aux innovations rythmiques et plastiques de E. Jacques-Dalcroze, au dialogue sur *l'Ame et la Danse*, de Paul Valéry, et à Isadora Duncan. Je ne partage pas cette sévérité, et je ne trouve pas mauvais que M. Séchan ait voulu montrer, à la fin de son livre, la persistance des idées grecques sur la danse par l'étude de quelques tentatives modernes qui nous aident d'ailleurs à mieux comprendre ces idées. Mais il semble bien que cette étude aurait dû conserver les dimensions d'un épilogue ou d'un appendice, tandis qu'elle occupe le tiers du volume. Et l'on regrette d'autant plus vivement, surtout du point de vue qui nous intéresse ici, que l'auteur n'ait pas allongé un peu les huit pages qu'il consacre au « développement historique de la danse aux diverses époques de l'antiquité classique et dans les principales contrées du monde grec » (p. 45-53). De même, il lui aurait été facile de satisfaire davantage les musicologues en insistant avec plus de détails sur l'aspect musical des différentes danses, sur leurs rythmes particuliers, sur les modes qui y étaient affectés et sur leur instrumentation. Il y a peut-être là, dans ce beau livre, un certain défaut de proportions et un léger manquement à cette eurythmie si chère à l'antiquité grecque.

II. MOYEN AGE. — La musique des premiers siècles de l'ère chrétienne ne nous est guère mieux connue que celle de la période précédente. Ici encore, ce sont les textes musicaux qui font défaut. Les théoriciens eux-mêmes se sont occupés surtout de la musique des Anciens et fort peu de celle de leur temps. Les principales sources pour l'histoire musicale de cette époque sont les renseignements épars dans les écrits de certains Pères et Docteurs de l'Église au IV^e et au V^e siècle. M. Théodore GÉROLD, avec sa double compétence de musicologue et de théologien, a entrepris de recueillir et de classer ces précieuses indications dans un ouvrage fort substantiel sur *Les Pères de l'Église et la musique*¹.

M. Gérold évoque d'abord, dans un tableau d'ensemble, la musique de ces « premiers siècles », en prenant comme extrême limite la mort de Grégoire le Grand (604). Il envisage tour à tour le dernier développement de la musique grecque, les chants religieux des Juifs et la musique chrétienne primitive, sans négliger l'esthétique musicale des derniers philosophes de l'antiquité. Le lecteur est ainsi amené à la partie centrale du livre, qui expose l'attitude des Pères de l'Église à l'égard de la musique, leur lutte contre la musique païenne, leurs prescriptions sur la pratique du chant chrétien et leurs con-

1. *Les Pères de l'Église et la musique (Études d'histoire et de philosophie religieuses)*, publiées par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. Paris, Alcan, 1931, in-8°, xviii-222 p. ; prix : 40 fr.

ceptions esthétiques particulières. Une troisième partie montre l'influence profonde qu'ont exercée, du VII^e au XII^e siècle, ces idées des Pères de l'Eglise sur la musique.

On sent que l'auteur possède admirablement son sujet. Tout au plus pourrait-on signaler, çà et là, quelque flottement dans l'exposition, notamment aux chapitres V et VI de la deuxième partie, où la distinction n'est pas assez marquée entre la pratique musicale réelle et l'interprétation symbolique des textes bibliques relatifs aux instruments¹. Il arrive aussi que certaines traductions (surtout du latin) ne rendent pas avec une complète exactitude la physionomie de l'original (notamment p. 165-166). Ces imperfections, d'ailleurs assez rares, sont d'autant plus excusables que M. Gérold s'estreint à donner in-extenso, pour tous les passages importants, le texte grec ou latin. Cette réunion de textes significatifs, puisés à des sources très variées, est du plus haut intérêt pour l'historien. On regrette seulement que l'auteur ne nous ait pas donné une idée générale de ces sources par une bibliographie détaillée.

L'ouvrage de M. Gérold est la première étude d'ensemble sur la question. L'état de la science y est exposé par un des savants les mieux préparés pour cette tâche. On se rend compte, après avoir lu ce livre si suggestif, que la recherche doit se poursuivre, surtout du côté de l'Orient, par le déchiffrement des notations byzantines et par l'analyse de certains chants liturgiques, orthodoxes ou hébraïques, transmis oralement jusqu'à nos jours. Mais les résultats acquis dès maintenant suffisent à mettre en lumière la double attitude de l'Eglise chrétienne en présence de l'art musical : désir d'utiliser en faveur de la religion la puissance morale et sociale de la musique ; crainte qu'un usage immodéré des ressources musicales n'ait une influence pernicieuse sur le culte et sur la religion elle-même.

Si le livre de M. Armand MACHABEY sur les « formules musicales » du Moyen Age² n'est plus assez récent pour être analysé dans le présent bulletin, il convient du moins de le rappeler à cette place ; car il se rattache en partie à l'étude de M. Gérold, ne serait-ce que par le dépouillement attentif de la *Patrologie*, qui forme la base des deux premiers chapitres. On n'a sans doute pas suffisamment rendu justice au gros effort de recherche et d'assimilation qui a été fourni par M. Machabey dans cet ouvrage. Tout en déplorant une méthode d'exposition parfois défectueuse et en faisant des réserves sur certaines interprétations des faits recueillis, il faut reconnaître que l'auteur a réuni dans son livre de nombreux renseignements inédits ou peu connus sur la musique du Moyen Age, et notamment sur cette musique profane

1. Par ces allégories subtiles et parfois puériles, sur lesquelles M. Gérold insiste peut-être avec trop de complaisance, les Pères de l'Eglise s'efforçaient d'expliquer dans la Bible les nombreuses mentions de ces mêmes instruments qu'ils interdisaient en général dans la pratique du culte chrétien.

2. *Histoire et évolution des formules musicales du I^{er} au XV^e siècle de l'ère chrétienne*. Paris, Payot, 1928, in-8°, 279 p. ; prix : 25 fr.

refoulée à grand'peine par l'Église, puis victorieusement épanouie à partir du XIII^e siècle. L'art profane, où domine de bonne heure le mode majeur, émane, selon M. Machabey, d'une tradition musicale autochtone, purement « occidentale » ou même « gallicane », et en tout cas étrangère à la tradition gréco-romaine. Cette tradition autochtone et l'usage, également « occidental », de la polyphonie, donnent naissance, plus tôt qu'on ne le croit d'ordinaire, à la tonalité moderne, dont les principales « formules musicales » (entre autres la cadence parfaite) sont nettement établies dès le XV^e siècle.

C'est le XV^e siècle et le début du XVI^e, époque d'admirable floraison musicale, que M^{me} Yvonne ROKSETH a choisi pour y étudier *La musique d'orgue*¹. Son travail porte sur la période comprise entre 1450 et 1531. Vers 1450 commencent à paraître en Allemagne les principaux recueils destinés à l'instruction des organistes. En 1531, l'éditeur de musique Attaignant publie à Paris plusieurs livres de tablatures de clavier. Entre ces deux dates, l'art de l'orgue a accompli des progrès rapides, où se reflète l'évolution générale de la musique pendant la même période : apparition de l'accord envisagé pour lui-même et non plus seulement comme une rencontre des voix ; construction de plus en plus claire des morceaux ; création d'un style proprement instrumental. Si les tablatures de 1531 sont les premières que nous possédions de la production française, elles révèlent un art trop évolué pour ne pas supposer une longue série d'œuvres antérieures. Nous avons d'ailleurs sur ce point le témoignage formel des contemporains, et nous pouvons nous faire une idée de ces œuvres antérieures par les œuvres analogues des autres pays, car le répertoire des organistes est à peu près semblable, qu'il s'agisse de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne ou de la Pologne.

M^{me} Rokseth a procédé à cette vaste enquête, presque entièrement nouvelle, avec une sûreté de méthode, une variété d'information et une compétence technique tout à fait remarquables. Par de nombreux textes, provenant de dépouillements très étendus et très précis, elle montre la diffusion croissante de l'orgue au cours du Moyen Age, pendant la guerre de Cent ans, puis sous Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, en mettant justement en lumière les échanges de musique qui s'opèrent vers 1500 entre les divers pays d'Occident. Venant ensuite à la musique elle-même, l'auteur nous donne une idée très nette du répertoire de l'organiste avant 1530 et analyse enfin les tablatures françaises de 1531, ainsi que les éléments caractéristiques de leur style (rythme, tonalités, harmonie et mélodie²). Deux appendices importants sont consacrés d'une part à la description de la structure du grand orgue, d'autre part à divers renseignements sur les organistes et les organiers de cette période.

1. *La musique d'orgue au XV^e siècle et au début du XVI^e*. Paris, Droz, 1930, in-8°, XII-418 p. (avec huit planches hors texte) ; prix : 80 fr.

2. M^{me} Rokseth a publié d'autre part les trois livres de Tablatures qui sont spécialement destinés à l'orgue (Publications de la Société française de musicologie, E. Droz, éditeur, 1925 et 1930).

Le livre de M^{me} Rokseth est aussi précieux pour les historiens que pour les musiciens. C'est un complément tout nouveau et extrêmement suggestif à l'histoire de la civilisation européenne (à noter en particulier de fructueuses recherches sur la vie musicale des provinces françaises). Les chapitres d'analyse musicale révèlent une connaissance approfondie de l'ancienne théorie et des travaux antérieurs utilisables pour le sujet¹. Le développement est conduit avec ordre et souplesse, parfois d'une démarche un peu sinueuse qui n'est pas sans charme. On souhaiterait seulement une conclusion générale, ou du moins quelques vues sur l'évolution ultérieure de l'art des organistes. On attendait également, après l'abondante bibliographie, un index alphabétique plus complet, car l'ouvrage sera certainement consulté par les spécialistes les plus différents. Mais ce sont là de très légers reproches à un travail qui est presque parfait dans son genre. Le livre de M^{me} Rokseth fait le plus grand honneur à la musicologie française et nous permet les plus belles espérances.

III. ÉPOQUE MODERNE ET CONTEMPORAINE. — Parmi les ouvrages qui sont parvenus à la *Revue*, bien peu se rapportent au xvii^e siècle. M. Romain Rolland a réédité sans aucune modification sa thèse de doctorat, parue en 1895, sur *L'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*². Depuis lors, de nombreux travaux ont en grande partie renouvelé le sujet, et M. Rolland lui-même y a contribué par plusieurs études réunies dans ses *Musiciens d'autrefois* (Hachette, 1907) et par un excellent résumé général de l'*Histoire de l'opéra au XVII^e siècle, en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre*, publié à la veille de la guerre dans l'*Encyclopédie de la musique* (Delagrave). Il eût été certainement souhaitable que l'auteur se fût décidé à mettre au point certaines parties de son travail, qui ne sont plus au courant des derniers résultats de la science. Mais cette simple réédition d'un ouvrage depuis longtemps épuisé est loin d'être sans utilité pour les lecteurs d'aujourd'hui. Elle présente même un intérêt historique spécial en nous montrant, dans ce livre de jeunesse qui demeure un grand livre, la première révélation de ce large enthousiasme, de cette curiosité vibrante et de ce sens de la vie qui ont fait de Romain Rolland, entre autres aspects de sa personnalité, le véritable initiateur des études d'histoire musicale dans notre pays.

Il convient de signaler d'une manière toute spéciale un travail qui pourrait échapper à l'attention des historiens et qui apporte cependant une contribution importante à l'histoire de la civilisation française pendant la première moitié du xvii^e siècle. C'est l'introduction magistrale qu'André Tes-

1. Je m'étonne, toutefois, que M^{me} Rokseth n'ait pas utilisé le livre de M. Max Schneider, *Die Anfänge des Basso Continuo und seiner Bezifferung* (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1918), qui contient de nombreuses indications sur la pratique de l'orgue pendant la même période.

2. *Les origines du théâtre lyrique moderne : Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*. Paris, de Boccard, 1931, in-8°, iii-316 p., plus 15 p. de *Supplément musical* ; prix : 40 fr.

SIER a mise en tête de sa publication de *La Rhétorique des Dieux*, recueil d'œuvres choisies du célèbre luthiste Denis Gaultier¹. Ce titre singulier a été donné par un amateur de musique et de peinture, Anne de Chambré, à un somptueux recueil manuscrit destiné à son usage personnel et décoré par plusieurs artistes fameux du XVII^e siècle. Les œuvres de Gaultier sont considérées par l'enthousiaste mélomane comme une sorte d'éloquence divine. Je ne sais d'ailleurs si André Tessier, pour une publication qui nous restitue l'œuvre presque complète de Gaultier, a été bien inspiré en conservant ce titre dont le musicien n'est nullement responsable.

Sans compter l'intérêt que présente pour les historiens de l'art la reproduction phototypique du manuscrit, la publication de ce texte musical met justement en lumière un des maîtres les plus remarquables et les moins connus de la musique instrumentale française. Denis Gaultier, dit le Jeune, et son cousin Ennemond Gaultier, dit le Vieux, donnent à l'école française de luth, pendant la première moitié du siècle, un éclat incomparable. Denis, dont l'activité musicale se place surtout entre 1630 et 1660, reflète par son œuvre, et par les commentaires qu'elle provoque, les raffinements de la mode précieuse. Il est aussi profondément influencé par la préciosité que Berlioz le sera par le romantisme et Debussy par le symbolisme. Même dans ses pièces à titres chorégraphiques, il déploie une fantaisie et un lyrisme subtil qui s'apparentent également aux splendides inspirations musicales de l'Angleterre élisabéthaine, à ces pavaues « passionnées » d'un autre grand luthiste, le fameux Dowland « semper dolens ». L'introduction montre très finement ces caractères de l'art de Denis Gaultier et complète sur ce point, d'une manière très suggestive, le petit livre si dense de M. Lionel de La Laurencie sur *Les luthistes* (Laurens, 1928).

André Tessier se proposait de poursuivre, par l'étude d'Ennemond Gaultier, cette résurrection de nos vieux maîtres luthistes. Il avait également amorcé un grand ouvrage d'ensemble sur La Lande, dont l'œuvre imposante, et injustement oubliée, domine toute la fin du siècle. Une mort prématurée est venue ruiner ces projets et briser une carrière scientifique qui s'annonçait comme devant être de tout premier plan. A peine âgé de quarante-cinq ans, il nous a laissé plusieurs travaux de grande valeur, car il avait voué à la science le meilleur des loisirs que lui assurait une situation à peu près indépendante. Outre sa thèse de l'École du Louvre, publiée seule-

1. *La Rhétorique des Dieux et autres pièces de luth de Denis Gaultier*, publiées par André Tessier, dans le texte original de tablature et en transcription de clavier, avec une préface historique et avec la reproduction des dessins d'Abraham Bosse, de Robert Nanteuil et d'Eustache Lesueur (Étude artistique du manuscrit par Jean Cordey, conservateur à la bibliothèque Mazarine). Paris, Publications de la Société française de musicologie, librairie E. Droz, 1932, t. I, in-4° raisin, 53 p. d'introduction et 145 p. de reproductions phototypiques ; prix : 180 fr. (120 fr. pour les membres de la Société). Le manuscrit, qui date de 1652, se trouve aujourd'hui à Berlin, au Cabinet des Estampes. Il avait été déjà étudié et transcrit (d'ailleurs imparfaitement) par Oscar Fleischer en 1886 (*Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*).

ment en partie (*Jean Berain et la décoration de théâtre en France au XVII^e siècle*), il a écrit un livre charmant sur *Couperin* (Laurens, 1925) et édité, avec M. Paul Brunold, les *Œuvres complètes de Chambonnières* (Sénart, 1925). Il avait établi et révisé avec le plus grand soin le texte d'un volume de ballets de Lully, dans l'édition publiée sous la direction de M. Henry Prunières. Il avait fourni également une collaboration très importante à la nouvelle version française du *Dictionnaire de musique* de Riemann (Payot, 1934), et il était l'auteur de nombreux articles de revue qui témoignent de sa parfaite probité scientifique et de l'étendue de ses connaissances. Secrétaire général de la Société française de musicologie, qu'il animait de son activité infatigable, il a contribué plus que tout autre à grouper les énergies et à organiser le travail de notre école musicologique actuelle. La disparition d'André Tessier est une perte irréparable pour l'histoire de la musique.

Le XVIII^e siècle a donné matière à plusieurs études importantes. Il faut déplorer toutefois que presque aucune ne se rapporte à la musique française, pour laquelle la recherche et l'interprétation des faits sont encore si en retard. C'est pourquoi je me permets de signaler ici une monographie sur *Les Fêtes Vénitienes* de Campra (1710), opéra-ballet qui est une des œuvres les plus marquantes de la comédie musicale en France¹.

Un livre considérable nous arrive d'Italie. M. Fausto TORREFRANCA y étudie l'influence des sonatistes italiens, et surtout vénitiens, sur la formation de la sonate allemande de clavier qui atteindra son plein épanouissement à la fin du siècle². A vrai dire, ce livre se présente tout d'abord d'une manière plutôt défavorable. Il est constitué par une série d'articles publiés de 1910 à 1919 dans la *Rivista Musicale Italiana* et reproduits non seulement sans modifications, mais en réunissant simplement par une pagination continue les tirages à part des publications successives, conservés depuis cette époque. En outre, la plupart de ces articles, pleins de verve juvénile, ont un ton violemment polémique qui n'est guère de mise dans un livre de science et qui ne s'atténue que dans les quelques pages de conclusion ajoutées au volume. D'autre part, le début du livre est assez déconcertant : après une préface où l'auteur déplore amèrement que ses vastes recherches n'aient pas été récompensées par un prix d'Académie, le premier chapitre, ou le premier article, intitulé : *L'idéalité historique de la musique instrumentale*, est formé en grande partie par une accumulation de vues éperdument synthétiques, présentées dans ce jargon poético-métaphysique qui sévissait parmi la jeunesse italienne d'avant-guerre.

1. Paul-Marie MASSON, *Les Fêtes Vénitienes (1710)*, tirage à part de la *Revue de musicologie* (août et novembre 1932). — Je saisis cette occasion pour solliciter des auteurs l'envoi des tirages à part de certains grands articles de revue, où l'on trouve parfois autant de matière utilisable que dans de véritables livres.

2. *Le origini italiane del romanticismo musicale : I primitivi della sonata moderna*. Torino, Bocca, 1930, in-8°, xx-780 p. ; prix : 80 lire.

Mais, si le lecteur ne se laisse pas rebuter par le premier aspect de l'ouvrage, s'il pénètre pas à pas dans tous les détours de cette forêt touffue, il ne regrettera pas sa peine. M. Torrefranca a fait de réelles découvertes, qui modifient profondément les conceptions en cours au sujet de la musique instrumentale allemande. Il a trouvé dans les bibliothèques d'Allemagne une multitude d'œuvres instrumentales italiennes du plus haut intérêt, jusqu'alors ignorées ou systématiquement négligées par les musicologues allemands. L'examen de ces œuvres et une plus juste interprétation d'autres maîtres italiens déjà connus ont permis à M. Torrefranca de présenter sous un jour tout nouveau les origines de la sonate et de la symphonie dites classiques (qui mériteraient bien plutôt d'être appelées romantiques).

Dans le domaine de la symphonie, l'importance de l'école de Mannheim, tant vantée par Riemann, apparaît singulièrement diminuée, et il semble bien qu'il faille désormais reconnaître dans le Milanais Sammartini le véritable père de la symphonie. Dans le domaine de la sonate, qui, d'ailleurs, depuis 1750, a d'étroites parentés de forme et de style avec la symphonie, Philippe-Emmanuel Bach est déchu de ce rang de novateur génial où l'avait artificiellement guindé le nationalisme des historiens allemands. On trouve chez des musiciens italiens nettement antérieurs à lui toutes ses prétendues innovations. Elles sont courantes dès 1740 dans un groupe de sonatistes vénitiens fort répandus en Allemagne et dont M. Torrefranca nous a révélé l'importance et la grandeur. Les deux principaux représentants de cette école sont Baldassao Galuppi et Giovanni Platti, ce dernier entièrement découvert par M. Torrefranca. Chez la plupart de ces musiciens on trouve une inspiration lyrique ou dramatique, un style chantant et libre, qui font déjà pressentir la musique du romantisme allemand. D'autre part, ce sont encore des maîtres italiens, Alberti, Platti seconde manière, Rutini et Vento, qui mènent le jeu au moins autant que Jean-Christien Bach dans la formation du nouveau style « galant » d'où procède Mozart. En somme, il résulte des recherches de M. Torrefranca que la musique instrumentale de l'Italie du Nord a joué dans l'Europe du XVIII^e siècle un rôle aussi important, sinon aussi voyant, que l'opéra napolitain.

Sans doute, le livre de M. Torrefranca doit être lu avec circonspection : il y a des exagérations, des erreurs de détail, des jugements qui manquent d'impartialité et de sérénité, des exemples musicaux insuffisamment probants (et d'ailleurs présentés avec des abréviations fort incommodes à lire). Cet ouvrage, fait de pièces et de morceaux, écrit avec passion et turbulence pendant une période troublée, aurait besoin d'être complètement refondu, ordonné et allégé. Mais l'essentiel des résultats nouveaux qu'il apporte semble bien être définitivement acquis. M. Torrefranca a de plus l'incontestable mérite de réagir contre l'adhésion moutonnaire que la plupart des musicologues ont trop longtemps donnée à tout ce qui vient d'Allemagne.

Jean-Christien Bach, dont il est souvent question dans l'ouvrage précé-

dent, a fourni à M. Charles Sanford TERRY la matière d'un livre depuis longtemps attendu¹. Ce livre n'est à vrai dire qu'une biographie, comme l'annonce le titre. Ce n'est qu'en passant, et très brièvement, que l'auteur touche à quelques-uns des multiples problèmes de style et de sources que soulève l'œuvre de Jean-Chrétien (voir surtout le chapitre VII). Mais cette biographie est suivie d'un précieux catalogue thématique de plus de 160 pages, fort détaillé et fort soigné, dont la lecture est extrêmement suggestive².

La partie principale de l'ouvrage est une narration alerte, où l'auteur retrace la vie aventureuse et cosmopolite de ce dernier fils de Jean-Sébastien Bach, qui fut en son temps plus célèbre que son père. M. Terry, qui a déjà consacré plusieurs travaux à Jean-Sébastien, à sa famille et à ses œuvres, nous montre ce nouveau Bach, élégant et mondain, dans les différentes étapes de sa carrière : Leipzig et Berlin, Milan, Londres, Mannheim, Paris, Londres encore, où il mourut après y avoir passé près de la moitié de sa vie. Sur le « Bach de Milan », comme on l'appelait quelquefois, M. Terry apporte un grand nombre de précisions nouvelles, grâce à plusieurs lettres inédites adressées au Père Martini, soit par Jean Chrétien lui-même, soit par son protecteur le comte Litta. Sur le « Bach de Londres », comme on le surnomme également, il nous donne maints détails nouveaux et surtout une vivante peinture de la vie musicale londonienne au XVIII^e siècle. Sur le séjour à Paris et sur la représentation d'*Amadis des Gaules* à l'Opéra (1779), il semble que M. Terry aurait pu insister bien davantage. On s'étonne, en effet, qu'il n'ait pas utilisé ni mentionné l'article écrit par Michel Brenet sur ce sujet dans le *Guide musical* de 1902 (p. 551 et suiv.). N'a-t-il pu retrouver quelque trace de ce nouvel opéra d'*Omphale* que Jean-Chrétien avait, paraît-il, presque achevé lors de sa mort prématurée? Mais ces lacunes ne diminuent guère les mérites élégants et solides de ce beau livre, enrichi d'une abondante iconographie et magnifiquement présenté, selon la coutume de l'Oxford University Press.

Un autre précurseur des maîtres allemands de la fin du siècle et presque leur émule, plus génial assurément que Jean-Chrétien Bach, est Luigi Boccherini : Boccherini le « sentimental », le « pathétique », le « romantique », et non pas seulement l'auteur aimable du *Menuet* qui traîne partout. On commence à peine à découvrir sa véritable personnalité et à inventorier son œuvre immense, dont une infime partie est publiée en éditions accessibles. Deux livres récents (sans compter maints passages de l'ouvrage de M. Torrefranca) viennent d'attirer sur lui l'attention.

1. *John Christian Bach, A Biography*. London, Oxford University Press (Milford), 1929, in-8°, xvi-373 p., avec 34 planches hors texte ; prix : 25 s. — Avant ce livre, la monographie la plus complète était un article de Max Schwartz, qui date de plus de trente ans.

2. Je regrette que M. Terry n'ait pas réussi à déterminer plus exactement la date de l'Œuvre V (*Six sonates pour le clavecin ou le piano forte*), qui est importante pour la question de l'influence sur le jeune Mozart.

Le premier se présente sous un aspect assez singulier. C'est une réédition, faite par M. Georges DE SAINT-FOIX, de l'ouvrage de Picquot, paru en 1851 et fort remarquable pour l'époque¹. Mais cette réédition est précédée d'une préface nouvelle de quarante-cinq pages, pleine de choses, où M. de Saint-Foix expose les résultats de ses recherches personnelles et analyse avec beaucoup de pénétration les caractères originaux, trop souvent méconnus, de l'art de Boccherini. Il montre que le musicien lucquois « sait être aussi sombre et même déchirant que tendre ou gracieux », avec une ardeur rythmique tout espagnole et parfois même un pittoresque à la Goya. Il met en lumière les principaux procédés de style employés par Boccherini, l'usage du « développement italien » et l'étonnante variété de construction qui se révèle au cours de cette énorme production instrumentale. En outre, M. de Saint-Foix parseme le texte de Picquot de notes et de compléments qui renouvellent la matière. On se demande vraiment pourquoi il n'a pas repris le sujet à son compte en nous donnant lui-même un ouvrage entièrement nouveau sur Boccherini, ce qui serait beaucoup plus commode pour le lecteur. C'est la seule critique que l'on puisse faire à ce petit livre si utile.

Une seconde étude sur Boccherini a paru en Italie, un an après la précédente. Elle est due à M. Arnaldo BONAVENTURA, l'érudit bibliothécaire du Conservatoire de Florence² et l'un des vétérans de la musicologie européenne. Cette étude, qui fait partie d'une « collection » de vulgarisation, n'apporte pas grand-chose de nouveau sur la biographie du musicien, présentée d'une manière volontairement succincte (trente-sept pages sur deux cent dix-huit). M. Bonaventura a concentré son effort sur la description et l'appréciation des principales œuvres dont il a, pour quelques numéros, complété le catalogue. L'auteur, dont l'ouvrage était en cours d'impression quand a paru l'étude de M. de Saint-Foix, nous donne de l'art de Boccherini une image beaucoup plus conforme à la conception traditionnelle (« innocence », candeur, élégance, douceur), sans souligner suffisamment les traits romantiques ni l'influence profonde du long séjour en Espagne. La majeure partie du livre est consacrée à un examen judicieux des différents genres cultivés par Boccherini et à l'analyse de quelques exemples marquants, pris parmi les textes directement accessibles.

L'impression très nette qui se dégage de ces deux études, si différentes d'esprit et de méthode, c'est que la tâche la plus urgente consiste à dresser la liste chronologique complète des œuvres de Boccherini, éparées dans les

1. *Notice sur la vie et les ouvrages de Luigi Boccherini, suivie du catalogue raisonné de toutes ses œuvres, tant publiées qu'inédites, par L. Picquot* (Paris, Philipp, 1851). *Notes et documents nouveaux par Georges DE SAINT-FOIX*. Paris, Legoux, 1930, in-8° Jésus, 204 p. ; prix : 30 fr.

2. *Boccherini*. Milano-Roma, Treves, 1931, dans la collection *I grandi musicisti italiani e stranieri*, in-8°, 218 p. (avec 12 illustrations) ; prix : 30 lire. — Les volumes de cette collection, dirigée par M. Carlo Gatti, ne comportent pas de références détaillées. Mais plusieurs d'entre eux sont de nature à compléter utilement notre connaissance des musiciens italiens.

bibliothèques d'Europe, et à publier en partition les numéros les plus importants. Tout porte à croire que cette publication nous réserve d'admirables surprises et que le nom du maître de Lucques en sortira considérablement grandi.

Sur les *Symphonies de Mozart*, M. de Saint-Foix nous apporte, sous la forme modeste d'un manuel, un livre d'une grande valeur historique et l'expérience de toute une vie¹. Si étrange que cela paraisse, aucun ouvrage spécial n'avait encore été consacré à l'ensemble des symphonies de Mozart, ni même aux plus célèbres d'entre elles. Pour donner une juste idée de cette abondante production symphonique, qui ne comprend pas moins d'une quarantaine d'œuvres, M. de Saint-Foix a choisi la méthode la plus apte à satisfaire les historiens. Suivant l'ordre chronologique, il a réparti cette production en une douzaine de périodes, qui correspondent aux principales étapes de la carrière artistique de Mozart et aux modifications successives de son style. Le genre de la symphonie, que Mozart a cultivé presque sans interruption, est en effet celui qui reflète le plus complètement l'évolution de son génie. Toutefois, les trois chefs-d'œuvre de 1788, la « grande trilogie finale » (symphonies en *mi* bémol, en *sol* mineur et en *ut*), sont analysés à part avec tout le soin qu'ils méritent. Un dernier chapitre est consacré à « situer historiquement » les symphonies de Mozart par rapport à celles de ses contemporains et notamment à celles de Haydn.

On retrouve dans l'ouvrage de M. de Saint-Foix certains détails contenus déjà dans les deux volumes qu'il a publiés il y a vingt ans en collaboration avec Tédor de Wyzewa². Mais ces deux volumes traitaient seulement de la période antérieure au voyage de Paris (1777). M. de Saint-Foix apporte sur la production ultérieure de Mozart, de beaucoup la plus importante, des vues en grande partie originales, et il éclaire l'ensemble du sujet par une information plus complète et plus précise. En outre, il sait unir, dans ses analyses, une sensibilité très fine à l'érudition la plus avertie. Confirmant sur les points essentiels les résultats de la magistrale enquête d'Abert, il souligne très opportunément le caractère « moderne » de la dernière manière de Mozart, qui marque déjà, tant pour l'inspiration que pour le style, le début d'une nouvelle époque.

Dans la même collection a paru presque en même temps un volume analogue sur *Les symphonies de Beethoven*, dû à M. Jean CHANTAVOINE³. Ici, la difficulté n'était pas l'absence de travaux antérieurs sur l'ensemble du sujet, mais bien plutôt l'extrême abondance des commentaires suscités par ces neuf chefs-d'œuvre. Tout en utilisant cette vaste littérature (dont il aurait

1. *Les symphonies de Mozart, étude et analyse* par G. DE SAINT-FOIX. Paris, Mellotée, s. d. (1932), collection « Les chefs-d'œuvre de la musique expliqués », in-12, 284 p. ; prix : 20 fr.

2. *W. A. Mozart, sa vie et son œuvre, de l'enfance à la pleine maturité*. Paris, Perrin, 1912.

3. *Les symphonies de Beethoven, étude et analyse*. Paris, Mellotée, s. d. (1932), collection « Les chefs-d'œuvre de la musique expliqués », in-12, 288 p. ; prix : 20 fr.

pu donner une bibliographie sommaire), M. Chantavoine la domine avec élégance et nous offre un guide sûr, commode, méthodique. Après un heureux raccourci de la biographie de Beethoven, il examine chaque symphonie selon le plan suivant : genèse de l'œuvre, analyse musicale (avec toutes les citations utiles) et conclusion (généralement très suggestive, mais beaucoup trop brève pour la *Quatrième symphonie*). M. Chantavoine montre dans ce petit livre sa parfaite connaissance du sujet, sa large culture musicale et ses qualités habituelles de finesse et de sobriété. Il a réussi à éviter, comme il se l'était proposé, les deux écueils d'une analyse formelle trop scolastique et d'une interprétation psychologique trop littéraire. Peut-être cette belle étude aurait-elle encore gagné en intérêt si l'auteur eût insisté davantage sur la formation et les antécédents du style symphonique de Beethoven.

En guise d'« intermède » à ses nouvelles études sur Beethoven, M. Romain ROLLAND nous a donné, sous le titre *Goethe et Beethoven*¹, quatre essais, dont le premier et le plus long, déjà paru dans la revue *Europe*, a fourni le titre du livre. Le second, *Goethe musicien*, présente un vif intérêt, non seulement pour la connaissance de la personnalité de Goethe, mais aussi pour l'histoire musicale de son temps. Les deux derniers (*Le silence de Goethe et Bettine*) complètent ou retouchent le premier d'après des documents nouveaux, sans que l'auteur ait pu se résigner à refondre le tout dans un exposé unique, qui eût renseigné le lecteur d'une manière plus rapide et plus nette. Mais cet ordre un peu dispersé n'en est souvent que plus attachant, car, malgré la grande valeur historique d'une documentation abondante et précise, la forte personnalité de M. Romain Rolland ne s'efface pas devant les faits ; elle intervient à chaque instant pour les faire parler et leur donner l'accent qui convient à ses héros, si bien que les dons de l'écrivain et du philosophe le disputent aux mérites de l'historien. Ces essais si originaux évoquent l'atmosphère héroïque de cette grande époque et la trop rapide conjonction des deux génies qui auraient peut-être pu collaborer ensemble.

L'essai de M. Romain Rolland sur *Goethe musicien* a été complété par une importante étude de M. Théodore GÉROLD, professeur d'histoire de la musique à l'Université de Strasbourg². M. Gérold n'a pas seulement exposé, comme l'annonce le titre, *L'évolution des idées de Goethe sur la musique*, il a fait surtout l'histoire des rapports de Goethe avec la musique de son temps, en insistant très heureusement sur le lied et sur l'opéra-comique (*Singspiel*), genres qui doivent beaucoup à l'impulsion active du poète de Weimar.

La musique française de l'époque révolutionnaire et impériale est un do-

1. *Goethe et Beethoven*. Paris, édit. du Sablier, s. d. (1931), pet. in-8°, 316 p., avec 34 planches ; prix : 32 fr.

2. *L'évolution des idées de Goethe sur la musique*, dans *Goethe, études publiées pour le centenaire de sa mort par l'Université de Strasbourg*. Paris, Société d'édition Les Belles-Lettres, 1932 (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg). Tirage à part. in-8° (p. 249-284).

maine qui n'a été exploré que fort incomplètement par les historiens. Aussi doit-on accorder une attention spéciale à l'étude biographique que M. Henri DE CURZON a publiée sur Elleviou, un des chanteurs d'opéra-comique les plus aimés du public pendant cette période agitée¹. Ce petit livre ne contient pas seulement d'agréables anecdotes, mais aussi de nombreux détails historiques sur les opéras-comiques peu connus qui ont été créés à Paris de 1790 à 1812, avec les analyses des livrets, sinon de la musique. Une table des matières plus détaillée aurait rendu le volume plus facilement utilisable.

Le regretté DONATI-PETTENI nous a laissé un *Donizetti*, publié dans la même collection que le *Boccherini* de M. Bonaventura². C'est surtout une biographie, pleine de détails familiers ou émouvants, écrite avec amour, mais dans un esprit nationaliste qui rend l'auteur fort injuste pour la musique allemande, et en particulier pour Wagner. D'ailleurs, les considérations proprement musicales tiennent assez peu de place dans cette étude. L'auteur se limite le plus souvent au récit des circonstances qui accompagnent l'apparition des œuvres et à des analyses descriptives portant principalement sur les livrets. Il n'a pas essayé de déterminer la place de Donizetti dans l'histoire de la musique dramatique italienne, ni de retracer l'évolution musicale de celui que Mazzini appelait « un génie hautement progressif ». Des préoccupations de ce genre auraient sans doute permis de grouper d'une manière plus attachante l'énumération chronologique des événements. Ce livre a du moins le mérite de nous rappeler opportunément l'importance de l'œuvre de Donizetti, qui est de nos jours par trop méconnue en France, après avoir tenu une si grande place dans la vie musicale de notre pays.

Une monumentale biographie de *Verdi* vient d'être publiée en Italie par M. Carlo GATTI³. Ce qui distingue ce travail des nombreux ouvrages que nous possédions déjà sur le sujet, ce ne sont pas seulement ses vastes dimensions, c'est surtout l'utilisation d'une quantité de documents nouveaux, et notamment de correspondances inédites. Ces documents ont permis à l'auteur d'éclairer et de préciser bien des points demeurés encore obscurs. M. Gatti a transcrit tout au long plusieurs de ces textes, avec une complaisance peut-être excessive, mais bien compréhensible. La grande figure de Verdi en est parfois renouvelée, jamais diminuée. Nous assistons presque jour par jour à la longue carrière du musicien, qui est si curieusement mêlée à l'histoire politique de la nouvelle Italie, à cette prodigieuse ascension par

1. *Elleviou*. Paris, Alcan, 1930 (collection « Acteurs et actrices d'autrefois »), in-8° (124 p. et 8 planches) ; prix : 15 fr.

2. *Donizetti*. Milano, Treves, 1930, dans la collection « I grandi musicisti Italiani e stranieri », in-8°, 362 p. (avec 29 illustrations) ; prix : 40 liras.

3. *Verdi*. Milan, éditions « Alpes », 1930-1931, 2 vol. gr. in-8°, 640 et 470 p., avec 129 planches hors texte ; prix : 100 liras. — M. Carlo Gatti (qu'il ne faut pas confondre avec M. Guido Maria Gatti) est professeur de contrepoint au Conservatoire de Milan et directeur de la section musicale du *Teatro del Popolo*. C'est également lui qui dirige la collection « I grandi musicisti italiani e stranieri », déjà mentionnée plus haut.

laquelle le petit paysan de Roncole est devenu, en face de Wagner, un des princes de la musique mondiale (tout ce qui a trait aux séjours de Verdi en France et à son activité artistique dans notre pays a pour le lecteur français un intérêt particulier). Sans doute, on aurait souhaité que la musique elle-même tint une plus large place dans cette étude si détaillée, écrite par un musicien de profession. Mais il s'agit ici d'une biographie, et cette biographie abonde d'ailleurs en aperçus suggestifs sur toute l'histoire de l'Europe musicale du XIX^e siècle.

Parmi les recueils de lettres inédites qui ont été utilisés par M. Gatti, un des plus intéressants est la correspondance adressée à Antonio Barezzi, premier protecteur du jeune Verdi (puis son beau-père), par Emanuele Muzio, compositeur et chef d'orchestre estimé en son temps, qui fut l'élève de Verdi et le maître de chant de la Patti. Cette correspondance a été publiée avec une importante préface par M. Luigi Agostino GARIBALDI, dans la collection dirigée par M. Gatti¹. Elle date, presque entièrement, des années 1844-1848, années décisives pour l'épanouissement du génie de Verdi. Le « signor Maestro », sa vie et ses œuvres forment le principal sujet de ces précieuses lettres.

De Boito, le musicien de *Mefistofele*, qui écrivit pour Verdi les livrets d'*Otello* et de *Falstaff*, M. Raffaello DE RENSIS a publié dans la même collection un recueil de chroniques musicales parues entre 1862 et 1872². Ces articles nous aident à comprendre le renouvellement qui s'opère, vers cette époque, dans la musique italienne, et en partie grâce à Boito (transformation de la musique dramatique et regain de faveur de la musique instrumentale). M. de Rensis a donné, d'autre part, dans une luxueuse édition, un choix important de lettres de Boito, qui forment une sorte de continuation du précédent recueil d'articles³. Cette correspondance, enrichie de notes précises, complète fort heureusement notre connaissance des conceptions esthétiques de Boito et nous fait entrer dans l'intimité de cette nature originale et généreuse. L'ouvrage se termine par les émouvantes lettres adressées à Camille Bellaigue pendant la guerre de 1914.

Pour la période romantique allemande, il faut signaler un curieux essai sur *Schumann* de M. Marcel BEAUFILS⁴. Comme tous les volumes de la même collection, ce petit livre est orné de nombreux documents iconographiques. Il s'achève par une bonne « table chronologique », qui contient les dates des

1. *Giuseppe Verdi nelle lettere di Emanuele Muzio ad Antonio Barezzi*. Milan, Treves, 1931, dans la collection « I grandi musicisti Italiani e stranieri », in-8°, 384 p. et 25 illustrations ; prix : 40 liras.

2. *Critiche e cronache musicali di Arrigo Boito (1862-1870 [sic])*. Milan, Treves, in-8°, xxiii-206 p. et 11 illustrations ; prix : 35 liras.

3. *Lettere di Arrigo Boito*, raccolte e annotate da Raffaello DE RENSIS. Rome, Società Editrice di « Novissima », 1932, in-8°, 372 p., dessins de Memmo Genua ; prix : 50 liras.

4. *Schumann*. Paris, Rieder, 1932 (collection des « Maîtres de la musique ancienne et moderne »), in-4° pot, 76 p. et 40 planches en héliogravure ; prix : 20 fr.

œuvres et des principaux événements de la vie du musicien (sauf, toutefois, la date de sa naissance, qui ne figure nulle part dans le volume). Quant aux soixante pages de texte, on n'y trouvera pas grand chose de précis sur la biographie ni sur la production de Schumann. Ça et là, quelques tableaux vivement brossés, quelques jugements parfois trop péremptaires et, ce qui vaut mieux, des considérations, ingénieuses ou profondes, sur les rapports de Schumann avec l'ensemble du romantisme germanique. Le tout dans un style assez tendu et recherché, qui devient à la longue un peu fatigant pour le lecteur.

Sur César Franck nous possédions déjà, outre plusieurs études de valeur, le livre si attachant que Vincent d'Indy a pieusement consacré à la mémoire de son maître. M. Maurice EMMANUEL a écrit sur le même sujet une nouvelle et substantielle monographie, où il a réussi à faire œuvre originale¹. Le savant professeur du Conservatoire de Paris, qui a le rare privilège d'être à la fois un historien lettré et un compositeur de grand mérite, s'est attaché tout particulièrement à expliquer la formation de la technique de Franck, et il a mis pour la première fois en pleine lumière l'influence importante exercée à cet égard par Anton Reicha. Après des analyses très claires de quelques œuvres marquantes, M. Emmanuel, autant que le permettaient les dimensions malheureusement restreintes d'un volume de collection, a étudié de très près « la langue et le style » ; il a situé Franck par rapport aux autres musiciens de son temps avec une hauteur de vues et une variété d'information tout à fait séduisantes. Ce livre si plein de choses est un véritable régal pour les amis de la musique.

Si l'on déplore, en lisant l'ouvrage de M. Emmanuel, que la place lui ait manqué pour analyser un plus grand nombre d'œuvres, on est dédommagé par une étude comme celle de M. Robert JARDILLIER sur *La musique de chambre de César Franck*². La musique de chambre est certainement ce qu'il y a de plus parfait et de plus durable dans l'œuvre de Franck, le véritable couronnement de sa carrière de musicien. Sur ce sujet passionnant, M. Jardillier a écrit un livre soigneusement documenté, mais en même temps vivant et suggestif, où se révèlent à la fois une large connaissance de l'histoire musicale moderne et un sens très fin des ressources expressives de la technique. On pourrait lui reprocher de nous avoir donné dans ce livre plus que le titre n'annonçait et d'avoir consacré, par exemple, à *Rédemption* ou aux *Béatitudes* d'assez nombreuses pages, qui auraient pu être employées avantageusement à développer les analyses et les citations musicales relatives au sujet véritable. Mais il ne faut pas trop nous en plaindre, car ces digressions servent à mieux marquer la place de la musique de chambre dans l'ensemble

1. *César Franck, étude critique*. Paris, Laurens, 1930 (collection des « Musiciens célèbres »), in-8°, 128 p., dont 12 planches hors texte ; prix : 10 fr.

2. *La musique de chambre de César Franck, étude et analyse*. Paris, Melloté, s. d. (1929), collection des « Chefs-d'œuvre de la musique expliqués », in-12, 228 p. ; prix : 20 fr.

de l'œuvre, et elles nous ont valu plusieurs remarques qui achèvent de donner une vue à peu près complète de toute la production de Franck. Ainsi, par l'importante introduction biographique, par la documentation toujours précise, par les aperçus sur les différentes œuvres, cette étude de la musique de chambre équivaut presque à une monographie générale sur l'auteur des *Béatitudes*.

Le livre de M. René PETER sur *Claude Debussy* est un recueil de souvenirs, familiers et touchants, réunis par un écrivain qui a longtemps vécu dans l'intimité du musicien¹. Témoignages précieux, dont la scrupuleuse sincérité ne fait pas de doute (voir p. 101). Ils éclairent d'un jour nouveau le caractère de Debussy, sa personnalité d'artiste, sa vie familière pendant une assez longue période, et les circonstances qui ont accompagné l'apparition de certaines de ses œuvres, notamment de *Pelléas*. Sans doute, ce n'est pas là un livre d'histoire. Mais, sous une forme littéraire extrêmement agréable, ce sont des documents importants, dont les historiens devront tenir compte.

Tout autre est l'ouvrage que M. Léon VALLAS a consacré à *Claude Debussy et son temps*². C'est une biographie complète et précise, du moins en ce qui concerne la carrière artistique du musicien, car la vie privée de l'homme est encore trop proche de nous pour qu'il soit possible de la retracer exactement. M. Vallas a réuni une documentation abondante et en grande partie nouvelle, qui lui a permis de rectifier en plusieurs points la chronologie des œuvres. Sur les œuvres elles-mêmes, étudiées au cours du récit dans l'ordre de leur production, il nous apporte de nombreux renseignements historiques et des extraits fort étendus (peut-être trop) de la critique musicale de l'époque. Cette manière d'éclairer les œuvres par des faits est d'une excellente méthode. Mais ce n'est pas là toute la tâche de l'historien de l'art, ni peut-être même sa tâche principale. Il doit, en outre, procéder à l'étude interne des œuvres, pour en dégager la signification originale et les situer, par des comparaisons probantes, dans l'histoire des genres et des styles. A cet égard, le livre de M. Vallas a besoin d'être complété, sans qu'il faille méconnaître la valeur de plusieurs analyses très fines, qui gagneraient à être illustrées par quelques citations musicales. C'est avant tout une biographie artistique, mais d'un intérêt singulier, et de beaucoup la plus étendue qui ait été consacrée à l'auteur de *Pelléas*.

M. Léon Vallas s'est préparé à ce livre par de longues recherches, qui lui avaient déjà fourni la matière de plusieurs autres publications sur le même sujet. De plus, il a été directement mêlé, comme critique et publiciste, à la vie musicale française pendant la période qu'il étudie. Aussi a-t-il pu donner çà et là plusieurs aperçus très nets sur la musique contemporaine et justifier pleinement le titre choisi : *Claude Debussy et son temps*. Bien que l'ouvrage

1. *Claude Debussy*. Paris, Gallimard, s. d. (1931), in-12, 228 p. ; prix : 15 fr.

2. *Claude Debussy et son temps*. Paris, Félix Alcan, 1932, gr. in-8°, 396 p., avec 16 planches et un portrait en couleurs hors texte, plus une *Liste des œuvres* (LXXIII p.) ; prix : 75 fr.

soit presque sans notes, l'auteur a réussi à faire passer dans le texte beaucoup d'indications précises. Mais les historiens souhaiteraient quelques références de plus, surtout sur certaines questions d'influence qui ne sont pas encore élucidées. Du moins, il a joint à son livre un précieux catalogue thématique et un index des noms et des œuvres, qui en facilite la consultation. Cet ouvrage, d'une lecture aisée et attrayante (malgré trop de fautes d'impression), demeurera désormais le point de départ indispensable de toutes les études sur Debussy.

Le compositeur tchécoslovaque Janáček (1854-1928) a été récemment révélé au grand public français par M. Daniel MULLER¹. On peut s'étonner qu'il n'ait pas connu chez nous la vogue relative qu'y ont obtenue ses compatriotes Smetana et surtout Dvořák. Malgré sa renommée grandissante, il resta longtemps discuté dans son propre pays, sans doute pour l'indépendance farouche de son caractère et pour les audaces anarchiques de son style musical. Comme Debussy et avant lui, Janáček revendique une liberté absolue dans l'écriture des accords, mais il conserve une verdeur populaire qui l'apparente plutôt à Moussorgsky. M. Muller a évoqué cette curieuse figure en un livre très attachant, qui enrichit grandement notre connaissance de la musique tchécoslovaque. Tout en donnant sur l'homme les détails biographiques indispensables, aidé en cela par une somptueuse iconographie, il a justement insisté sur l'œuvre si originale du musicien (sans nous en donner toutefois le catalogue chronologique que nous espérons). Il a réussi notamment, malgré les dimensions réduites du volume, à faire une étude approfondie du fameux opéra de *Jenůfa*, que l'on devrait bien représenter en France.

Un autre musicien étranger assez mal connu chez nous, Jean Sibelius (né en 1865), a fourni à M. Cecil GRAY le sujet d'une étude fort ingénieuse². En situant le maître finlandais dans l'espace et dans le temps, M. Gray fait justice d'un certain nombre de préjugés tenaces concernant la Finlande, les origines ethniques de Sibelius (qui est d'ascendance surtout suédoise) et sa prétendue utilisation des mélodies populaires (auxquelles, tout au contraire, le compositeur n'a jamais emprunté le matériel thématique de ses œuvres). Sibelius n'en reste pas moins profondément Finlandais par l'atmosphère musicale qui se dégage de ses œuvres et par les sources littéraires de son inspiration, qu'il a souvent puisée dans les légendes épiques finnoises du *Kalevala*. Après quelques détails sur l'homme, sa vie et son caractère, M. Gray étudie les spécimens les plus marquants des genres musicaux que Sibelius a traités dans son œuvre immense et inégale. Considérant ensuite l'ensemble de cette œuvre, il y découvre trois périodes, ou du moins trois aspects à peu

1. *Leo Janáček*. Paris, Rieder, 1930 (collection des « Maîtres de la musique ancienne et moderne »), in-4° pot, 96 p. et 60 planches en héliogravure ; prix : 20 fr.

2. *Sibelius*. Londres, Milford, 1931 (Oxford University Press), pet. in-8°, x-224 p. et un portrait ; prix : 7 s. 6 d.

près successifs : une période romantique, représentée notamment par les poèmes symphoniques d'inspiration finnoise ; une période cosmopolite et éclectique, qui comprend des œuvres de caractères très divers et qui témoigne d'une souplesse d'adaptation plus particulièrement « suédoise » ; enfin, une période classique, surtout marquée par les *Symphonies*¹. Certains jugements de M. Gray sur son auteur paraîtront sans doute sujets à discussion (Sibelius est-il vraiment le plus grand symphoniste qui ait paru depuis Beethoven?). Néanmoins, par l'étendue des connaissances et la variété des aperçus critiques, ce livre est une contribution très utile à l'histoire de la musique moderne.

A signaler, enfin, un important travail bibliographique de M. Wilhelm ALTMANN relatif à la musique de chambre². L'auteur entend par ces mots « les œuvres en forme de sonate, destinées à deux instrumentistes au moins » et à onze au plus. Cette limitation l'amène à exclure de son catalogue toutes les œuvres pour piano seul, même de forme sonate. Il faut souhaiter que cette lacune volontaire, portant sur un répertoire immense, puisse être comblée dans un autre volume. Le catalogue comprend les œuvres publiées depuis 1841 jusqu'en 1930 (ainsi que les rééditions de musique antérieure faites pendant cette période), mais il embrasse la musique de tous les pays. Il donne la date de publication, le nom des éditeurs et, autant que possible, la tonalité principale ; mais sans l'indication des différentes parties des œuvres et, naturellement, sans appréciation critique. Cet ouvrage méritoire, dans les limites que l'auteur s'est assignées, est un excellent instrument de travail qui rendra certainement de grands services aux historiens.

Le présent bulletin comprend seulement les livres qui sont parvenus à la *Revue historique*, et je l'ai arrêté à une date que je me suis fixée, réservant pour un autre bulletin les livres reçus après cette date. Il ne prétend nullement rendre compte de toute la production mondiale en matière d'histoire de la musique pendant la période envisagée. Mais il peut donner aux lecteurs de la *Revue* un premier aperçu de l'activité scientifique dans ce domaine.

Paul-Marie MASSON.

Octobre 1933.

1. Chose extraordinaire pour un musicien de cette époque, Sibelius est resté complètement en dehors de l'influence de Wagner.

2. *Kammermusik-Katalog, Ein Verzeichnis von seit 1841 veröffentlichten Kammermusikwerken* (Vierte verbesserte, bis zum Gegenwart ergänzte und erstmalig mit einem Gesamt-Register versehene Auflage). Leipzig, Merseburger, 1931, in-8°, v-264 p. ; prix non indiqué.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Viktor BURR. « *Nostrum mare* ». Ursprung und Geschichte der Namen des Mittelmeeres und seiner Teilmeere im Altertum. Stuttgart, Kohlhammer, 1932. In-8°, 141 pages. Prix : 6 marks.

Ce travail forme le quatrième fascicule des « Würzburger Studien zur Altertumswissenschaft ». C'est l'étude très consciencieuse et très bien conduite des noms donnés par les anciens soit aux différentes parties de la Méditerranée (y compris la mer Noire et la mer d'Azov), soit à la Méditerranée dans son ensemble. M. Burr passe en revue d'abord les noms partiels, apparus successivement, à mesure qu'on connaissait plus exactement les différentes mers ou qu'on sentait le besoin de localisations plus précises ; il suit, à travers les textes, les extensions et restrictions de sens, qu'il est souvent difficile de définir, parce que des expressions concurrentes ont pu être simultanément en usage, et parce qu'une limite entre deux mers n'est pas quelque chose d'aussi net et visible qu'une limite entre deux pays. Des problèmes restent posés : pourquoi, par exemple, l'insignifiante île de Myrto a-t-elle donné son nom à toute la mer comprise entre la pointe sud de l'Eubée et le cap Malée ? D'où vient le nom de mer Ionienne, appliqué à une mer où les colonisateurs ont été des Doriens ? Peut-être, d'après M. Burr, d'une tentative antérieure, et malheureuse, de colonisation ionienne (p. 62-64).

Dans la dénomination des mers partielles, les Romains ont repris, en général, les appellations grecques. Leur apport propre est le couple *mare superum*-*mare inferum*, pour désigner la mer Adriatique et la mer Tyrrhénienne. M. Burr a raison, à mon avis, d'expliquer ces deux termes par le fait que, pour aller de Rome vers l'Adriatique, la route monte, tandis qu'elle descend vers la mer Tyrrhénienne (p. 69).

Pour l'ensemble de la Méditerranée, le premier nom qu'ont employé les Grecs est « la grande mer », ἡ μεγάλη θάλασσα, nom qu'ils ont pu aussi bien créer de leur propre mouvement qu'emprunter aux Orientaux, qui l'employaient aussi, l'ayant peut-être appris eux-mêmes des Crétois. Puis, pour Hérodote, la Méditerranée est « cette mer-ci », ἡδε ἡ θάλασσα, et s'oppose à « l'autre mer », ἡ ἑτέρα θάλασσα, qui est l'Océan. De ἡδε ἡ θάλασσα on passe à « la mer qui est chez nous », ἡ παρ' ἡμῖν θάλασσα de Platon et d'Aristote, ἡ καθ' ἡμᾶς θάλασσα de Polybe et des siècles suivants. « Nous », dans la pensée des Grecs, philosophes et cosmopolites, c'est l'ensemble de la population de l'œcumène ; ἡ παρ' ἡμῖν θάλασσα est la mer de l'humanité.

Les noms latins de la Méditerranée sont traduits du grec comme presque tous les noms des mers partielles. *Nostrum mare*, expression dans laquelle la place de l'adjectif est une trace de l'origine grecque, n'a donc dans le principe nulle signification nationaliste ou impérialiste : c'est la mer de l'œcumène, comme pour les Grecs.

Mais l'expression entre dans l'usage au dernier siècle de la République, c'est-à-dire au moment où Rome, en fait, soumet à peu près toute l'œcumène à sa domination ou, du moins, à son influence : ainsi s'introduit dans *nostrum mare* un sens secondaire, « la mer qui nous appartient, la mer qui est dans notre Empire », « nous » s'entendant alors du peuple romain. Ce sens est le seul que veulent retenir aujourd'hui la « Geopolitik » de Hennig et la « Mare-nostro-Politik » de l'Italie fasciste. Mais, dans l'antiquité, cette signification politique n'a été ni primitive ni principale ; c'est ce que prouve encore la persistance, jusqu'à basse époque, à côté de *nostrum mare*, de l'expression purement géographique *mare internum*, « la mer à l'intérieur des colonnes d'Hercule », ἡ ἐντὸς Ἑρακλείων στηλῶν θάλαττα.

A la fin de l'antiquité, les auteurs chrétiens, sous l'influence de la Bible, font revivre pour l'ensemble de la Méditerranée le nom de *mare magnum* : c'est un retour au vocabulaire antérieur à Hérodote, et ce nom se retrouve pendant tout le Moyen Âge. Mais deux polygraphes, Solin (*mediterranea maria*) et Isidore de Séville (*mare, Mediterraneum*), eurent l'honneur de lancer le nom qui devait l'emporter, celui de Méditerranée, si bien approprié à cette mer « entourée de terres » sur les bords de laquelle l'humanité antique a vécu « comme grenouilles autour d'une mare » (Phédon, 109 b).

Solidement construit et riche en perspectives, le mémoire de M. Burr se lit avec beaucoup d'intérêt.

E. ALBERTINI.

Amedeo MAIURI. **Ercolano**. Novare, Istituto geografico De Agostini, 1932. In-4°, 113 pages.

Ce beau volume, dont il existe une édition française (Paris, éditions Alpina, 1932), appelle l'attention des archéologues et des amateurs d'art sur Herculaneum, au moment où les fouilles de grand style entreprises en 1927 par la volonté de M. Mussolini ont déjà donné d'importants résultats. M. Maiuri, qui, comme surintendant des antiquités de la Campanie, a la direction de ces fouilles, rappelle les découvertes anciennes et décrit les découvertes récentes dans un exposé plein de chaleur et d'enthousiasme, nourri d'observations précises et accompagné d'une magnifique illustration : six aquarelles (de E. Lazzaro) reproduites en couleurs, plusieurs plans et, surtout, de nombreuses et excellentes photographies.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres : les fouilles, la ville, maisons et habitants, la grande villa suburbaine. Le premier chapitre indique les conditions dans lesquelles se trouvent les ruines d'Herculaneum, ensevelies sous la boue durcie et reconvertes en partie par les maisons modernes de Resina, et fait l'historique des fouilles : au XVIII^e siècle, recherches en galeries souterraines, qui ont rapporté beaucoup d'objets, mais qui ont maltraité les édifices ; au XIX^e siècle, à deux reprises, fouilles à ciel ouvert, qui restèrent très limitées et dégagèrent des portions d'*insulae*, mais pas une *insula* complète. Aujourd'hui, les fouilles tendent au dégagement méthodique de la plus grande partie de la ville ; les mêmes procédés de déblaiement, de consolidation et de restauration qui ont fait leurs preuves à Pompéi sont appliqués à Herculaneum. Mais Herculaneum n'est pas du tout un doublet de Pompéi. Le second chapitre souligne la dépendance étroite dans laquelle était Herculaneum.

num par rapport à Naples : le plan d'Herculanum, beaucoup plus régulier que celui de Pompéi, a copié le plan de Naples. Herculanum était trop près de Naples pour avoir, comme Pompéi, une existence économique en propre, mais nous donne une idée de ce qu'était Naples gréco-romaine, médiatrice entre l'hellénisme et Rome. Les résultats des fouilles récentes fournissent la partie principale du chapitre III : on a dégagé entièrement plusieurs maisons ; les constructeurs, sans s'astreindre à un schéma uniforme, s'étaient ingénies à tirer le meilleur parti possible de l'emplacement (petite maison dite du Squelette) et du paysage ; dans les grandes maisons riches qui avaient vue sur la mer (maison de l'Atrium à mosaïque, maison des Cerfs), il est intéressant de voir l'atrium réduit au rôle d'un simple vestibule, et le péristyle, qui se développe perpendiculairement à l'axe de ce vestibule, transformé en une cour-jardin entourée de galeries fermées qui s'éclairent par des fenêtrés. Le dernier chapitre est consacré à la vaste villa suburbaine que M. Maiuri, après Comparetti, croit avoir été celle de Calpurnius Pison, beau-père de César, et d'où l'on tira au XVIII^e siècle, outre la célèbre collection des papyrus épicuriens, une admirable série d'œuvres d'art. Elle est, jusqu'à présent, en dehors des fouilles actuelles, mais M. Maiuri fait d'intéressantes remarques sur le plan de cette somptueuse demeure, et le compare utilement au plan de la « villa des Mystères » de Pompéi.

Eugène ALBERTINI.

-
- I. Grant SHOWERMAN. *Rome and the Romans*. New-York, Macmillan, 1931. 643 pages. Prix : 5 dollars.
- II. Ernst STEIN. *Die Kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland unter dem Prinzipat*. — Emil RITTERLING et Ernst STEIN. *Fasti des römischen Deutschlands unter dem Prinzipat*. Vienne, Seidel, 1932. 301 et 160 pages. Prix : 30 Rm.

I. — Le livre de M. Showerman n'a pas la prétention d'être scientifique ; il est fait pour donner une idée de Rome et de la civilisation romaine à des lecteurs qui n'ont qu'un rudiment de culture historique. Si l'auteur croit bon de souligner que dans l'antiquité il n'y avait ni vapeur, ni électricité, ni radio (p. 440), c'est sans doute que cette indication ne lui paraît pas tout à fait superflue. La vie quotidienne du Romain (costume, logement, nourriture, etc.), la société romaine, les provinces sont décrites en quarante-six chapitres, agrémentés de rapprochements parfois inattendus. Nous apprenons que le royaume d'Italie a la même étendue que le Nevada (p. 6), et que la Méditerranée est grande comme vingt fois le Wisconsin (où M. Showerman est professeur) ou cent quarante fois le Massachusetts (p. 470) ; que le *cursus* d'un politicien américain n'est pas sans ressembler à celui d'un Romain (p. 162). Nous apprenons aussi (p. 534) que ce sont des Américains qui ont découvert, à Carthage, le sanctuaire de Tanit : mais cela, ce n'est pas exact. Dans l'illustration, on trouve des reproductions d'objets ou d'œuvres d'art antiques, des paysages modernes d'Italie ou d'Amérique, des « restaurations » de Rome antique, des tableaux modernes à sujets antiques, des photos empruntées à des films (entre autres, deux navires de *Ben Hur*) : pour les trois cinquièmes des images, la valeur

documentaire est faible. M. Showerman insiste sur l'importance des éléments d'origine romaine dans la civilisation des États-Unis, et veut que ses compatriotes s'en rendent compte. En somme, ce livre intéresse plutôt l'historien de l'Amérique contemporaine, sur laquelle il apporte un témoignage, que l'historien de l'antiquité.

II. — Inséparables l'un de l'autre, les volumes de MM. Stein et Ritterling sont les deux premiers des *Beiträge zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien*, dont la publication est assurée par les soins conjugués de l'Académie de Berlin et de la Commission germano-romaine de l'Institut archéologique allemand. Pour l'un et l'autre, les papiers de Ritterling (mort en 1928) ont été utilisés ; mais il ressort de la préface des *Beamten und Truppenkörper* que le volume a été, en fait, à peu près entièrement composé et écrit par E. Stein ; pour les *Fasti*, il existait un manuscrit de Ritterling, incomplet : E. Stein l'a complété et mis à jour avec l'active collaboration d'Edmund Groag. — Bien entendu, « Prinzipat », dans les deux titres, signifie « Haut-Empire ».

Les deux livres sont excellents. Historiens et épigraphistes auront constamment à s'y reporter. Les renseignements qu'ils y trouveront concernent non seulement les régions de l'Allemagne qui ont été comprises dans l'Empire romain, mais toute l'étendue des quatre provinces entre lesquelles ces régions étaient réparties : Belgique, Germanie Inférieure, Germanie Supérieure, Rétie-Vindélicie. Aucune de ces quatre provinces n'est entièrement contenue, il s'en faut de beaucoup, dans les frontières de l'Allemagne ; de la Belgique antique, en particulier, seule la cité des Trévires est aujourd'hui allemande. Mais l'exposé ne pouvait naturellement pas se limiter aux parties allemandes des provinces romaines ; il en résulte que ces volumes n'intéressent pas seulement l'Allemagne, comme le titre le laisserait supposer, mais aussi la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, la France, la Suisse, l'Autriche (sur ce point, voir *Beamten und Truppenkörper*, p. x).

Le volume *Beamten und Truppenkörper* commence par un chapitre de géographie administrative. On y voit les deux Germanies se détacher de la Belgique en deux étapes, sous Auguste et sous Domitien ; mais, pour l'administration financière, les trois provinces ont continué à former une circonscription unique. Stein maintient que les Rauriques, les Helvètes, les Séquanes et les Lingons étaient compris dans la province de Germanie Supérieure, ce qu'on a contesté à tort ; mais il admet que les Lingons, avant 150, furent détachés de la Germanie au profit de la Lyonnaise (p. 12-15).

Une seconde partie expose l'organisation de l'administration civile : gouverneurs, fonctionnaires des finances, des domaines, du cens, curateurs des cités, employés subalternes. Stein, dans sa préface (p. VIII-IX), pose ce principe que, à défaut de renseignements directs, le tableau d'une province peut se compléter à l'aide de traits attestés dans d'autres provinces — principe inquiétant, qui postule dans l'administration romaine plus d'uniformité qu'elle n'en présentait, surtout sous le Haut-Empire ; dans l'exécution, heureusement, Stein ne se tient pas à cette règle, et se résigne à avouer notre ignorance en beaucoup de points. Notons que, dans les provinces étudiées, il n'y a pas trace de division en *conventus* (p. 36) ; que l'existence de *concilia* pour la Germanie et la Rétie est possible, mais non certaine (p. 36-37) ; que les *curatores civitatum* sont remarquablement rares (p. 67). Les p. 68-86, sur les *tabularia* et les *officia*, soulignent bien l'importance des bureaux.

Dans la partie consacrée aux corps de troupes, Stein a pu passer assez vite sur

l'histoire des légions, le sujet ayant été traité par Ritterling, peu de temps avant sa mort, dans l'article *Legio* du Pauly-Wissowa (p. 89 : je ne crois pas que du texte de Strabon, III, 4, 20, on doive conclure que, quand deux légions sont réunies dans un camp double, un seul légat les commande). Pour les corps autres que les légions, le travail de Stein, dans l'état présent de notre documentation, épuise le sujet. On s'intéressera particulièrement aux vues d'ensemble sur les *cohortes civium Romanorum* (p. 225-227) et sur les *numeri* (p. 233-244), dont Stein attribue la création à une réforme d'Hadrien.

Il va sans dire que Stein s'appuie souvent sur les travaux antérieurs de Hirschfeld pour l'administration civile et de Domaszewski pour l'armée. Mais, dans l'intervalle, nos connaissances se sont sensiblement accrues.

Le volume des *Fasti* est une prosopographie très précieuse des hauts fonctionnaires et officiers supérieurs aux trois premiers siècles : légats propréteurs, procurateurs provinciaux, légats légionnaires, « Stabsoffiziere » (ce nom s'appliquant aux officiers qui sont moins élevés en grade que les légats légionnaires, mais plus élevés que les centurions). Les contributions de Stein et de Groag se présentent fréquemment comme des corrections ou des discussions de l'opinion primitivement émise par Ritterling : on peut suivre ainsi, d'une manière claire et vivante, la marche des petits problèmes que posent aux épigraphistes tantôt l'insuffisance de nos données, tantôt la découverte d'un témoignage nouveau. La documentation a été exactement tenue à jour, grâce surtout à l'*Année épigraphique* ; le fragment des fastes d'Ostie publié en 1932 par Calza est utilisé dans une feuille d'addenda. — P. 97, ajouter que le *Iulius A...* de C. I. L., VIII, 17988, est connu maintenant comme *T. Iulius Antiochus* (*Année épigr.*, 1923, 95-98) ; p. 110, le *procurator pro legato* de Rétie sous Claude est à rapprocher d'un *procurator pro legato* à Volubilis sous le même empereur (*Année épigr.*, 1924, 66).

E. Stein annonce (*Beamten und Truppenkörper*, p. x) qu'un troisième volume des *Beiträge* exposera l'organisation administrative et militaire de la Narbonnaise, de l'Aquitaine et de la Lyonnaise sous le principat, et celle de l'ensemble de la Gaule, de la Germanie et de la Rétie sous le Bas-Empire. Il est vraisemblable que ce troisième volume aura la clarté, l'exactitude et la précision des deux premiers ; il rendra les mêmes services, et nous sommes d'avance reconnaissants à ceux qui nous le donneront. Mais il est permis de penser que, si la France possédait un service des antiquités comparable à celui qui existe en Allemagne, nous n'aurions pas été amenés à laisser à nos collègues allemands le soin de reconstituer le passé des provinces gauloises.

Eugène ALBERTINI.

J.-R. PALANQUE. *Essai sur la préfecture du prétoire sous le Bas-Empire*. Paris, de Boccard, 1933. In-8°, xvi-144 pages.

Sous le Haut-Empire, l'empereur est assisté d'un ou de deux préfets du prétoire, qui ne s'écartent guère de sa personne. Au Bas-Empire, les préfets, dépouillés de leurs attributions militaires, sont chargés d'administrer de vastes circonscriptions régionales. Il est très difficile de préciser comment s'est faite l'évolution de cette institution. Pour résoudre le problème, il faut d'abord rédiger une liste exactement datée de tous les préfets du prétoire : or, ceux-ci nous sont connus principalement

par les adresses des constitutions conservées au *Code Théodosien* ; or ces adresses, souvent fautives, ont besoin d'être corrigées, si bien qu'une place trop large est laissée à l'arbitraire des critiques. Après Borghesi, Cuq, Mommsen, Seeck, M. Palanque a eu le courage de s'attaquer à ce problème entre tous difficile. Ce qu'il nous propose, comme conséquence de ses laborieuses recherches, c'est, d'une part, une liste révisée des préfets du Bas-Empire, d'autre part, une interprétation très pénétrante de l'évolution de la préfecture, de Dioclétien à la mort d'Honorius.

L'auteur a examiné ses sources de très près et peut être suivi avec confiance¹. Je regrette pourtant qu'il ait été moins attentif aux sources littéraires qu'aux données du Code. C'est ainsi qu'il dira qu'Ablavius se trouvait à Constantinople lors du massacre de 337, alors qu'Eunape nous apprend qu'il s'était retiré sur sa terre de Bithynie (p. 8), ou qu'il fera dire à Zosime que Salutius démissionna à cause d'attaques dirigées contre lui (p. 45), alors que je ne trouve rien de pareil à l'endroit qu'il allègue. Mais c'est surtout Ammien Marcellin, dont le témoignage est insuffisamment étudié, et pourtant il nous est dit : « ses renseignements peuvent être considérés comme sûrs » (p. xi). Par exemple, M. Palanque date de 365 l'entrée en fonctions du préfet Vulcacius Rufus ; mais il ajoute à ses références (p. 42) la mention d'un texte d'Ammien, qui, tout au contraire, renvoie la nomination de Vulcacius après l'avènement de Gratien (août 367). De même, datant de 367 la nomination de Petronius Probus, il a tort d'invoquer (p. 43, n. 48) un texte d'Ammien qui date cette nomination de 368. Il mentionne la présence d'un seul préfet auprès de Julien en 362 (p. 44), en dépit des textes d'Ammien (XXII, 6, 2, XXII, 10), qui parlent de plusieurs préfets et qui ne devaient donc pas être omis. Pas davantage n'est signalée (p. 67) la curieuse expression *præfectura gemina*, qu'Ammien emploie pour désigner la préfecture d'Hypatius. Il se peut que l'auteur rejette les témoignages d'Ammien, mais il ne devait pas omettre de les critiquer : car de ces divergences entre Ammien et le Code découlent des conséquences intéressantes pour qui veut déterminer l'exacte valeur d'Ammien.

Mais admettons que l'auteur ait dirigé toute son attention vers l'étude critique du Code. Nous avons ici encore une réserve à formuler. Il est bien rare qu'il ait prêté attention au contenu même des lois. Pour proposer des changements de date, il recourt la plupart du temps à des critères purement formels. Évidemment, on ne pouvait lui demander un travail qui aurait supposé, en fait, l'analyse de toutes les institutions du Bas-Empire. Il est certain, cependant, que les dates qu'il propose ne pourront être considérées comme définitivement acquises qu'après que cette étude du contenu des lois aura été achevée.

Il n'est pas surprenant que, traitant d'un sujet si vaste et si difficile, l'auteur s'expose à des objections. Je considérerai avec plus de détail l'histoire des préfets du temps de Constantin. Je trouve signalé d'abord un préfet de Maximin Daïa, Peucetius Sabinus (p. 2, n. 9), qui, à mon avis, n'existe pas, car il est fabriqué par l'amalgame du préfet Sabinus, de rang équestre (Eusèbe, *H. E.*, IX, 1, 2), et du *katholikos* Peuketios, de rang sénatorial (*Ibid.*, IX, 11, 4). Je ne trouve pas, en revanche, Ulpianus Silvianus (*I. G. R. R.*, III, 435), que l'on a proposé de dater du IV^e siècle (A. Stein, *Ritterstand*, 168), d'ailleurs à tort ou à raison. M. Palanque date la pré-

1. Quelques vétilles seraient à corriger dans la bibliographie de la page xv : « della Accademia » pour « dalla Accademia » ; « Oxyrynchus » pour « Oxyrhynchus », « Théadelpho » pour « Théadelphie ».

fecture de Coelius Saturninus de la première moitié du règne de Constantin (p. 5, n. 24) ; il semble pourtant qu'il ait exercé cette préfecture postérieurement à la rédaction d'une inscription (Dessau, 1214) qui ne peut être antérieure à 324, puisque Constantin y porte l'épithète de *Victor* au lieu d'*Inviclus*. J'hésite beaucoup à accepter la date que M. Palanque, après Seeck, donne au rescrit qui libère les otages donatistes retenus à Trèves (p. 3). La date du texte, 28 avril 315, me semble à conserver ; car le texte ne dit nullement que Constantin, à cette date, soit à Trèves, mais seulement que le chef de bureau a remis à cette date le passeport des hérétiques ; il n'y a donc aucune raison sérieuse pour transférer cet acte au 27 février 316.

M. Palanque veut que Ménandre ait été vicaire en Afrique de 321 à 326. Pour arriver à cette conclusion, il faut changer la date de trois lois, sur cinq, qui le mentionnent (p. 4). Mais considérons plus attentivement les pouvoirs de ce Ménandre : nous voyons qu'il est supérieur aux proconsuls (*Th.*, XI, 27, 2 ; VIII, 5, 4) ; or, un vicaire, qui est de rang équestre, ne pourrait, à cette époque, jouir d'une telle prérogative. Ménandre doit être un de ces envoyés extraordinaires, de ces *comites* encore aujourd'hui mystérieux, que nous font connaître plusieurs textes constantiniens (*Th.*, I, 16, 6 ; XI, 30, 16).

J'ai proposé naguère une interprétation de l'inscription d'Ain Tebernok à laquelle M. Palanque me fait l'honneur de se rallier (p. 6). On sait que ce texte capital, qui date du temps de la mort de Constantin, nous fait connaître le nom de quatre préfets. Selon MM. Poinssot et Lantier, ces préfets seraient ceux d'Orient, de Gaule, d'Italie et d'Illyrie, dont Zosime fait remonter la création à Constantin. Selon M. Palanque et moi-même, la liste des quatre préfets n'épuiserait peut-être pas le nombre des préfets alors en fonctions dans l'Empire et, en tout cas, leurs ressorts ne seraient pas ceux du temps de Zosime. J'avoue cependant que j'inclinerais plutôt maintenant à considérer les quatre préfets de Tebernok comme attachés chacun à l'un des quatre Césars entre lesquels Constantin avait, dès 335, partagé son empire ; dans cette hypothèse, l'énigmatique Nestorius Timonianus serait le préfet de Delmace. Le texte de Zosime serait ainsi non pas corroboré, mais rendu intelligible.

Pour la période postérieure à Constantin, les difficultés sont peut-être moindres ; elles s'aggravent de nouveau au temps de Gratien, lorsque reparut la préfecture collégiale. Les indications que donne M. Palanque sur l'origine et sur la disparition de cette institution sont d'un très grand prix. Il sera désormais impossible de traiter de cette période sans avoir sous les yeux les tables qu'il nous propose. Il élimine Antonius de la préfecture des Gaules, afin d'y faire accéder Ausone dès 376 (p. 49), — hypothèse un peu téméraire, mais séduisante. Il fait cesser au début de 381 (p. 60) la gémiation des préfectures de Gaule et d'Illyrie. Seulement il a négligé le texte d'Ammien que nous avons mentionné plus haut, et où il est question d'une *praefectura gemina* d'Hypatius en 382 ; il semble donc que la gémiation durait encore à cette date et par conséquent du moins en Occident, peut-être jusqu'à la mort de Gratien. Plutôt que de remédier au désarroi qui suivit le désastre d'Andrinople, peut-être eut-elle pour objet véritable de souder solidement, sous la direction de Gratien, les deux parties de l'empire d'Occident, dont l'une, sous la domination nominale de Valentinien II, courait risque de lui échapper. En Orient, la collégialité aurait duré seulement pendant le très court temps où l'Illyrie orientale fut annexée à la part de Théodose.

M. Palanque, qui ne fuit aucun problème redoutable, a examiné à son tour les inscriptions qui traitent des préfectures de l'illustre Petronius Probus. Je suis assuré qu'il a sensiblement fait avancer le déchiffrement d'une énigme qui a exercé la sagacité de savants éminents, O. Seeck et E. Stein. Mais je n'accepte pas sa conclusion. A mon avis, les quatre préfectures de Probus sont : 1° celle d'Illyrie, Italie, Afrique, 367-375 ; 2° et 3° les deux préfectures géminées de Gaule et d'Italie, 380 ; 4° la préfecture d'Illyrie, Italie, Afrique, 383-384.

Il existe une préfecture géminée de la Gaule et de l'Illyrie dont M. Palanque n'a point parlé et, à vrai dire, elle n'entrait pas dans le cadre de son étude. C'est celle de Ragonius Clarus, qui fut, selon l'Histoire Auguste, au temps des trente tyrans, *praefectus Illyrici et Galliarum* (XXX Tyr., 18, 5). Une telle préfecture double était inimaginable avant le temps d'Ausone. Cette observation, que suggère l'ouvrage de M. Palanque, nous paraît très importante pour qui reprendra la délicate question des origines de l'Histoire Auguste.

Ce qu'il faut louer dans l'ouvrage de M. Palanque, ce n'est pas seulement une connaissance approfondie et des textes et de l'histoire du iv^e siècle ; c'est surtout une extrême justesse d'esprit, une probité absolue. Même lorsqu'il propose des solutions qui semblent bien radicales, on voit, lorsque l'on reprend l'examen des difficultés qui l'ont préoccupé, qu'il s'est généralement attaché à la solution la plus économique et la plus sage. On ne pourra pas désormais traiter de la chronologie du iv^e siècle sans avoir sous la main, à côté des *Régestes* de Seeck, cet excellent petit livre.

Un appendice est consacré à l'étude des vice-préfets du prétoire au iv^e siècle. Mais la liste qui nous est donnée devra être complétée ; je n'y trouve point les noms que donne Ammien (XXVIII, 12) ou bien telle inscription (Dessau, 1257) ; la doctrine même devrait ici être précisée. D'excellents *indices* terminent ce très utile ouvrage, qui nous permet de louer chez l'auteur deux qualités rarement unies, l'audace et la prudence.

André PIGANIOL.

I. Joseph CALMETTE. **Le monde féodal**, avec un avant-propos de S. CHARLÉTY. Paris, les Presses universitaires de France, [1934]. In-16, LII-490 pages (collection *Clio. Introduction aux études historiques*, 4). Prix : 60 fr.

II. Ch. PETIT-DUTAILLIS. **La monarchie féodale en France et en Angleterre, Xe-XIII^e siècle**. Paris, la Renaissance du livre, 1933. Petit in-8°, XVIII-477 pages et 2 cartes (collection *L'évolution de l'humanité*, 41). Prix : 40 fr.

I. — Le volume que publie M. Calmette est le premier d'une nouvelle collection que les professeurs de nos Universités réclamaient depuis fort longtemps. Entre les manuels d'enseignement secondaire, destinés à de tout jeunes gens, voire (pour certaines parties des programmes) à des enfants, et les grands manuels scientifiques ou les ouvrages de large synthèse qui supposent déjà une formation plus poussée, il y a place pour des livres d'initiation où les étudiants novices puissent trouver à la fois les grandes lignes de l'évolution historique et des indications som-

maires mais bien choisies et commodément groupées touchant les problèmes débattus, les textes essentiels et leur valeur, les livres ou articles de revues les plus importants à consulter. C'est cette étape intermédiaire entre l'exposé fait à l'élève du lycée, dans un esprit de simplification qui ne saurait cadrer avec les méthodes de l'enseignement supérieur, et l'étude plus approfondie de chaque question, avec recours ou tout au moins allusion aux documents essentiels, requise dans nos Facultés des lettres, que la collection *Clio* — inaugurée par le volume de M. Calmette, et qui en comptera huit autres de même espèce¹ — voudrait aider à franchir. Ce faisant, elle libérera les maîtres eux-mêmes de certaines tâches trop élémentaires pour les rendre à leur vraie mission, que rappelle discrètement M. le recteur Charléty dans un avant-propos nuancé et persuasif, qui n'a peut-être pas été écrit à l'intention des seuls étudiants.

M. Calmette a, pour sa part, excellemment rempli la tâche qui lui était dévolue. Son livre, dont l'objet est beaucoup plus vaste que ne le laisserait supposer le titre déroutant qui a été adopté, constitue un guide très sûr à travers toute l'histoire du monde occidental et méditerranéen, des grandes invasions à la fin du XIII^e siècle. Outre une brève introduction sur les sources de l'histoire médiévale et les travaux d'érudition qui lui ont été consacrés, avec une liste méthodique des grands recueils, ouvrages et périodiques à consulter, ce livre ne renferme que huit chapitres très condensés (300 petites pages en tout), mais suivis chaque fois — et c'est une des nouveautés les plus notables de la collection — d'un appendice critique et bibliographique, où les sources principales sont passées en revue, les livres capitaux indiqués, les problèmes agités par les spécialistes présentés en raccourci, parfois avec quelques détails complémentaires sur des questions qui n'ont pu être qu'effleurées dans le corps du chapitre correspondant. Ces appendices, d'une typographie très serrée, remplissent à eux seuls plus de 130 pages. Quelques tableaux généalogiques (qu'on souhaiterait un peu plus nombreux et, pour la commodité du chercheur, groupés en fin de volume) viennent de façon opportune éclairer l'exposé quand il y a lieu. Un index des noms propres (y compris les noms des historiens modernes cités) et des principales matières clôt l'ouvrage.

Les matières traitées dans les huit chapitres se répartissent comme suit : *Les peuples et les États nouveaux* (les invasions, la Gaule mérovingienne, l'Italie barbare, l'Espagne wisigothique, l'Islam, Anglo-Saxons, Scandinaves et Normands, les Slaves, races d'Asie en Europe), *Le vieil Empire : Byzance* (de Zénon aux Comnènes), *Le nouvel Empire : du renouveau carolingien au Saint-Empire germanique*, *Les nouvelles conditions politiques et sociales de l'Occident* (la fusion et l'organisation, la féodalité, suzeraineté et souveraineté, l'association, évolution sociale et économique), *L'organisation de la chrétienté* (les conditions de vie de l'Église et son rôle au début du Moyen Age, la défense et la propagation de la foi, la papauté, l'organisation ecclésiastique, les dernières étapes du schisme oriental), *Les rapports du spirituel et du temporel* (l'Église féodalisée et le courant réformiste, les investitures,

1. En voici la liste : *Les peuples de l'Orient méditerranéen*, par E. Drioton et L. Delaporte; *La Grèce et l'hellénisation du monde antique*, par R. Cohen (annoncé pour cette année); *Rome*, par A. Piganiol; *L'élaboration du monde moderne* [XIV^e et XV^e siècles], par J. Calmette (annoncé pour cette année); *Le XVI^e siècle*, par H. Sée et A. Rébillon; *Les XVII^e et XVIII^e siècles*, par les mêmes; *La Révolution et l'Empire*, par L. Villat (annoncé pour cette année); *L'époque contemporaine*, par P. Renouvin et L. Villat.

le « dominium mundi », l'éveil des nationalités), *France et Angleterre. La rivalité des Capétiens et des Anglo-Normands* (jusqu'à la fin du XIII^e siècle), *L'offensive chrétienne contre l'Islam* (en Espagne et en Orient).

Répartition, somme toute, assez judicieuse, étant donné le parti pris de brièveté adopté et la nécessité de fournir à l'étudiant un répertoire de consultation aisée en même temps que des cadres où classer les notions acquises peu à peu. Chaque chapitre se subdivise non seulement en sections (dont quelques-unes ont été indiquées plus haut), mais en très courts paragraphes munis de titres qui parlent à l'esprit ou fixent le souvenir. Le style est net, nerveux ; la pensée est souvent ramassée en formules heureuses. Les appendices bibliographiques et critiques sont très soignés, remarquablement au courant des dernières publications. A peine de-ci de-là y relèverait-on quelques insuffisances, des titres ou des noms mal transcrits, des références inexacts. L'étudiant devra avoir sans cesse à portée de la main ce « compagnon d'études » — comme l'intituleraient volontiers M. Charléty à l'image des *Companions* anglais. Il n'y manque qu'une chose : un résumé chronologique qui eût enfin remplacé les « chronologies » périmées auxquelles les candidats aux examens et concours doivent encore recourir.

II. — Montrer « comment la monarchie s'est conservée et développée, en France et en Angleterre, à l'époque où la réorganisation de la société politique dans les formes seigneuriales et féodales semblait la condamner à dé périr » : tel est, très exactement défini par M. Petit-Dutaillis lui-même, l'objet du livre, riche de substance et souvent très neuf, qu'il vient de donner à la collection *L'évolution de l'humanité*.

Une étude comparée de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre au cours des trois siècles qui ont suivi la chute définitive des Carolingiens sur le continent (987) l'a conduit à penser : 1^o d'abord et avant tout — puisque nous avons là l'idée mère de son livre — que, durant la période envisagée, les deux pays ont, comme il le dit d'un mot expressif, « vécu en symbiose », leurs monarchies grandissant dans une même « atmosphère », quand bien même elles évoluaient sur des plans dissemblables ; 2^o que, de part et d'autre, le pouvoir royal n'a pu être reconstitué et la notion de l'intérêt général reprendre le pas sur celle du contrat féodal que grâce à une exploitation méthodique du droit féodal même. De là le titre — un peu surprenant à première vue — qu'il a adopté. En accouplant ces deux termes antinomiques : « monarchie » et « féodale », M. Petit-Dutaillis a voulu, semble-t-il, souligner d'emblée et le sens du problème posé, et les méthodes qui, dans la pratique, ont permis la reconstitution du pouvoir royal. Car, sans nier l'importance du rôle joué par les légistes dans leurs revendications en faveur des vieux principes du droit romain (encore qu'il ait fait, à notre sens, une place un peu trop restreinte à leur action), et tout en insistant, comme il convenait, sur l'aide apportée par les théoriciens de l'Eglise à ce qu'il appelle très justement « la mystique de la royauté » de droit divin, M. Petit-Dutaillis s'est appliqué à dégager, d'un bout à l'autre de son livre, les procédés employés par les deux rois de France et d'Angleterre pour tirer parti du principe vassalique en s'imposant dans leurs États comme seigneurs suprêmes ou, pour reprendre l'expression fameuse de Beaumanoir, « souverains par-dessus tous » les autres.

Le plan adopté est, bien entendu, strictement chronologique, puisqu'il s'agit de retracer, à l'intérieur des deux royaumes, dans leur déroulement parallèle, la suite

des faits de tous ordres qui, de l'anarchie féodale du x^e siècle, menèrent par étapes — avec des hauts et des bas, en Angleterre surtout, — à la reconstitution du pouvoir monarchique. Évolution inverse, remarquons-le, de celle qui, dans l'État carolingien, avait mené de l'absolutisme d'un Charlemagne à l'émiettement féodal. M. Petit-Dutaillis entrelace habilement les deux histoires — dont on sait de reste l'intime liaison à partir du xii^e siècle, sinon avant, — pour s'arrêter de préférence sur ceux des faits d'ordre politique ou administratif où se marquent le mieux les transformations en cours. D'où d'importants développements sur les institutions gouvernementales de France et d'Angleterre au xii^e et au xiii^e siècle, notamment sur la législation d'Henri II Plantagenêt, sur l'origine des baillis dans le royaume capétien et les emprunts faits par Philippe Auguste au système administratif de son rival anglais, sur le jugement par les pairs et l'origine de la cour des pairs de France, sur le sens véritable et la portée de la Grande Charte, sur les premières ordonnances promulguées par des rois « pour le commun profit », etc. D'où aussi des pages pleines de vie et souvent hautes en couleur — quoique, on le pense bien, sans fausse littérature — sur certains acteurs des grands drames qui se jouent alors soit au nord, soit au sud du Déroit. De plusieurs d'entre eux — un Henri II, un Philippe Auguste, un Jean Sans-Terre — M. Petit-Dutaillis trace des portraits vigoureux, qui n'ont pas seulement l'avantage de rapprocher de nous de lointains personnages, mais de nous aider à mieux comprendre les événements auxquels ils ont été mêlés et à pénétrer les secrets de leur politique.

Divisé en trois livres — *La royauté en France et en Angleterre depuis la fin du X^e siècle jusqu'à la formation de l'empire angevin, L'empire angevin et la monarchie capétienne, Apogée de la monarchie féodale en France et réaction aristocratique en Angleterre* — l'exposé va s'élargissant à mesure qu'on avance : en nombre rond, 100 pages au livre I, qui traite de plus d'un siècle et demi (987-1152), 150 au livre II, qui, en réalité, ne dépasse guère le début du xiii^e siècle, 160 au livre III, qui va de la conquête de la Normandie par Philippe Auguste à la mort de saint Louis. C'est qu'en fait le sujet croît lui-même en importance d'étape en étape. Sous Philippe Auguste, Louis VIII, saint Louis, la doctrine royale se précise et s'affirme avec une force grandissante. L'idée de souveraineté se substitue de plus en plus nettement à celle de mouvance féodale ; la justice et les agents du roi pénètrent partout ; il n'hésite plus à légiférer pour l'ensemble du royaume et ne s'en cache plus. Dans son langage, saint Louis est encore respectueux du droit féodal ; mais déjà, par le prestige incalculable que lui valent ses vertus, et spécialement par sa droiture, il s'impose à tous, presque sans discussion, comme un roi de droit divin. En Angleterre, la situation est différente : au moment même où la haute personnalité du Capétien rayonne sur l'Occident, on est, sur les bords de la Tamise, en pleine révolution. Mais, comme le montre M. Petit-Dutaillis, les barons révoltés contre Henri III ne songent aucunement à créer un régime parlementaire ; avec eux, ce sont les principes féodaux qui s'affirment, à l'heure où, sur le continent, leur déroute commence ; mais le manque d'entente des rebelles prépare les voies à la restauration monarchique, dont Édouard I^{er} va être avant peu l'artisan.

Cette « explication » nuancée de trois siècles d'histoire franco-anglaise n'est pas seulement une forte mise au point des résultats acquis¹ : elle apporte des solutions

1. Quelques remarques de détail. P. 44, une phrase de M. Petit-Dutaillis donnerait à penser que la monarchie anglo-saxonne aurait emprunté aux Carolingiens le rite de l'onction, et non

inédites, éclaire de façon neuve des questions qu'on croyait élucidées, pose enfin, par le seul rapprochement des deux histoires — française et anglaise, — des problèmes insoupçonnés, ouvrant ainsi la voie à des recherches dont M. Petit-Dutaillis a prouvé, par son exemple même, qu'elles avaient toutes chances d'être fécondes.

LOUIS HALPHEN.

Johannes SPÖRL. *Das Alte und das Neue im Mittelalter. Studien zum Problem des mittelalterlichen Fortschrittbewusstseins*. Munich, J. G. Weis'sche Buchdruckerei, 1930. In-8°, 68 pages (*Sonderabdruck aus dem Historischen Jahrbuch der Görresgesellschaft*, Band 50).

Que les partis-pris religieux de la mentalité médiévale, comme ses conceptions juridiques, l'amenassent à identifier en principe le bon, le beau et le juste avec le traditionnel et, dans toute réforme, à ne voir qu'un retour vers le pur passé ; que, cependant, les nécessités à la fois de la pensée et de l'action aient contraint certains esprits à revendiquer, vis-à-vis d'un héritage souvent contradictoire, les droits du progrès ; enfin, que cette dernière tendance ait à plusieurs reprises trouvé un appui dans des courants d'espérance messianique, legs toujours vivant du christianisme primitif : ce sont là de grandes vérités sans doute, non des vérités neuves. Du moins ne pourraient-elles être renouvelées qu'au prix d'un puissant effort intellectuel, solidement armé pour la recherche. L'essai de M. Spörl réunit utilement un grand nombre de textes ; il ne manque ni de bon sens ni de finesse. Honnêtement, on ne saurait dire qu'il atteste une forte originalité de pensée, et l'analyse même paraît, par endroits, insuffisamment fouillée. Il eût convenu, je crois, par-dessus tout, de mieux distinguer les époques : en particulier, l'attitude des humanistes du XII^e siècle méritait certainement d'être plus soigneusement scrutée. En outre, une considération, pourtant très simple, semble avoir échappé à l'auteur. Dès le haut Moyen Age — et même plus tôt — le latin écrit était une langue morte. Mais c'était un cadavre dont on ignorait, dont on voulait ignorer qu'il fût définitivement refroidi. Il en résultait que, totalement étrangères à la notion d'évolution linguistique, les personnes que préoccupait, avant tout, l'esthétique de l'expression littéraire ne pouvaient voir autour d'elles que décadence : un peu, toutes proportions gardées, comme aujourd'hui certains écrivains crient à la corruption aussitôt qu'un mot n'est pas employé dans le sens qu'il avait au XVII^e siècle. Dans ce

l'inverse. — P. 66, peut-on dire que la « tradition carolingienne » d'une royauté indépendante de toute hiérarchie vassalique était, au XI^e siècle, « éteinte » en France, alors qu'elle survivait en Angleterre ? Nous croyons qu'il vaudrait mieux présenter les choses un peu différemment. Voir notre article *La place de la royauté dans le système féodal*, dans la *Revue historique*, t. CLXXII (1933), p. 249-256. — P. 110, est-il à ce point certain qu'il faille écrire Plantagenet et non Plantagenêt. De bons juges en discutent, et Paul Meyer s'y refusait. — P. 186, le traité *De senescalcia Francie* d'Hugues de Clefs (et non Clefs) a été réédité avec un commentaire dans nos *Chroniques des comtes d'Anjou* (1913), p. 239-246 (voir l'Introduction à ce recueil, p. xc-xciii). — P. 201 et 233, je ne vois pas pourquoi le nom erroné d'Isambour devrait être donné à la Danoise Ingeborg, femme de Philippe Auguste. — P. 207, faut-il appeler « de Disci » le chroniqueur auquel, faute de mieux, on donne ordinairement le nom de Raoul de Diceto ?

domaine, qui en commandait tant d'autres, le sentiment du progrès a été étroitement lié à l'accession des langues « vulgaires » à la dignité de langues de culture.

Marc Bloch.

Manfredi PORENA. *Il titolo della « Divina Commedia »*. Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei; classe scienze morali, storiche e filologiche; serie VI, vol. IX, p. 114-141. 1933.

L'objet de cette dissertation est d'exposer, en près de trente pages, que le mot « Comedia » n'est pas, à proprement parler, le « titre » du poème de Dante. Il se lit dans la suscription du livre : « Incipit Comedia Dantis Alagherii... » A en croire M. Manfredi Porena, le mot « Comedia » désigne seulement le genre auquel le poème appartient, comme quand on dit : j'ai lu le roman de Manzoni. Cette affirmation est difficilement acceptable : car si je parle des *Essais* de Montaigne, des *Maximes* de La Rochefoucault, des *Caractères* de La Bruyère ou des *Canti* de G. Leopardi, je crois bien désigner, par leur titre, des œuvres fort célèbres, non exprimer seulement les genres auxquels elles appartiennent.

D'autre part, la lettre de Dante à Can Grande della Scala donne cette définition de la tragédie : au début, la situation est « admirabilis et quieta », et au dénouement « fetida et horribilis », tandis que la comédie commence par des difficultés : « inchoat asperitatem alcius rei », mais se termine heureusement : « ejus materia prospere terminatur ». Ces lointains échos d'un enseignement scolastique à jamais périmé peuvent expliquer pourquoi Dante appelle l'*Énéide* une « alta tragedia » (*Inf.*, XX, 113) — elle s'achève sur la mort de Turnus — et pourquoi la *Divine Comédie*, qui commence en enfer et s'achève au paradis, est appelée par Dante, à deux reprises, « la mia Comedia » (*Inf.*, XVI, 128, et XXI, 2). En outre, la même lettre à Can Grande nous apprend que le style de la tragédie est « elatus et sublimis », celui de la comédie « remissus et humilis » ; et ceci s'applique au poème, écrit dans la langue vulgaire « qu'emploient les femmelettes ». Mais M. Porena rejette nettement l'authenticité de cette lettre à Can Grande et, comme il sait que des critiques considérables l'admettent, il déclare qu'au moins le paragraphe relatif à la tragédie et à la comédie est une interpolation.

Soit ; mais voici un autre obstacle. Le traité *De vulgari eloquentia* contient des déclarations analogues quant à la langue (II, 5) : « Per tragediam, superiorem stylium inducimus ; per comediam, inferiorem. » M. Porena remarque aussitôt que cette phrase fournirait un excellent argument pour contester à Dante la paternité du *De vulgari eloquentia* ; avec une visible complaisance, il développe cette thèse, quitte à conclure : « Le malheur est que ce traité est indiscutablement de Dante ! » — grand malheur, en effet, pour tout son raisonnement ! — Il n'en affirme pas moins que la tradition favorable au titre « Comédie » n'a d'appui positif que dans les deux vers cités de l'Enfer — mais c'est bien quelque chose ! Puis il se rattrape en déclarant que ce titre ne s'applique qu'à l'Enfer, non à tout le poème.

Telle est la grande nouveauté de cette note : l'Enfer seul est une comédie — passablement sinistre ! Mais alors à quel genre appartiennent le Purgatoire et le Paradis ? Mystère. Pourtant quelle œuvre, après un début plus farouche, peut

avoir pour dénouement une joie plus pure et plus sublime que celle de la vision divine?

M. Manfredi Porena est un de ces critiques qui conçoivent la *Divine Comédie* comme un bloc modelé d'un seul coup : en écrivant les premiers chants de l'Enfer, Dante devait savoir déjà tout ce que contiendraient les derniers du Paradis ! — Certes, lorsque le poète conçut le plan de son œuvre, il en arrêta le détail avec une précision étourdissante ; cela n'est pas contestable. Mais de la conception à l'exécution il y a loin — il y eut bien une quinzaine d'années ! — Pendant ces quinze ans, l'art et la pensée de Dante ont évolué de façon assez sensible. De là les menues inconséquences, les légères contradictions et les variations réfléchies que depuis longtemps on a relevées en quelques points du poème, notamment depuis le travail révélateur de E. G. Parodi sur *La data di composizione e le teorie politiche dell' Inferno e del Purgatorio* (1905), jusqu'à un récent article de F. Orestano (*Discontinuità dottrinali...*, 1933). Ces traces d'hésitations et de repentirs auraient pu aisément être atténuées ou effacées par quelques retouches ; mais Dante n'était pas un de ces écrivains qui s'arrêtent dans leur élan pour revenir en arrière, pour raturer et remanier, au risque de perdre de vue le but encore lointain. Au contraire, il a enfanté, ne disons pas dans la joie, mais dans l'enthousiasme, et sa puissance créatrice s'est accrue en s'exaltant : *viresque acquirit eundo*, pour s'élever aux sublimes pages finales de sa vision.

Une fois son but atteint, il aurait pu donner à son œuvre quelques coups de lime ou de rabot ; mais il n'en eut pas le temps, car la mort le surprit à cinquante-quatre ans. C'est là ce qui donne à cet achèvement *in extremis* un caractère providentiel. S'il avait eu plus de répit, aurait-il remanié telles ou telles pages du poème ? Aurait-il au moins corrigé le mot *Comedia* inscrit en tête de l'Enfer ? Qu'il me soit permis d'en douter. Car d'un bout à l'autre l'œuvre est écrite dans ce « vulgaire illustre » qu'il a rendu propre à exprimer les pensées les plus hautes, mais qui admet toujours certaines familiarités discrètes et certaines détente. Faut-il rappeler la scène charmante du Paradis, où Béatrice, surprenant un mouvement d'orgueil chez son poète, se tourne vers lui en riant et tousse avec intention pour lui dire : je t'ai vu ! — comme le fait la dame de Malohaut dans le roman de Lancelot (*Parad.*, XVI, 13-15) — et encore le ton de rudesse familière sur lequel son trisaïeul lui ordonne de dévoiler aux vivants toute sa vision, sans s'inquiéter des colères qu'il soulèvera :

« E lascia pur grattar dov'è la rognà ! » (XVII, 129).

Ces traits ne sont pas rares dans le Paradis (par ex., XXI, 133-135 ; XXVII, 22-27, etc...).

« Comédie », oui, par la variété, par la souplesse d'une trame poétique où se mêlent harmonieusement tous les tons, depuis les indécences des diables jusqu'au sourire malicieux de la pure Béatrice — mais « Divine Comédie », comme l'a nommée Boccace, ce grand admirateur de Dante ; et l'écho de six siècles n'a pas cessé de répéter avec lui ce titre, quelque peu mystérieux, mais parfaitement justifié.

Henri HAUVETTE.

Thomas BASIN. *Histoire de Charles VII*, éditée et traduite par Charles SAMARON. T. I : 1407-1444. Paris, Les Belles-Lettres, 1933 [en réalité, 1934]. In-16, XLVIII-309 pages (15^e vol. des *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, publiés sous la direction de Louis HALPHEN et sous les auspices de l'Association Guillaume Budé). Prix : 30 fr. ; pour les souscripteurs : 24 fr.

Sans rien changer ni à leur programme ni à leurs méthodes, les *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age* sont venus rejoindre à la librairie « Les Belles-Lettres » les collections similaires et bien connues que l'Association Guillaume Budé, sous les auspices de laquelle ils paraîtront désormais, y édite depuis une douzaine d'années. Devenue propriétaire de la série tout entière (dont le premier volume, épuisé, est en réimpression), la Société « Les Belles-Lettres » poursuit la publication, dont la direction continue à nous incomber, par ce quinzième volume consacré à l'*Histoire de Charles VII* de Thomas Basin.

On sait le vif intérêt de l'œuvre, que n'éclipse pas entièrement la vivante et tendancieuse *Histoire de Louis XI* sortie de la même plume. M. Samaron n'en donne pas seulement un texte amendé, grâce à l'emploi systématique du manuscrit de Göttingen — signalé à l'attention du monde savant dès 1892 par W. Meyer et surtout par L. Delisle, mais non encore utilisé — ; il y ajoute une traduction fidèle qui garde la saveur de l'original latin, sans cependant en masquer le ton volontiers guindé et solennel. Préface et commentaires sont sobres, mais précis ; ils permettent de filtrer le témoignage souvent suspect de l'évêque de Lisieux, tout en aidant, pensons-nous, à en tirer pleinement parti. Il suffira de rappeler ici les pages fameuses de Thomas sur la désolation de la Normandie et les ravages des « brigands » au temps de la domination anglaise, sur le soulèvement des paysans dans cette province en 1434-1436, sur les ruines qui s'ensuivirent, sur la prise de Pontoise par Charles VII en 1441. La traduction de M. Samaron les met désormais à la portée de tous, en même temps que son édition les restitue aux spécialistes sous une forme plus correcte.

Le tome II et dernier de l'œuvre paraîtra dans un avenir prochain et sera lui-même suivi de l'*Histoire de Louis XI*.

Louis HALPHEN.

Wallace K. FERGUSON. *Erasmi opuscula. A supplement to the Opera omnia*. La Haye, Martinus Nijhoff. In-8°, XIII-373 pages. Prix : 10 florins.

C'est une entreprise originale que de donner en 1933 un « supplément » à une édition de 1703-1706. Mais les *Opera Omnia Erasmi* de Leyde ont laissé échapper un certain nombre d'œuvres secondaires ou courtes, et c'est avec celles-là que M. Ferguson (sans empiéter sur la monumentale collection de lettres et préfaces de P. S. Allen) a construit ce volume. Quelques-unes de ces pièces ont été jadis publiées, mais sont rarissimes ; d'autres étaient restées manuscrites. C'est dire l'intérêt de cette publication.

Il s'agit d'abord de poèmes de jeunesse, sans doute écrits dès le temps où Érasme

étudiait à Steyn (d'après un ms. de Gouda) et à Deventer ; ils prouvent qu'il était déjà familier avec l'humanisme et qu'il a, plus tard, quelque peu calomnié ses premiers maîtres¹. D'autres poèmes se rapportent à son premier séjour à Oxford et déjà s'y révèlent les sentiments d'Érasme à l'égard des moines. M. Ferguson nous rend en particulier le service de nous donner une édition critique du fameux *Julius* (p. 65-124). Il fait précéder ce texte d'une introduction (p. 38-64), où il admet sans hésiter la conclusion de M. Pineau, à savoir qu'il regarde comme indiscutable l'attribution de ce dialogue à Érasme. J'ai lu son argumentation, j'ai revu celle de M. Pineau ; la force et le nombre des raisons qu'ils alignent me paraissent, je ne ferai pas de difficulté de l'avouer, impressionnants ; elles ne me semblent cependant pas de nature à supprimer tous les doutes et à entraîner la conviction ; pour prendre une de ses expressions, je ne les trouve pas « cogent ». Il n'importe : M. Ferguson nous rend un très grand service en nous donnant la liste des éditions (vingt-deux avant la fin du XVII^e siècle) et les variantes².

Puis viennent une biographie de saint Jérôme, introduction à l'édition des œuvres de Jérôme donnée par Érasme chez Amerbach et Froben en 1516, le *Dialogus bilinguium et trilinguium*, qui a d'ailleurs paru en 1519 sous le nom de Conrad Nesen (attribution défendue par O. Clemen), mais M. Ferguson est annexionniste ! La réponse à Edward Lee complète la série avec les *Acta Academiae Lovaniensis contra Lutherum* de 1520, véritable pamphlet dont Kalkoff a montré l'importance pour connaître l'évolution de la pensée érasmienne. Il semble bien que cet ouvrage anonyme a toutes chances pour être du grand humaniste, de même que le *Consilium* sur la dignité pontificale.

En somme, si toutes les pièces recueillies dans cet élégant volume ne sont peut-être pas d'Érasme, toutes appartiennent à son histoire³.

Henri HAUSER.

Jean HÉRITIER. *Marie Stuart et le meurtre de Darnley* (collection : *Les énigmes de l'histoire*). Paris, Félix Alcan, 1934. In-16, xii-320 pages. Prix : 15 fr.

Encore un livre sur Marie Stuart. Celui-ci est dédié « à Louis Bertrand... à l'historien d'Antonio Perez et Philippe II, au grand rectificateur de légendes⁴ ». Disons tout de suite que le volume vaut mieux que cette dédicace. M. Jean Héritier a voulu soumettre à un examen critique le romantisme de Dargaud, et même celui de Miguet. S'il n'a pas cru devoir faire des recherches d'archives sur un sujet à propos duquel a été publiée une masse énorme de documents, il a lu de très près non seu-

1. Cependant ses distiques latins rappellent les rimes batelées de nos rhétoriciens.

2. P. 71 (l. 156) et 82 (l. 322), il note que l'auteur a commis une erreur sur la parenté de Jules II avec Sixte-Quint, ce qui serait bien étrange si cet auteur était Érasme.

3. Le livre de M. Leonard Elliott Binns, *Erasmus the Reformer, a study in restatement*, que nous n'avons reçu que récemment, dans sa seconde édition (Londres, Methuen, 1928, petit in-8°, 135 p. ; la première édition est de 1923), reproduit des *Hulsean lectures* de 1921-1922. C'est dire qu'il n'apporte rien de nouveau. Par contre, on en trouvera dans la thèse de miss Margaret Mann, *Érasme et la Réforme française* (Paris, Champion, 1933, in-8°).

4. Cf. *Rev. histor.*, t. CLXII, p. 154-159.

lement Jules Gauthier et Martin Philippon, mais les travaux tout récents de R. H. Mahon et de Grant R. Francis. Il ne lui a manqué que la *Queen Elizabeth* de Neale, qui est d'hier.

Il a cherché, de très bonne foi, à faire de l'histoire, à écarter les légendes *pro* comme les légendes *contra*. Pour échapper aux anecdotes, ou du moins pour les réduire à leur juste mesure, il a voulu montrer que la reine d'Écosse (et l'Écosse avec elle) était le sujet d'une tragédie qui dépassait sa personne, ses amours et ses malheurs : un enjeu entre l'Angleterre et l'Espagne, plus tard entre la Réforme et la Contre-Réforme¹; même si Marie Stuart a montré une tolérance qui éveilla, tout d'abord, les soupçons de Rome aussi bien que les fureurs du prophète de Perth ; même si elle épousa Bothwell selon le rite presbytérien.

Mais quel dangereux sujet, puisque l'historien en devient trop souvent infidèle à son propos d'impartialité ! Celui-ci, après tant d'autres, semble s'être laissé ensorceler par la fille des Guises et lui adresse des apostrophes enflammées (p. 186) : « Grande princesse, vraie fille de France, par votre Lorraine, terre de Jeanne d'Arc, telle nous apparaissez-vous, en ces heures où vous croyez que vous allez mourir... » Et cela continue... Et l'on nous apprend (p. 184 et 189) que M^{me} Paule-Henry Bordeaux, pour avoir décrit les « poiriers noueux, que l'on assure être plusieurs fois centenaires », de Jedburgh, possède « une intuition de la vérité qui pourrait servir de leçon à trop d'historiens professionnels ». *Et nunc erudimini !*

M. Héritier en veut beaucoup à Michelet d'avoir mené Clio dans les alcôves. Mais il l'y suit. Il sait, de source sûre, que la reine d'Écosse, à la mort de François II (p. 3), était une « veuve-vierge ». Or, ce n'est qu'un huguenot, Regnier de la Planche, qui l'insinue. Par contre, si nous hésiterions à jurer sur la virginité d'Élisabeth et sur la pureté de ses relations, du moins les premières, avec Robert Dudley, c'est tout de même aller un peu vite en besogne que d'écrire (p. 28) : « Élisabeth avait comme amant sir Robert », de l'appeler tout de go (p. 30) : « cet amant d'Élisabeth. » Cela revient comme un refrain (p. 34, 40, 50, etc.). Mais alors, si elle était la maîtresse de Dudley, quelle hâte étrange, chez cette femme que l'on sait jalouse, à faire de son amant un mari pour la reine d'Écosse et un roi d'Écosse ? M. Neale n'est pas si persuadé que cela (p. 131-134 de son livre), et même Grant Francis écrit prudemment de Leicester (p. 78 du sien) : « Generally believed to be her lover. » Mais pourquoi se gêner avec une hérétique ?

Au contraire, Marie, femme d'État à qui seule la chance aurait manqué pour être, comme sa rivale, un personnage égal à Henri IV, aurait toujours séparé l'amour de la politique, ou du moins elle ne se serait mise à aimer follement Darnley, puis Bothwell, qu'après que ces deux maris lui seraient apparus comme politiquement nécessaires. M. Héritier admet qu'après ces précautions prises elle se serait abandonnée tout entière aux ardeurs d'un tempérament jeune et insatisfait. Passe, peut-être, pour le *long lad*. On le croira plus difficilement de Bothwell, que tout le monde lui désignait comme le meurtrier de son précédent mari. S'il n'est pas possible, à moins d'accepter les faux de Buchanan, d'établir la complicité de la reine dans la tragédie de Kirk o' Field, la conduite de Marie, surtout après le drame, reste douteuse. L'explication de ce drame reste d'ailleurs, chez notre au-

1. P. 88 : « la France écartelée entre la Contre-Réforme et l'hégémonie espagnole ». Lisez sans doute : « entre la Réforme... ».

teur, bien compliquée ; il s'agirait d'un complot qui serait à la fois catholique et protestant, anglais et écossais, tout en demeurant essentiellement féodal.

Pour l'affaire de Riccio, M. Héritier plaide résolument l'innocence. « D'où vient, Monsieur », lui eût dit cette mauvaise langue de M^{me} de Caylus, « que vous savez si bien ces choses-là ? » La lettre de Paul de Foix, qui n'était pas un ennemi de Marie (20 mars 1566, p. 119), est bien grave et ne saurait être dédaigneusement écartée.

Quelques observations secondaires. Comment peut-on, en mêlant l'Écosse à des pays aussi différents que les États scandinaves et le Brandebourg, opposer la Réforme à la « culture latine », quand le calvinisme, religion d'Écosse, est la forme éminemment latine de l'évangélisme, une sorte de fusion de l'esprit biblique, de l'humanisme et du droit romain ? Quant à la comparaison entre la révolution de Knox, celle de 1789 avec la Constitution civile, celle de 1917 en Russie et celle de 1931 en Espagne, laissons à l'auteur le mérite de ces faciles rapprochements. Disons-lui seulement que si (p. 210) les Anglais ont fort mal pris une mascarade où des satyres « secouant leurs queues et gesticulant d'une manière grotesque caricaturèrent les façons anglaises », cela s'explique par l'état d'exaspération où les mettait une facétie alors courante en France, et par où les insulaires étaient représentés comme pourvus d'un appendice, Anglais *coués*¹.

Henri HAUSER.

Henri HAUSER. *La prépondérance espagnole, 1559-1660* (collection : *Peuples et civilisations*, vol. IX). Paris, Félix Alcan, 1933. In-8°, 594 pages.

Compte-rendu critique : mais si l'on n'a pas de critique à faire ? — Vous pouvez toujours pointer les virgules qui manquent, pour prouver à l'auteur « que vous l'avez lu avec attention »... — Le beau mérite², si le livre se lit par plaisir ? — Réflexions d'un critique dans l'embarras, méditant sur le plus récent travail d'Henri Hauser : une magnifique perspective cavalière de l'histoire européenne entre 1559 et 1660 sous un titre que je n'aime pas beaucoup — mais j'y reviendrai plus loin : la *Prépondérance espagnole*.

J'ai eu l'occasion de dire déjà ce qu'étaient, dans la même collection, les pages que M. Hauser, réalisant avec M. Renaudet la plus heureuse des collaborations, consacra naguère à l'évolution politique, économique et sociale du monde européen de 1492 à 1559. Ici, d'un bout à l'autre de ce volume de 530 pages (594 avec l'Index), c'est la même maîtrise et le même talent. Qu'on veuille bien songer à la masse formidable de faits d'importance capitale qu'il convenait non pas de raconter, non

1. Pourquoi écrire *band* pour *bond* (est-ce la forme écossaise ?) et Clernaut pour Clervaut ?

2. Ce mérite surérogatoire, j'essaie tout de même de l'acquiescer en signalant l'omission, p. 215, à la Bibliographie, du remarquable livre de Léon Blanchet sur *Campanella* (Paris, Félix Alcan, 1920, in-8°), si riche non seulement pour la connaissance de Campanella, mais pour l'intelligence de toute la philosophie de ce temps. — Je ne vois pas citée, p. 196, l'œuvre capitale de Fr. Simiand, ce que je regrette à la fois en raison de sa valeur intrinsèque et pour des raisons de principe et de méthode : *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du XVI^e au XIX^e siècle*. Paris, Domat-Montchrestien, 1932. — Je m'interdis, naturellement, de signaler d'autres ouvrages ou articles que j'aurais peut-être mentionnés, mais qui n'ont rien d'essentiel. Nous avons tous nos préférences, et rien n'est plus légitime.

pas d'aligner à la suite les uns des autres, mais de retenir ou d'éliminer, de classer et d'ordonner, de faire intervenir au moment et en lieu convenables, d'affecter enfin de leur véritable coefficient d'importance relative en se tenant en garde contre ces préjugés instinctifs qui, si volontiers, nous font écrire « La politique de Richelieu » là où il convient d'étudier « La décomposition du Saint-Empire » : on se rendra compte, à la fois, de la difficulté qu'offrait un pareil travail et de la maîtrise qu'a déployée dans son exécution l'auteur : d'autant plus grande que nul, jamais, ne perçoit l'effort dans ces pages si vivantes, pleines et aérées à la fois, où se rencontre à point nommé tout l'essentiel, sans encombrement et avec, justement mesurée, cette petite part de superflu indispensable pour donner l'impression que les choses, précisément, se sont bien ordonnées comme on nous le dit, sans hâte, heurts ni conflits ; bref, qu'elles ont été simples et intelligibles comme le livre même qui les présente. Or, ceci, ce n'est pas l'adresse d'un habile. C'est le don d'un historien.

Pénétrons un peu plus avant dans l'analyse d'un beau et rare talent. Voici (p. 35), dans le chapitre intitulé *La vague mystique*, les débuts de l'Oratoire : des réunions « où des conversations édifiantes s'engageaient sur une lecture pieuse, où l'on priaît sans ordre ni formules, où l'on chantait des *laudes* un peu mignardes et qui s'achevaient parfois en pèlerinage d'église à église, en séances de chant au milieu des fidèles sous la coupole de la Minerve... ». Ainsi naît, par l'œuvre d'un saint populaire, ouvert et qui ne dédaignait pas le rire, « une bizarre congrégation qui n'avait rien d'un ordre, imperceptible cellule dans le monde chrétien, mais d'où rayonnait une telle puissance de spiritualité qu'elle devait provigner en d'autres terres et que ces louables séances musicales devaient donner naissance à une nouvelle forme d'art ». Transportés en terre romaine, nous rêvons ainsi à ces dernières éclosions du mysticisme italien, un peu frères, pas très hautes en couleurs, élégantes toujours et rehaussées de souci esthétique. Une atmosphère. Et brusquement (p. 37), du sol ardent de cette Espagne, d'où déjà étaient venus Ignace et François Borgia, surgit pour nous « la personnalité suraiguë » de sainte Thérèse d'Avila, enfermant dans le *Livre du château intérieur* son âpre terre natale — et, au pied de ce château de l'âme où Jésus, roi guerrier, fait figure de hidalgo évoquant la *huerta* perpétuellement menacée par la sécheresse, mais vivifiée par les *norias* de l'amour divin... Des pages de considérations dogmatiques sur « l'esprit de la Contre-Réforme » : à quoi bon ? Deux esquisses, sensibles, finement intelligentes, nuancées de sympathie humaine : l'évocation est faite ; à ceux qu'elle a mis en état de grâce d'achever le travail en réfléchissant et en concluant...

Partout ainsi. M. Hauser voit, et sait voir. Jamais de « portraits », au vieux sens du mot, jamais de ces grands morceaux d'apparat, où les traits du jeune homme se mêlent étrangement à ceux du barbon — où le lecteur candide est flatté de retrouver très exactement tout ce qu'il savait d'avance, sans rien de plus — ce qui serait gênant. On peut chercher : pas de Richelieu en pied, ni de Cromwell posant pour la postérité. Mais voici leurs Hautes Puissances les États-Généraux, « pièce essentielle de la politique européenne au XVII^e siècle » : sortant d'un coche d'eau, au long d'un canal, quelques bourgeois vêtus de grossière étoffe noire, qui dînent sur l'herbe de harengs et de fromage. Et voici pareillement (p. 447) Sully à Henrichemont, s'avancant « au son de la cloche, suivi de ses écuyers, de ses gentilshommes et de ses domestiques, ses gardes lui faisant la haie » : un prince parmi ses sujets. Ou encore (et que je suis content de voir remettre à sa vraie place, p. 245, la diploma-

tie capucine, « envers laquelle la renommée des Jésuites nous a rendus injustes » — ces missionnaires infatigables « qui marchaient pieds nus à travers l'Europe et jusqu'en Asie et dont la mise, la pauvreté, les manières populaires s'associaient avec une culture intellectuelle raffinée et la connaissance de la vie mondaine ». D'ailleurs, pas plus que pour les « portraits », aucun goût pour le fait divers bien cuisiné, voire bien faisandé. M. Hauser dira, par exemple, de l'assassinat d'Escovedo : « affaire purement politique » — et quel besoin, pour l'expliquer, d'évoquer des histoires d'alcôve ? « Philippe II ne pouvait tolérer que son frère voulût être, à son insu, roi d'Angleterre » ; la phrase dit tout ce qu'il convient à l'histoire de retenir. Ainsi, d'un bout à l'autre du livre, une parfaite justesse de l'expression, fille d'une parfaite netteté de la pensée. Voici, au hasard, l'œuvre de Sully, « une œuvre que l'imagination des historiens leur a fait voir trop complète » (p. 166). Voici le chant de guerre des gueux, le *Wilhelmuslied*, « ce premier exemple dans les temps modernes d'un hymne qui sert à forger l'âme d'un peuple » ; voici, dans l'œuvre mystique de sainte Thérèse, « quelques traits d'une beauté sanglante annonçant déjà Pascal » — et je cueille au passage « l'art de rassurer » de Mazarin (p. 359).

Tout ce livre, écrit avec une finesse nuancée, quand on l'a pris, on ne le quitte plus. Si « spécialiste » qu'on puisse se targuer d'être, on y découvre aux choses qu'on croit le mieux connaître des aspects nouveaux. Témoin cet aperçu (p. 95) sur la Saint-Barthélemy : « Les chefs ont été tués, c'est-à-dire des hommes d'État, des politiciens habiles à ménager de multiples intérêts, à se contenter de demi-solutions. La guerre est maintenant une révolte populaire, une révolte des communes protestantes : Montauban, Nîmes, les bourgades en nids d'aigle des Cévennes, San-cerre « dominant la Loire de sa haute et roide montagne », enfin La Rochelle : autant de nouvelles Sion et de nouvelles Samarie où le fanatisme des ministres désormais déchaînés prêche la résistance aux suppôts de Satan et la gloire des Macchabées... »

Point de bon livre sans dessein : quel est celui de M. Hauser ? Je ne crois pas le trahir en pensant qu'aux étudiants qui l'utiliseront nécessairement, au grand public cultivé qui doit le lire (sinon il se fera tort à lui-même), il a voulu montrer comment, et combien, prétendre interpréter les faits français, espagnols, italiens ou anglais en les replaçant simplement dans le cadre de la France, de l'Espagne, de l'Italie ou de l'Angleterre, c'est une duperie. Un péché contre l'intelligence.

Voilà la forte leçon, la leçon attendue, qui se dégage du livre. Ce qui frappe le plus un lecteur averti, dès qu'il a lu dix pages de M. Hauser, c'est ce souci, et ce talent, d'exposer d'ensemble, en soulignant chaque fois les liaisons et les répercussions, les événements qui se croisent et s'interfèrent non seulement d'un pays à l'autre, en Europe, mais d'un bout à l'autre du monde réellement connu des blancs d'Europe. De la politique de Richelieu, il dira (p. 300) : « C'est se condamner à ne rien comprendre à cette politique ni à l'histoire de l'Europe d'alors, que de ne pas envisager à la fois tous les théâtres, de les étudier isolément sans noter à tout instant les synchronismes révélateurs. » En faisant exactement le contraire, partout et à propos de tout, M. Hauser s'est « condamné » à tout comprendre excellemment et à nous donner l'illusion qu'à sa suite nous étions vraiment très intelligents...

Il ne s'attarde pas à ce que j'appellerai les « nettoyage critiques ». Chaque chose en son lieu. Lui, l'auteur des *Sources de l'Histoire de France*, l'homme qui de nous tous connaît le mieux, et de beaucoup, les courants et les contre-courants des par-

tis au temps des guerres de religion, leurs manœuvres, leurs mensonges intéressés, les problèmes redoutables qu'ils ont légués à notre critique, elle-même dominée trop souvent encore par des partis pris confessionnels ou politiques — il ne s'attarde point à ces procès en responsabilité qu'à propos de Vassy, de la Saint-Barthélemy, etc., les historiens de « bords » différents continuent à s'intenter, avec quelle rage et quelle furie. La Saint-Barthélemy? « Un incident français de la politique internationale » : voilà le trait de lumière. A quoi bon tout le reste? A exercer le sens critique, c'est entendu. Mais la vieille conception de l'histoire justicière — vieille, et qui ne veut pas céder — elle reçoit de ce livre aux apparences débonnaires, et qui ne s'accompagne d'aucune profession de foi, d'aucune théorie, d'aucun dogmatisme, un coup dur que je souhaiterais mortel. Car l'histoire c'est comprendre; ce n'est jamais juger.

Un livre d'histoire européenne dans toute la force du terme : voilà en vérité ce que M. Hauser nous apporte aujourd'hui. L'interaction perpétuelle, l'intrication des faits nationaux comme des faits spéciaux — voilà la grande leçon que son livre apporte à tous ceux qui en ont besoin : et qui de nous n'a besoin d'être confirmé dans ses bonnes volontés? Le poids des préjugés personnels est si lourd, celui des routines scolaires si écrasant! Des « ensembles » comme celui qui s'intitule *L'arrêt de la croissance espagnole (1576-1689)* et qui réunit, pour les éclaircir les unes par les autres, des séries d'événements étiquetées tour à tour : « la naissance des Provinces-Unies (1576-1583) », « les convulsions de la France (1576-1581) », « les débuts de l'empire anglais (1576-1583) », « l'Islam Maghrébinn et la question portugaise (1574-1585) », « la guerre anglo-espagnole (1583-1585) » et « la crise dynastique en France (1581-1589) » sont, rien que par leur structure, des modèles incomparables de ce qu'il convient de faire, si on veut enfin sortir des vieilles ornières. Il est amusant de comparer un tome du Lavis et Rambaud avec ce volume d'une collection qui, à bien des égards, semble faite pour rejeter dans l'ombre ce précurseur, d'ailleurs en son temps plein de mérites. Tout ce qui marque la substitution du plan européen au plan strictement national représente, ou à peu près, la marge de profit net qu'en quarante ans l'histoire a su réaliser.

Des objections? Je disais en commençant que je n'aimais pas beaucoup le titre. La *Prépondérance espagnole* annonce la *Prépondérance française*, qui sera l'objet du volume suivant, et à celle-ci succédera la *Prépondérance anglaise*. Soit. Je remarque seulement que le chapitre I du livre I s'intitule (à juste titre) *L'apogée de l'Espagne*. Apogée : donc la décadence est proche dès la première page d'une étude de « prépondérance ». En fait, le chapitre I du livre II décrit déjà l'*Arrêt de la croissance espagnole (1576-1589)*. Le chapitre III du livre III annonce la *Défaite de l'Espagne (1642-1660)*. J'ajoute : le livre IV tout entier est consacré aux transformations matérielles et spirituelles des sociétés européennes du début du XVII^e siècle à 1660. Mais je lis : Galilée, Bacon, Descartes — et ce ne sont point, sauf erreur, des Espagnols. Je lis même : François de Sales, le Jansénisme, les Églises protestantes, la Sorcellerie... — Espagne?

Ces titres proclament un *Politique d'abord!* sur quoi j'aurais bien des réserves à faire. Elles ne s'adressent pas à M. Hauser, naturellement, qui a tiré le meilleur parti de l'espace qui lui était dévolu et qui a orienté son volume dans le sens même de la collection. Mais que, pour un livre de cette sorte, la base politique soit vrai-

ment étroite — le souci même que dans tout ce livre (le quatrième) l'auteur a manifesté de passer en revue les divers éléments de la civilisation matérielle et morale des peuples dont il s'efforce de reconstituer l'action — ce souci en témoigne assez nettement. Seulement, il faut bien avouer que cet exposé (nous le notions d'un mot à l'instant même) s'accommode mal du cadre politique et du titre même, tout politique aussi, qui a été adopté par les directeurs de la collection. Puis-je ajouter quelque chose d'un peu plus particulier? C'est à l'extrême fin du livre II, intitulé *La maîtrise des mers*, et alors qu'on a lu au livre I toute l'histoire de la Réforme catholique et de l'hégémonie espagnole, qu'on rencontre pour la première fois un exposé des conditions économiques de l'histoire du xvi^e siècle dans sa seconde moitié : problème de la cherté, tentatives de réforme monétaire, renversement des valeurs sociales, avènement du mercantilisme. Peut-on vraiment s'accommoder sans résistance d'un tel parti? Il me semble pour ma part que, ne me proposant pas d'étudier l'économie des années 1559-1598 pour elle-même dans un livre intitulé *La prépondérance espagnole* — car il n'y a pas de « prépondérance espagnole » dans ce domaine international de la finance et de l'économie — j'aurais présenté tout d'abord les faits que je retenais comme utiles à mon dessein, en brossant une sorte de tableau général des conditions économiques générales de toute l'histoire européenne à cette époque. Monarchie de Philippe II, colosse aux pieds d'argile. La banqueroute, voilà ce qui paralyse l'effort du roi Catholique ; voilà ce qui porte une série de coups mortels à ses desseins. Mais monarchies de toute l'Europe : elles sont logées à la même enseigne. Une grande politique, qui suppose des ressources d'argent énormes et, pour la faire, les ressources les plus médiocres. Par ailleurs, la hausse des prix, la cherté de la vie, les conséquences qu'engendrent ces phénomènes un peu partout, les changements de structure qui en résultent dans les divers pays : voilà ce qui explique, pour une large part, les mouvements intérieurs plus ou moins synchroniques que nous enregistrons dans les États européens. Commençons par le dire¹. Commençons par exposer ces *conditions* : je répète le mot à dessein, et je le souligne. Car il ne s'agit pas, dans ma pensée, d'opérer une réduction arbitraire de tous les faits humains à l'économique ; il ne s'agit pas de proclamer le primat de celle-ci ; il ne s'agit pas de montrer dans les faits économiques les « causes » de toutes les transformations, politiques, juridiques, philosophiques, littéraires, religieuses, etc., qui s'opèrent en Europe au cours de la seconde moitié du xvi^e siècle. Il s'agit, à la fois pour orienter le lecteur et pour éviter les redites, d'opérer une première mise en place d'ensemble au seuil d'un livre nettement orienté vers la politique — de par son titre même. Orientation tout à fait légitime. A une condition : c'est que ni ceux qui impriment à leur travail cette orientation, ni ceux qui bénéficient des résultats de ce travail ne traduisent Histoire politique par Histoire tout court ou Histoire générale. Tout deviendra bien plus facile le jour où nul ne se méprendra plus sur ce point capital.

Lucien FEBVRE.

1. Voir ce que j'ai dit à ce sujet, beaucoup plus longuement, dans mon étude : *De l'histoire-tableau, essai de critique constructive*, publiée dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, t. V, 1933, p. 267-281.

I. E. W. VEALE. *The great red book of Bristol*. Introduction. T. I : *Burgage tenure in mediæval Bristol*. Public. de la « Bristol record Society », 1931. 344 pages. T. II : *Text*. Ibid., 1933. 287 pages.

II. E. E. BUTCHER. *Bristol Corporation of the Poor. Selected records, 1696-1834*. Ibid., 1932. 196 pages.

I. — M. Veale, maître de conférences de droit à l'Université de Bristol, a obtenu le grade de docteur à celle de Londres par une thèse remarquable sur la « tenure en bourgage ». Le sujet était bien choisi : nettement limité dans l'espace et dans le temps, il touche au problème toujours actuel des origines des institutions urbaines, ainsi qu'à la condition des personnes et des terres. Très au courant des travaux publiés en Angleterre depuis Maitland sur le sujet, il a, en outre, tiré un excellent profit des documents tirés par lui à la fois des archives locales et des principaux fonds du P. Record Office.

Malgré d'irréparables lacunes, Bristol possède encore de belles archives, où l'on trouve les charters émanant de la royauté¹, les deeds ou actes privés, les *Proceedings and Memoranda*, registres où sont consignées les délibérations et ordonnances de l'administration municipale. C'est à cette dernière série qu'appartient le *Livre rouge*, base fondamentale du présent ouvrage. Au P. R. O., M. Veale a fait de fructueuses recherches dans les fonds de la Cour des plaids communs, du Banc du roi et de l'Échiquier. Ces documents ont été par lui mis en œuvre avec une intelligence et une précision auxquelles il faut tout d'abord rendre hommage. Les extraits qu'il en donne au cours de la présente Introduction paraissent, autant qu'on peut le dire en l'absence de tout moyen de contrôle, avoir été exactement lus et compris. Tout au plus pourrait-on signaler des fautes de lecture ou des erreurs d'impression ; mais le cas est fort rare. Mon seul reproche porte sur la ponctuation. Sans doute, celle des originaux est en général arbitraire ; mais la supprimer totalement est un procédé peu scientifique et qui nuit à leur intelligence immédiate. Contre un principe généralement appliqué outre-Manche, il n'y a rien à faire.

Le sous-titre de l'Introduction : *Burgage tenure in mediæval Bristol*, indique nettement le contenu du livre. L'auteur étudie la condition des personnes et des terres à Bristol à partir du moment où la « ville », étant devenue un « bourg », tend à échapper et échappe, par de continuels efforts, à la condition qui fut d'abord celle des habitants du dehors, agriculteurs pour la plupart, encore soumis aux coutumes séculaires du servage, à l'autorité du seigneur qui, dans l'espèce, était le comte de Gloucester. A quel moment la ville, qui s'était formée au confluent d'un puissant cours d'eau, l'Avon, et d'un petit affluent, le Frome, est-elle devenue un bourg avec une administration autonome ? M. Veale n'a pu le dire, faute d'indications certaines. On sait cependant que, depuis le XI^e siècle, il y eut là un lieu habité où le seigneur possédait un château fort et dont le Frome et l'Avon étaient les limites, dépassant même celles du comté de Gloucester. Le bourg en était le port, destiné à prendre un développement rapide, notamment par de continuelles relations commerciales avec l'Irlande. Au XII^e siècle, Bristol était déjà la seconde

1. Voir les *Bristol Charters, 1166-1373*, déjà publiées par Miss Harding (cf. *Rev. histor.*, t. CLXII, p. 340).

ville de l'Angleterre, juste après Londres, que Bristol considérait comme un « bourg parent ». Comme ces deux grands ports ne se faisaient concurrence ni sur terre ni sur mer, ils ont pu conquérir peu à peu leurs libertés sans heurt.

Après ce rapide exposé sur les origines de la ville et du bourg (on l'a aussi dit la « cité », bien que Bristol n'ait jamais été le siège d'un évêché), M. Veale étudie de près la condition des terres et des personnes : d'abord la distribution des terres (*devise*) qui s'opéra soit après décès, soit « inter vivos », en respectant les droits de la femme et des enfants. Il montre comment s'effectuait l'aliénation des immeubles vendus à prix d'argent (*finés*), quels étaient les servitudes et « incidents » qui grevaient encore la propriété urbaine, par exemple les contributions dues au roi, soit pour les terres tenues en « free burgage », soit après décès du tenancier, par l'*inquisitio post mortem*. Il explique certains termes particuliers à la langue judiciaire : les terres *lan-gable* qui étaient tenues en « free burgage », la *tyna castri*, taxe levée sur la bière et qui devait en principe servir à l'entretien du château royal. Les redevances perçues au nom du roi étaient consignées sur des feuilles de parchemin appelées *feet of fines*, dont le talon était conservé aux archives de la ville.

La seconde partie de l'Introduction présente un intérêt surtout archivistique. Elle contient, en effet : 1° la liste chronologique (*calendar*) des actes concernant les taxes levées sur les maisons et boutiques de la ville, et l'analyse détaillée des *feet of fines* ; 2° celle des actes privés et pièces officielles constatant le transfert des propriétés. Dans ce tableau sont indiquées, après le nom du propriétaire (*lessor*) et de l'acquéreur (*lessee*), les conditions stipulées dans les contrats de vente et d'achat. Là, on saisit sur le vif le mécanisme de la vie sociale dans un bourg privilégié. — Deux tables terminent le volume : l'une des noms propres, ce qui va de soi ; l'autre, plus immédiatement utile, des noms de choses et des institutions, qui constituent l'armature même de l'ouvrage.

Le volume de *Textes* contient des documents appartenant surtout aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, bien qu'on y trouve l'Enquête de 1285, très importante pour l'histoire de la ville. En réalité, c'est seulement à partir de 1376 qu'ils présentent une suite continue et organique ; ils prennent une importance particulière au temps de la guerre avec la France depuis 1451 jusqu'à la trêve de 1475. Deux manuscrits ont été utilisés, permettant à la fois de contrôler les textes et de compléter la série des documents.

En premier lieu viennent les sauf-conduits et licences concernant les relations commerciales. La police des mers était, en effet, de tout temps, abandonnée aux entreprises individuelles. Réglementée pour la première fois en 1435, puis en 1442 et en 1450, elle n'eut aucun effet utile tant que dura la guerre, et l'on dut se contenter de sauf-conduits individuels¹. Infinitement plus nombreuses et d'une application immédiate sont les ordonnances municipales concernant le commerce et les industries locales. De ces dernières, l'énumération qu'on trouve en tête du livre est singulièrement instructive. Ce sont les cuisiniers, qui ne furent jamais organisés en guildes comme à Londres, et dont les prix restèrent par conséquent livrés à l'arbitraire ; — les marchands de poisson, dont la vente à la criée était, au contraire, toujours réglementée ; des associations mutuelles se chargeaient d'acheter le poisson en gros pour le revendre à meilleur marché aux gens de la ville ; — les boulan-

1. Un type de ces sauf-conduits est publié *in extenso* à la p. 8 du présent volume.

gers, chez qui la vente, la qualité, le prix étaient surveillés de près ; — les brasseurs et taverniers ou cabaretiers. Puis viennent les différentes classes de la société : d'abord les bourgeois, qui obtiennent leur haute situation, ce qu'on appelait la « liberté urbaine », par voie d'achat, d'apprentissage, de naissance ou de mariage. Au-dessous d'eux sont les « portmen », habitants ou étrangers, dont les privilèges sont peu à peu limités au profit de l'aristocratie bourgeoise et de la guilde marchande. Les ouvriers et apprentis appartiennent à des guildes particulières, où l'on trouve celle des forgerons, des maréchaux ferrants, des couteliers et des serruriers ; celle des fabricants d'arcs et de flèches ; celle des foulons et dégraisseurs ; celle des tondeurs d'étoffes fabriquées dans la ville ; enfin, celle des tailleurs, cordonniers et orfèvres. La police dirige le nettoyage des rues, surveille les prostituées, interdit le port des armes de guerre, la circulation pendant la nuit, à moins de porter des lanternes. Les textes nombreux qui nous renseignent abondamment sur tous ces points de la vie sociale sont rédigés d'abord surtout en français, puis, à partir de la page 150, en anglais. N'oublions pas de mentionner de fréquents renvois aux « libertés » de Londres, que Bristol s'efforçait d'obtenir par de fréquentes pétitions. Ses relations commerciales avec Bayonne sont maintes fois mentionnées dans les textes¹. — Un glossaire est réservé pour le tome II et dernier.

II. — Le volume de documents choisis concernant la « Corporation des Pauvres » à Bristol est dû à Miss BURCHER, professeur d'histoire à l'Université. L'initiateur et l'animateur de cette institution charitable fondée en 1696 est un certain John Cury, marchand et philanthrope. Il venait de publier un Essai sur la situation du commerce, des pauvres et des impôts en Angleterre², où il combattait un redoutable fléau, celui de la mendicité ; car, disait-il non sans ironie, « un mendiant se donne plus de peine qu'un honnête homme dans ses affaires », et il voulait encourager les jeunes à gagner leur vie par le travail. La loi qu'il finit par obtenir en 1696 avait pour but de créer une « manufacture » pour les pauvres et, pour moyen, une association unissant en un seul corps les représentants élus des dix-sept paroisses de la Cité, plus le château, qui en constituait le dernier membre. Cette corporation avait un fonds commun pour assister et employer les pauvres ; l'administration en était confiée à une *Court of guardians* composée du maire, des aldermen et de quarante-huit gardiens élus, chaque habitant devant fournir une contribution hebdomadaire de 1 d. ou plus. La corporation prendrait à sa charge les pauvres de la Cité de tout âge, sauf ceux qui seraient déjà secourus par des charités privées. Elle avait le droit de faire arrêter les fripons et les vagabonds et de les astreindre, pendant une période de trois ans au plus, à un travail obligatoire, de contraindre les pauvres secourus par les paroisses à vivre dans les « hospitals » des paroisses ; les enfants y seraient gardés jusqu'à seize ans pour y apprendre un métier.

Une des premières mesures prises par les gardiens fut d'organiser deux maisons de travail forcé (*work houses*), l'une pour les garçons, l'autre pour les femmes et filles. En principe, le produit du travail exécuté par ces détenus devait être employé uniquement pour la marche de l'œuvre ; mais, de bonne heure, les gardes y

1. On regrette de n'en pas trouver la mention dans les tables, parce qu'il n'y a pas d'index pour les noms de lieu.

2. *Essay on the state of England in relation to its trade, its poors and its taxes* (1695 ; nouv. édit. remaniée en 1745).

virent une source de revenus pour la Cité, et bientôt le travail, considéré comme une affaire industrielle, alterna avec le travail considéré comme moyen d'éducation. On aboutit ainsi à des conséquences désastreuses : les enfants, tout comme les adultes, furent condamnés au travail forcé devenu rapidement rémunérateur. L'apprentissage négligé, il n'y eut plus d'ouvriers qualifiés ; les uns furent employés à casser des cailloux ; d'autres furent enrôlés pour coloniser la terre de Van Diemen. Puis, au *work house* vinrent s'ajouter un hôpital pour les malades et les infirmes, une maison de retraite pour les vieillards, etc. A ces tâches nouvelles, les gardes ne pouvaient suffire. Des documents utilisés par Miss Butcher prouvent qu'au début du XIX^e siècle le paupérisme et le vagabondage avaient augmenté dans des proportions considérables. Parmi les vagabonds, la majorité était d'ailleurs des Irlandais. Il était temps que la loi générale de 1834 vint mettre fin à un régime néfaste qui sévissait d'ailleurs dans la plupart des villes anglaises.

Une trentaine de pages ont suffi à Miss Butcher pour résumer la masse de faits irrécusables tirés des archives. Les documents eux-mêmes occupent toute la fin du volume, qui fait honneur, lui aussi, à la collection de la Record Society.

Ch. BÉMONT.

L. LAURSEN. *Danmarks-Norges Traktater*. T. IX : 1690-1693. Copenhague, G. E. C. Gad, 1933. In-4^o, vii-684 pages. Prix : 15 Kr.

Le tome IX de la collection des traités du Danemark et de la Norvège publiée par L. Laursen est digne de ceux qui l'ont précédé. Le texte de chaque traité y est précédé d'une introduction dans laquelle sont résumées avec le plus grand soin les négociations qui ont conduit à sa signature. Ces introductions représentent certainement plus des deux tiers du volume. Il constitue donc une histoire détaillée de la diplomatie danoise de 1690 à 1693. D'excellentes tables (dont l'une est en français) facilitent les recherches dans cet admirable instrument de travail.

En 1688, quand Louis XIV allait attaquer l'Empereur, Christian V était son allié. Le roi de France s'efforça alors de lui persuader de conclure une alliance avec la Suède et l'envoyé danois à Stockholm reçut l'ordre d'engager la négociation ; mais le gouvernement suédois lui objecta qu'il fallait auparavant que le Danemark rétablît le duc de Gottorp dans la situation à laquelle il avait droit d'après la paix du Nord. Le péril où se trouvait Louis XIV empêchant de compter sur son secours, et le Brunswick-Lunebourg étant toujours hostile, le Danemark dut conclure en août 1689, à Altona, un arrangement qui donnait satisfaction au duc de Gottorp et à la Suède. Christian V voulut à son tour utiliser cet accord pour sortir de sa situation périlleuse en renouvelant avec la Suède le traité d'alliance du 27 septembre 1679 ; il essaya même d'y faire joindre un traité pour la protection des navires marchands des deux parties, menacés par la déclaration du blocus de toutes les côtes françaises qu'avaient publiée l'Angleterre et les Pays-Bas ; mais les Suédois, finalement, se refusèrent à un accord sur ce point à cause des promesses qui leur étaient faites par ces deux puissances. Le Danemark dut aussi consentir à laisser éliminer du traité d'alliance tout ce qui pouvait constituer une menace contre elles. Le traité, ainsi mutilé par ces modifications, fut paraphé à Stockholm le 1^{er} février 1690.

Pendant ces négociations, d'autres avaient eu lieu pour un traité d'alliance du Danemark avec l'Angleterre et les Pays-Bas, mais Christian V sut les traîner en longueur ; il refusa de s'engager à fournir un secours pendant les hostilités. Le traité paraphé le 3 novembre n'eut qu'un caractère défensif et la ratification fut retardée jusqu'à la conclusion d'un nouveau traité de commerce et de satisfactions à fournir par les Pays-Bas au sujet de leurs dettes envers le Danemark. C'est pourquoi il fut ratifié par Christian V seulement le 29 décembre 1696 ; les Pays-Bas l'imitèrent le 1^{er} février 1697 et le roi d'Angleterre le 23 avril 1697.

L'Angleterre et les Pays-Bas continuant d'entraver le commerce avec la France, la Suède et le Danemark conclurent, le 10 mars 1691, un traité fort peu efficace pour la protection de leur commerce maritime.

Enhardi par ce rapprochement avec son plus redoutable voisin, Christian V signa le 17 suivant un traité de neutralité avec la France. M. Laursen consacre quarante-trois pages en texte serré à analyser les négociations préparatoires. Cette neutralité du Danemark fut ensuite reconnue dans les traités des 20-30 juin 1691, conclus avec les Pays-Bas au sujet des vaisseaux danois et norvégiens pris par les corsaires néerlandais, le commerce dans la Baltique et celui avec la France. Mais cette neutralité n'était pas complète, car Christian V qui, par le traité du 15 août 1689, avait mis un corps de troupes de 7,000 hommes au service de l'Angleterre, s'engagea, par celui du 15 mars 1692, à mettre au service de l'Empereur un régiment à pied et un à cheval à titre de contingent dû par lui pour les fiefs qu'il possédait dans l'Empire. La prise de possession du Lauenbourg par le duc Georg-Wilhelm de Celle en 1689 et les prétentions de son frère et héritier Ernst-August de Hanovre à un neuvième électorat ayant irrité Christian V, il conclut le 5 avril 1692 un traité d'assistance avec les ducs de Wolfenbüttel. Un traité du 11 avril suivant eut pour but de régler des difficultés au sujet de l'île Saint-Thomas et du recrutement du corps de troupes prêté au roi d'Angleterre. Le 21 juin 1692, l'alliance dano-brandebourgeoise du 31 janvier 1682 fut prolongée pour dix ans. Le 8 décembre suivant, Christian V s'entendit avec l'évêque de Munster et les ducs de Saxe-Gotha et de Wolfenbüttel pour s'opposer à la création d'un neuvième électorat en faveur du Hanovre (renouvelé le 14 mars). Vinrent ensuite (1^{er} mars 1693) un traité de subsides avec Louis XIV (son texte est précédé d'une introduction de trente-huit pages) ; le 3 suivant, un traité d'alliance pour trois ans avec l'électeur de Saxe, qui s'y décida à raison de ses prétentions sur le Lauenbourg. Le même jour, une alliance défensive fut conclue entre le Danemark et le landgrave de Hesse-Cassel, hostile à l'idée d'un électorat pour le Hanovre. Rassuré par ces alliances, Christian V s'engagea, le 26 mars, à faire le siège de la forteresse de Ratzebourg et à expulser les troupes du Brunswick-Lunebourg du duché de Saxe-Lauenbourg ; en revanche, Louis XIV lui promit un subside de 300,000 lb. En août, les troupes danoises commencèrent les hostilités, mais Guillaume III, l'Empereur, le Brandebourg et la Suède s'entremirent. Le 29 septembre, enfin, les maisons de Brunswick-Lunebourg-Celle et Hanovre s'entendirent pour raser les fortifications de Ratzebourg, tout en conservant la possession du Lauenbourg jusqu'à ce que le Conseil Impérial eût décidé à qui il devait appartenir par héritage. L'attaque de Ratzebourg n'ayant pas eu lieu dans les délais fixés par le traité du 26 mars, Louis XIV refusa de payer les subsides stipulés et, le 1^{er} octobre, Christian V, pour dédommager les ducs de Brunswick-Lunebourg-Wolfenbüttel de la

perte qui en résultait pour eux, s'engagea à leur payer une pension annuelle de 100,000 rixdales tant qu'ils seraient obligés de maintenir sur pied le grand armement occasionné par cette affaire.

On voit le grand intérêt que présente l'œuvre de M. Laursen non seulement pour l'histoire des pays du Nord, mais aussi pour celle de notre pays.

Émile LALOY.

Jean POMMIER. *La jeunesse cléricale d'Ernest Renan*; Saint-Sulpice. T. I. Paris, Les Belles-Lettres, 1933. In-8°, 712 pages.

Id. *Travaux de jeunesse, 1843-1844*. Ibid., 1931. In-8°, 268 pages. (Thèses de doctorat ès lettres).

L'importante thèse de M. Pommier n'est qu'une partie de l'ouvrage qu'il se propose de consacrer à la « jeunesse cléricale » d'Ernest Renan ; elle se rapporte à la première année de son séjour à Saint-Sulpice (1843-1844). Elle repose sur une documentation presque entièrement inédite, car l'auteur a utilisé principalement les papiers de Renan, qui sont conservés, pour la plupart, à la Bibliothèque nationale et qui comprennent essentiellement la correspondance, des notes de cours et des travaux de jeunesse.

On est confondu du labeur fourni par le jeune séminariste ; on admire aussi la force et la pénétration de cette intelligence, remarquable déjà par l'esprit critique, comme par le don de l'observation psychologique et l'aptitude à saisir les idées générales. Il y a donc là un chapitre très intéressant de l'histoire d'un grand esprit. Mais, en même temps, la thèse abonde en données précieuses sur l'histoire des hautes études religieuses dans la première moitié du XIX^e siècle. Les notes de Renan nous font, en quelque sorte, assister aux cours qui se donnaient à Saint-Sulpice, nous en font voir le fort et le faible. Notre séminariste tira bon parti de cet enseignement, qui peut nous paraître rébarbatif, mais qui, dans l'ensemble, était vraiment sérieux et devait être des plus utiles, par ses défauts comme par ses qualités, au futur historien des origines du christianisme. Le plus remarquable des professeurs de Saint-Sulpice semble avoir été l'abbé Le Hir, le professeur d'hébreu, à qui Renan dut beaucoup, auquel il garda une grande reconnaissance, mais qui, à entendre M. Pommier, était dénué de véritable originalité.

En tout cas, l'élève devait faire honneur au maître, comme on en peut juger par ses études sur les psaumes, que M. Pommier a publiées dans sa thèse complémentaire. On voit aussi que Renan n'est pas un disciple disposé à « jurare in verba magistri ». Dans ses notes, maintes remarques témoignent de sa liberté d'esprit. Les *Observations et faits psychologiques*, publiés aussi dans la thèse complémentaire, marquent son aptitude pour une méthode psychologique toute positive. Quant à ses homélies et à ses plans de sermons, ils prouvent de moindres dons pour l'enseignement religieux et la direction spirituelle.

S'appuyant sur ces indices, et sur bien d'autres encore, M. Pommier se croit donc autorisé à affirmer que, dès sa première année de séminaire, Renan « croyait mal et fort peu ». Si finalement il quitta l'Église, ce ne fut pas absolument l'effet d'une crise religieuse ; depuis longtemps, il semble qu'il ait mis en balance les avantages

et les inconvénients d'une carrière ecclésiastique, en vue de la vie studieuse qui était son idéal. « Les maisons religieuses », dit l'auteur, « ne sont pas pour lui des instituts spirituels où s'exerce la milice du Seigneur, mais des pensions confortables, auxquelles sont parfois annexés des cours utiles, comme celui de M. Le Hir. » Voilà une vue assez nouvelle, qui semble bien se dégager des innombrables documents exhumés par M. Pommier. Celui-ci montre aussi avec finesse que bien des traits du caractère de Renan se dessinent dès ces années d'apprentissage et s'expliquent en partie par sa « jeunesse cléricale ».

Henri SÉE.

Tsarskaja diplomatia i parizskaja Kommuna 1871 goda (La diplomatie tsariste et la Commune de Paris de 1871). Léningrad, 1934.

On vient de publier à Léningrad un recueil de documents inédits ayant trait à la correspondance que des diplomates russes ont échangée entre eux ou adressée à l'empereur Alexandre II au sujet de l'insurrection de Paris en 1871. Le rédacteur de cet intéressant recueil, l'historien Friedland, a muni le volume d'une préface substantielle et de nombreuses annotations fort instructives qui seront d'un grand secours à quiconque voudra utiliser les documents en question.

On y trouve surtout des relations et des lettres des ambassadeurs de l'empire, envoyées par courriers diplomatiques, par des personnes de confiance ou, exceptionnellement, par la poste. Il faut signaler aussi certaines relations de Gorčakov adressées au tsar, des lettres de Westman, l'aide de Gorčakov, adressées au chancelier, de curieuses annotations que le crayon impérial a tracées en marge des relations, etc. Les relations des ambassadeurs venaient soit de France, soit de divers autres pays : les diplomates russes savaient fort bien avec quelle anxiété l'empereur suivait les événements révolutionnaires de Paris et s'efforçaient de leur mieux à satisfaire sa curiosité. Le baron Brunnow à Londres, d'Oubril à Berlin, Novikov à Vienne, Kotzebue en Saxe cherchaient à compléter les renseignements fournis par Okounév, secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris (l'ambassadeur, comte Orlov, ne fut nommé qu'en automne 1871). Okounév écrivait d'abord de Bordeaux, ensuite de Versailles ; il ne revint à Paris qu'après la semaine sanglante de mai 1871. Le recueil contient, en outre, quelques matériaux extraits des relations du marquis de Gabriac, chargé d'affaires français à Saint-Pétersbourg, adressées à Jules Favre, interceptées et déchiffrées par les agents du gouvernement russe. Le premier document publié dans le volume date du 12 janvier 1871, le dernier du 21 novembre de la même année, mais la grande majorité des pièces se rapporte, bien entendu, aux mois de mars-juin. A eux seuls, les documents d'archives mis ainsi pour la première fois à la disposition des historiens, abstraction faite de l'appareil scientifique, occupent 187 pages du volume (p. 29-216).

Ce qui ressort en premier lieu des documents publiés c'est l'appui actif qu'Alexandre II a prêté au gouvernement de Thiers pour obtenir de Bismarck la libération anticipée des prisonniers de guerre français, dont ce gouvernement avait besoin pour venir à bout de la Commune. De tous les souverains de l'Europe, c'était Alexandre II qui craignait le plus la Commune et son succès éventuel. Toute mesure qui lui semblait être une concession aux insurgés l'affligeait profondément.

C'est ainsi qu'en marge d'une relation d'Okounev, où celui-ci laisse entendre que Thiers consentirait peut-être à faire les élections municipales (peu après le 18 mars), l'empereur note de sa main : « Ce ne sera qu'un prétexte de plus pour les troubles. » « M. Thiers », mande Okounev, « a ajouté qu'il s'est décidé à employer des mesures rigoureuses. » « Nous ne nous en sommes pas encore aperçus », commente amèrement le tsar (26 mars 1871). Mais une dizaine de jours plus tard, Thiers commence à gagner dans l'opinion de l'empereur qui, derrière les murs du Palais d'hiver, sent vivement la portée menaçante des événements de Paris. « M. Thiers », écrit Bloudov de Bruxelles, « estime nécessaire d'assumer la présidence. Est-ce ambition ou un véritable renoncement au nom de l'avenir de son pays ? » « Je pense qu'il y a là de l'une et de l'autre », répond Alexandre II en marge de la relation. Dans l'ensemble, les diplomates tsaristes se montrent très satisfaits des républicains de l'époque. « Jules Favre a déclaré qu'il se repent de ses anciennes illusions et erreurs. Il croyait autrefois à la liberté. A présent, il reconnaît que les Français sont incapables d'en jouir », annonce triomphalement d'Oubril à Gorçakov. De son côté, le marquis de Gabriac fait entrevoir à Jules Favre le fantôme terrifiant de la Commune se répandant à travers le monde. Si grande est la panique dont est saisi le chargé d'affaires français qu'il va chercher ce fantôme jusque dans... un pogrome anti-juif : « Des troubles ont éclaté à Odessa qui eurent pour prétexte les Pâques juives... Les Israélites ont jugé l'occasion favorable pour proclamer une manière de Commune » (16 avril 1871). L'ignorance traditionnelle des diplomates de l'époque en ce qui concerne la Russie apparaît ici sous une forme qui frise le ridicule.

Cependant, la Commune tenait bon et le tsar s'énervait de plus en plus. « Voici déjà des semaines que nous en entendons parler », note-t-il, avec une irritation évidente, en regard d'une communication d'Okounev annonçant que Thiers espère bientôt écraser la Commune (23 avril). Il mettait cependant son espoir en Thiers et affirmait personnellement à Gabriac qu'il souhaitait chaleureusement que le gouvernement français se consolidât. C'est ce que déclarait aussi Gorçakov, selon lequel la Commune était pour la France un malheur pire que toute la guerre de 1870-1871 (*sic* !). Entre temps, de nouvelles troupes, revenues de captivité, ne cessaient de grossir les rangs des Versaillais. Thiers connaissait fort bien le rôle joué en l'occurrence par le gouvernement impérial : « Dites, je vous prie, au prince (Gorçakov) », écrit Jules Favre à Gabriac, « que je lui suis, de mon côté, infiniment reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour nous et qu'il peut être sûr de ne pas obliger des ingrats. Donnez-lui en même temps l'assurance qu'en nous aidant, il contribue au rétablissement de l'ordre en Europe. Chaque jour m'apporte la certitude que le mouvement de Paris est cosmopolite » (3 mai). C'est ce que Gorçakov et Alexandre II comprenaient fort bien ; les commentaires de Jules Favre ne leur apprenaient rien.

Les relations d'Okounev, qui notent au jour le jour les détails de la « semaine sanglante », sont d'un intérêt capital ; signalons encore quelques données intéressantes relatives aux dernières étapes des négociations entre Thiers et Bismarck, etc. Mais une notice nécessairement brève ne saurait épuiser la richesse documentaire de cette nouvelle publication de nos Archives centrales, sur laquelle nous avons voulu attirer l'attention des savants français.

Eugène TARLÉ.

Charles ANDLER. *La vie de Lucien Herr, 1864-1926*. Paris, Rieder, 1932. In-8°, 336 pages. Prix : 30 fr.

Lucien HERR. *Choix d'écrits*. Ibid., 1932. 2 vol. in-16, 282 et 292 pages. Prix : 30 fr.

La vie de L. Herr, le dernier ouvrage qu'aura publié Charles Andler, est d'un intérêt passionnant, bien qu'il s'agisse d'un homme qui n'a occupé aucune grande situation officielle et qui n'a laissé que très peu d'écrits. Mais Lucien Herr, qui « a mis à se cacher tout le soin que d'autres dépensent hâtivement à se faire connaître », a exercé en fait une action considérable en divers domaines ; puis, c'était un grand esprit, une âme noble, un cœur généreux et tendre. Nul n'était plus capable de peindre cette attachante figure que son vieil ami Andler, un des meilleurs témoins de sa vie.

Avec un charme pénétrant, l'auteur décrit les diverses phases de la carrière de cet homme qui s'est toujours « refusé à parvenir ». C'est d'abord l'enfance en Alsace, puis les années d'apprentissage à l'École normale. Ses maîtres et ses camarades sont frappés de ses dons intellectuels, de sa puissance de travail, de la fermeté de son esprit. On peut juger de sa précoce maturité par les notes si pénétrantes d'un voyage d'études accompli en Allemagne, à l'âge de vingt-trois ans, et aussi par les fragments d'un ouvrage sur « le progrès intellectuel et l'affranchissement », qui n'a jamais paru, mais dont Andler a retrouvé les notes. Très jeune, il méditait un grand ouvrage sur Hegel, qui non plus n'a jamais été élaboré ; on ne peut juger l'intérêt qu'il aurait présenté que par quelques notes et par l'excellent article *Hegel*, publié dans la *Grande Encyclopédie*.

Toute son ambition fut cependant d'être nommé bibliothécaire à l'École normale supérieure et de le rester, puisqu'il n'a pas quitté ce poste de 1888 à 1926. Étonnant bibliothécaire, il enrichit son dépôt non seulement par le nombre de ses acquisitions, mais par le choix raisonné qui présidait à ces acquisitions. Pour accomplir aussi admirablement une œuvre aussi utile, il fallait les connaissances vraiment encyclopédiques de Herr, sa faculté de discerner d'un coup d'œil les bons ouvrages, dans tous les ordres de sciences. Mais il ne limitait pas son rôle à l'acquisition et à la distribution des livres ; il fut, pour les élèves de l'École et pour les anciens élèves, un admirable directeur d'études, un initiateur et excitateur intellectuel.

Cependant, les livres n'étaient pas tout pour lui ; il ne s'intéressait pas moins aux hommes, à la vie, au mouvement politique et social. Adhérant de bonne heure au socialisme, il a écrit d'excellents articles, dans le *Parti ouvrier* d'Allemagne, et il semble qu'il ait contribué fortement à la conversion au socialisme de Jean Jaurès, sur lequel il a exercé de bonne heure une influence certaine. Il prit aussi la part la plus active et la plus courageuse à la campagne en faveur de Dreyfus¹. Journaliste, il écrivit d'excellents articles, surtout de politique étrangère, dans la *Volonté* (en 1898) et dans l'*Humanité* (en 1904 et 1905). Pendant la guerre mondiale, de février à mai 1917, il envoya à Maxime Gorki de pénétrants articles (*Lettres à un ami de*

1. N'y a-t-il pas cependant quelque exagération à dire, comme le fait Andler, que « l'École normale seule, grâce à Herr, fut le foyer brûlant de la conscience nationale » ? *Seule*, en tout cas, est de trop.

Russ
And
En
1913
vive
sauv
Peut
And
pas
de F
giqu
Il
se fa
que
à lac
une
d'un
car
écrit
élève
scier
et H
men
pieu
men
dans
peut
quel

H. J
B
36
M
men
giqu
amé
ann
fait
les c
sion

1.
cont
de P

Russie), que ce dernier négligea d'insérer, mais dont une copie a été retrouvée par Andler et qui est publiée dans le *Choix d'écrits*.

Entre Andler et Herr, il y eut toujours étroite communauté d'idées, sauf en 1913-1914, à propos de l'attitude des socialistes allemands, dont le premier blâmait vivement les complaisances à l'égard du militarisme prussien. Herr et Jaurès, pour sauvegarder la paix, s'efforcèrent au contraire de « masquer » ces défaillances. Peut-on les en blâmer, comme le pense le germaniste si bien renseigné qu'était Andler? On peut en douter; mais, en tout cas, c'est une question que nous n'avons pas à décider ici. On lira encore avec grand intérêt ce qui nous est dit sur l'activité de Herr pendant la guerre, puis de son rôle comme directeur du « Musée pédagogique », où il fut aussi un directeur d'études incomparable.

Il est cependant une question qu'Andler n'a pu réellement résoudre : comment se fait-il que cet homme, si admirablement doué, d'une science qui n'avait d'égale que la fermeté de la pensée, n'ait pas produit au moins la grande œuvre sur Hegel à laquelle il avait rêvé dans sa jeunesse? Faut-il en rendre responsable précisément une trop grande curiosité d'esprit, des dons trop variés, une sorte de dilettantisme d'une qualité supérieure? Dire qu'il « se refusait à parvenir » n'est pas une réponse, car rien ne l'obligeait à rechercher les récompenses des beaux livres qu'il aurait écrits. Nous ne pouvons non plus nous en consoler, à la pensée qu'il a été, pour les élèves de l'École normale, un directeur d'études admirable, car, quel que soit le rôle scientifique que cette École ait pu jouer, elle n'était pas un foyer unique, loin de là, et Herr, par ses ouvrages seuls, aurait trouvé une force de rayonnement singulièrement plus étendue. Ces regrets s'accroissent encore quand, dans le *Choix d'écrits* pieusement recueillis, on lit ses comptes-rendus critiques si pénétrants, ou les fragments du *Progrès intellectuel*, ou encore sa lumineuse introduction à la *Correspondance entre Schiller et Goethe*, dont il a donné une traduction excellente¹. Il y a peut-être lieu de regretter que ce robuste penseur n'ait pas vécu dans le désert de quelque solitude provinciale.

Henri SÉE.

H. J. COOLIDGE, R. H. LORD, et Archibald Cary COOLIDGE. *Life and Letters*. Boston et New-York, Houghton Mifflin Company, 1932. In-8°, xiv-368 pages.

M. A. C. Coolidge (voir *Revue historique*, t. CXLVIII, p. 417) n'a pas été seulement un professeur éminent de la grande Université Harvard et le directeur énergique et averti de sa riche bibliothèque. La souplesse de la pratique administrative américaine, qui lui avait facilité à ses débuts un stage diplomatique de quelques années, lui permit d'être appelé, dans la dernière partie de sa carrière, à diriger en fait deux missions américaines importantes : celle qui, en 1918-1919, eut à étudier les conditions politiques et économiques de l'Europe centrale en vue de la conclusion des traités de paix et, à titre de conseiller diplomatique, celle qui fut envoyée

1. On trouvera ces divers travaux dans le tome II du *Choix d'écrits*. Le premier volume contient des articles insérés dans le *Parti ouvrier*, la *Volonté*, l'*Humanité* et aussi les *Lettres de Paris à un ami de Russie*.

en Russie pour combattre la famine en 1921-1922. Comme, de plus, il a été, de 1922 à sa mort, le directeur de la grande revue américaine de politique internationale, *Foreign Affairs*, le livre qu'ont pieusement rédigé, à l'aide surtout de sa correspondance, son frère et l'un de ses disciples, ne présente pas seulement l'intérêt d'une biographie, mais en de nombreux endroits celui d'une contribution utile, qui a souvent le caractère d'un témoignage direct, à la connaissance de maints événements de l'histoire du dernier tiers du siècle.

Quand il entra dans la carrière universitaire, Coolidge, qui fut toujours un grand voyageur, avait déjà parcouru une bonne partie du monde ; c'est sous l'impression de ces contacts directs et de son passage dans la pratique des affaires extérieures qu'il s'appliqua à étendre dans son Université le champ de l'enseignement de l'histoire contemporaine, en y faisant entrer l'Europe centrale et orientale, l'Extrême-Orient et l'Amérique latine, et en l'orientant vers l'étude de la politique internationale. Son succès fut grand, et il a été, en ce sens, un initiateur, un fondateur d'école (p. 43-48). Dans sa conception de l'organisation et du rôle des Universités, il inclinait plus vers le système allemand ou français que vers l'anglais (p. 57-58) ; d'autre part, adversaire des spécialisations trop étroites (p. 57), il encourageait les étudiants à ne pas s'emprisonner dans les cadres traditionnels rigides des diverses disciplines, à faire porter leur travail, par exemple, à la fois sur l'histoire et sur la littérature d'une époque ou d'un pays.

Ses vues politiques, sur la Russie comme sur l'Europe centrale, le montrent plein de raison, attentif à éviter toute exagération, soucieux d'un équilibre stable, inflexible sur ce qu'il croit juste. Il a peu de sympathie pour les manœuvres politiques trop habiles (p. 163, 223), condamne, au nom des principes, l'attribution du Tyrol méridional allemand à l'Italie (p. 199), mais lui confierait volontiers un mandat sur l'Albanie (p. 228), tient pour aussi injuste qu'impolitique de refuser à la Bulgarie la Thrace occidentale (p. 229), cherche à préserver le plus possible la Hongrie et l'Autriche d'amputations qui ne soient pas nécessaires (p. 227), semble avoir un faible pour la seconde, à laquelle il contribue à faire attribuer le Burgenland (p. 226), condamne — en 1921 — l'interdiction du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne (p. 105), qu'il tient pour inévitable, parce qu'il juge impossible — en 1925 — une union douanière danubienne (p. 259). Il est un des pères de l'idée de la protection des minorités par traités (p. 231). S'il désapprouve sur certains points les solutions des traités de paix, il en tient l'ensemble pour juste et, lorsque les campagnes contre eux se font plus violentes, il forme un moment le projet de les défendre dans un article retentissant (p. 233).

Durant ses voyages entre 1890 et 1902, il s'était fait de l'avenir de la Russie une idée beaucoup trop favorable, ayant grande confiance dans sa puissance, sa solidité, son expansion future et ses capacités d'évolution vers le type de la monarchie parlementaire (p. 45). Mais ses impressions de guerre (mai et août 1918) et d'après-guerre (septembre 1921-février 1922) sont d'une justesse frappante, et les documents dont elles s'accompagnent rendent cette partie de l'ouvrage encore plus précieuse. Quant à la France, où il fut en 1906-1907 professeur d'échange, il marqua pour elle dès ses années d'études (p. 95) une admiration et une affection profondes, entreprit, en parallèle à ses *États-Unis puissance mondiale*, une *France puissance mondiale*, qui est malheureusement restée inachevée et n'a pas été publiée. En se portant, dès le début de la guerre, nettement du côté des Alliés, il eut toujours pour

elle une sympathie particulière, dont une lettre à M. Jusserand (p. 157) contient l'expression particulièrement délicate.

Louis EISENMANN.

Deutschland und Polen. Beiträge zu ihren geschichtlichen Beziehungen,
herausgegeben von Albert BRACKMANN. Munich et Berlin, Oldenbourg,
1933. In-8°, vi-270 p. Prix : 6 mark.

Dix-neuf savants allemands, historiens ou slavissants autorisés, se sont associés pour donner dans ce volume, d'épaisseur moyenne, mais de grande densité, un aperçu d'ensemble des relations germano-polonaises dans leur développement plus que millénaire. Ces dix-neuf chapitres se divisent en quatre livres : préhistoire et Moyen Age (3), vie intellectuelle (5), la Marche allemande de l'Est et ses voisins (6), les temps modernes et contemporains (5). Ils sont d'une étendue presque uniforme, ce qui, étant donné la grande différence d'importance des sujets, ne va pas sans créer quelques disparates et a contraint certains auteurs à ne guère donner qu'un sommaire de leurs idées. Celles-ci sont parfois originales, presque toujours intéressantes ; quiconque est curieux de l'histoire des confins germano-slaves trouvera nombre de renseignements et plus encore de suggestions dans la lecture de cet ouvrage. Mais il n'y trouvera pas l'impassible impartialité, le pur « service de la vérité » (p. iv) que semblait annoncer l'introduction signée, au nom de tous les auteurs, par MM. Brackmann et Brandt.

Qui songerait à s'en étonner et à en faire un reproche aux rédacteurs de l'ouvrage ? Ils ont promis plus qu'ils ne pouvaient tenir, plus que n'importe qui pourrait tenir. Ils ont, on peut les en croire, sincèrement cherché la vérité. Mais ils n'ont pu la voir que de leurs yeux d'Allemands, et ce serait demander l'impossible que de prétendre que des Allemands puissent, même un moment, se mettre dans l'état d'esprit des Polonais, ou simplement dans un état d'esprit « neutre », pour juger ou seulement pour comprendre les rapports des deux peuples. « Les historiens allemands qui prennent, dans ce livre, la parole sur la question des rapports historiques entre Polonais et Allemands ont entrepris de diriger l'examen historique dans des voies autres que celles où on l'a souvent engagé dans les dernières années. Une grande partie de ce qui a été jusqu'ici écrit sur ce sujet a fourni la preuve qu'à poser les problèmes d'une façon qui est avant tout déterminée par des questions politiques actuelles, on ne risque que trop de barrer la voie à un exact discernement des événements historiques et de fausser la vérité historique » (p. iii). Le moins qu'on puisse dire est que les dix-neuf auteurs n'ont pas posé le problème ou les problèmes d'une manière si nouvelle. A des différences de style près, qui peuvent tenir à la différence des tempéraments nationaux ou des formations littéraires ou rhétoriques, il n'y a pas de différence d'esprit général, mais seulement une différence de signe — positif ou négatif — entre leur exposé et celui du premier volume des *Problèmes politiques de la Pologne contemporaine*, qu'ils citent comme le modèle du ton qui ne convient pas à l'histoire. Au reste, ne limitent-ils pas eux-mêmes, et très fortement, la portée de leurs affirmations d'impassibilité et de nouveauté quand ils déclarent que l'historien, « serviteur de la vérité », a, « comme tel, des obligations, avant tout, par sa naissance, envers son peuple, mais,

en outre, envers les voisins qui sont liés à lui par une communauté d'espace ou de civilisation, et envers le bien général de l'humanité » (p. 1v)? L'obligation de l'historien envers son peuple, c'est sans doute de lui dire la vérité. Mais les historiens aussi, les historiens peut-être plus que quiconque, doivent méditer le fameux « Vérité en deçà, erreur au delà », qui les gardera d'un excès d'orgueil ou de confiance en soi. Quand M. Brackmann, ayant, dans un article d'ailleurs très instructif, rappelé les erreurs impérialistes de la politique polonaise au Moyen Age, termine sur ces phrases : « Au terme de cette politique, il y a eu les partages de la Pologne et, aujourd'hui encore, elle fait sentir ses effets, car elle ne laisse pas le peuple polonais trouver le calme, elle le pousse à s'efforcer d'atteindre les objectifs politiques d'un passé qui l'a jadis conduit à la ruine. L'histoire médiévale de la Pologne donne l'avertissement le plus sérieux — à la Pologne elle-même, à ses voisins et au continent européen », sommes-nous loin de ces expressions : « injustice », « droit », « rêve ambitieux », que, dans l'introduction, le même auteur qualifiait dédaigneusement de « jugements de valeur de publicistes »?

Ceci dit, qui devait l'être, et qui n'entend d'ailleurs à aucun degré être une polémique, mais simplement une nécessaire mise au point — au sens le plus littéral du mot — on s'en voudrait de ne pas insister à nouveau sur le grand intérêt de ce volume. A propos du rôle du droit allemand dans l'Europe orientale, des caractères et des limites du Moyen Age polonais, des causes de la chute de la Pologne — pour ne prendre que quelques sujets de portée générale — on y trouvera des indications précieuses. La dernière partie est pleine de vues suggestives sur les conséquences des partages et sur le problème polonais dans la politique allemande et dans la politique internationale. De l'article de M. Rothfels, *Le problème de la nationalité dans l'Est* — à rapprocher de son essai, *Bismarck et la question des nationalités dans l'Est*, dans *Historische Zeitschrift*, CXLVII, 1 (numéro jubilaire en l'honneur de M. Meinelcke) — on retiendra cette constatation ou cette affirmation : « L'appartenance à une langue est bien loin de trancher la question de la nationalité voulue » (p. 269). Voilà, dans la doctrine allemande, du nouveau, qui sent fort son Renan et se rapproche singulièrement de la thèse unanimement admise en France. Cette formule sera-t-elle aussi unanimement adoptée et reconnue de valeur universelle par les historiens allemands, maîtres et guides, en ce point de l'opinion, des « publicistes » et des politiques? La question est d'intérêt politique, mais presque plus encore d'intérêt historique, car on aurait la preuve qu'une étude plus poussée peut modifier des conceptions de principe accréditées depuis longtemps, et faciliter le rapprochement ou la rencontre des interprétations jusqu'ici opposées de grandes évolutions historiques.

Dans la note qu'il a consacrée au septième Congrès international des sciences historiques, tenu à Varsovie en août dernier (*Historische Zeitschrift*, t. CXXXIX, p. 213-220), M. Brandt, cosignataire de l'introduction de ce volume, indique, en en signalant la publication, que l'attention des historiens allemands a commencé à se porter davantage sur l'histoire de l'Europe orientale, et qu'universités, association des historiens et direction des archives favoriseront l'étude de l'histoire et des langues des voisins orientaux de l'Allemagne. « Cela signifie en même temps la reconnaissance du fait que la science historique allemande doit tourner ses regards principalement dans la direction où se posent dans le présent les questions vitales pour la nation » (p. 214). Cet avertissement ne vaut-il pas aussi pour nous, et ne de-

vrait-on pas, chez nous, avoir le même souci d'étude et d'information sur ces questions? Il n'est pas sans inconvénients, scientifiques et autres, de paraître admettre que le domaine slave est, universitairement, chasse gardée de la philologie et de la linguistique et que l'horizon des historiens français doit, vers l'Est, s'arrêter, dans l'espace à l'Elbe, et, dans le temps, aux partages de la Pologne, sinon même à la prise de Constantinople?

Louis EISENMANN.

Roderich VON ENGELHARDT. *Die deutsche Universität Dorpat in ihrer geistesgeschichtlichen Bedeutung*. Reval, Franz Kluge, 1933. In-8°, x-570 pages, 25 planches, dont une en couleurs.

Le 30 juin 1932, l'Université de Tartu (Dorpat) célébrait le tricentenaire de sa fondation par Gustave-Adolphe. Les autorités locales et, ajoutons-le, la délégation française, soulignèrent le caractère de ces fêtes : hommage rendu au grand roi qui, de son camp devant Nuremberg, avait voulu ouvrir une « source de toutes les sciences » pour ces pays baltiques, où la domination qui a laissé dans la mémoire des peuples le moins de mauvais souvenirs est la suédoise ; affirmation du caractère national (estonien) et de la structure démocratique de l'Université renouvelée en 1919¹.

C'est dans un sentiment tout différent que le docteur en médecine von Engelhardt a écrit son gros livre, dont la présentation luxueuse fait assurément honneur à la société « balte » restée en Estonie depuis la création de la République. Il dit lui-même que son ambition n'a pas été d'écrire avec la sérénité de l'historien, *im Sinne des Historikers*, mais de reconstituer « la physionomie spirituelle » de cette Université au cours du XIX^e siècle.

Dans l'intervalle qui s'étend entre la disparition de l'ancienne *Academia Gustaviana*, morte en l'avant-dernière année du XVIII^e siècle, et la russification de l'Université, sous le nom de Iourief, vers 1890, Dorpat fut le siège d'une institution très originale : une école purement allemande créée par le gouvernement impérial russe (en 1802) pour ces pays où l'aristocratie dirigeante des barons baltes mettait la culture allemande au service de l'administration tsarienne, fournissant la Russie de médecins, de fonctionnaires, de militaires, de diplomates, de théologiens luthériens, voire de biologistes et de philologues. La vie de cette sentinelle avancée du germanisme n'a pas été sans éclat. Elle a compté parmi ses professeurs, par exemple, un Victor Hehn, le premier qui ait eu l'idée de chercher dans les mots usuels des langues indo-européennes la trace des migrations et séparations primitives ; un Schleiden, apôtre de la théorie cellulaire ; le géographe Carl Schirren ; le comte Alexandre Keyserling ; les deux frères Axel et Adolf Harnack ; l'historien Th.

1. Voir comte Begouen, *Le tricentenaire de l'Université de Tartu*, extr. des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (1933, p. 47-64). — Juhan Vasar, *Tartu ülikooli ajaloo allikaid... Quellen zur Geschichte der Universität Tartu (Dorpat)*. Tartu, 1932, in-8°, 135 p. — Louis Villecourt, *L'Université de Tartu, 1919-1932*. Tartu, 1932, in-8°, 135 p. — Notons qu'une imposante délégation suédoise, dirigée par le prince royal, attestait la fidélité des deux États à un passé déjà lointain.

Schiemann ; le chimiste Wilhelm Ostwald ; pendant quelque temps l'économiste Ad. Wagner. Elle avait été créée « pour tout l'Empire russe, mais de préférence pour la classe des chevaliers de Livonie et d'Estonie ». On y admettait bien, secondairement, des non-nobles et aussi des étrangers ; mais aucune place n'était faite dans l'enseignement aux langues des peuples baltiques (sauf une timide et indispensable exception pour la théologie pratique). Ce sont les chevaliers qui choisissent dans leur sein le collège des curateurs, lesquels à leur tour nomment les professeurs et contrôlent l'enseignement.

Pourtant, lorsque le tsar libéral Alexandre I^{er} eut décidé de relever l'édifice détruit des rois de Suède, il choisit pour premier recteur un Montbéliardais, Parrot, camarade d'école de Cuvier. Il est assez piquant de lire, dans un livre consacré à la gloire du *Deutschtum*, les compliments en français que ce recteur adressait au tsar, en un français tout pénétré de l'esprit de l'*Encyclopédie*, humanitaire et doucement égalitaire, condamnant, en ce pays de barons, le « système féodal ». Et c'est en français que le tsar répondait que le rôle de l'Université était de réaliser « le bien-être de la société par le sage emploi des lumières », formule parfaite du despotisme éclairé à la mode de Catherine.

C'est en français que, dix ans plus tard, le grand Goethe, dont un beau portrait ouvre ce volume, disait ironiquement au comte Oubarof, futur ministre russe de l'instruction publique (p. 85) : « Profitez en paix de l'immense avantage que vous avez de ne pas savoir la grammaire allemande ; il y a trente ans que je travaille à l'oublier. » On sent de quelle « grammaire » voulait parler cet ami de la lumière.

Le ménage russo-allemand ne fut pas, sous Nicolas, une union sans nuages. Le curateur de 1830, militaire de la tête aux pieds, prétendait fixer jusqu'à la longueur des cheveux des professeurs — et celle aussi de leurs idées. Il est vrai que la tâche était parfois difficile dans une université où l'on chantait *Was ist des Deutschen Vaterland* ! et que l'auteur félicite, sous la date de 1842, d'avoir « le cœur allemand ».

Certains professeurs, au premier rang le comte Keyserling, essayaient d'élargir l'horizon de cette université de hobereaux et d'y faire pénétrer les idées des naturalistes occidentaux, au risque d'égratigner la Bible. Il sera congédié parce qu'il prétendait se soustraire, non à l'obligation professionnelle d'assister à la prière pour l'empereur les jours de fête, mais à l'obligation d'y assister à l'église russe : l'autorité estimait qu'il y avait là, non une obligation religieuse, mais une obligation de service. En 1863-1864, l'enseignement de Schleiden donnait lieu à des batailles dignes du *Lutrin*. Schirren, le fondateur de ce curieux culte de Patkul, qui aurait dû cependant plaire aux maîtres de Pétersbourg, était révoqué en 1869 pour avoir dépeint les provinces baltiques comme une colonie, avec vainqueurs et vaincus. Il rêvait, en somme, d'une sorte d'autonomie.

Tout cela devait conduire à la transformation de Dorpat en Iourief. M. von Engelhardt nous apprend que, pour défendre le germanisme contre cette russification, une Université allemande d'été s'était, sous la direction de Harnack, installée sur la plage de Riga en 1913. En 1918, c'est l'Université de Dorpat que Guillaume II restaurait dans le *Baltikum*. Projetée dès février, elle ne put s'ouvrir que le 15 septembre ; car les Estoniens et les Lettons, dans un sentiment que l'auteur qualifie naïvement d'« obscurantisme égoïstement nationaliste », se tinrent « à l'écart de toute collaboration ». Encore, quoiqu'il s'étende longuement sur les

corps d'étudiants, ne dit-il pas clairement que c'est l'Association des étudiants estoniens, fondée en 1870, qui réussit à boycotter l'Université allemande d'occupation (voir Villecourt, *op. cit.*, p. 91-92) ; son drapeau est devenu celui de la République.

Le livre de M. von Engelhardt est une curieuse contribution à l'histoire des Universités et de l'esprit académique allemand, d'autant plus curieuse qu'il s'agit d'une manifestation du *Deutschum im Auslande*. Il nous donne des renseignements sur l'œuvre poursuivie aujourd'hui, mais à Riga et non plus à Tartu, par la *Herdergesellschaft* et le *Herderinstitut*, œuvre puissante et dont la force financière pourrait faire envie à d'autres nations. Il est d'ailleurs singulier que la propagande allemande ait choisi pour patron ce Herder qui étudia presque avec tendresse les nations baltiques et vanta leurs caractères originaux. Mais M. von Engelhardt en est à croire (p. vi) que c'est « avec l'aide des armes allemandes et germano-baltiques » que fut conquise, en 1918, « l'indépendance de l'Estonie et de la Lettonie » ! *Sic nunc apud Germanos scribitur historia.*

Henri HAUSER.

R. H. TAWNEY. *Land and labour in China*. Londres, G. Allen et Unwin, 1932. In-8°, 207 pages. Prix : 7 s. 6 d.

M. Tawney, historien-économiste des plus réputés, a profité d'une mission en Chine dont on l'avait chargé pour observer la vie économique et sociale de ce pays, aujourd'hui en train de se transformer, après tant de siècles d'apparente immobilité. Il a lu aussi nombre de travaux sur la question, écrits par des Chinois ou par des écrivains occidentaux. Ainsi s'explique l'élaboration d'un volume fort instructif, parfaitement objectif et qui se distingue encore par une grande largeur de pensée.

C'est d'abord l'état des campagnes, la situation de l'agriculture, la condition des paysans qui nous sont décrits. La Chine, en effet, est essentiellement une contrée agricole. Les cultivateurs sont de beaucoup les plus nombreux, trop nombreux même, étant donnée la surface du sol utilisable pour la culture. Qu'ils soient propriétaires indépendants, fermiers ou travailleurs agricoles, ils ne disposent, pour ainsi dire jamais, que d'exploitations de très médiocre étendue. Ne pouvant pratiquer l'élevage, ils ne se livrent guère qu'à une culture analogue, à bien des égards, au jardinage, d'ailleurs avec un courage et souvent une habileté extraordinaires. Ce qui leur fait le plus défaut, ce sont des voies de communication leur assurant des débouchés avantageux ; ce dont ils manquent encore, c'est de capital et de crédit ; aussi sont-ils dévorés encore par les hypothèques et par l'usure. Trop souvent ils ont à se débattre contre les disettes et les épidémies, sans compter que les troubles actuels les livrent sans défense aux ravages des bandits et des soldats, ce qui en Chine est à peu près la même chose.

La Chine est aussi un pays d'artisans, qui souvent se distinguent par une extrême habileté. Pendant des millénaires, on n'y a connu que la petite industrie. La grande industrie ne s'y est introduite que très récemment, à peu près uniquement dans les grands ports et dans leur *hinterland*. Elle est représentée surtout par des manufactures et principalement par des fabrications textiles, financées en no-

table partie par des capitalistes étrangers. L'industrie lourde ne s'y est pas implantée, ce qui s'explique par le fait que les mines de charbon, beaucoup moins considérables qu'on ne l'a cru longtemps, sont encore d'un accès difficile et que le minerai de fer est peu abondant. Cette organisation industrielle rappelle d'assez près celle qu'a connue l'Europe occidentale à l'époque de la « révolution industrielle » : longues journées de labeur, salaires insuffisants, travail excessif des femmes et des enfants, insalubrité des locaux. De meilleures conditions sociales pourraient résulter d'une forte organisation syndicale et d'une législation du travail effective ; mais la première est encore dans l'enfance et la seconde vient à peine de naître.

Dans son instructif et attrayant volume, M. Tawney indique encore les remèdes possibles à un état économique en général si défectueux. Nous n'avons pas à les examiner ici. Remarquons seulement qu'il attribue les maux dont souffre la Chine autant et plus au *politique* qu'à l'*économique*. Contentons-nous aussi de constater qu'il se préoccupe pour la jeune République d'un avenir meilleur, sans aucune arrière-pensée nationale d'aucune sorte, animé qu'il est de sentiments profondément humains. Ajoutons qu'il ne désespère nullement de cet immense pays, dont la civilisation, qui remonte à des temps si reculés, a bien des traits admirables, et dont les troubles actuels sont surtout l'effet de la transformation profonde qui se dessine depuis vingt ans.

Henri SÉE.

-
- I. — H. HASSINGER. *Geographische Grundlagen der Geschichte der führenden Völker* (publ. sous la direction de H. Finke, H. Junker et G. Schnürer, t. II). Fribourg en Brisgau, Herder, 1931. XIII-331 p., 9 pl. et cartes.
- II. — Th. LEFEBVRE. *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques occidentales*. Paris, Armand Colin, 1933. 777 p., 152 figures et croquis en phot., 34 pl. et cartes. Prix : 90 fr.

I. — Le livre de M. Hassinger se présente comme une introduction géographique à une collection où est retracée l'histoire des peuples qui ont joué un rôle de premier plan dans la vie politique et spirituelle de l'humanité. L'auteur a voulu, non caractériser la situation présente des divers États, mais « suivre l'évolution des peuples civilisés sur le fond de la nature telle qu'elle était aux siècles passés, indiquer les rapports de position entre les États anciens, voir le développement général de la culture dans ses rapports avec le cadre terrestre ». Le début concerne les liens de la géographie et de l'histoire, de la terre et de l'homme, ainsi que le déplacement des centres de force depuis la zone subtropicale jusque dans le nord de l'Europe. Le corps du livre est constitué par l'examen des parties qui formaient l'ancien monde, du théâtre des premiers États méditerranéens et asiatiques, de l'élargissement du monde civilisé. L'auteur passe plus vite sur les temps modernes et n'insiste que sur le développement des grands empires terrestres et maritimes. — La méthode et le vocabulaire sont ceux de la *Geopolitik*, mais avec le souci des réalités concrètes ; chaque région est étudiée non seulement comme un fragment d'espace, mais comme un ensemble de virtualités qui ont pu agir sur la marche de l'histoire.

On devine ce qu'une telle synthèse, en trois cents pages, comporte de schématisme et d'idées discutables ; du moins elle offre matière à réflexions et cette construction, si incomplète soit-elle, révèle un esprit solide et parfois pénétrant. Bibliographies copieuses, utiles, bien qu'on s'explique peu certains choix et certaines lacunes.

II. — M. Th. Lefebvre a consacré une belle thèse de géographie humaine à la partie des Pyrénées qui s'étend de Bilbao au pic d'Anie ; c'est tout le pays basque, augmenté de quelques districts aragonais et béarnais.

L'auteur définit ainsi son attitude à l'égard de l'histoire : « Pour expliquer le présent, j'ai été obligé de plonger dans le passé ; mais, préoccupé de le subordonner au présent, je ne l'ai jamais étudié pour lui-même ». Cependant, il lui fait bonne mesure, tout le livre II : origines et évolution des anciens genres de vie, pastoral, agricole, industriel, maritime, leur répercussion sur le peuplement (p. 171-288). A vrai dire, ce n'est pas le meilleur de son travail. Sans doute, on y trouve des indications fort intéressantes. La pl. XI figure les zones de peuplement paléolithique et romain, les routes anciennes avec leurs relais, hôpitaux, etc. Il y a des pages très curieuses sur l'introduction du maïs, son influence sur les autres cultures et l'outillage (p. 203-210) ; partout l'historien trouvera à glaner. Mais l'on jugera certaines formules simplistes et peu exactes. Voici l'explication des incursions normandes : « le nomadisme maritime entraînant les mêmes habitudes de rapines que le nomadisme désertique ou que le nomadisme montagnard, les Normands profitaient de leurs migrations nécessitées par la pêche à la baleine pour razzier les côtes de la France occidentale » (p. 259). Est-ce définir l'économie de l'Espagne médiévale que de la montrer « vouée dans la majeure partie de son étendue à un mode de vie pastoral à demi nomade » (p. 274) ? On a l'impression que tous les ports français étaient en décadence au ^{xviii}^e siècle (p. 277). Surtout, il nous semble bien difficile d'admettre que la culture fut, jusqu'à une époque tardive, réduite à l'insignifiance par l'élevage. L'auteur se représente, sous les Carolingiens, la majeure partie des habitants comme menant, « aux dépens des sédentaires des plaines, une existence de nomades pillards » (p. 180), et il semblerait que les Basques du haut pays gagnaient le plus clair de leur subsistance à détrousser les pèlerins sur la route de Compostelle ; ils n'en seraient venus à une vie plus honnête qu'à partir de 1150, où commença seulement l'évolution pacifique et régulière (p. 183). Y eut-il jamais assez de volés pour nourrir tant de voleurs ? Ne connaît-on pas en Afrique, en Asie, des tribus peu honnêtes qui, cependant, cultivent parfois fort bien. Et puis, comment supposer, même un instant, qu'en pleine époque romaine cette région « se nourrissait d'eau et de pain de gland », dans l'ignorance des céréales ? Qu'encore, aux ^x^e-^{xi}^e siècles, « la pénétration agricole était strictement circonscrite au territoire de quelques localités et partout étroitement subordonnée aux exigences du mode de vie pastoral » ? Les Basques feraient ainsi une exception, dont on ne voit guère d'autres exemples, à cette habitude de nos paysans qui produisaient tout ce dont ils avaient besoin, d'abord et surtout, des céréales. On s'y conformait dans des massifs autrement âpres et élevés : M. Allix a montré que, même dans l'Oisans, on s'acharnait à imiter les champs du plat pays. Or, la « zone montagnaise » de M. Lefebvre englobe des bassins et des vallées qui dépassent de peu cinq cents mètres. Du fait qu'on signale des achats de grains pour un pays, cela ne prouve nullement que celui-ci ne cherchait pas à se suffire, voire même qu'il n'y réussissait

pas d'ordinaire. — Ces chapitres laissent l'impression que l'auteur fut souvent amené à forcer sa pensée, parce qu'il voyait dans l'évolution économique un duel entre ces abstractions personnifiées, « le mode de vie agricole » et « le mode de vie pastoral », comme s'ils n'étaient pas associés dès les origines.

Son étude du présent a une tout autre valeur, comme documentation et comme interprétation. Il y a des vues très neuves sur les types d'exploitation rurale, illustrées par une profusion de dessins fort expressifs et de plans relevés sur le cadastre. On remarquera aussi, dans la conclusion, les pages sur le domaine linguistique du basque dans ses rapports avec les faits démographiques, économiques. Peut-être, dans ces analyses si fouillées, s'étonnera-t-on devant une adaptation trop parfaite de tous les phénomènes humains au milieu physique. Mais partout on sent une pensée vigoureuse qui force à réfléchir, et l'historien saura gré à M. Th. Lefebvre d'avoir recueilli, ordonné clairement, souvent expliqué, une telle masse de documents sur les dernières phases de l'évolution économique dans un pays aussi curieux.

Jules SION.

I. — R. MOE. *Le prix Nobel de la paix et l'Institut Nobel norvégien*. Rapport historique et descriptif, accompagné d'une *Histoire du mouvement pacifiste de 1896 à 1930*. Tome I. Oslo, Aschehoug ; Paris, Félix Alcan, 1932. 301 pages.

II. — Otto HOETZSCH. *Le caractère et la situation internationale de l'Union des Soviets*. Genève, Kundig, 1932. 105 pages. Prix : 6 fr. (Public. de l'Institut des hautes études internationales.)

III. — Georges BONNET, F. CHAPSAL, P. Ernest PICARD, DE BILLY, A. DETOUF, G. DAYRAS, colonel FABRY, Wladimir D'ORMESSON. *La coopération internationale*. Paris, Félix Alcan, 1933. In-16, vii-213 pages.

IV. — Konrad ALGERMISSSEN. *Die Gottlosenbewegung der Gegenwart und ihre Ueberwindung*. Hanovre, J. Giesel, 1933. In-8°, xvi-358 pages. Prix : 5 mk.

I. — M. Moe, directeur de l'Institut Nobel norvégien, donne d'abord des indications sur la vie d'Alfred Nobel, sur son caractère et les aspects divers de sa pensée ; il montre que l'inventeur de la dynamite, chimiste, ingénieur, homme d'affaires, était en même temps féru de poésie, de philosophie ; que, solitaire, il était animé d'un profond amour de l'humanité. De là, son pacifisme. C'est par son testament de 1895 — un an avant sa mort — qu'il institua ses divers prix. Il chargeait le Parlement norvégien, résolument pacifiste lui-même, de nommer le Comité du prix de la Paix, qui fut constitué en 1897 et comprit parmi ses membres l'illustre écrivain Bjoernson. L'auteur décrit ensuite le fonctionnement de ce Comité, la présentation des candidats au prix, la liste de ses titulaires jusqu'à présent. On lira encore avec intérêt ce qu'il nous dit de l'Institut Nobel norvégien, confortablement installé à Oslo, avec sa riche bibliothèque et ses salles de conférences, qui a organisé des cours et entrepris une série d'intéressantes publications.

La plus grande partie du volume est consacrée à l'histoire du mouvement pacifiste contemporain jusqu'à la guerre mondiale. Celui-ci se développa singulièrement dans les deux dernières décades du XIX^e siècle : en 1889, fut fondée l'Union interparlementaire et, depuis 1889 également, se tinrent des Congrès universels de la paix ; de plus en plus se dessinait un important mouvement vers l'arbitrage, qui se proposait d'instituer une Cour d'arbitrage pour régler pacifiquement les différends internationaux. C'est en 1898 que parut l'ouvrage prophétique, en six volumes, de J.-S. Bloch, *La guerre future*, dont la guerre mondiale devait prouver la justesse. De grandes espérances furent suscitées, en 1899, par la convocation, sur l'initiative du tsar Nicolas II, de la première Conférence de La Haye, mais elles furent suivies d'une assez profonde déception, quand on vit qu'elle n'aboutissait guère qu'à des déclarations purement verbales. On sait clairement aujourd'hui que les chefs d'États (Delcassé, tout comme Guillaume II, il faut bien le dire) étaient résolument hostiles à l'arbitrage obligatoire et à la réduction des armements — M. Moe cite, à cet égard, des textes bien significatifs. Cependant, l'idée avait été émise d'une Cour permanente d'arbitrage et d'un Bureau international. Une deuxième Conférence de La Haye, en 1907, plus vaste, eut encore moins d'importance effective : on reconnut le principe de l'arbitrage obligatoire, mais on se garda bien de l'instituer ; on ne créa pas non plus de Cour de justice permanente. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les traités d'arbitrage isolés entre États devinrent plus nombreux, et la conclusion d'un traité d'arbitrage anglo-français, en 1903, sembla de bon augure.

La propagande des pacifistes devenait plus intense, grâce à l'activité de l'Union interparlementaire, des Congrès universels de la Paix, où se faisait jour l'idée d'une Société des Nations, de la Ligue des droits de l'homme française, ainsi que de diverses personnalités, au premier rang desquelles brillait Jean Jaurès. M. Moe note aussi la fondation, en Amérique, de l'*Union panaméricaine* (1910) et, la même année, du *Carnegie Endowment for International Peace*. Aux États-Unis, Bryan, secrétaire d'État depuis 1913, signait une série de traités d'arbitrage, ne portant, il est vrai, que sur les questions juridiques, mais ouvrant la voie, pour les autres questions, à toute une procédure de conciliation.

D'autre part — et l'auteur le montre fortement — l'impérialisme des grandes puissances n'a fait que se développer depuis 1900, entraînant forcément une redoutable course aux armements. L'inquiétude ne faisait que croître, surtout depuis 1910. On s'explique ainsi le succès d'un ouvrage un peu superficiel, *La grande illusion*, du publiciste anglais Norman Angell (1909), mais qui montrait, de façon brillante, que la guerre ne pouvait plus « payer », à cause de l'interdépendance économique.

Tout cet exposé historique, nourri de faits précis puisés aux bonnes sources, se lit avec beaucoup d'agrément. M. Moe examine ensuite une série de questions qui intéressent directement aussi l'histoire du mouvement pacifiste ; mais certaines d'entre elles auraient peut-être figuré avec avantage dans une sorte d'introduction générale. Tel est le cas du positivisme, tel qu'il a été énoncé par Auguste Comte, de l'évolutionnisme à la Spencer, du pragmatisme, du « nationalisme littéraire », dont Barrès a été le plus brillant représentant, du « darwinisme social », qui se réclame à tort du grand naturaliste, des conceptions pacifistes ou internationalistes de Tolstoï et de Nietzsche, sur lesquelles on trouvera ici d'excellentes pages.

Par contre, les relations du socialisme et du pacifisme intéressent directement la préhistoire de la guerre mondiale. M. Moe considère qu'à cet égard il y a dans le marxisme une certaine ambiguïté, tout au moins à l'époque de la première Internationale. Marx pensait que la paix ne pouvait dériver que du triomphe de la Révolution. La deuxième Internationale est plus disposée à s'entendre avec le pacifisme « bourgeois » ; cependant, il subsiste encore, pense l'auteur, un certain trouble, qui aurait été aggravé par le mouvement du syndicalisme révolutionnaire, en particulier par les conceptions antilibérales, antidémocratiques et antipacifistes de Georges Sorel, le maître de Lénine, comme de M. Mussolini. On peut se demander s'il n'y a pas là quelque exagération. Admettons que ce trouble n'ait pas existé, le socialisme aurait-il été capable, à ce moment-là, de faire triompher la cause de la paix ? Quoi qu'il en soit, ces pages, comme tout le reste du volume, sont au plus haut point instructives et le tome II, que l'on nous annonce, sera attendu avec impatience.

II. — M. Otto Hoetzsch, professeur à l'Université de Berlin, est un spécialiste des questions orientales. Dans le petit volume annoncé plus haut, il décrit d'abord, de façon succincte, mais avec précision, le caractère de l'État soviétique, son organisation administrative assez compliquée ; il montre que cet État, fondé sur la dictature du prolétariat, c'est-à-dire du parti communiste, aujourd'hui en fait de Staline, secrétaire du *Politburo*, rappelle cependant par plus d'un trait l'ancienne Russie.

La préoccupation essentielle des dirigeants de l'État soviétique, c'est la politique économique. L'auteur en montre les diverses phases : d'abord communisme de guerre, puis, en 1921, la nouvelle économie politique (*nep*) ; enfin, le « stalinisme » — fort différent en réalité du « léninisme » — avec son plan quinquennal, son industrialisation à outrance, la « collectivisation » des campagnes : gigantesque effort pour constituer un socialisme d'État ou, si l'on veut, un capitalisme d'État, englobant tout le monde russe ; et déjà l'on trace les plans d'un nouveau plan quinquennal.

M. Hoetzsch insiste particulièrement sur la situation internationale et la politique étrangère de l'Union soviétique, dont il expose aussi les phases successives depuis la révolution bolchéviste. Après une période de tension excessive et de guerre, depuis 1921 la Russie soviétique renoue peu à peu ses relations avec les puissances occidentales, inaugurant un droit international « de transition ». Le gouvernement bolchéviste, cependant, croit encore à la possibilité d'une prochaine révolution mondiale et s'efforce de soulever contre les puissances capitalistes de l'Europe les populations de l'Asie. Mais voilà déjà plusieurs années que sa propagande, à cet égard, s'est ralentie ; c'est que le plan quinquennal impose une politique pacifiste, même à l'égard du Japon, qui menace la puissance de la Russie en Extrême-Orient. Ainsi s'explique la conclusion de pactes de non-agression avec les petits États baltes, la Pologne et enfin la France ; ainsi s'explique aussi une attitude moins intransigeante vis-à-vis de la Société des Nations. Sans doute, les dirigeants de Moscou se sont-ils rendu compte de ce qu'avait de chimérique une révolution communiste dans l'Inde, en Chine et dans le Proche-Orient ; ils se contentent d'appliquer leurs principes d'« impérialisme communiste » à leurs propres possessions asiatiques.

Les bolcheviks ont-ils vu de bon œil la crise économique qui sévit sur le monde

capitaliste et qui est pleine de menaces pour le capitalisme même? L'auteur estime justement que l'État soviétique a de bonnes raisons de désirer la fin de cette crise qui gêne grandement ses exportations et son besoin de crédits. Il pense aussi que le danger, pour la civilisation occidentale, vient moins du bolchévisme russe que de la prolétarianisation « qui a fait d'énormes progrès dans le monde capitaliste ». Le conflit lui semble être surtout d'ordre spirituel, les Russes étant dressés par le gouvernement au culte du matérialisme historique, considéré comme un dogme, et étant entraînés à un véritable « conformisme » intellectuel et moral.

III. — Dans une série de conférences, organisées par l'École des sciences politiques, on s'est appliqué à mettre en lumière les efforts tentés, depuis la fin de la guerre mondiale, en vue d'une coopération internationale sur les domaines économique et politique. D'après les conférenciers, les résultats ont été des plus modestes et ne pouvaient guère être plus satisfaisants. C'est ce que montre avec un réel talent, pour les problèmes économiques, M. A. DETOEF; on ne peut compter, dit-il, que sur une « coopération progressive », dans le genre des ententes conclues depuis un certain nombre d'années entre des industries françaises et allemandes, dont il marque l'intérêt et même la nécessité. Il faut, pour le moment du moins, renoncer aux « grands principes » et aux « nobles idées ». Étudiant les problèmes financiers, M. G. DAYRAS montre également la difficulté de toute solution de grande envergure; la première chose à faire, déclare-t-il, quand ce sera possible, consistera à « préparer la stabilisation des monnaies fluctuantes, mesure essentielle de sécurité internationale ».

Examinant les problèmes militaires, M. le colonel FABRY se montre encore bien plus pessimiste. Selon lui, la grande difficulté provient de ce que l'Allemagne n'a pas observé la partie V du traité de Versailles. « L'Allemagne a réarmé », déclare-t-il, « tout le monde le sait, personne ne le dit; la France a désarmé, tout le monde le sait, personne n'en convient. » Voilà le paradoxe qui jusqu'ici a paralysé les efforts de la Conférence du désarmement. Il montre aussi les dangers d'attaques brusquées, rendues possibles par l'aviation et la « guerre chimique ». Visiblement, le conférencier n'a confiance que dans les forces défensives de la France et ne croit guère à la possibilité du désarmement. Il veut mettre « la force au service du droit »; mais n'est-ce pas préparer la course aux armements et tout ce qui peut s'ensuivre?

Traitant des problèmes diplomatiques, M. Wladimir D'ORMESSON s'efforce de montrer que le grand défaut de notre action présente, c'est que nous voyons trop les questions d'une façon abstraite et générale, que nos vues sont trop ambitieuses, qu'il faudrait procéder d'une façon plus modeste, par exemple maintenir la Conférence du désarmement dans les limites définies par son titre exact, « pour la limitation et la réduction des armements ». Il se plaint aussi de l'« empiètement perpétuel de l'opinion et des mœurs parlementaires sur la politique extérieure ». Sans aucun doute, il regrette ce qu'on a appelé la « diplomatie secrète ». N'affirme-t-il pas que la diplomatie française, de 1870 à 1914, a entrepris une œuvre « magnifique »? On croit rêver...

IV. — L'ouvrage de M. ALGERMISSEN n'a pas été inspiré uniquement par la recherche désintéressée de la vérité; l'auteur, catholique militant, et qui a obtenu pour son livre un *imprimatur* épiscopal, est avant tout préoccupé de lutter contre l'athéisme et en Allemagne même, bien qu'il s'agisse surtout du mouvement athée

entrepris par le gouvernement soviétique. En un premier chapitre, il éprouve le besoin d'examiner la question à la lumière de l'histoire universelle et ne peut, naturellement, que se livrer à des considérations plutôt superficielles. On en dira autant des pages qui traitent de l'évolution historique de la Russie.

Par contre, le mouvement antireligieux du gouvernement soviétique est décrit avec précision, d'après des informations nombreuses et qui paraissent sûres. On trouvera des données intéressantes sur la législation antireligieuse, sur la fermeture de nombre d'églises, les persécutions dont trop souvent les prêtres ont été victimes. Remarquons cependant qu'à l'actif du régime soviétique il faut compter l'établissement de l'état civil, qui n'existait pas au temps du tsarisme. Bien plus nourries encore, les pages qui montrent l'étonnante activité de l'*Union des athées* et les formes très diverses de la propagande antireligieuse, qui se manifeste par des journaux, des conférences, des musées, voire par des processions et cortèges. Le caractère souvent grossier de cette propagande doit paraître assez répugnant non seulement aux croyants, mais aussi à quiconque pense librement et respecte les croyances de toutes sortes. Ces grossièretés et ces violences s'expliquent d'ailleurs en partie précisément par le caractère mystique de l'âme russe. L'auteur le remarque lui-même : les athées russes sont bien souvent des croyants à rebours ; l'antireligion est pour eux une véritable foi, un dogme, auquel on croit d'autant plus qu'on adhère à la conception matérialiste de l'histoire, d'après laquelle la religion n'est qu'un adjuvant de l'exploitation capitaliste. On est frappé aussi de la méthode rigoureuse employée par les autorités soviétiques dans leur politique antireligieuse. Elles ont institué, à cet égard, une savante pédagogie, obligatoire dans toutes les écoles. Enfin, de même qu'on avait institué un plan quinquennal pour mettre en œuvre l'industrialisation de la Russie, en 1932, fut élaboré un plan quinquennal pour l'extinction complète de toute religion. L'auteur ne laisse pas au fond d'éprouver quelque admiration pour la perfection d'une telle propagande et il montre que plus d'un de ses procédés pourrait être repris... *ad maiorem Dei gloriam*. La lutte contre l'athéisme lui paraît, en effet, un devoir pressant, notamment en Allemagne, où la propagande bolchéviste s'est exercée plus activement que dans les autres pays de l'Europe ; il nous fournit, à cet égard, quelques indications intéressantes.

Henri SÉE.

- I. — Maurice CAULLERY. *La science française depuis le XVII^e siècle*. Paris, Armand Colin, 1933. In-16, 214 pages. Prix : 10 fr. 50.
- II. — Maurice CAULLERY, Pierre JANET, C. BOUGLÉ, J. PIAGET, Lucien FEBVRE. *L'individualité, exposés et discussions*. Paris, Félix Alcan, 1933. In-8°, 156 pages. Prix : 15 fr.
- III. — Jean ROSTAND, A. BOUTARIC, P. SERGESCU. *Les Sciences. Tableau du XX^e siècle, 1900-1933*. Paris, Denoël et Steele, 1933. In-8°, 498 pages.

I. — M. Caullery déclare très justement : « La science est, par essence, une œuvre universelle, indépendante des frontières et des nationalités. » Aussi peut-il paraître quelque peu artificiel de décrire à part l'histoire de la science française depuis trois

siècles. M. Caullery, il est vrai, invoque l'excuse, défendable, qu'il est intéressant d'analyser, pour tel ou tel pays, « ce qui y a favorisé ou entravé l'essor de la science, le rôle qu'y ont eu les institutions ou les établissements qui lui sont propres ». Ainsi la science française se distingue particulièrement par son souci de n'admettre que les vérités découlant de l'expérience ou même par une tendance « positiviste », qui se serait manifestée bien avant Auguste Comte¹. Cette tendance — l'auteur nous le montre par quelques exemples concrets — a eu parfois la regrettable conséquence d'entraver l'élaboration de fécondes hypothèses. Autre trait distinctif de la science française : la tendance individualiste, qui fait qu'elle vaut plus par l'originalité de ses découvertes que par la masse de sa production ; tendance qui, nous semble-t-il, n'est pas seulement une marque de l'esprit français, mais encore le résultat de certaines conditions historiques, comme le développement tardif de l'enseignement scientifique. Beaucoup de nos grands savants, surtout aux xvii^e et xviii^e siècles, ont été des « amateurs », des isolés ; sans doute ne faut-il pas s'en plaindre.

Dans son instructif et attrayant exposé, M. Caullery a dû forcément négliger bien des détails ; il s'est attaché à décrire les grands courants scientifiques, l'œuvre des savants dont l'action a été la plus féconde, dans les divers domaines, car mathématiques, sciences physico-chimiques, sciences naturelles sont étudiées avec la même conscience. L'auteur n'a jamais manqué non plus de mettre en lumière les conditions dans lesquelles la science s'était développée aux diverses époques ; c'est là un ordre de considérations qui intéressera particulièrement les historiens. Avec raison, il insiste sur la création et l'activité de l'Académie des sciences, sur la poussée intellectuelle du xviii^e siècle, sur l'établissement du système métrique², sur l'œuvre de la Révolution.

II. — Sur le vaste domaine des sciences naturelles et des sciences de l'homme, il n'est guère de question aussi intéressante que celle de l'individualité. Elle a été examinée, au Centre international de synthèse, par un naturaliste comme M. Caullery, par des psychologues comme MM. Pierre Janet et J. Piaget, par un sociologue comme M. Bouglé, par un historien comme M. Lucien Febvre. M. Caullery montre, dans les organismes, les limitations de l'individualité. M. Janet considère que l'individualité ne se dégage que peu à peu. Retenons sa remarque que « c'est peut-être l'histoire, si on examine l'idée curieuse de la vérité historique, qui nous montrera le mieux l'essence de l'individualité et de l'unité ». Pour M. Bouglé, l'individu ne se dégage que peu à peu du groupe ; il attache une grande importance au fait que l'individu, à mesure qu'il appartient à un plus grand nombre de groupes différents, est mieux en mesure « de résister à force absorbante de chacun d'eux et d'affirmer son indépendance relative ».

M. Lucien Febvre constate qu'aujourd'hui l'histoire renonce à n'étudier que l'histoire des individus ; les masses humaines prennent de plus en plus d'importance à

1. N'y a-t-il pas quelque exagération à considérer Lavoisier comme un précurseur du positivisme ? Sur la véritable nature du positivisme et sur ses insuffisances, on aura toujours intérêt à consulter ce qu'en dit Émile Meyerson, notamment dans son admirable ouvrage *De l'explication dans les sciences*.

2. Il eût été bon de citer l'excellent ouvrage d'Adrien Favre, *Les origines du système métrique*. Paris, 1931.

ses yeux. Cependant, les personnages et surtout les « agents historiques » jouent un rôle qui doit intéresser au plus haut point les historiens. Le personnage historique « est un ferment qui fait lever la pâte humaine ». Un problème passionnant entre tous, c'est « le combat de l'homme d'exception et de la masse qu'il incarne, mais qui l'use ». Signalons encore, dans l'exposé de M. Febvre, une idée suggestive, c'est que l'œuvre historique est « dans une large mesure celle qui échappe aux prises de son milieu d'origine », qui, en quelque sorte, se « dénationalise ».

III. — Le troisième ouvrage est un consciencieux tableau du mouvement scientifique en France pendant le premier tiers du xx^e siècle ; œuvre de trois auteurs différents, il est moins fortement composé que l'ouvrage de M. Caullery. Les profanes auront même quelque peine à suivre les chapitres si nourris que M. Pierre Sergescu a consacrés aux mathématiques. Ce qui apparaît bien cependant, c'est qu'en cet ordre de science le xx^e siècle ne diffère pas profondément du xix^e . Il y a eu de plus grandes nouveautés et même des crises profondes en ce qui concerne les sciences physico-chimiques ; les théories de la relativité et des *quanta* sont destinées à exercer une grande action sur l'avenir de la physique. On eût même désiré voir M. Boutaric insister davantage encore sur cet ordre de considérations ; mais, d'autre part, il a décrit en détail les remarquables applications des sciences qui ont vu le jour ou se sont développées depuis 1900. En fait, qui ne s'intéresse aux progrès de la T. S. F., de l'aviation, de la radiothérapie ? D'une façon très vivante, M. Jean Rostand expose les progrès si rapides des sciences biologiques, qui s'attaquent aux problèmes de plus en plus difficiles de l'hérédité, de l'embryologie, de la microbiologie, avec ses merveilleuses applications pratiques. Il montre quels progrès a faits l'analyse des actions vitales ; cependant la nature même de la vie reste toujours mystérieuse. N'est-elle que la résultante de forces physico-chimiques ou constitue-t-elle un phénomène spécifique ? Il y a là un problème que la science ne peut encore et peut-être ne pourra jamais résoudre. — A lire l'ensemble du volume, on voit nettement que la science contemporaine est servie par un meilleur outillage, par les progrès de l'enseignement, par l'existence de sérieux périodiques, par l'institution de congrès nationaux et internationaux.

Henri SÉE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — Le tome VI, 1^{re} livraison, du *Répertoire d'épigraphie sémitique*, publié par la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, sous la direction de J.-B. CHABOT, membre de l'Institut, a été mis en distribution. Cette livraison, rédigée par M. G. RYCKMANS, comprend les numéros 3053-3665 (Paris, Klincksieck).

— Allen Brown West. *Corinth, results of excavations conducted by the American School at Athens*. Vol. VIII, part II : *Latin inscriptions, 1896-1926* (Harvard University Press, 1931, gr. in-4°, 171 p. ; prix : 5 dollars). — Dans la publication des fouilles américaines de Corinthe, M. Allen Brown West s'est chargé des inscriptions latines. Pour la préparation de ce volume, qui contient les inscriptions recueillies jusqu'en août 1926, il a eu comme collaboratrice Miss Lily Ross Taylor (voir la préface).

Ces inscriptions sont au nombre de 226, sans compter les fragments minimes donnés en supplément « for the sake of completeness ». Plus d'un tiers de ces textes ont été déjà publiés dans l'*American journal of archaeology*, et la plupart des inscriptions inédites se réduisent à d'assez pauvres fragments. Mais quelques-unes sont intéressantes : le n° 6, mentionnant un *sacerdos Saturni Augusti* (Saturne est ici Cronos, qui est représenté sur des monnaies de Corinthe) ; le n° 77, où il semble bien qu'on ait un *aug(ustalis) Ti. Caesaris Aug(usti)*, formule nouvelle ; surtout le n° 82, découvert en 1926, base honorifique à un *isagogeus Tibereon Claudieon Caesareon Sebasteon* : ce texte, ainsi que les n°s 84 et 85, inédits aussi, où il y a de même mention d'un *isagogeus*, s'ajoute aux témoignages que M. Louis Robert a rassemblés (*Revue de philologie*, 1929, p. 140-142) sur les *εισαγωγεις*, personnages à fonctions agonistiques.

Une seule inscription est d'époque républicaine (n° 1 = *Année épigraphique*, 1928, 5) : c'est le petit poème (cinq distiques) qui célèbre le halage à travers l'isthme de la flotte commandée par l'orateur Antoine, en 102. Aux remarques présentées sur la métrique de ce texte, on peut en ajouter une sur la hardiesse anormale des élisions. Parmi les inscriptions d'époque impériale, il y a une proportion assez élevée d'inscriptions du 1^{er} siècle. Il est remarquable d'ailleurs que, dans le chef-lieu de l'Achaïe, on ait eu si souvent recours au latin. L'influence du grec se manifeste, entre autres détails, par l'emploi de l'accusatif dans une base honorifique, n° 56 ; ligne 7 de ce texte, lire *q(ui) et Prae...*, plutôt que *q(uaestor) et prae(tor)*.

La formule *δύ ἀνδρῶν ἀντιστρατηγῶν*, qualifiée d'« énigmatique » dans le commentaire du n° 72, traduit probablement *praefectum pro duoviris*.

L'édition de tous ces textes, déjà connus ou non, est faite avec un soin et une méthode irréprochables. Sur plus d'un point, des précisions nouvelles sont acquises,

pour la prosopographie ou l'histoire administrative de la Grèce à l'époque impériale (p. 88, M. West pense que la tribu de Corinthe était l'Aemilia, non la Fabia). L'index est très complet. L'exécution matérielle est parfaite, et beaucoup d'inscriptions sont reproduites en photos très lisibles. La publication, en un mot, est digne des belles fouilles d'où elle est sortie.

Eugène ALBERTINI.

— Corrado BARBAGALLO. *Il problema della rovina della civiltà antica* (16 p.; extr. de la revue *Civiltà moderna*, V, 1933). — M. Barbagallo résume dans cet article la thèse qu'il a exposée dans son volume sur l'Empire (Turin, 1932) : la désagrégation de l'Empire et de la civilisation antique eut pour origine une crise sociale, sortie elle-même d'une terrible crise financière de l'État romain. L'excès des dépenses entraîna une fiscalité écrasante et une inflation monétaire sans limite : d'où la misère et l'oppression pour tous, bientôt la haine contre l'État et contre Rome. Cette thèse est moins distincte que l'auteur ne semble le croire de l'opinion de Rostovtzeff, pour qui la chute du monde antique est amenée par une révolution prolétarienne « bolchévique ». On y acquiescera dans l'ensemble, en faisant des réserves sur quelques détails : peut-on dire, par exemple, que l'industrie antique a été frappée et arrêtée par l'inflation « au cours d'une merveilleuse évolution vers une phase mécanique supérieure » ? L'insuffisance de la science et de la technique antiques sont bien plutôt une des raisons qui expliquent la crise financière, — et l'unique raison peut-être que nous ayons d'être un peu rassurés aujourd'hui, quand nous réfléchissons sur les destinées comparées de la civilisation antique et de la nôtre.

E. A.

— R. G. COLLINGWOOD. *Roman Britain* (Oxford, The Clarendon Press, 1932, in-8°, 160 p.; prix : 6 sh.). — L'auteur avait donné sous le même titre, en 1923, un petit volume dont celui-ci, beaucoup plus développé, est la mise à jour. C'est un ouvrage de vulgarisation, mais fait par un des meilleurs spécialistes de la Bretagne romaine (voir entre autres, de M. Collingwood, *The archaeology of Roman Britain*, 1930), un des continuateurs de Haverfield. Avant tout, M. Collingwood veut donner à ses lecteurs une idée de la civilisation britanno-romaine : il résume l'histoire de la conquête et de l'occupation ; il décrit brièvement le rempart d'Hadrien et celui d'Antonin ; mais, cela dit, il laisse de côté systématiquement l'aspect militaire de la Bretagne. C'est la vie de la population civile qui l'intéresse, population composée presque entièrement d'indigènes inégalement romanisés, et occupée surtout par l'agriculture. Des descriptions claires et bien illustrées nous font voir les villes, dont les plans en échiquier sont conformes aux règles de l'urbanisme romain ; les villas, dont la caractéristique est la galerie couverte qui longe la façade ; les villages celtiques, où vivait la plus grande partie de la population, et où la civilisation romaine ne pénétrait que sous la forme de quelques objets ménagers. En matière d'art, l'esprit de la décoration celtique, se combinant avec les importations gréco-romaines, a produit dans la céramique, dans les fibules, dans un ou deux ouvrages de sculpture, des résultats intéressants ; mais cette floraison a été brève et ne s'est pas maintenue jusqu'à la fin du second siècle. Une conclusion de quelques pages répond à la question : comment la Bretagne romaine a-t-elle fini ? Il s'agit moins de déterminer la date à laquelle Rome a perdu son autorité sur la Bretagne (sur ce point, M. Collingwood, pas plus aujourd'hui que dans l'article qu'il a donné en 1922 au *Journal of Roman Studies*, ne paraît disposé à remplacer la date traditionnelle de 407 par une date plus basse) que d'expliquer la « déroma-

nisation » du pays : elle est due au fait que les invasions barbares, à commencer par celle de 367, ont ruiné et détruit les classes supérieures, les seules qui fussent romanisées. Il n'a pas subsisté grand'chose, dans la Bretagne anglo-saxonne, de la civilisation britanno-romaine. Mais que les Romains aient créé Londres (p. 57), c'est un événement qui compte et dans l'histoire de l'Angleterre, et dans l'histoire générale.

E. A.

— *Les « Piscines romaines » de Gafsa*, par MM. L. POINSSOT et Ch. SAUMAGNE, sont un tirage à part de la *Revue tunisienne*, 1933 (Tunis, impr. Aloccio, 14 p. et deux planches). Ce sont trois bassins encadrés de hautes murailles en pierre de taille et communiquant entre eux par des canaux souterrains. On y lit des inscriptions latines très endommagées et reconstituées avec autant de prudence que de compétence.

— *La Bibliographie des travaux d'Émile Senart*, qui fut président de la Société asiatique de 1908 à 1928, a été établie par M. A. GUÉRINOT. Parue d'abord dans le *Journal asiatique*, juillet-décembre 1933, elle a ensuite été tirée à part (en vente chez Paul Geuthner, 1933, 75 p.). Elle contient 326 numéros, plus une table alphabétique des travaux de l'éminent érudit et un index.

Allemagne. — *Jahresberichte für deutsche Geschichte*, publ. par Albert BRACKMANN et Fritz HARTUNG. 6^e année, 1930 ; 7^e année, 1931 (Leipzig, Koehler, 1932 et 1934, in-8°, xiv-610 et vi-626 p.). — Les services que peut rendre cette publication sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister longuement. Grâce à de larges concours publics, ses directeurs peuvent en maintenir le niveau et l'ampleur ou même les étendre. Dans les deux volumes que nous avons sous les yeux, le plan général s'est enrichi de nouvelles sections et de nouveaux chapitres. Citons seulement, parce qu'ils sont de ceux qui peuvent intéresser particulièrement l'histoire de France, le § 68 — *Lorraine, Flandres et État bourguignon jusqu'en 1477* — du volume de 1930 dû à M. H. Sproemberg, de Berlin, à qui notre collaborateur M. Ganshof a bien voulu prêter le concours de sa profonde connaissance du sujet, et le § 64 de 1931 — *Les territoires voisins de la frontière occidentale de l'Allemagne* — dont le mérite revient au même auteur, aidé par le même concours ; exemples heureux de bonne entente et d'organisation du travail dont tous les amis de la science historique doivent se réjouir. Les chapitres qui exposent l'état des travaux relatifs à l'histoire d'Allemagne dans les langues de l'Europe centrale et orientale et aux rapports entre l'Allemagne et ces régions seront aussi particulièrement bienvenus. Y figurent, en 1930, le russe, le hongrois, le serbo-croate, le roumain ; en 1931, le hongrois ; dans les deux volumes, le polonais est annoncé pour l'année suivante.

Les indications purement bibliographiques forment la première partie de chaque volume, dont elles occupent à peu près le sixième. Les *Forschungsberichte*, qui rappellent les Bulletins historiques de notre *Revue*, en remplissent le reste. Ils sont classés en six sections : partie générale, histoire par périodes, histoire par branches d'études (droit, économie, etc.), territoires, germanisme à l'étranger, travaux en langues slave ou roumaine. Tout naturellement, l'Alsace et la Lorraine figurent en rubrique spéciale dans la partie territoriale ; peut-être est-il moins naturel que, dans le chapitre qui leur est consacré, se glissent des essais de propagande ou de polémique politique (1930, p. 419 ; 1931, p. 463, par exemple) ; mais il n'y a pas lieu de trop s'arrêter à ces formules pour l'usage interne.

Les relevés bibliographiques et l'exposé des recherches dans les divers domaines s'arrêtaient jusqu'ici en 1919. En se félicitant de constater que la conception et le plan des *Jahresberichte* se soient trouvés justifiés par la plus récente évolution politique de l'Allemagne, les directeurs de la publication annoncent (1931, p. vi) qu'à partir du prochain volume la date terminale sera reportée à 1933, pour embrasser la période « désormais achevée » de 1919 à 1933 et tenir compte de l'« importance, qui fait époque, de l'année 1933 ». Quoi qu'on puisse penser de ces appréciations, on se félicitera de voir se compléter un aussi utile instrument bibliographique.

Louis EISENMANN.

États-Unis. — Albert Theodore HELBING, *The departments of the American federation of labor* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1931, in-8°, 137 p. ; Johns Hopkins University Studies in historical and political science, série XLIX). — L'auteur de cette étude très approfondie décrit l'histoire et le rôle de grandes organisations d'ensemble qui, en ces dernières décades, se sont créées dans le monde ouvrier des États-Unis. Les « departments » des métiers du bâtiment, des métaux, des chemins de fer, des mines, ont respectivement englobé toutes les unions de ces divers métiers. Par le fait même, elles « contrôlent », dans une forte mesure, les unions locales et les trade-unions nationales. Leur nature les apparente à l'*American Federation of Labor* ; pas plus que celle-ci, ils n'ont le caractère révolutionnaire qui avait distingué les *Knights of Labor*. Mais — M. Helbing semble le montrer avec raison — les *departments*, par leur action continue, tendent à renforcer l'action du *trade unionism*, s'efforcent d'apaiser les différends entre organisations rivales ou voisines, favorisent les conventions (*agreements*) entre employeurs et employés, recueillent et vulgarisent une large documentation, de caractère général, sur les salaires et les conditions du travail. Leurs secrétaires sont devenus aussi des « skilled lobbyists », c'est-à-dire qu'ils fréquentent assidûment les couloirs du Congrès américain, à Washington, pour se tenir au courant des lois intéressant l'organisation du travail qui s'y préparent et s'efforcent aussi d'agir sur les législateurs. En un mot, les *departments* ne cessent de s'employer à fortifier l'organisation ouvrière américaine, en resserrant les liens entre les unions particulières.

Henri SÉE.

France. — Pierre CHAMPION, Fr. FUNCK-BRENTANO, Octave AUBRY, J. LUCAS-DUBRETON, *Histoire de France* (Paris, Flammarion, 1934, 4 vol. in-16, 122, 123, 125, 124 p. ; prix : 3 fr. 75 le volume). — Voilà encore une nouvelle *Histoire de France*, mais qui ne marque, en réalité, aucun progrès sur les entreprises du même genre. C'est toujours essentiellement, pour l'Ancien Régime, l'histoire des rois et non celle du peuple français. Comment celui-ci a-t-il vécu au cours des siècles ? On ne le voit, pour ainsi dire, jamais ; l'histoire économique et sociale a été presque totalement négligée. En un mot, ce sont toujours les vieilles formules de l'histoire narrative qui sont servies à un public désireux de s'instruire, sans aucune tentative d'explication ; et cependant, parmi les collaborateurs de cette *Histoire de France* se trouvent des hommes, comme M. Funck-Brentano, surtout M. Pierre Champion, qui sont des historiens de métier. Jamais il n'est fait la moindre allusion aux sources.

Henri SÉE.

— Miss ROSE GRAHAM. *A picture book of the life of St. Anthony the abbot, executed for the monastery of Saint-Antoine de Viennois in 1426* (Mémoire lu à la Société des

Antiquaires de Londres en 1933, 26 p. et 44 photos). — M^{lle} Graham, à qui l'on doit déjà une étude très documentée sur l'ordre de Saint-Antoine de Viennois (1927), a eu la bonne fortune de pouvoir examiner à loisir, au Musée britannique, un manuscrit qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque publique de La Valette, île de Malte. Il contient la vie de saint Antoine par un certain Jean Marcellar, docteur en droit d'Avignon, et « grand sacriste » de saint Antoine de 1400 à 1417, d'après des sources que fait connaître Miss Graham. Le manuscrit de La Valette comprend 102 feuilles ou 204 pages, avec 196 peintures ; sur ce nombre, 44 sont reproduites ici, réduites d'un quart ; l'auteur des peintures est le frère Robin Fournier d'Avignon. Elles racontent la vie, les tentations et le martyre du saint. Elles témoignent en faveur de l'artiste ; d'autre part, l'historien y trouvera des traces curieuses des superstitions médiévales, notamment sur la place occupée par le Diable et ses suppôts dans les croyances populaires. Ch. B.

— Paul VERRIER. *Le vers français. Formes primitives, développement, diffusion* (Paris, Henri Didier, 1931-1932, 3 vol. in-8°, 300, 328 et 392 p., de la « Bibliothèque de la Société des Amis de l'Université de Paris », vol. I à III). — Le sujet abordé par M. Paul Verrier dans les trois gros volumes dont nous venons de transcrire le titre est en majeure partie étranger à l'ordre de recherches auxquelles se consacre la *Revue historique*, et nous ne saurions, par suite, y insister ici. Mais si les questions dont il traite — formes primitives du vers français au Moyen Age, développement et diversification des formes métriques adoptées, diffusion et adaptation de ces formes dans toute la littérature germanique, aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre et dans les pays scandinaves — ne relèvent pas de l'histoire, elles lui importent au plus haut point. M. Verrier l'a lui-même fort bien mis en lumière quand il a insisté dès son introduction, et plus fortement encore tout au long de son tome III, sur ce fait, capital en effet, que nos formes poétiques, où, si nous le comprenons bien, il voit — peut-être avec excès — une manière de création totale du génie populaire français, ont de très bonne heure été imitées par l'Allemagne et l'Angleterre, puis, plus tardivement, par la Scandinavie, suivant un processus analogue à celui qu'on avait observé à Rome quand le vers saturnien avait été délaissé au profit de l'hexamètre, du trimètre, du tétramètre ou du pentamètre helléniques. C'est à la chanson de danse, spécialement à la carole, que M. Verrier attribue le mérite principal de ce rayonnement du vers français. A l'appui de sa thèse, il produit un grand luxe de preuves, un imposant appareil technique, une érudition considérable, qui jamais pourtant n'étouffe en lui ni le sentiment poétique ni la lucidité de la pensée. En fait, c'est une page capitale de notre histoire intellectuelle que M. Verrier a écrite. On ne saurait trop la recommander à l'attention des historiens. Louis HALPHEN.

— *Le manuscrit 19152 du fonds français de la Bibliothèque nationale*. Reproduction phototypique avec une introduction par Edmond FARAL (Paris, Droz, 1934, gr. in-8°, 54 p. et 205 planches. Ouvrage publié sous les auspices et aux frais de la Fondation Singer-Polignac). — Il n'est point de meilleure façon d'assurer la conservation et la facilité d'étude des textes du Moyen Age que d'en donner un fac-similé. A la reproduction des couleurs près, la technique moderne réussit aujourd'hui à nous donner des images parfaites des anciens manuscrits. Le ms. 19152 du fonds français de la Bibliothèque nationale, souvent exploité par les érudits, est désormais à la portée de tous, grâce à une libéralité qu'on ne saurait trop louer, et

au parfait discernement dans le choix de l'emploi qui a été assigné à celle-ci. Le manuscrit, écrit au début du XIV^e siècle, ne comprend pas moins de soixante et un poèmes de notre littérature du XII^e et du XIII^e siècle (fabliaux, contes courtois, poèmes moraux, récits burlesques), réunis en une anthologie où voisinent le religieux et le profane, l'élégant et le trivial, le sérieux et le bouffon. M. Faral les a dénombrés avec une connaissance assurée de la littérature française du temps et il a fait précéder cet inventaire d'une description très précise du volume. En une matière dont le cadre est traditionnel, il a pu introduire du nouveau et attirer l'attention sur des problèmes qui retiendront désormais les préoccupations des paléographes et des bibliographes. La publication, accompagnée d'une table des œuvres et d'une table des *incipit*, répond à toutes les exigences. A signaler, du point de vue historique, une note du XV^e siècle au bas d'une page, au temps où le volume appartenait à Philippe Alamande, femme de François III, baron de Sassenage; elle a conservé le souvenir d'un événement notable, connu d'ailleurs par d'autres textes, l'éboulement qui obstrua le cours de la Drôme et donna naissance à deux lacs qui inondèrent Luc-en-Diois en 1443.

C. BRUNEL.

— *Documents diplomatiques français relatifs aux origines de la guerre de 1914*. 2^e série, t. V : 9 avril-31 décembre 1904 (Paris, Imprimerie nationale, 1934, XL-655 p.). — Tandis que les documents se suivent d'après l'ordre strictement chronologique, une table méthodique permet de les consulter d'après un ordre logique. Cette table comprend six parties, divisées chacune, d'après son objet, en sections. I. L'Angleterre et l'entente cordiale, l'Espagne et l'accord franco-espagnol, le Maroc, l'Italie, le Danemark et la Belgique. II. L'entente cordiale, l'Allemagne et l'Autriche. III. L'entente cordiale et la Russie; l'affaire du Dogger Bank. IV. Turquie, Balkans et Crète. V. Rupture diplomatique du gouvernement français avec le Saint-Siège. VI. Affaires asiatiques et africaines : Thibet et Perse; l'Abyssinie et le chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba. Une large place est faite aux préoccupations du ministère français contraint à prévoir, dix ans plus tôt, une agression de l'armée allemande par la Belgique.

— S. DEBRÉ. *L'humour judéo-alsacien* (éditions Rieder, 1933, in-18, 307 p.). — Ce n'est pas un recueil d'anecdotes amusantes et spirituelles, de « Mochelich », d'histoires juives, que publie, sous ce titre, le grand rabbin S. Debré dans la collection « Judaïsme » dirigée par M. Edmond Fleg. C'est un recueil d'allusions liturgiques prises dans un sens humoristique, dont les Juifs d'Alsace, mi-paysans, mi-citadins, émaillent ou plutôt émaillaient leur conversation. Ces plaisanteries traditionnelles se perdent de plus en plus, à mesure que les Juifs des campagnes émigrent dans les villes et qu'augmente, dans les jeunes générations, le nombre de ceux qui négligent l'étude de l'hébreu. En réunissant ces expressions humoristiques, M. Debré sauve par l'oubli un chapitre amusant et instructif du folklore judéo-alsacien, produit savoureux de l'ironie juive, « héritière de l'esprit subtil et aiguë des talmudistes » et de l'humour alsacien qui est « fait d'esprit, de gaieté et de bonhomie ».

J. HATT.

Grande-Bretagne. — *The place names of Surrey*, par MM. J. E. B. GOVER, A. MAWER et F. M. STENTON, avec la collaboration de M. Arthur BONNER (Cambridge, at the University Press, 1934, XLVI-445 p.; prix : 21 s.). — C'est le tome XI de la collection entreprise par la « English place names Society » (cf. *Rev. histor.*, t. CLXXIII, p. 393). Aux collaborateurs ordinaires est venu se joindre M. Arthur

Bonner, qui avait déjà fait de longues recherches sur la toponymie du comté et qui a généreusement cédé à la Société les documents réunis par lui. Dans une pochette à la fin du volume, on trouve une carte générale des « hundreds » et des paroisses du comté, plus six cartons où sont marquées, en ordre scientifique, les désinences qui sont entrées en composition dans les noms de lieu et qui en montrent l'origine probable ou certaine. L'introduction expose ce que l'on peut savoir sur l'origine et la répartition des peuplades qui sont venues s'établir sur le sol du futur comté. Faibles sont les traces laissées par les Celtes ; la plus grande partie du territoire a été occupée par les Saxons ; le nom même de Surrey, où le suffixe *ey* correspond au *ge* ou *gau*, prouve que la population primitive était d'origine saxonne et était répartie en cantons (« regiones » et « provinciae »). C'était donc la région du Sud, nettement distincte du Kent et du Sussex. Suit l'histoire de la population qui, après avoir été gouvernée par des chefs locaux (« under kings »), passa successivement sous l'autorité des rois de Kent, de Mercie, de Wessex, jusqu'au temps d'Egbert, roi des Saxons de l'Ouest. Très importante à ce sujet est une charte authentique de l'année 675, qui fournit la première date certaine de cette histoire. Le pays est alors divisé en onze centaines (« hundreds ») et en paroisses. Chemin faisant, on rencontre des localités bien connues dans l'histoire, telles que Lambeth et Southwark (ouvrage défensif contre les gens du Surrey). Richmond, résidence des rois d'Angleterre depuis Édouard I^{er}, s'appelait d'abord Sheen, nom auquel fut substitué plus tard le nom actuel, qui désignait une seigneurie du comté d'York. Dans le « hundred » d'Effingham (qui était un « demi-hundred ») se trouve le lieu dit *Runy Mede*, ainsi appelé sans doute parce que là se tenaient les assemblées des anciens cantons. Or, c'est à Runnymede que Jean sans Terre fut contraint d'accorder la Grande Charte aux grands de son royaume. — A la fin du volume on trouve une liste des noms de fiefs et de manoirs. Une autre, celle des noms où entrent en composition ceux d'animaux, rappelle sans doute (p. 404) les sacrifices offerts en Scandinavie aux divinités païennes. Une contribution personnelle sur l'élément *Friday*, fréquent dans les noms de rue, est due à M. Arthur Bonner.

Ch. B.

— Dans la petite collection des « Ancient monuments and historic buildings », est venue s'ajouter une plaquette où Sir Charles PEERS, déjà nommé, a décrit le château de *Helmsley* au comté d'York (13 p. et 1 plan). Ce château, ou du moins le gros œuvre, paraît avoir été construit par Robert de Roos entre 1186 et 1227. Plusieurs fois remanié, assiégé en 1646 par Sir Thomas Fairfax, il n'est plus aujourd'hui qu'une ruine où l'on peut cependant encore de constater le soin qu'on prenait jadis pour assurer les communications entre les divers éléments de la défense. — A M. C. A. Ralegh BADFORD est échue la tâche de présenter *The bishop's palace of S. Davids, Pembrokeshire* (25 p., 2 plans et 2 photos). Ce palais, construit sans doute au cours du xiv^e siècle, détruit peu à peu au xvi^e siècle, était en ruines à la fin du xvii^e. — Miss Daphne DRAKE s'est chargée de *St. Mawes castle and Pendennis Castle* (16 p. et 3 planches). Le château de St. Mawes fut construit par Henri VIII à l'aide des fonds obtenus par la suppression des monastères. Il intéresse surtout par les inscriptions latines qu'on y a prodiguées. Celui de Pendennis date de la même époque. Tous deux sont construits sur un plan semblable, comportant une tour ronde aux murs très épais. — *Kensington palace* a été présenté par M. R. S. SIMMS (15 p., 1 carte et 3 planches).

— *Oxford Essays in medieval history presented to Herbert Edward Salter* (Oxford, at the Clarendon Press, 1934, VIII-264 p. ; prix : 21 s.). — Volume de Mélanges offert à M. Salter, l'historien bien connu d'Oxford, à l'occasion de son 70^e anniversaire. Les onze études qu'il contient, toutes composées par des amis d'Oxford, se rapportent d'ailleurs à des faits intéressant l'histoire du Moyen Age en général. En voici l'analyse : I. *The era of the folk in english history*, par M. JOLLIFFE (étude les divers éléments dont s'est composée la population anglaise avant la conquête et son organisation). — II. Evelyn JAMISON. *The abbess Bethlem of S. Maria di Porta Somma and the barons of the Terra Beneventana* (XI^e-XIII^e siècles ; en appendice, liste des documents concernant S. Maria di Porta Somma de Bénévent et tableau généalogique de la famille de l'abbesse Bethlem, de 1121 à 1177). — III. N. DENHOLM-YOUNG. *The cursus in England* (étude sur le « Cursus curiae Romanae » concernant les préceptes de rhétorique et la cadence rythmique des phrases. Un appendice fait connaître les manuscrits relatifs à l'« Ars dictaminis » qui se trouvent en Angleterre, avec une liste des « Incipit »). — IV. Miss E. C. PROCTER. *The Castilian chancery during the reign of Alfonso X, 1252-1284*. — V. Mrs. D. LOBEL. *The ecclesiastical banleuca in England* (c'est à savoir en quoi consistait la région où s'étendait la juridiction du seigneur ecclésiastique à partir du XI^e siècle, par exemple à Bury St. Edmunds et à Ramsey, à Ely et à Glastonbury, etc.). — VI. J. G. EDWARDS. *The « plena potestas » of english parliamentary representatives* (quelle fut, au Moyen Age, la portée de la formule « qui haberent potestatem obligandi comitatum », en ce qui intéressait les chevaliers appelés au Parlement). — VII. Mrs. A. M. LEYS. *The forfeiture of the lands of the Templars in England*. — VIII. Miss V. CLARKE. *The origin of impeachment* (au cours du XIV^e siècle). — IX. J. N. L. MYRES. *Notes on the history of Butley priory, Suffolk*. — X. Miss B. J. H. ROWE. *The « Grand Conseil » under the duke of Bedford, 1422-1435* (sur la composition du Grand Conseil à Rouen, 1430-1432). — XI. S. GIBSON. *A neglected Oxford historian* (il s'agit de John Ayliffe, mort en 1732 ; liste de ses œuvres, dont plusieurs concernent Oxford). — Un dernier chapitre contient la liste des ouvrages publiés par H. E. Salter depuis 1905.

— *Studies in chronology and history*, by Reginald L. POOLE ; collected and edited by Austin Lane POOLE (Oxford, at the Clarendon Press, 1934, 328 p. ; prix : 18 s.). — C'est un recueil d'articles publiés par l'éminent historien du Moyen Age, R. L. Poole, de 1916 à 1928. Empêché par une cruelle maladie de préparer lui-même ce recueil, utile supplément à ses publications antérieures, c'est son fils qui a réalisé le vœu du défunt ; il s'est acquitté de cette tâche avec une piété éclairée. Voici la liste des articles réunis dans le présent volume : *The beginning of the year in the Middle Ages* (calendrier Julien ; dates de Noël, de l'Annonciation, de Pâques et du 1^{er} janvier ; retour au régime de l'antiquité romaine). — *The earliest use of the Easter cycle of Dionysius*. — *The chronology of Bede's historia ecclesiastica and the Councils of 679-680* (établissement de l'Indiction ; un tableau résume les notions chronologiques fournies par Bède). — *St. Wilfrid and the see of Ripon* (biographie de S. Wilfrid, évêque de Ripon, d'où il fut expulsé en 677, et discussion critique sur la valeur de sa biographie par Eddi). — *Monasterium Nisidanum* (qu'il faut sans doute identifier avec Nisida, petite île dans la baie de Naples). — *A stage in the history of the Laudian ms. of Acts* (ce manuscrit, qui a appartenu à l'archevêque Laud, a été utilisé par Bède). — *Seals and documents* (nature et emploi des sceaux, avec un fac-similé). — *The Alpine son-in-law of Edward the Elder* (la fille

d'Édouard le Vieux épousa peut-être un seigneur de la région alpine). — *The see of Maurienne and the valley of Susa* (xii^e siècle). — *Papal chronology in the XIth. century.* — *The names and numbers of medieval papas* (depuis Serge II, qui devint pape en 844). — *Imperial influences on the forms of papal documents* (du viii^e siècle au milieu du xi^e). — *Benedict IX to Gregory VII* (synode de 1046, où trois papas furent déposés par l'empereur Henri III). — *The masters of the schools at Paris and Chartres in John of Salisbury time* (ce qu'en a dit Jean de Salisbury, au temps de Bernard de Chartres, de Gilbert de la Porrée et de Guillaume de Conches. Importance particulière du *Metalogicon*. Jean de Salisbury à la cour pontificale et sa correspondance). — *The early lives of Robert Pullen, and Nicholas Breakspear* (et notes sur plusieurs Anglais qui visitèrent la cour pontificale vers le milieu du xii^e siècle, au temps de Jean de Salisbury). — Deux documents concernant l'archevêque Roger d'York (un des adversaires de Thomas Becket et comment ont été publiées les Grandes Chartes des rois d'Angleterre).

— J. E. MANSION. *Harrap's standard French and English dictionary*. 1^{re} partie : *French-English* (Londres, George G. Harrap, 1934, in-4^o, xvi-912 p. ; prix : 42 s.). — Ce dictionnaire est certainement appelé à rendre les plus grands services. Tout d'abord il contient, outre les mots de la langue française qu'on trouve dans les meilleurs de nos dictionnaires, depuis celui de Littré jusqu'à celui de l'Académie française, un très grand nombre d'autres, et des plus récents, par exemple pour ce qui concerne l'automobile, le cinéma, les moteurs, la finance, les sciences, même l'argot parisien (par exemple, *Paname* pour Paris, *Pandore* pour gendarme). Les divers sens des mots, nettement séparés, sont généralement rangés dans un ordre logique et étymologique. On n'y trouvera naturellement pas de noms de lieu, mais tout de même certains adjectifs tels que *cherbourgeois* (habitant de Cherbourg) ; si *Panama* s'y trouve, c'est seulement à cause du bois et du chapeau de Panama. On peut regretter l'absence de quelques expressions d'un usage d'ailleurs tout récent, telles que certaines épithètes : *gelé*, au sens de dette internationale qui reste impayée ; *unique* (marchandise à *prix unique*, tandis qu'on trouve *rue à sens unique*). On aurait pu enregistrer *Columbarium* et peut-être, à cette occasion, le nom du Père-Lachaise. Mais combien sont rares et peut-être inopérantes de telles omissions ! On nous prévient d'ailleurs que la « composition » de l'ouvrage sera conservée pendant quelque temps pour permettre les plus notables parmi les corrections et les omissions. — Il ne nous appartient pas de donner une opinion sur la traduction des mots français en anglais ; il est certain que cette partie a été traitée avec le plus grand soin. D'ailleurs, combien de mots de la langue anglaise sont devenus français par un constant usage, par exemple *week end* ou encore *standard*, qui figure au titre même du Dictionnaire et dont l'équivalent français n'a pas été donné, et pour cause ! — Quoi qu'il en soit, la qualité de l'œuvre est telle qu'il faut en remercier chaleureusement et les éditeurs et le directeur M. Mansion.

— E. W. BROOKS. *The english naval forces* (Londres, A. Brown et fils, xv-228 p.). — Le titre de ce livre ne correspond pas exactement à la réalité. En effet, les cinq premiers chapitres, consacrés à la construction des navires, à la navigation et aux passagers, à l'équipage, à l'armement, aux différentes espèces de bateaux (navires manœuvrés à la voile ou à la rame), se rapportent aussi bien aux autres pays européens qu'à l'Angleterre. Les quatre suivants la touchent directement, au contraire. Il y est question, en effet (chap. vi), des « Cinque » ports de la Manche, sorte de con-

fédération qui, en réalité, en comprenait sept. En échange de privilèges fort substantiels, ils devaient au roi un service actif, à leurs frais, mais à des conditions déterminées par leurs chartes constitutives. Le chapitre VII traite des vaisseaux appartenant au roi, achetés ou loués ; de l'administration navale ; de la mobilisation des flottes sous Jean sans Terre et Henri III. Le chapitre IX, enfin, traite de la stratégie navale et de la tactique. M. Brooks paraît avoir eu surtout pour objet d'exposer l'emploi de la flotte à la guerre plutôt qu'au commerce, ce qui limite encore l'intérêt du livre ; mais on lui saura gré d'avoir fait connaître beaucoup de détails appuyés par des documents bien choisis. Ch. B.

— *Acts of the Lords of Council in public affairs, 1501-1544*. Selections from the *Acta dominorum Concilii*. Introduction sur le *Privy Council of Scotland*, par Robert Kerr HANNAY (Édimbourg, H. M. general Register House, 1932, LXVII-719 p. ; prix : 2 £ 5 s.). — Avant d'entreprendre la lecture de l'introduction, il serait bon, si l'on n'est pas très bien informé sur les principaux fonds des archives écossaises, de consulter deux ouvrages qui touchent de très près au sujet du présent livre : *The public records of Scotland*, par J. Maitland Thomas (1922), et *The parliaments of Scotland*, par Robert Rait (1924). Ils donneront le fil nécessaire pour suivre M. Hannay dans le détail, parfois confus, de son exposition ; on saisira mieux en quoi consistaient au XVI^e siècle les Parlements et les États du royaume, les Conseils généraux et les « Conventions », la « Session » et ses archives, le Conseil privé et les *Acta dominorum Concilii*. Les Actes commencent à l'année 1501 ; mais, jusqu'à l'année 1513, M. Hannay se contente d'en dresser un rapide inventaire (p. LIX-LXVII), et c'est seulement au lendemain de la désastreuse bataille de Flodden (1513) que commencent les extraits tirés de ces Actes.

Les extraits suivent un ordre strictement chronologique. M. Hannay en donne toute la substance, avec un scrupule poussé au point qu'il reproduit les passages notables dans leur teneur originale qui est le dialecte écossais, et il faut bien dire que la lecture en est souvent pénible si l'on ne possède pas bien cette langue. Le règne de Jacques V occupe la plus grande partie du volume jusqu'à la page 523, où commence celui de Marie Stuart (1554-1557). S'il est permis de faire un choix parmi les nombreux documents analysés dans ce volume, je signalerai les « articles » de Stirling (19 février 1554, n. st.), accord passé entre la reine douairière (Marie de Guise, mère de Marie Stuart) et James Hamilton, duc de Châtellerauld et régent d'Écosse ; il définit la part d'autorité attribuée à chacun d'eux.

A cette publication se rattache naturellement le *Register of the Privy Council of Scotland*. Il a été publié, et abrégé, par M. Henry PATON, avec une introduction par M. Robert Kerr HANNAY, historiographe d'Écosse (Édimbourg, H. M. general Register House) ; t. XIII : 1686-1689, c'est-à-dire pendant les dernières années du règne de Jacques VII (Jacques II, comme roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande). Dans l'Introduction, M. Hannay complète en quelque sorte le travail de son collaborateur en donnant une esquisse rapide des actes du Conseil empruntés soit au recueil même de M. Paton, soit à d'autres sources officielles. On ne saurait trop multiplier les renseignements sur une période aussi troublée que celle qui mit fin au règne de Jacques II et à l'avènement de l'« usurpateur », Guillaume III d'Orange.

Le tome XIV de la série, publié d'après le même plan par MM. PATON et HANNAY (Ibid., 1933, XXVIII-914 p. ; prix : 2 £ 10 s.), contient les quatre derniers mois de l'année 1689 ; c'est maintenant le règne de Guillaume III ou, pour parler plus

correctement, celui de Guillaume et Marie ; année de la bataille de Killikrankie, où fut battue l'armée anglo-écossaise. On y trouve mainte preuve des difficultés rencontrées par le souverain étranger pour faire reconnaître son autorité, surtout dans les Highlands, restés de cœur fidèles au roi déchu. Qu'on se reporte, par exemple, à la p. 418, où l'on voit un certain James Craig, « ministre » presbytérien, accusé d'avoir proné en chaire qu'il fallait refuser toute obéissance et allégeance à Guillaume III, déclarant que c'était un zéro (« a cifered king ») ; il avait, en outre, manifesté une joie indécente à la nouvelle de la défaite du général McKay à Killikrankie. Une pétition fut adressée au Conseil pour frapper ce prédicateur coupable de traiter avec une telle irrévérence un prince qui venait « de délivrer le pays du papisme, de l'esclavage et du gouvernement arbitraire ». Il importait donc de surveiller de près le clergé hostile ; en fait, beaucoup de ministres furent poursuivis et privés de leurs fonctions ecclésiastiques. Par contre, on ordonnait de venir en aide aux protestants chassés de France et d'Irlande. De leur côté, les bourgs insistaient pour qu'on leur rendit le droit d'élire leurs magistrats municipaux. On ne puise jamais inutilement à une source aussi riche en renseignements de toute nature.

Ch. B.

Italie. — *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Henri Hauvette* (Paris, Les Presses françaises, 1934, xxxix-845 p.). — Beau volume offert par les collègues, disciples et amis d'Henri Hauvette, « à l'occasion de son élection à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de sa quarantième année d'enseignement universitaire ». Il contient près de cent articles, assez brefs d'ordinaire, dus à des auteurs tant Italiens que Français. Nous mentionnerons ici uniquement ceux qui se rapportent à l'histoire : Édouard JORDAN. Les prétendus droits des Angevins de Hongrie au royaume de Naples. — Léon MIROT. La cession de la ville et du comté de Lucques par Jean de Bohême à Philippe VI de Valois en 1332. — Maurice MIGNON. Un musée de Pétrarque en Avignon. — Domenico RUSSO. La spedizione di Carlo VIII nella poesia italiana. — André OTETEA. La « supplique » de Guichardin à François I^{er} (fin mai-début de 1527). — Pierre DE NOLHAC. Gabriel Simeoni et le site de Gergovia (1561). — Gaston E. BROCHE. Archives marseillaises d'intérêt italien et espagnol. — Henri GAILLOT. Un prince de Toscane à la cour de Louis XIV en 1669 (Cosme III de Médicis). — Ettore LEVI MALVANO. Libri proibiti nello settecento (au temps de l'humanisme). — Antonio BOSELLI. Du Tillot, Paciaudi e la biblioteca di Parma (état des dépenses faites pour cette bibliothèque en 1763). — Giuseppe GALLAVRESI. La jeunesse du comte Gorani (au service de l'Autriche, 1752-1754). — Pietro ROMANO. L'unità politica italiana nel pensiero di M. Gioia (1767-1829). — Urbain MENGIN. Lamartine et Manzoni ; leurs relations amicales et leurs opinions politiques. — Francesco RUFFINI. Il liberalismo di Alessandro Manzoni. — Ireneo SANESI. False testimonianze di contemporanei intorno ad Alessandro Manzoni. — René DOLLOT. Le souvenir de Frédéric Ozanam à Milan. — Lucien AUVRAY. Dante et Littré. — César VIDAL. « I lutti di Lombardia » de Massimo d'Azeglio. — Henri TRONCHON. L'Italie dans les carnets d'Edgar Quinet. — Francesco PICCO. L'Italie de Maupassant. — En tête du volume se trouve la bibliographie des publications de M. Hauvette.

— Sous les auspices de l'« Ente nazionale di cultura » a été fondée une collection de *Documenti di storia italiana*. C'est dans cette collection que M. Francesco COGNASSO a magnifiquement publié les *Prediche italiane ai Fiorentini* de Savonarole.

(Perugia-Venezia, La Nuova Italia, 1930, 2 vol. in-8°, xvi-369, x-447 p.; prix : 35 et 45 l.). Le premier volume correspond aux mois de novembre et décembre 1494 et contient vingt-trois sermons. On y voit de quelle façon l'orateur sacré, comme un *nabi* d'Israël, essaie, en parlant au nom de Dieu, d'entraîner ses concitoyens à la réforme politique par la réforme religieuse. Ces sermons vivants, où se reflète toute l'existence orageuse de l'Italie à l'extrême fin du x^v siècle, rappellent aussi quelque peu l'idéologie giobertienne, car Savonarole y explique comment Florence, réformée moralement et politiquement, peut devenir le centre de la transformation spirituelle et politique de l'Italie et de l'Europe tout entière. Le second volume groupe les vingt-neuf sermons des jours de fêtes de l'année 1495, et ils ne sont pas moins intéressants, enregistrant quelques-uns des résultats que la foi optimiste de Savonarole lui avait permis d'envisager par avance. Sont-ce bien les textes absolument directs du grand prédicateur? Il est bien difficile et téméraire de l'affirmer. C'est aux rédactions de l'auditeur Violi et du collaborateur Stefano di Capodimonte, publiées à diverses reprises, que M. F. Cognasso s'est référé pour établir son édition. Celle-ci, sobrement mais utilement annotée, fournit un document de premier ordre pour l'histoire italienne, pour l'histoire aussi de la langue et de l'unité italienne.

G. Bn.

Syrie. — M. SAUVAGET. *Les perles choisies*. Mémoires de l'Institut français de Damas (Beyrouth, 1933, 223 p.). — On a eu déjà l'occasion de signaler ici l'importance des travaux des savants français qui étudient les monuments de l'art musulman. Il convient d'attirer l'attention sur les récentes publications d'un jeune savant, qui devient le maître des études d'archéologie musulmane en Syrie, M. Sauvaget. Après un travail éminemment utile, dans lequel il a décrit les monuments de Damas, il commence la publication de « matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep » par la traduction de l'ouvrage d'Ibn ach Chihna, intitulé : *Les perles choisies*. C'est une description de la ville d'Alep au milieu du x^v siècle, œuvre pleine de renseignements précieux pour l'histoire des monuments et aussi pour celle de la vie sociale. La traduction, très claire, est complétée par une excellente annotation. Ces documents font partie des travaux préparatoires à l'ouvrage d'ensemble que l'auteur prépare sur l'histoire d'Alep.

D'autre part, M. Sauvaget a résumé, dans un article important de la *Revue des arts asiatiques* (1934), sous le titre de *L'architecture musulmane en Syrie*, les trois conférences qu'il a faites en 1932, dans la série de leçons sur l'histoire de l'art musulman organisées par l'Institut des études islamiques et l'Institut d'art et d'archéologie.

Il y a retracé, à partir du xi^e siècle, l'histoire des monuments de la Syrie, dont il a précisé, sur une carte, l'étendue géographique, et dont il a dégagé les caractères propres : emploi de la pierre taillée (et non de la brique, comme en Mésopotamie) ; sentiment de la logique, de la mesure et de la clarté ; traditions hellénistiques. — Il montre, d'ailleurs, qu'il y a une différence très nette entre l'art de Damas et celui d'Alep. Elle est due à des circonstances physiques, et aussi à l'influence des princes, qui a été dominante sur l'architecture en Syrie, comme dans le reste du monde musulman, en Orient et en Occident. — Les Ayyoubites ont signalé leur passage par la construction de *madrasa*. — À Alep, les Atabegs venus de Mossoul ont favorisé la construction en pierre de taille. L'art de Damas, qui ne se sert que de matériaux légers, est de faible envergure. — Sous les Mameluks, c'est l'art de l'Égypte

qui domine ; à partir du ^{xvi}^e siècle, c'est celui des Turcs ; l'époque moderne cherche sa voie.

Une abondante illustration éclaire ces pages : des dessins précis, de belles photographies, qui, toutes, complétées par de courtes et substantielles notices, renseignent sur des monuments caractéristiques et peu connus. — On trouve donc, dans le travail de M. Sauvaget, un raccourci remarquablement clair et intelligent de huit siècles d'architecture syrienne.

GAUDEFROY-DEMOBYNES.

Histoire générale. — Svend DAHL. *Histoire du livre, de l'Antiquité à nos jours* (Paris, Jules Lamarre, gr. in-8°, x-326 p., avec 146 illustrations dans le texte). — M. Dahl est bibliothécaire en chef de l'Université de Copenhague. Il a publié en 1927 une *Histoire du livre* en danois, dont l'éditeur parisien Jules Lamarre a eu l'heureuse idée de lui demander une adaptation française, allégée sur certains points, augmentée sur d'autres.

Le volume, abondamment illustré et soigneusement imprimé, qui est sorti de cette collaboration, se présente comme une vue d'ensemble sur l'histoire du livre, le mot « livre » étant pris dans son acception la plus large. Il y est question, en effet, autant du livre manuscrit (depuis les temps les plus reculés) que du livre imprimé (jusqu'à nos jours et dans la plupart des pays d'Europe). De plus, le commerce de librairie, l'histoire de la bibliophilie, l'évolution des bibliothèques y occupent une place importante.

M. Dahl connaît bien ce vaste sujet, et il sait dire l'essentiel, sans alourdir son exposé de discussions historiques ou techniques qui, du reste, n'entraient point dans son plan. Aussi son livre est-il d'une lecture instructive, non seulement pour les profanes, mais pour les amateurs eux-mêmes qui associeront le nom de l'auteur et celui de l'éditeur dans le juste hommage de gratitude auquel les convie dans sa Préface M. Louis Barthou, bibliophile averti.

CH. SAMARAN.

— Mariano H. CORNÉJO. *La lutte pour la paix*, préface de M. Paul VALÉRY (Paris, Félix Alcan, 1934, in-16, xvi-239 p. ; prix : 15 fr. ; « Questions du temps présent »).

— Très optimiste, M. Cornéjo estime que la lutte pour la paix, que l'on s'est efforcé de mener depuis la guerre mondiale, doit se terminer forcément par la victoire, et il s'applique à en montrer les raisons. Il constate d'abord qu'il y a un lien étroit, « une connexion profonde » entre la nationalité et la démocratie, d'une part, et la paix, de l'autre. Or, la nationalité triomphe partout en Europe. Puis, la création de la Société des Nations, considérée si longtemps comme purement utopique, est devenue une réalité, en grande partie grâce à l'action du président Wilson. On lira avec intérêt le bon chapitre que l'auteur a consacré à la doctrine wilsonienne, qu'il expose avec précision, donnant le texte des fameux « quatorze points », avec une judicieuse interprétation. Ces « quatorze points », il est vrai, n'ont pas été pleinement réalisés, mais ils l'ont été encore bien mieux qu'on n'était en droit de l'espérer. Ce qui a nui, d'ailleurs, à l'application de la doctrine wilsonienne, c'est la réaction qui s'est manifestée contre elle en Amérique même. Le refus du Congrès des États-Unis de ratifier le traité de Versailles et d'autoriser l'entrée de la République américaine dans la S. D. N. a exercé une influence néfaste sur l'œuvre de la Société et sur la consolidation de la paix ; M. Cornéjo le montre avec force, insistant notamment sur la question des dettes de guerre. Heureusement, pense-t-il, les divers pactes de paix conclus dans l'après-guerre ont réparé en partie le mal ; il met en lumière la valeur du pacte de Locarno, et, s'il se fait

sans doute quelque illusion sur le pacte à quatre, il a pleinement raison d'attacher une grande importance aux divers pactes de non-agression, signés par le gouvernement des Soviets, et dont le prix est si fort augmenté par « la définition de l'agression ». L'auteur conclut qu'il n'y a de salut que dans la coopération internationale, seule capable aussi de remédier à la crise économique mondiale. — Henri SÉE.

— *Économie libérale et économie dirigée. L'étalon or* (Paris, éditions Domat-Montchrestien, 1933, in-8°, 189 p. ; prix : 30 fr. Travaux du Congrès des économistes de langue française, 1933). — On a bien fait de publier la sténographie de la conférence tenue par des économistes français, belges et suisses en février 1933, car celle-ci traitait deux importantes questions, celle de l'économie dirigée, et celle de l'étalon or, qui s'y rattache étroitement. La discussion est précédée d'un rapport approfondi par M. de Leener, de Bruxelles, sur l'économie dirigée. Il faut retenir la définition qu'il en donne : « un système de politique économique, dans lequel les entreprises privées resteraient entreprises privées..., mais seraient tenues de se contenir dans les limites d'un cadre, lequel serait déterminé, soit par l'État, soit par des pouvoirs, délégués de l'État ». Les membres de la conférence semblent avoir accepté en gros cette définition, en dépit de certaines objections. Le rapporteur, tenant résolu de l'économie libérale, s'est montré l'adversaire de l'économie dirigée, qui lui semble ne s'accorder pleinement qu'avec un régime socialiste. D'autres membres, par contre, ont constaté qu'elle tend à s'implanter dans la réalité, au moins dans une certaine mesure. M. Maurice Ansiaux, de Bruxelles, pense que les fautes commises par les banques de dépôt doivent appeler forcément le contrôle de l'État sur leurs agissements. M. Oualid, de Paris, déclare que, de nos jours, on ne saurait plus invoquer le libéralisme économique, car nous avons affaire à « une économie de plus en plus socialisée, en ce sens que de plus en plus les grandes entreprises prennent la direction de l'économie ». Voilà la meilleure justification de l'économie dirigée.

Quant à la question de l'étalon or, elle a donné lieu à un bon rapport de M. Nogaro et à une intéressante discussion. Les membres de la conférence se sont montrés partisans de l'étalon or, sans lequel, pensent-ils, il ne saurait y avoir ni stabilité monétaire ni de sûreté dans les échanges internationaux. Cependant, ils ont dû constater qu'il ne cessait de perdre du terrain, bien qu'en février 1933 les États-Unis n'y eussent pas encore renoncé. Sur l'abandon de l'étalon or par l'Angleterre et sur ses causes, la discussion a provoqué d'instructives précisions. H. S.

— Günther DAMMANN. *Die Juden in der Zauberkunst* (Berlin, G. Dammann, Wissmann Str. 17, 1933, in-8°, 100 p.). — L'auteur publie ici une cinquantaine de biographies de prestidigitateurs d'origine juive, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Quelques-uns de ces hommes, comme Philadelphia (Jakob Meyer), au XVIII^e siècle, et, plus tard, les Thorn, Bellachini (Berlach), Harry Houdini, etc., ont joui d'une grande réputation. M. Dammann remarque que le nombre des prestidigitateurs juifs est plus considérable que leur pourcentage par rapport à la population totale n'aurait pu le faire croire, mais il n'en scrute guère les causes. La bibliographie sur laquelle s'appuie son étude est assez copieuse. H. S.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Anjou historique. 1934, janvier. — L'abbaye Saint-Serge d'Angers (traduction de l'abrégé de son histoire, écrite par Dom Fournereau en 1679). — Le marquisat de Beaupréau (ses différents propriétaires de 1737 à 1875). — Mamert Coullion, député de Maine-et-Loire, 1759-1819 (député au Conseil des Cinq-Cents de 1797 à 1799, puis conseiller de préfecture pendant l'Empire). — Écouffant et Saint-Silvin en 1792 (protestation de ces villages en 1792 contre un remaniement des paroisses). — Une société de Terroristes à Angers, 1799. — Pourquoi les Angevins demandaient une Faculté de médecine (1806, texte de la pétition). — La quatrième guerre de Vendée, 1815 (extraits des Souvenirs du comte Félix de Romain, écrits en 1856). — Les arrondissements de Baugé, Saumur et Segré en 1841 (extraits des rapports des sous-préfets). — Le coup d'État du Deux décembre et les Angevins (l'attaque de l'Hôtel-de-Ville le 3). — Avril. Les vingt-cinq conciles tenus en Anjou (453-1583). — M. Delafargue, conseiller général de Maine-et-Loire (1731-1811). — La sénéchaussée d'Angers en 1750. Communautés religieuses et hôpitaux (d'après une enquête de Letourneux, procureur du roi). — Pourquoi Cholet voulait être chef-lieu de district (1790). — Le clergé de La Chapelle-du-Genêt pendant la Révolution. — La condamnation des Fédéralistes angevins (en avril 1794). — L'inondation de la Loire (juin 1856). — L'arrondissement de Segré en 1865 (très intéressant rapport du sous-préfet sur la situation morale et politique de son arrondissement).
M. C.

Annales d'histoire économique et sociale. 1934, mars. — David WOLKOWITSCH. Le canal des deux mers (ce canal ne se justifierait pas pour des fins purement commerciales ; « il faut donc que ce soit une exploitation d'État »). — André-E. SAYOUS. L'évolution de Strasbourg entre les deux guerres : 1871-1914 ; suite et fin. — La technique des affaires ; sa genèse (un contrat de société à Barcelone en 1336 : la « table des changes » de Valence, 1407-1418). — C^t R. QUENNET. L'habitation humaine et son évolution (à Rouen depuis le Moyen Âge) ; suite et fin. — Lucien FÉVRE. Comptabilité et Chambre des comptes (ce qui manque, au savant livre de M. Jassemmin, pour être un bon livre d'histoire). = La vie scientifique : musées, expositions, iconographie économique, statistiques. = **Comptes-rendus critiques.** *Eli Heckscher.* Der Merkantilismus (excellente histoire des doctrines économiques, d'après les déclarations doctrinales de la législation). — *J. V. Nef.* The rise of the British coal industry (deux gros volumes appuyés sur une documentation nouvelle et originale). — *Louis-Maurice Jouffroy.* Une étape de la construction des grandes lignes de chemin de fer en France : la ligne de Paris à la frontière d'Allemagne, 1825-1852 (importante thèse de doctorat en trois volumes illustrés). — The

Cambridge history of the British Empire. Vol. VII : Australie et New Zealand (excellent résumé). — *Franco Borlandi*. Il problema delle comunicazioni nel secolo XVIII, nei suoi rapporti col Risorgimento italiano (ouvrage très bien documenté). — *Rudolf Buchner*. Die Provence in merowingischer Zeit. — *J. de Stürler*. Les relations politiques de l'Angleterre et du Brabant, 1272-1376. — *Henri Baraude*. Lopez, agent financier et confident de Richelieu (vie curieuse et amusante). — *Otto Wolf*. Die Geschäfte des Herrn Ouvrard (attachante biographie, en partie neuve, mais dépourvue de notes critiques). — *Joseph Ræse Strayer*. The administration of Normandy under saint Louis (travail excellent). — *Pierre Tisset*. L'abbaye de Gellonne au diocèse de Lodève, des origines au XIII^e siècle. — *G. Espinas*. Documents relatifs à la draperie de Valenciennes au Moyen Age. — *Maurice Braure*. Lille et la Flandre wallonne au XVIII^e siècle (ouvrage considérable). — *Manuel Torrès*. Lecciones de historia del derecho español, vol. I (remarquable ; ce premier volume s'arrête à la fin de l'époque romaine). — *Luis G. de Valdeavellano*. El mercado. Apuntes para su estado en Léon y Castilla durante la Edad Media (dépouillement étendu des sources). — *Jules Moch*. L'œuvre d'une révolution : l'Espagne républicaine (panégyrique de la République et de l'Union générale des travailleurs). — *Marcel Schweitzer*. Notes sur la vie économique de l'Espagne en 1931-1932. — *Casimir Smogorzewski*. La Poméranie polonaise (livre très documenté sur la grosse question du corridor ; il nous apprend qu'à travers le monde, il y a plus de quatorze Prusses orientales et plus de vingt corridors). — Atlas of the historical geography of the United States (très remarquable). — *Pierre-Georges Roy*. La ville de Québec sous le régime français (deux énormes volumes bourrés d'illustrations à pleine page). — *Guion Griffiths Johnson*. A social history of the sea islands, with special reference to St. Helena island, South Carolina (étude poussée à fond sur l'esclavage dans un tout petit territoire). — *Rupert B. Vance*. Human geography of the South. — *Henry Rollin*. La Révolution russe, 2 vol. (où l'on trouve un parallèle instructif entre la Révolution russe et la nôtre). — Documents sur la vie économique de l'Union soviétique. — *V. N. Gordon*. Système du droit commercial des Soviets. Aperçu de la législation en vigueur pour le commerce extérieur.

Annales historiques de la Révolution française. 1933, novembre-décembre. — Compte-rendu de la cérémonie d'Arras au cours de laquelle fut remis à la municipalité le buste de Robespierre dont A. Mathiez avait dirigé l'exécution. — **Georges LEFEBVRE**. Discours sur Robespierre (texte du discours prononcé au cours de la cérémonie, suivi « d'Explications » que M. G. Lefebvre a cru devoir adresser à l'un des membre de la Société des Études robespierristes qui avait critiqué ses paroles dans un hebdomadaire). — **J. DAUTRY**. Sébastien Lacroix (son activité comme commissaire révolutionnaire de la Section de l'Unité). — **Bibliographie**. *Robert Anchel*. Crimes et châtements au XVIII^e siècle. — *Maurice Deslandres*. Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870 (importantes réserves de G. Lefebvre). — *Armand Rebillon*. Les États de Bretagne de 1661 à 1759. Leur organisation. L'évolution de leurs pouvoirs, leur administration financière (très important). — *Marquis de Toustain*. Mémoires, 1790-1823. = 1934, janvier-février. **Georges LEFEBVRE**. Foules révolutionnaires (communication présentée à la Semaine de Synthèse de 1932 ; remarquable esquisse psychologique). — **Robert SCHNERB**. La dépression économique sous le Directoire après la disparition du papier-monnaie (an V-an VIII). — **Cofonel HERLAUT**. La vie politique de Villain

d'Aubigny, adjoint de Bouchotte. — Robert SCHNERB. Le général Vezu et les autorités civiles de l'Aisne (conflit significatif entre militaires et civils en l'an IV). = **Bibliographie.** Miss *Beatrice Hyslop*. Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789 (important compte-rendu qui relève de multiples erreurs). — *Paul Nicolle*. Valazé, député de l'Orne à la Convention nationale. — *Gérard Boscardy*. L'Assemblée provinciale de Haute-Garonne, 1779-1780. — *Archivo del General Miranda*. T. XIII : *Revolucion francesa ; muerte del Mariscal Duchastellet y Cartas, 1792-1808*. — *Abbé Jacques Moulard*. Le comte Camille de Tournon (important et excellent). — *(Edmond Soreau)*. A la veille du 9 thermidor. = Mars-avril. *Paul NICOLLE*. Les meurtres politiques d'août-septembre 1792 dans le département de l'Orne ; fin au fascicule suivant. — *Alfred CHABAUD*. Barbaroux physicien (étudie, à l'aide de quatorze lettres inédites, les recherches scientifiques auxquelles le futur révolutionnaire s'est livré). — *F. VERMALE*. Stendhal et la Révolution (ses jugements ne manquent ni de profondeur ni de sens historique). — *G. LEFEBVRE*. Documents sur la Grande Peur de 1789 dans la région parisienne. = **Bibliographie.** *Louis Jacob*. Joseph Le Bon, 1765-1795 : La Terreur à la frontière (Nord et Pas-de-Calais). — *Jules Dechamps*. Sur la légende de Napoléon. — *Chateaubriand en Angleterre*. — *Georges Mauco*. Les migrations ouvrières en France au début du XIX^e siècle. — *Leo Gershoy*. The french Revolution and Napoleon. — *Hans von Hentig*. Robespierre. Studien zur Psycho-Pathologie des Machttriebes. — *Edith Bernardin*. Les idées religieuses de Madame Roland. — *Madeleine Albert*. Le fédéralisme dans la Haute-Garonne. M. C.

Bulletin Du Cange. 1933, 2^e livraison. — Comité central du Dictionnaire du latin médiéval. Codification des règles adoptées par le Comité central et instructions techniques. — *Olivia N. DORMAN*. A study of the latinity of the « *Chronica* » of Regino of Prüm (étude très minutieuse de 43 pages). — *Notices nécrologiques* sur *Giovanni Tamassia, 1860-1931*, et *Vincenzo Crescini, 1854-1932*. — *W. M. LINDSAY*. *Glossaria latina*, vol. IV-V (l'auteur résume lui-même le résultat de ses recherches sur la langue du « *De verborum significatu* » de Festus. Nul n'était plus compétent). = **Comptes-rendus.** *Einar Löfstedt*. *Syntactica*, t. II (excellente étude sur l'histoire de la syntaxe latine). — *Eiliv Skard*. *Zwei religiös-politische Begriffe : Euergeses, Concordia* (intéressant pour l'étude des phénomènes linguistiques des périodes hellénique et romaine).

Bulletin hispanique. 1934, janvier-mars. — *P. BOISSONNADE*. Les premières croisades françaises en Espagne : Normands, Gascons, Aquitains et Bourguignons, 1018-1032 (expédition normande de Roger de Toeni en Catalogne ; expéditions des Gascons et des Aquitains ; concours apporté par les Bourguignons). — *Jean SARRAILH*. Voyageurs français au XVIII^e siècle (de l'abbé de Vayrac, auteur de l'*État présent de l'Espagne, 1718*, à l'abbé Delaporte, auteur d'une enquête qui figure au t. XVI du recueil : *Le Voyageur français, 1772* ; comparaison avec le *Voyage d'Espagne*, par M^{me} d'Aulnoy, et nombreux extraits tirés de ces ouvrages). — *Vaclav CERNY*. Quelques remarques sur les sentiments religieux chez Rivas et Espronceda (concernant le mysticisme franciscain, dominicain, jésuite, carmélite, de tous ceux qui ont subi l'influence de sainte Thérèse). — *Georges CIROT*. « *Per devia Alauae* » (réunit et commente tous les textes relatifs à une route suivie, au temps du roi Sanche, par les pèlerins qui, par le chemin de saint Jacques, se détournaient de

leur route par crainte des Maures, « per devia Alave » ; c'est-à-dire par le Guipusca et Irun, et non par Roncevaux, qu'a rendu célèbre la *Chanson de Roland*). = **Comptes-rendus.** *Gonzalo de Reparaz*. Historia de la colonización, t. I (intéressant pour l'histoire de la colonisation ibérique, malgré de regrettables lacunes). — *E. Lévi-Provençal*. L'Espagne musulmane au x^e siècle. Institutions et vie sociale (très remarquable). — *Angelo González Palencia*. Catalogo de las ciencias par Alfarabi (texte et traduction d'une encyclopédie consacrée à la logique, à la science du langage, aux sciences, à la politique, à la théologie, etc. Elle a été composée dans la première moitié du x^e siècle). — *Hermenegildo Corbato*. Los misterios del Corpus de Valencia (texte de trois mystères valenciens, ceux de saint Christophe, d'Adam et Ève, et de Hérode ; l'éditeur estime que la source de ces mystères est française). — *Earl Morse Wilburh*. The two treatises of Servetus on the Trinity (traduction anglaise des traités de Servet : *De Trinitatis erroribus*, 1531-1532 ; leur influence sur la théologie protestante). — *Arturo Farinelli*. Frate Francesco de Asuna : Via alla mistica ; publ. par Giovanni Maria Bertini (l'éditeur ignore la bibliographie de son sujet). — *Dom Chevallier*. Les avis, sentences et maximes de saint Jean de la Croix (texte critique, traduction, histoire des opuscules de saint Jean de la Croix). — *Julian Zarco Cuevas*, O. S. A. Pintores españoles en el Escorial, 1566-1613 — et Pintores italianos, 1575-1613 (sur Philippe II étudié comme ami des arts et connaisseur). — *Étienne Vauthier*. Théâtre espagnol, t. II (le traducteur étudie *L'héritage*, de Lope de Vega, Tirso de Molina et Ruiz de Alarcón ; très insuffisant et beaucoup d'erreurs). — *Le P. Arturo Garcia de La Fuente*. El concilio III Emeritense (fait bien connaître la vie spirituelle et matérielle de l'Église lusitanienne quarante-quatre ans avant l'invasion arabe). — *Marqués del Saltillo*. Un comerciante Bilbaino del siglo XVIII : el Marqués de la Colonilla, 1742-1816 (important pour l'histoire de Bilbao et de Bordeaux).

Mercury de France, N^o 854. — ***. Pie XI et Hitler (« l'unité de l'Allemagne exige l'hégémonie de la Prusse ; or, la Prusse est protestante et l'échec de la politique pontificale est certain »). — *Martial de Pradel de Lamase*. Un procès d'espionnage : l'affaire Michel (en 1812, le comte Czernicheff reçut d'un rédacteur au ministère de la Guerre, Michel, une lettre offrant de lui communiquer la situation de la Grande armée d'Allemagne ; les deux personnages entrèrent aussitôt en rapport. Puis le colonel russe, craignant d'être pris, s'empressa de quitter Paris le 26 février ; Michel, arrêté, prétendit qu'il avait livré des documents fabriqués par lui. Condamné à mort, il fut fusillé en place de Grève ; mais le gouvernement russe avait connu, étape par étape, la marche de la Grande armée). — *Z. Tourneur*. Le massacre des « Pensées » de Pascal (un nouvel examen du manuscrit autographe des *Pensées* a fait constater que l'édition Brunschvicg contient plus de trois cents fautes de lecture, et que Strowski en a corrigé plus de quatre-vingt-dix. On donne ici une très longue liste des erreurs qui devraient disparaître d'un texte aussi massacré). — *Baron de Nanteuil*. La dernière soirée d'Elvire avec Lamartine et Vignet (documents inédits). — *Joseph et Pierre Desaymard*. Études d'art populaire : les images de vœu en Alsace. = **Comptes-rendus.** *Léon Wencelius*. La philosophie de l'art chez les néoscolastiques de langue française. — *Mirkine Guetzevitch*. Droit constitutionnel international. — *Albert Autin*. L'école unique (dans une préface, M. de Monzie annonce que « la construction de l'école unique va seulement commencer »). — *Gustave Kass*. L'État éducateur (on demande « que des préoccupations d'égalité et

de justice soient introduites dans notre construction scolaire ». — *Pranas Dielininkaitis*. La liberté scolaire et l'État. — *Louis Réau*. Vienne, Schönbrunn et les abbayes d'Autriche. = N° 855. X. Comment l'Allemagne prépare le désarmement (et comparaison avec les corps d'armée français). — *Bernard CHAMPIGNEULLE*. Spectacles et spectateurs (le cinématographe, le théâtre, les cafés-concerts, les music-halls et cirques aujourd'hui, à Paris). — *G. WELTER*. Le problème juif est-il soluble? (il faut créer une « nationalité juive » de caractère nettement juridique. Il y a quatre sortes de Juifs dans le monde : 1° les Juifs résidant dans l'État juif de la Palestine ; 2° les Juifs de tous les autres pays auxquels aurait été accordée la nationalité juive ; 3° les Juifs citoyens du pays de leur résidence, mais faisant partie d'une minorité nationale protégée par les traités internationaux ; 4° les Juifs assimilés ne se distinguant en rien des autres citoyens du pays où ils habitent). = **Comptes-rendus**. *Marquis de Roux*. La Restauration (équitable et bien informé). — *Édouard Clavery*. Les archives de Miranda en cours de publication au Vénézuëla. — *Le P. Arthur Segers*. La Chine ; le peuple, sa vie quotidienne et ses cérémonies (cinq fascicules admirablement illustrés). — *E. A. H. Blunt*. The caste system of Northern India. — *Camille Vallaux*. Géographie générale des mers. — *Jean Thiry*. Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France impériale. — *Maurice de Tescher*. Le journal de campagne d'un cousin de l'impératrice, 1806-1813. — L'art, des origines à nos jours, t. II (médiocre). — *Fernande Olivier*. Picasso et ses amis. — La résurrection du comique (Ph. Lebesque analyse une série de livres récents sur la résurrection d'une langue éteinte depuis plus d'un siècle). = N° 856. Comment l'Allemagne prépare le désarmement. La motorisation de son armée. — *Émile LALAY*. L'Autriche et la Serbie en juillet 1913 (d'après Conraad, *Aus meiner Dienstzeit, la Österreich-Ungarns Aussenpolitik et la Grosse Politik*). = **Comptes-rendus**. *Pierre Champion*. La vie de Paris au Moyen Age. — *Rodolphe Laun*. La démocratie (réponse, par un professeur de Hambourg, à la *Crise de la démocratie contemporaine* de Joseph Barthélemy). — *Ernest Raynaud*. La Préfecture de police et le scandale Staviski (contre les communistes, qui veulent la disparition de la Préfecture de police). — *Eduardo Brazão*. Historia diplomatica de Portugal. T II : 1815-1834. = N° 857. *Florian DELHORBE*. Occident 1934 (« l'avenir appartient aux pays forts et sages, aux individus les plus capables »). — X. Comment l'Allemagne prépare le désarmement : les milices hitlériennes. — *L.-H. GRONDYS*. Chang-Kai-Chek (son passé ; comment il rétablit l'ordre en Chine ; obstacles à l'unification du pays). — *A. CHESNIER DU CHESNE*. La candidature de Lamartine à l'Académie en 1822 (c'est un inconnu, appelé Droz, qui fut élu par dix-neuf voix contre seize à Lamartine. Le poète fut si affecté de cet échec qu'il laissa passer cinq ans avant de se représenter et d'être élu). — *Jules MOUQUET*. Baudelaire, le « constance » et l'invitation au voyage (dans un de ses sonnets, Baudelaire, qui aimait le bon vin de Bourgogne, marque ses préférences pour le « constance » et le « nuits ». Il est facile d'identifier le second ; quant au premier, il désigne le manoir de Constance, « à quatre lieues du Cap de Bonne-Espérance, où Baudelaire séjourna en 1841 »). = **Comptes-rendus**. *S. Debré*. L'humour judéo-alsacien. — *Victor Giraud*. La vie tragique de Lamennais. — *Maurice Busset*. Gergovie, capitale des Gaules, et l'oppidum du plateau des Côtes (où l'auteur croit avoir découvert une forteresse gauloise et même une vraie ville, qui devint plus tard, mais dans la plaine, Clermont-Ferrand). — Le mouvement littéraire et artistique en Afrique du Nord. — *Robert Dreyfus*. Gobi-

neau, qui est-ce? — *Maurice Pujol*. Les camelots du roi. — La revision du procès Baudelaire. = N° 858. René COURTIN. La démocratie et le suffrage universel. — X. Comment l'Allemagne prépare le désarmement : la Reichswehr et les milices (avec une carte) ; suite et fin au n° 859. — Nina GOURFINKEL. Dostoïevski jugé par Raskolnikov. = **Comptes-rendus**. Correspondance du P. Marin Mersenne ; publ. par *Paul Tannery*. T. I : 1617-1627. — *Georges Lizerand*. Le duc de Beauvillier (biographie de 625 pages ; le personnage méritait-il un si grand honneur?). — *W. R. Halliday*. Indo-european folk-tales and greek legend. — *A. Antonucci*. La liquidation financière de la guerre et la reconstruction de l'Europe centrale (expose un projet de Caisse internationale de conversion et d'amortissement pour liquider la dette publique des peuples de cette région). = N° 859. Dr LOWENTHAL. L'eugénique ; examen prénuptial et stérilisation (la stérilisation est un jeu de hasard où la race a quelque chance de gagner, mais aussi des centaines de mille de probabilités de frustrer les générations à venir de génies ou de grands talents. Exemple tiré de la famille de Goethe pendant six générations). — E. COYECQUE. Les vieilles archives des notaires, source capitale d'information historique. — Herbert J. HUNT. Alfred de Musset et la révolution de Juillet : la leçon politique de *Lorenzaccio* (où ce poète a exprimé « toute l'amertume d'un libéral désabusé qui a vu la révolution de Juillet sombrer devant l'égoïsme triomphant de la haute bourgeoisie »). = **Comptes-rendus**. *Gudmund Schütte*. Our forefathers, the gothonic nationals (manuel d'ethnographie concernant les Goths, les Germains, les Anglo-Saxons, les Frisons et les Scandinaves. Trad. du danois par *J. Young*). — *Gustave Méquet*. Les leçons du plan quinquennal. — Dr René MARTIAL. Le mouvement flamingant (amère critique de ce livre, dont l'auteur ignore tout des nombreuses publications en langue flamingante). = N° 860. Georges POISSON. La question aryenne. — Florian DELHORBE. France, 1934 (la « Révolution » du 6 février et ses conséquences ; l'auteur trouve « une analogie frappante entre 1789 et 1934 »). — A. VAN GENNEP. Thèses folkloriques (la vraie méthode pour le folklore est non pas historique, mais biologique). = **Comptes-rendus**. *Henri Malo*. Les chroniques du château de Chantilly (son histoire architecturale et artistique). — *Louis*. Le néolithique. — *Émile Metzger*. Les sépultures chez les Préromains et les Germains des âges de la pierre et du bronze (excellent résumé des publications en langues scandinaves). — *Louis Calmels*. De Carmaux médiéval à Monasties-Combefa et au néo-Carmausin. — *Journal intime de Nicolas II*, juillet 1917-juillet 1919 ; traduit du russe par *Benouville et Kaznakow*. = N° 861. BERNARD-PRÉCY. Méfaits de l'anonymat (et des sociétés anonymes, qui pèsent sur le système capitaliste). — Élie FAURE. Deux formes de la liberté (le syndicalisme et la nouvelle aristocratie « qui doit bannir toute idéologie politique »). — Greg. KOLPAKCHY et B. DE LA HERVERIE. Le mot d'une énigme : la source maçonnique de « Ainsi parlait Zarathoustra » (on la trouve dans un livre allemand, paru à Stuttgart en 1841 sous le titre *Maurerische Mitteilungen*, par un Badois, Jean-Baptiste Krebs, célèbre ténor et Vénérable de la loge « Guillaume au Soleil levant »). — Dr A. LEGENDRE. La lutte pour la domination du Pacifique (le Mandchoukouo est sans doute appelé à devenir « un empire qui, grâce au Japon, formerait une barrière infranchissable pour le Bolchevisme et l'obligerait à renoncer à soviétiser la Chine »). — Septime GORCEIX. Du nouveau sur un vieux projet de paix perpétuelle (celui de l'abbé de Saint-Pierre, paru en 1720 ; ses démarches auprès des hauts personnages ont laissé des traces dans des documents conservés aux archives

des
1731
Der
balt
L'ar
Stro
thèq
veau
pas
Élie
Le f
Paris
Gent
Gran
la co
Bapt
Arme
— E
danc
d'exp
ne se
lisme
pèces
Est-c
Serce
charg
tête d
l'inér
les pr
gonar
Gonco
eaux
Frago
La ra
tion d
G.-A.
Franc
Le
tions
conje
verner
contre
THONY
la rein
actes
docum
gascon

des Affaires étrangères et qui concernent les préliminaires du traité de Vienne en 1731). = **Comptes-rendus**. Sir *James Frazer*. The worship of nature, t. I. — *Émile Dermenghem*. Mahomet (bon livre et très vivant). — *J. Meuret*. Histoire des pays baltiques (très instructif). = N° 862. Z. *TOURNEUR*. A propos des *Pensées* de Pascal. L'art d'interpréter les textes (erreurs et fausses interprétations commises par *Strowski* et *Brunschvicg*). — R. DE VILLENEUVE-TRANS. Le rôle social des bibliothèques. = **Comptes-rendus**. *Louis de Launay*. La fin d'un monde et le monde nouveau (« la pierre angulaire de notre civilisation, c'est la propriété ; sans propriété, pas de dignité humaine, pas d'honneur et notre civilisation vit de ce sentiment »). — *Élie Halévy*. *Sismondi*. — *A. Pinloche*. *Fourier* et le socialisme. — *Jacques Valdour*. Le flot montant du socialisme. — *Gaston Faral*. Trente ans dans les rues de Paris (au service de la police). — *Folklore* (bibliographie nombreuse par A. van Gennep). — *Alfred Loisy*. Religion d'Israël et naissance du christianisme. — *Marcel Granet*. La pensée chinoise. — *Denis Saurat*. Histoire des religions (prête le flanc à la controverse et à la critique). — *Paul Guénin*. Y a-t-il eu un conflit entre Jean-Baptiste et Jésus? — *Benjamin Goriely*. Les poètes dans la Révolution russe. — *Armand Charpentier*. Historique de l'affaire Dreyfus (plein de lacunes et d'erreurs). — *Eggen*. Le mouvement flamingant (article savamment bourré de citations tendancieuses et d'affirmations fausses. Actuellement, des milliers de Flamands d'expression française dans les cinq provinces flamandes « subissent un régime qui ne serait toléré dans aucun pays civilisé »). = N° 863. P. *Michel-Côte*. Le « mobilisme » de Montaigne (on le représente « comme un échelon de la variation des espèces, l'anneau manquant entre le mobilisme grec et les doctrines modernes ». Est-ce assez clair?). — L.-S.-HENRY DE SERCEY. Souvenirs de février 1848 (M. de Sercey, officier qui avait servi sous les ordres du maréchal Gérard, fut, en 1848, chargé de plusieurs missions de confiance par Bugeaud ; il aurait voulu le voir à la tête de l'armée chargée d'étouffer l'émeute, qui devint bientôt une révolution par l'inertie du roi et des ministres). — *André Fontainas*. D'Eschyle à Edgar Poe, ou les progrès de la biographie scientifique. — *Bernard Barbéry*. L'enfance de Fragonard ; un roman des Goncourt (rectifie les multiples erreurs commises par les Goncourt ; en particulier tout ce qui se rapporte à l'affaire de la Compagnie des eaux de Passy et au différend de Beaumarchais avec Mirabeau, où ils font figurer Fragonard, en dépit de la chronologie). = **Comptes-rendus**. D^r *George Montandon*. La race, les races ; mise au point d'ethnologie somatique (il faut supprimer la notion de « races pures »). — *A. Savoret*. A propos de la question aryenne. — *Abbé G.-A. Simon*. L'abbaye de Saint-Wandrille. — *Maurice des Ombiaux*. Liège à la France (histoire romancée de la révolution liégeoise en 1792).

Le Moyen Age. 3^e série, t. IV, 1933, n° 1 (janvier-mars). — L. AUZIAS. Les relations de Bernard Plantevelue avec les princes carolingiens de 880 à 885 (« On peut conjecturer... que Bernard Plantevelue reçut de Charles le Gros la mission de gouverner en son nom les régions conquises sur Boson, ainsi que de continuer la lutte contre celui-ci et, le cas échéant, contre les partisans de Carloman »). — R. ANTHONY. Un élément de critique chronologique, à propos des documents émanant de la reine de Navarre, Catherine de Foix (reine de 1483 à 1517 ; estime que, dans les actes de Catherine, le style chronologique suivi est « non pas celui du lieu où le document a été écrit, d'où il est daté, mais celui que commande le langage employé » : gascon, languedocien, catalan, castillan ; « c'est-à-dire celui du lieu de destina-

tion »). = **Comptes-rendus.** Ouvrages relatifs au conte du Gral par Chrétien de Troyes (article de M. Wilmotte). — *H. Frank.* Die Klosterbischöfe des Frankenreiches (peu nombreux sont les exemples bien attestés d'évêques claustraux ; après le début du ix^e siècle on n'en trouve plus trace). — *H. Bresslau* et *P. Kehr.* Die Urkunden Heinrichs III. — *P. Lefrancq.* Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cybard (édition insuffisante). = N° 2 (avril-juin). N. BRIAN-CHANINOV. Les Juifs dans la Russie primitive (sortis de Médie, probablement au temps des persécutions des Sassanides, les Juifs émigrèrent au Daghestan, d'où ils gagnèrent l'empire des Khazars, dans la Russie méridionale ; une partie des Khazars, convertie au judaïsme, essaima le long de la mer Noire. Apparition des Juifs caraites en Crimée dans la première moitié du xiii^e siècle). — Auguste DUMAS. Étude sur le classement des formes des actes (suite aux nos 3 et 4 : 1^o le protocole : formes hors teneur ; protocole en teneur ; classement des actes d'après leur valeur probante ; 2^o formes intrinsèques : le texte ; à suivre). = **Comptes-rendus.** *E. G. Gardner.* The Arthurian legend in Italian literature (important article de J. Loth, 26 pages). — *G. Espinas.* Documents relatifs à la draperie de Valenciennes au Moyen Age (très instructif). — *Alice Beardwood.* Alien merchants in England, 1350 to 1377 ; their legal and economic position. — *Froissart.* Chroniques ; publ. par *L. Mirot* (annotation très insuffisante). — Der deutsche Staat des Mittelalters : I. Die fränkische Zeit. Eine Auswahl der Quellen... übersetzt und erläutert von *K. Wührer* (L. Levillain relève des erreurs d'interprétation). — *Pirenne, Renaudet, Perroy, Handelsman, Halphen.* La fin du Moyen Age. 2^e partie : L'annonce des temps nouveaux (A. Fliche insiste sur les idées principales mises en valeur). = N° 3 (juillet-septembre). A. DUMAS. Étude sur le classement des formes des actes ; suite. = **Comptes-rendus.** *P. Lehugeur.* Le Conseil royal de Philippe le Long ; *id.*, Philippe le Long, roi de France : le mécanisme du gouvernement (en 22 pages, G. Ritter discute de près les thèses et la méthode de l'auteur : le sujet devrait être repris pour une période de temps plus étendue). — *A. Coville.* Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du xv^e siècle (neuf et instructif). = N° 4. R. FAWTIER. Un fragment du compte de l'Hôtel du prince Louis de France pour le terme de la Purification 1213 (texte inédit d'un document récemment acquis par le British Museum, avec un commentaire et un index). — A. DUMAS. Étude sur le classement des formes des actes ; suite. = **Comptes-rendus.** *J. La Monte.* Feudal monarchy in the Latin kingdom of Jerusalem (quelques critiques présentées par Gaston Dodu à ce livre « probe » et « solide »). — *F. Olivier-Martin.* Étude sur les régence et la majorité des rois, 1060-1375. — *P. S. Allen.* The Romanesque lyric ; *id.* Medieval Latin lyrics (importantes réserves de M. Wilmotte). L. H.

Préhistoire. T. II, fasc. 2 (1933). — Gustav RIEK. Les civilisations paléolithiques du Vogelherd près de Stetten-ob-Lonet, en Wurtemberg (dans la partie sud-ouest du Jura Souabe, à l'altitude de 480 mètres, quelques mètres au-dessous du sommet de la montagne, la caverne du Vogelherd a fourni des couches étagées depuis le moustérien jusqu'au néolithique. Les plus riches, de beaucoup, sont les couches aurignaciennes, début du paléolithique supérieur ; la plus belle, l'aurignacien ancien. Silex très finement taillés, outillage en os abondant, quelques sculptures en ronde bosse et plusieurs os gravés, deux crânes et quelques débris humains de deux périodes différentes de l'aurignacien, tout ce matériel nouveau et inattendu « assure à cette station une grande importance scientifique ;... il est de nature à

éclaircir le problème encore discuté des rapports de cette civilisation dans les divers gisements de l'Europe occidentale et centrale ». — Paul VOUGA. Objets inédits des palafittes du lac de Neuchâtel (tous ces objets appartiennent à l'âge du Bronze IV et V : une plane ou racloir de boisselier, un vase fondu à cire perdue, un rasoir en bronze avec languette de séparation très maladroitement adaptée, une corbeille plate en écorce de bouleau, deux chenets d'argile, deux vases de terre cuite intacts décorés de lamelles d'étain, un couteau et deux plaques de bronze décorées au repoussé, mais de destination incertaine). — Pedro BOSCH GIMPERA. Relations préhistoriques entre l'Irlande et l'ouest de la Péninsule ibérique (depuis l'Énéolithique, vers 3000, jusqu'à la période centrale du Bronze, 1400-1300, avec une illustration extrêmement riche, surtout d'objets portugais. Les courants marins favorisaient les relations entre le sud-ouest et la Péninsule ibérique, la Bretagne française et l'Irlande. Les rapports sont évidents. « On est ainsi amené à chercher dans la Péninsule ibérique le centre de gravité de l'Europe occidentale aussi bien à l'Énéolithique que pendant la première phase de l'âge du Bronze. Le Portugal apparaît alors comme une des régions les plus florissantes et les plus riches de ce vaste territoire... Qui sait même si l'Irlande n'a pas été colonisée plus ou moins intensément par des éléments venus de ces mêmes territoires. ». D'Irlande, ces influences se sont répandues dans l'ouest de la Grande-Bretagne, la France septentrionale et sur toute la région littorale de la mer du Nord, jusque dans les domaines de la civilisation nordique. Elles se marquent notamment par la diffusion des lunules d'or, dont la décoration est d'origine portugaise. L'article se termine par un aperçu de la succession des civilisations du Bronze dans la péninsule ibérique, succession qui semble la conséquence des luttes provoquées par la convoitise des mines de cuivre).

A. GRENIER.

Revue critique d'histoire et de littérature. 1933, octobre-décembre. [A partir de la présente année 1934, la Revue critique, au lieu de paraître par fascicules mensuels, sera publiée sous la forme d'un volume unique à la fin de l'année.] — E. Thureau-Dangin. Esquisse d'une histoire du système sexagésimal. — Alfred Gercke et Ed. Norden. Einleitung in die Altertumswissenschaft, 4^e édition. — Abel Rey. La jeunesse de la science grecque (excellent). — Johannes Sykutris. Die Briefe des Sokrates und der Sokratiker (publication faite avec grand soin. On sait d'ailleurs que ces lettres sont toutes apocryphes). — Alois Gotschich. Studien zur ältesten griechischen Kunst. — Miss Anna Roes. Greek geometric art ; its symbolism and its origin (corrections indiquées par Ch. Picard). — B. Ogle et Dorothy Schullian. Rodulfi Tortarii carmina (édition complète, mais qui est loin d'être satisfaisante, dit Edmond Faral). — Irving A. Leonard. Romances of chivalry in the spanish Indies. — L. Dumont-Wilden. Le prince errant : Charles-Édouard, le dernier des Stuarts (utile contribution à l'histoire). — L. Ercole. Vie et mort des Camisards (sans valeur). — Béatrice F. Hyslop. Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789. — Paul Nicolle. Valazé, député de l'Orne à la Convention nationale (estimable, mais d'un ton déplaisant). — Albert-Émile Sorel. La princesse de Lamballe (écrit pour le grand public peu exigeant). — Albert Calmès. Le grand-duché de Luxembourg dans le royaume des Pays-Bas, 1815-1830 (captivant et instructif). — Gabriel Perreux. Arbois, première cité républicaine de France (de 1830 à 1840). — Cécile Delhorbe. L'affaire Dreyfus et les écrivains français (consciencieux et objectif). — Roberto Michels. Prolegomena sul patriottismo. — Henry Carrington-Lan-

caster. A history of french dramatic literature in the 17 th. century. II : 1635-1651 (travail considérable et qui ne sera jamais remplacé). — *Marcel Paquot*. Les étrangers dans les divertissements de la Cour, 1651-1673 (bonne contribution à l'étude de l'opinion publique et du théâtre en France). — *Jacqueline de La Harpe*. Le Journal des savants et la renommée de Pope en France au XVIII^e siècle. — *B.-L. de Muralt*. Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voyages, 1728 (élégante et solide édition). — *Ernestine Dedek-Hery*. Jean-Jacques Rousseau et le projet de constitution pour la Corse. — *Condorcet*. Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain ; publ. par *O. W. Prior*. — *René Bray*. Chronologie du romantisme, 1804-1830. — *Pierre Moreau*. La conversion de Chateaubriand (excellent). — *Marie-Jeanne Durry*. La vieillesse de Chateaubriand, 1830-1848 (livre de première importance). — *Id.* En marge des *Mémoires d'outre-tombe* ; fragments inédits (tirés des archives de Combourg). — *Ernest-Robert Curtius*. Balzac ; trad. par *Henri Jourdan* (remarquable). — *V. Giraud*. La vie tragique de Lamennais (excellent). — *Jean Sarrailh*. Enquêtes romantiques, France-Espagne. — Le bardo Thödol, livre des Morts, tibétain, suivant la version anglaise du lama *Dawa Samdup* ; édité par *W. Y. Wents* ; trad. par *Marguerite La Fuente* (très curieuse publication sur la technique de la mort).

Revue de synthèse. 1933, décembre. — *Henri BERR*. Le VII^e Congrès international des sciences historiques (Varsovie, 21-27 août ; Cracovie, 28 août) et la science de l'histoire. — *Lucien FEBVRE*. Entre l'histoire à thèse et l'histoire-manuel. Deux esquisses récentes d'histoire de France : *M. Benda*, *M. Seignobos* (critique vigoureuse de *l'Histoire sincère de la nation française*). — *Howard BECKER*. Sociologie historique. — *La Vie du Centre* : Rapport moral. — *Projet d'articles du Vocabulaire* : *Henri SÉE*. Artisan, artisanat. Remarques de *M. Henri HAUSER* sur ces deux expressions. — *V. CHAPOT*. Barbare, barbarie. — *Lucien FEBVRE*. L'histoire au jour le jour. Notes de critique positives. — *Marc BLOCH*. L'histoire urbaine, problèmes et documents. — *R. DAUVERGNE*. Les aspects de l'histoire coloniale (fin de cette intéressante étude). — *Paul VAN TIEGHEM*. Histoire littéraire générale et comparée. Dix-septième compte-rendu annuel. = **Notes, questions et discussions. Comptes-rendus.** *Pierre Deffontaine*. Les hommes et les travaux dans les pays de la Moyenne-Garonne (« pas de géographie à proprement parler dans cette thèse de géographe, et pas d'histoire non plus au vrai sens du mot », dit *L. Febvre*). — *E. Pittard*. Les Tsiganes ou Bohémiens, recherches anthropogéographiques dans la péninsule des Balkans. — *Georges Radet*. Alexandre le Grand. — *U. Wilcken*. Alexandre le Grand. — *O. Halecki*. La Pologne de 963 à 1914. — *W. Deonna*. Dédale ou la statue de la Grèce archaïque. = 1934, février. *Gustave MERCIER*. Essai sur le causalisme historique. — *Lucien FEBVRE*. Une histoire politique de la Russie moderne (à propos de l'Histoire de Russie par *Seignobos*, *Eisenmann* et *Milioukov*, critiques pénétrantes concernant la conception même de l'ouvrage). — *Projets d'articles du Vocabulaire* : *P. MASSON-OURSSEL*. Aryen. — *Pierre FRIEDEN*. Bibliographie. — *B. MIRKINE-GUETZEVITCH*. Les problèmes constitutionnels de la Révolution française (nombreuses réflexions à propos de l'ouvrage de *Deslandres*, Histoire constitutionnelle de la France). = **Comptes-rendus.** *C. J. H. Hayes*. A political and cultural history of Modern Europe. Vol. I : Three centuries of predominant agricultural Society, 1500-1830. — *Élie Halévy*. Histoire du peuple anglais. L'épilogue. T. II : 1905-1914. — *André Robert*. Hormayr et l'éveil de la conscience

nationale autrichienne. — *Louis Madelin*. Le Consulat et l'Empire. — *Gonzalo de Reparaz*. Historia de la colonización, I. — *Paul Sabatier*. Études inédites sur saint François d'Assise. — *Kosta Loukowitch*. Évolution de la tragédie religieuse en France. = Avril 1934. Fascicule consacré exclusivement aux sciences de la nature. *Hugo Dingler*. La science de la méthode et le problème du système des sciences. — *Georges Bénézé*. L'Espace-Ether des physiciens modernes. — *R. Ruyer*. La technique sociale et l'Eugénique (important). — *Émile Bréhier*. Stoïcisme et Science. — *E. Pinel*. Le langage mathématique et la description de l'Univers physique. — *G. Bachelard*. Pensée et langage. — *P. Ducassé*. L'inquiétude du concret et les voies nouvelles de la connaissance.

M. C.

Revue des Études anciennes. 1934, n° 1. — *Georges Radet*. Camille Jullian, 1859-1933 (belle notice nécrologique). — *Ph.-E. Legrand*. A propos d'un nouveau fragment de Sophron (où l'on croit voir une scène de magie). — *René Lafon*. Mots « méditerranéens » en géorgien et dans quelques autres langues caucasiennes. — *Léon Herrmann*. L'enfant à la chaîne d'or (cet enfant est le neveu d'Octave Marcelus). — *André Berthelot*. La carte de Gaule de Ptolémée, 2^e partie : Les rivages et les villes de l'intérieur (ce travail très minutieux « permet de se rendre compte de la méthode suivie par Ptolémée et de circonscrire le champ des interprétations »). — *Anne Roes*. En Hollande ; fouilles et découvertes. — *Albert Grenier*. Notes d'archéologie gallo-romaine. — *Albert Dauzat*. Chronique de toponymie. — *A. Lauzonier*. Notes sur une inscription de Stratonice (n'est pas antérieure à la fin du II^e siècle). — *Georges Méautis*. Les Romains connaissaient-ils le fer à cheval? (oui). = **Comptes-rendus.** The Cambridge ancient history. T. IX : The Roman republic, 133-44 B. C. — *M. Busset*. Gergovia capitale des Gaules, et l'oppidum du plateau des Côtes (conclusions peu convaincantes). — *Frederic G. Kenyon*. Books and readers in Ancient Greece and Rome (notions précises, en partie neuves, en partie contestables, sur l'usage des livres dans la Grèce ancienne, le volumen de papyrus, le parchemin et le codex). — *Jeanne Croissant*. Aristote et les mystères (interprétation parfois contestable des émotions religieuses chez Aristote). — *Mason Hammond*. The Augustan principate in theory and in practice during the Julio-Claudian period (important ; mais on ne peut tenir pour démontré le caractère républicain du principat). — *Meyer Reinhold*. Marcus Agrippa, a biography (précieuse contribution à l'histoire du régime d'Auguste). — *Frederic W. Shipley*. Agrippa's building activities in Rome (excellente étude accompagnée de tous les plans désirables). — *M. Louis*. Le Néolithique (beaucoup de nouveau). — *Martin P. Nilsson*. The Mycenaean origin of greek mythology (livre fort bien documenté et qui soulève de graves objections). — *Maurice Pézard*. Qadesh ; mission archéologique à Tell Nebi Mend. — *Maurice van der Mijnsbrugge*. The Cretan koinon. — *Anna Roes*. Greek geometric art ; its symbolism and its origin. — *D. Siderski*. Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et dans les vies des prophètes. — *M. Rostovtzeff*. Caravan cities (aperçu rapide et brillant sur l'histoire de quatre cités syriennes que fit naître le trafic des caravanes : Petra, Jerash, Palmyre et Doura). — *Baur, Rostovtzeff et Bellinger*. The excavations at Dura-Europos. — *Louis Delaporte*. Textes hittites en transcription. — *Richard Mansfield Haywood*. Studies on Scipio Africanus. — *Gösta Säfslund*. Le mura di Roma repubblicana (important ; renouvelle le problème du mur de Servius). = Chronique des études anciennes.

Revue des Questions historiques. 1934, janvier. — *Maurice Toussaint*. Camille

Julian. — Eugène MARSAN. Dans la querelle sur l'histoire, l'intervention d'Eugenio d'Ors (commentaire rapide de l'article suivant). — Eugenio d'ORS. La crise de l'histoire (réflexions sur la possibilité d'une « Métahistoire »). — J. SIGNORET. Le débarquement de la duchesse de Berry sur la côte de Provence (précise plusieurs points de détail) ; suite au numéro suivant. — Gennaro Maria MONTI. Les Angevins de Naples dans les études du dernier demi-siècle (importante revue critique). — Gérard WALTER. Brutus ou l'apprentissage d'un tyrannicide (les premières années jusqu'à son mariage en 55 ; terminé au numéro suivant). — Jean-Marc DE ROYÈRE. Le livre vert d'un page de Monsieur, 1784-1789. — Gaston POULAIN. Archéologie (rubrique d'informations archéologiques). = **Comptes-rendus.** Henri Jassemin. La Chambre des comptes de Paris au xve siècle. — *Venetia Cottas*. L'influence du drame « Christos Paschon » ou l'art chrétien d'Orient. Le théâtre à Byzance. — Codices Vaticani latini, Tomus II, pars prior. Codices 679-1134. — *Martini de Leibitz*. Trialogi ascetici. — *E. Lavaquery*. Necker, fourrier de la Révolution, 1732-1804. — *Camille Vallaux*. Géographie générale des mers. = Mars. Marquis DE ROUX. Pierre de La Gorce (notice nécrologique). — Pierre DE LA GORCE. Un grand évêque en un grand diocèse : le cardinal Régnier (archevêque de Cambrai, de 1850 à 1881). — Marquis d'ARAGON. Le duc Decazes et les dix dernières années de la Restauration (d'après sa correspondance). — J. SIGNORET. Le débarquement de la duchesse de Berry sur les côtes de Provence ; fin. — Comtesse Jean DE PANGE. Souvenirs de Célestine de Vintimille, comtesse Philippe de Ségur, rédigés par sa fille, la comtesse d'Armaillé (début de la Révolution jusqu'au 9 thermidor). = **Comptes-rendus.** Paul Milioukov, Ch. Seignobos, L. Eisenmann. Histoire de Russie (excellent). — *Hélène Wieruszowski*. Vom Imperium zum nationalen Königtum. — *Albert Grenier*. Manuel d'archéologie romaine, t. II, 1re partie. — *Ch. Poisson*. Les fournisseurs aux armées sous la Révolution française. Le directoire des achats, 1792-1793. — *Jean de Montenon*. La France et la presse étrangère en 1816. — Baron J. Angot des Rotours. Une grande chrétienne amie de Bérulle : Françoise de Faudoas d'Averton, 1583-1655. — *J. Brugerette*. Le prêtre français et la société contemporaine. T. I : La restauration catholique, 1815-1871. — Colonel *Herbillon*. Le général Alfred Micheler (ouvrage important). M. C.

Revue d'histoire de l'Église de France. Octobre-décembre 1933. — Émile PASQUIER. La famille de Jean Bodin, xvi^e siècle (l'auteur a découvert vingt et un actes se rapportant à cette famille). — Pierre DE VAISSIÈRE. L'Histoire de l'Église de France de 1515 à 1789 aux Archives nationales (indications précieuses sur certaines séries qui complètent l'article donné dans la même revue par M. Léonce Cellier en 1926, t. XIII, p. 281 à 314). — Gabriel LE BRAS. Notes de statistiques et d'histoires religieuses (premiers résultats de l'appel adressé par l'auteur en 1931 et signalé par la *Revue historique* pour une étude statistique de la pratique religieuse. Intéressants renseignements concernant vingt-trois diocèses). = **Comptes-rendus critiques.** *Chanoine Bonnenfant*. Histoire générale du diocèse d'Évreux. — *Hieronymus Franck*. Die Klosterbischöfe des Frankenreiches. — *Henri David*. De Sluter à Sambin. La fin du Moyen Age. La Renaissance. — *Albert Dufourcq*. Histoire moderne de l'Église, t. VIII. — R. P. Pontien POLMAN. L'élément historique dans la controverse religieuse du xvi^e siècle. — *François Gaquère*. Pierre de Marca, 1594-1662. — *Pierre de Vaissière*. Curés de campagne de l'ancienne France. — *Alfred Loisy*. Y a-t-il deux sources de la Religion et de la Morale ? — *Henri Jassemin*. La

Chambre des comptes de Paris au xv^e siècle. — *Robert Anchel*. Crimes et châti-
 ments au xviii^e siècle. — *Joseph Schmidlin*. Papstgeschichte der neuesten Zeit.
 Tome I : Papsttum und Päpste im Zeitalter der Restauration, 1800-1846. —
Jacques Poisson. Le romantisme social de Lamennais. — *A. Molien*. La liturgie des
 saints. Leur culte en général. — *Dom Fernand Cabrol*. La messe en Occident. —
H. Christian Scheeben. Albert der Grosse. — *Jean-D. Benoit*. Jean Calvin. — *Raoul*
Patry. Philippe du Plessis-Mornay. — *Ernestine Lecouturier*. Françoise-Madeleine
 de Changy et la tradition salésienne au xvii^e siècle, t. I et II. — *J. Lhermet*. Pascal
 et la Bible. — *Joséphine Frencken*. Agnès Arnauld. — *Pierre Humbertclaude*.
 L'abbé Lalanne, 1795-1879. = Chronique d'histoire régionale : Guienne et Gas-
 cogne, Languedoc, Béarn et Pays Basque, comté de Foix et Couserans, Roussillon,
 Comtat-Venaissin. = Janvier-mars 1934. Élie GRIFFE. Les origines chrétiennes de
 Narbonne (on ne sait rien jusqu'au v^e siècle, époque où Narbonne fait déjà figure
 de métropole ecclésiastique). — Victor CARRIÈRE. Guillaume Farel, propagandiste
 de la Réformation (insiste particulièrement sur son activité dans le Pays romand
 de 1526 à 1536). — Paul DUDON. Notes sur l'Église de France au temps de la Res-
 tauration, d'après des lettres inédites de Lamennais (elles montrent l'accueil fait
 par les contemporains au livre du Pape de Joseph de Maistre ; elles donnent de
 précieux détails sur le conflit qui mit aux prises le frère de Feli, l'abbé Jean, vicaire
 général de Saint-Brieuc, avec son évêque, et finalement la nomination de Jean
 comme vicaire général du grand aumônier, puis sur les lois de 1825 concernant le
 sacrilège et les communautés de femmes). = **Comptes-rendus critiques.** *Stephen*
d'Irsay. Histoire des Universités françaises et étrangères, t. I (important compte-
 rendu, par É. Jordan, de cet excellent ouvrage). — M^{lle} M. Davy. Un traité de l'amour
 au xii^e siècle : Pierre de Blois. — *Paul Sabatier*. Études inédites sur saint François
 d'Assise ; éditées par *Arnold Goffin*. — *Henri Busson*. La pensée religieuse française,
 de Charron à Pascal (n'a pas fait une place suffisamment importante aux « grandes
 œuvres catholiques »). — *Baron J. Angot des Rotours*. Françoise de Fautoas d'Aver-
 ton. — *J. Joachim*. Le bienheureux François-Urbain de Salin de Niart, 1760-1792.
 — *Louis Pastor*. Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age. T. XV : Pie IV,
 1559-1565 ; traduit par *Alfred Poizat* et *W. Berteval* (relève un très grand nombre
 d'incorrections et de graves erreurs de traduction). — *Adrien Huguet*. Jean de
 Poutrincourt, 1557-1616. — *Joseph Denais*. L'hôpital de Beaufort et les religieuses
 qui le desservent. — *Pierre Coste*, *Charles Baussan*, *Georges Goyau*. Trois siècles
 d'histoire religieuse : les Filles de la Charité. — *Roger Rodière*. Le pays de Mon-
 treuil. = Chronique d'histoire régionale : Artois et Boulonnais, Flandre, Hainaut,
 Cambrésis, Picardie, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté.

M. C.

Revue d'histoire ecclésiastique. Avril 1934. — J. THOMAS. Les ébionites baptistes
 (trace les grandes lignes de l'évolution de cette secte d'après Épiphane et les écrits
 pseudo-clémentins. Nombreuses données sur les baptêmes et bains religieux). —
 L. GOUGAUD. La société lettrée de Londres observée par un écrivain français en
 1839. Journal inédit de François Rio (continué au numéro suivant). — G. MOLLAT.
 Les débuts de l'occupation française à Rome en 1849, d'après une correspondance
 inédite (celle de Caillier, envoyé à Rome par A. de Tocqueville pour le renseigner
 exactement sur la situation des États pontificaux, pendant que les diplomates offi-
 ciels Corcelle et Rayneval négociaient avec le Pape à Gaëte, D'une rare indépen-

dance de jugement, en relations constantes avec les autorités policières et militaires aussi bien qu'avec les libéraux, il donne des renseignements fort intéressants sur la grande autorité des Français au début de l'occupation et sur la politique réactionnaire du gouvernement pontifical qui berne les Français). = **Comptes-rendus.** *K. Lake* et *S. New*. Six collations of New Testament manuscripts. — *W. Mundle*. Der Glaubensbegriff des Paulus. — *Damien Van den Eynde*. Les normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles. — *J. Schümmer*. Die altchristliche Fastenpraxis mit besonderer Berücksichtigung der Schriften Tertullians. — *Origines*, Werke, t. IX; publ. par *E. Klostermann*. — *G. Bornkamm*. Mythos und Legende in den apokryphen Thomas-Akten. — *W. Süss*. Studien zur lateinischen Bibel, t. I. — *J. Rivière*. Le dogme de la Rédemption chez saint Augustin. — *Fritz Saxl*. Vorträge der Bibliothek Warburg. England und die Antike. — *S. J. Crawford*. Anglo-saxon influence on Western Christendom, 600-800. — *M. A. Babington*. Canterbury Cathedral. — *M. Beck*. Die Patrozinien der ältesten Landkirchen im Archidiakonats Zürichgau. — *M. J. J. Deruelle*. De St Pietersabdij te Gent. — *Marcel Aubert*. L'église Saint-Sernin de Toulouse. — *Émile Fairon*. Regeste de la Cité de Liège, t. I. — *B. Geyer*. Peter Abaelards philosophische Schriften, t. II. — *A. Stolz*. Glaubensgnade und Glaubenslicht nach Thomas von Aquin. — *M.-M. Gorce*. L'essor de la pensée au Moyen Age. Albert le Grand, Thomas d'Aquin. — *G. R. Owst*. Literature and Pulpit in medieval England. — *Hubert Pruckner*. Studien zu dem astrologischen Schriften des Heinrich von Langenstein. — *Paul Arendt*. Die Predigten des Konstanzer Konzils. — *Karl Eder*. Das Land ob der Enns vor den Glaubenspaltung. — *Otto Schottenloher*. Erasmus im Ringen um die humanistische Bildungsform. — *Alphonse Roersch*. L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance, 2^e série. — *T. Legge*. Flug- und Streitschriften der Reformationszeit in Westfalen, 1523-1583. — *B. Kidd*. The Counter-Reformation, 1550-1660. — *Raoul Patry*. Philippe du Plessis-Mornay. — *Arthur von Schneider*. Caravaggio und die Niederländer. — *G. Lizerand*. Le duc de Beauvillier, 1648-1714. — *J. Carreyre*. Le Jansénisme durant la Régence, fascicule II. — *Donald Schearer*. A documentary history of the Catholic Church in the United States, 1784-1884. — *Joseph Schmidlin*. Papstgeschichte der neuesten Zeit, t. I. — *Peter Guilday*. A history of the councils of Baltimore, 1791-1884. — *N. P. Williams* et *Ch. Harris*. Northern Catholicism. — *Leo F. Stock*. United States ministers to the Papal States. Instructions and despatches 1878-1868. — *Cornel Schönig*. Anton Josef Binterim, 1779-1855 als Kirchenpolitiker und Gelehrter. M. C.

Revue historique de droit français et étranger. 1934, n° 1. — *Pierre Masson*. Essai sur la conception de l'usufruit en droit romain. — *Alexandre Eck*. La situation juridique de la femme russe au Moyen Age (la femme, a dit Rambaud, était une mineure perpétuelle; l'étude des sources prouve que c'est une pure légende). — *Henri Lévy-Bruhl*. Le régime fiscal des sociétés de commerce au XVIII^e siècle (documents inédits provenant de la Juridiction consulaire de Paris, 1748). — *W. Buckland*. L'« Edictum provinciale » (étude sur les sources utilisées par Cicéron et commentées par Gaius. L'objet principal de cet édit fut d'étendre aux provinces la protection édictale qui existait à Rome). — *Paul Collinet*. Les nouveaux fragments des Institutes de Gaius (texte, variantes et commentaire). = **Comptes-rendus.** *Erwin Seidl*. Der Eid im römisch-ägyptischen Provinzialrecht. — *Gabriel Micolier*. Pécule et capacité patrimoniale (très minutieuse étude sur le pécule dit

« profectice », depuis l'édit de *peculio* jusqu'à la fin de l'époque classique). — *Maurice Prou* et *Jules d'Auriac*. Actes et comptes de la commune de Provins, de l'an 1271 à l'an 1330 (document très instructif et publié « avec une conscience parfaite »). — *A. Marongiu*. I parlamenti di Sardegna nella storia e nel diritto pubblico comparato (très instructif). — *Lucien Fourez*. Le droit héraldique dans les Pays-Bas catholiques. — *Pierre Robin*. La Compagnie des secrétaires du roi, 1351-1794. — *Robert Bigo*. Les bases historiques de la finance moderne (abondante érudition). — *J. Balon*. L'organisation militaire des Namurois au ^{xiv}^e siècle. — *Henri Laurent*. Actes et documents intéressant la Belgique (conservés aux Archives de l'État, à Vienne).

ALLEMAGNE

Historische Zeitschrift. Vol. 143, fasc. 1. Novembre-décembre 1930. — O. HINTZE. Weltgeschichtliche Bedingungen der Repräsentativverfassung (origines romaines et ecclésiastiques, grande influence de l'Église). — R. ADAM. Johann Jacobys politischer Werdegang 1805-1840. = **Comptes-rendus**. Vorträge der Bibliothek Warburg, 1924-1925, 1925-1926. — K. LÖFFLER. Einführung in die Handschriftenkunde. — R. HÄPKE. Wirtschaftsgeschichte, I. — J. KULISCHER. Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit, I et II. — *Jacob der Meulen*. Der Gedanke der internationalen Organisation in seiner Entwicklung. — R. MICHEL. Der Patriotismus. Prolegomena zu seiner soziologischen Analyse. — R. STAMPFUSS. Die jungneolithischen Kulturen in Westdeutschland. — G. SALVIOLI. Il capitalismo antico. — A. PLASSART. Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe. — P. VIERECK. Philadelphia. Die Gründung einer hellenistischen Militärkolonie in Aegypten. — H. WILLRICH. Das Haus des Herodes, zwischen Jerusalem und Rom. — W. CLASSEN. Eintritt des Christentums in die Welt (imaginationes poetiques). — E. KASPAR. Primatus Petri. — H. KOCH. Cathedra Petri. — E. KASPAR. Geschichte des Papsttums von den Anfängen bis zur Höhe der Weltherrschaft, I. — G. JURITSCH. Beiträge zur böhmischen Geschichte in der Zeit der Přemysliden (R. Holtzmann : très insuffisant). — O. OPPERMAN. Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent. — J. AHLHAUS. Die Landdekanate des Bistums Konstanz im Mittelalter. — Acta Concilii Constanciensis ; publ. par H. FINKE, IV. — H. HAUSER et A. RENAUDET. Les débuts de l'âge moderne. La Réforme et la Renaissance. — H. WENDORF. Martin Luther. Der Aufbau seiner Persönlichkeit (Spranger : essai d'application des nouvelles méthodes de la psychologie structurelle). — J. F. SCOTT PEARSON. Church and State. Political aspects of sixteenth century puritanism. — Brunnen tot de kennis van het leven en de werken van D. V. Coornhert ; publ. par Bruno Becker. — K. VIETOR. Probleme der deutschen Barockliteratur. — Lars Tingsten. Gustav II Adolfs politik och krigföring i Tyskland, 1630-1632. — K. TIEDE. Die Staats- und Wirtschaftsauffassung des Freiherrn vom Stein (Rothfels : mauvais). — R. IBBEKEN. Das aussenpolitische Problem : Staat und Wirtschaft in der deutschen Reichspolitik 1880-1914. — W. BECKER. Fürst Bülow und England 1897-1909. — H. P. FALCKE. Vor dem Eintritt Amerikas in den Weltkrieg. Deutsche Propaganda in den Vereinigten Staaten von Amerika, 1914-1915. — Mémoires du général Broussilow. — Graf Stephan Tisza, Briefe, 1914-1918, I. — B. WILKINSON. The Chancery under Edward III. — H. SÉE. Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France. *Id.* La vie économique de la France sous la monarchie censi-

taire. = Fasc. 2. Janvier-février 1931. V. D. STEINEN. Heilige, als Hagiographen. — K. SCHULTZE-JAHDE. Dreissigjähriger Krieg und deutsche Dichtung. — H. HINTZE. Die französische Revolution; neue Forschungen und Darstellungen) = *Comptes-rendus*. A. Hettner. Der Gang der Kultur über die Erde. — H. Krause. Die geschichtliche Entwicklung des Schiedsgerichtswesens in Deutschland. — A. Goedeckemeyer. Die Weltanschauung von Marx und Engels. — J. Hertel. Die Sonne und Mithra im Awesta. — J. Kromayer et G. Veith. Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer. — G. Glotz. La cité grecque. — W. Erben. Kriegsgeschichte des Mittelalters. — E. Franzel. König Heinrich VII, von Hohenstaufen. — G. A. Donner. Kardinal Wilhelm von Sabina, Bischof von Modena, 1222-1234, päpstlicher Legat in den nordischen Ländern. — A. Ernstberger. Wallenstein als Volkswirt im Herzogtum Friedland. — Max Hein. Otto von Schwerin, der Oberpräsident des Grossen Kurfürsten. — A. Berney. König Friedrich I. und das Haus Habsburg, 1701-1707. — Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen, Mai bis Oktober 1778. — The diary of Philipp von Neumann, 1819-1850. — U. Noack. Bismarcks Friedenspolitik und das Problem des deutschen Machtverfalls (O. Becker, compte-rendu très important). — H. C. Enthoven. Van Tanger tot Agadir. — W. Hoppe. Lenzen. Aus tausend Jahren einer markischen Stadt, 929-1929. — P. Liver. Vom Feudalismus zur Demokratie in den graubündnerischen Hinterrheintälern. — W. Gurian. Die politischen und sozialen Ideen des französischen Katholizismus, 1789-1914 (K. Völker: bon). — M. R. Werner. Ein seltsamer Heiliger: Brigham Young, der Moses der Mormonen. Deutsche Bearbeitung von S. Feilbogen (F. Schönamann: très intéressant). — An Arab-Syrian gentleman and warrior in the period of the Crusades. Memoirs of Usamah ibn-Munqidh, translated from the original manuscript by Ph. K. Hitti. = Fasc. 3. Mars-avril. B. Croce. Antihistorismus. — G. Krüger. Die Eudämonisten. Ein Beitrag zur Publizistik des ausgehenden XVIII. Jahrhunderts. — V. Ehrenberg. Eduard Meyer. — Alfred Stern. Wer war der Verfasser des Aufsatzes *Berliner Historiker* in den Halle'schen Jahrbüchern 1841? (Friedrich Köppen). = *Comptes-rendus*. J. Plenge. Zur Arbeitsweise der Kunstwissenschaft. — A. Menzel. Beiträge zur Geschichte der Staatslehre (étude très intéressante sur l'histoire des doctrines politiques). — A. Dopsch. Naturalwirtschaft und Geldwirtschaft in der Weltgeschichte. — R. du Moulin-Eckart. Geschichte der deutschen Universitäten (insuffisant). — E. Gelpecke. Fichte und die Gedankenwelt des Sturmes und Dranges. — K. Marx et F. Engels. Historisch-kritische Gesamtausgabe; publ. par Rjazanov, I. Abt., Bd. I, 2; III. Abt., Bd. I. — L. Santifaller. Bozener Schreibschriften der Neuzeit, 1500-1851. — E. Ziebarth. Beiträge zur Geschichte des Seeraubs und Seehandels im alten Griechenland. — W. Hüttl. Verfassungsgeschichte von Syrakus. — J. Vogt. Orbis Romanus. Zur Terminologie des römischen Imperialismus. — H. Dessau. Geschichte der römischen Kaiserzeit, II, 2. — E. A. Philippson. Germanisches Heidentum bei den Angelsachsen. — Th. Gottlob. Der abendländische Chorepiskopat. — G. Kerker. Die Heimat des heiligen Pirmin, des Apostels der Alamannen. — H. Meyer. Die Militärpolitik Friedrich Barbarossas im Zusammenhang mit seiner Italienpolitik. — V. Samanek. Studien zur Geschichte König Adolfs. Vorarbeiten zu den *Regesta Imperii*, VI, 2. — *Regesta diplomatica nec non epistolaria Bohemiae et Moraviae*, VI, 1, 2; publ. par B. Mendl. — *Archivum coronae regni Bohemiae*, II; publ. par V. Hruby. — A. Rosenkranz. Der Bundschuh. Die Erhebungen des

sudwestdeutschen Bauernstandes in den Jahren 1493-1517. — *F. Halbauer*. Mutianus Rufus und seine geistesgeschichtliche Stellung. — *J. Kühn*. Die Geschichte des Speyrer Reichstages 1529. — *W. Kottler*. Der Rätegedanke als Staatsgedanke, I; Demokratie und Rätegedanke in der grossen englischen Revolution (M. Freund : très contestable, mais très important). — *G. Ramlow*. Ludwig von der Marwitz und die Anfänge konservativer Politik und Staatsanschauung im Preussen. — *L. Ledermann*. Pellegrino Rossi, l'homme et l'économiste. — *E. L. Woodward*. Three studies in European conservatism. — *H. Michael*. Bismarck, England und Europa, vorwiegend von 1866-1870. — *L. Andresen et W. Stephan*. Beiträge zur Geschichte der Gottorper Hof- und Staatsverwaltung 1544-1629. — *O. Tschirch*. Geschichte der Chur- und Hauptstadt Brandenburg an der Havel. — *A. Schulte*. Tausend Jahre deutscher Geschichte und Kultur am Rhein. — *W. Classen*. Die kirchliche Organisation Althessens im Mittelalter. — *A. Brünner*. Die Vorarlberger Landstände von ihren Anfängen bis zum Beginn des 18th Jahrhunderts. — Neue österreichische Biographie, 1815-1918, I-IV. — *L. v. Chlumecky*. Erzherzog Franz Ferdinand's Wirken und Wollen. = Vol. 144, fasc. 1, mai-juin 1931. *L. OLSCHKI*. Der Brief des Presbyters Johannes. — *H. HOLBORN*. Protestantismus und politische Ideengeschichte (critique du livre d'O. Westphal, *Feinde Bismarcks*). — *L. DEHIO*. Bismarck und die Heeresvorlagen der Konfliktzeit (Bismarck acceptait le service de deux ans avec des rengagés ; il a toujours voulu, dans l'intérêt de la monarchie, la fixation des effectifs à un pourcentage de la population avec allocation d'une somme fixe par tête de soldat). — *O. DAMMANN*. Neue Briefe von Alfred Dove. — *L. BITTNER*. Österreich-Ungarn und Serbien (l'ultimatum autrichien de juillet 1914 était justifié en droit international). = *Comptes-rendus*. *E. Keyser*. Die Geschichtswissenschaft. Aufbau und Aufgabe (W. Bauer : le titre serait plus exactement : Die Wissenschaft von der Geschichte der Deutschen). — *H. Cunow*. Allgemeine Wirtschaftsgeschichte, III. — *R. Winners*. Weltanschauung und Geschichtsauffassung Jakob Burckhardts. — *R. Däuble*. Die politische Natur Jacob Burckhardts als Element seiner Geschichtschreibung. — *P. W. Krüger*. Das Dekadenproblem bei Jacob Burckhardt. — *W. Rehm*. Jacob Burckhardt. — Festkrift til Kristian Erskev fra Danske Historikere. — *E. Albertini*. L'empire romain (E. Stein : œuvre de grand mérite). — *W. E. Heitland*. Last words on the Roman municipalities. — *Ch. H. Haskins*. Studies in Mediaeval culture. — Anniversary Essays in mediaeval history by students of Ch. Haskins. — *O. Brunner et A. Dopsch*. Das Mittelalter in Einzeldarstellungen. — *H. St. Lucas*. The Low Countries and the Hundred Years War 1326-1347. — *V. Bibl*. Maximilian II., der rätselhafte Kaiser. — *L. B. Namier*. The structure of politics at the ascension of George III. — *Id.* England in the age of the American Revolution. — *V. Valentin*. Geschichte der deutschen Revolution von 1848-1849, I. — *E. Zechlin*. Bismarck und die Grundlegung der deutschen Grossmacht (L. Dehio : important). — Die französischen Dokumente über die Ursachen des Weltkrieges, übersetzt u. hrsg. von *Arthur Rosenberg* (Hartung : traduction mauvaise). — *H. Brunner*. Die Finanzen der Stadt Wien von den Anfängen bis ins 16. Jahrhundert. — *Fr. Brie*. Imperialistische Strömungen in der englischen Literatur. — *A. Cobban*. Edmund Burke and the revolt against the 18th century. — *L. Newton*. Lord Lansdowne. = Fasc. 2, juillet-août. *O. HINTZE*. Calvinismus und Staatsräson in Brandenburg zu Beginn des XVII Jahrhunderts. — *S. H. STEINBERG*. Die internationale und die

deutsche ikonographische Kommission. — B. SCHMEIDLER. Nochmals der Verfasser der *Chronica Montis Sereni*. = *Comptes-rendus*. L. Schemann. Die Rasse in den Geisteswissenschaften, II. — P. Herre. Weltgeschichte am Mittelmeer. — Gebhardts Handbuch der deutschen Geschichte, 7^e éd., I. — W. Rehm. Der Untergang Roms im abendländischen Denken (Meinecke : très intéressant). — M. Beyer-Fröhlich. Selbstentwicklung der deutschen Selbstzeugnisse (Stadelmann : mauvais). — Id. Selbstzeugnisse aus dem dreissigjährigen Krieg. — R. Stadelmann. Der historische Sinn bei Herder. — O. Prausnitz. Feuda extra curtem. — H. F. K. Günther. Rassengeschichte des hellenischen und des römischen Volkes (Schuchhardt : peu scientifique). — R. Heinze. Die augusteische Kultur. — K. Heldmann. Das Kaisertum Karls des Grossen. Theorien und Wirklichkeit. — Monumenta Germaniae historica, Scriptorum t. XXX, partis II, fasc. I, II. — The *Historia regum Britanniae* of Geoffroy of Monmouth... by Acton Griscom, together with a literal translation... by R. E. Jones. — E. Faral. La légende arthurienne, 1^{re} partie, t. I-III. — Das Geschichtswerk des Otto Morena... neu hrg. v. F. Güterbock. — H. Liebeschütz. Das allegorische Weltbild der heiligen Hildegard v. Bingen. — K. Brandt. Deutsche Reformation und Gegenreformation (G. Ritter : trop exclusivement politique). — P. O. de Törne. Don Juan d'Autriche et les projets de conquête de l'Angleterre. — J. B. Bury. History of the papacy in the xixth century, 1864-1878. — J. Ziekursch. Politische Geschichte des neuen deutschen Kaiserreiches, III (W. Mommsen : pose de façon intéressante beaucoup de problèmes). — N. N. Poletika. Saraevskoe ubijstvo (Herzfeld : extrêmement important pour toute l'histoire des relations russo-serbes au xix^e siècle et des origines de la guerre). — L. Magrini. Il dramma di Serajevo (Herzfeld : œuvre d'un journaliste bien informé). — H. W. Klewitz. Geschichte der Ministerialität im Elsass bis zum Ende des Interregnum. — A. Jaksch. Geschichte Kärntens bis 1335. — W. Wolz und Hans Schwalm. Die deutsche Ostgrenze. — M. Schütt. Die englische Biographie der Tudor Zeit. — R. Craemer. Gladstone als christlicher Staatsmann (V. Novak : très important, avec de singulières contradictions). — R. B. Haldane. An autobiography. — Sidney Lee. King Edward VII (Rothfels : le héros et le biographe sont très antiallemands). — A. J. Whyte. The political life and letters of Cavour, 1848-1861 (Claar : faible). — C. Haider. Capital and labour under fascism. — N. Jorga. Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur (Schünemann : traduit du français, insuffisant pour tout ce qui n'est pas la vieille Roumanie). = Fasc. 3, septembre-octobre. F. Höric. Wirtschaftsgeschichte und Wirtschaftsstil. — E. MARCKS. Zwei Studien an neuen Bismarckquellen (Bismarck a-t-il désiré sincèrement s'entendre avec l'Autriche de 1862 à 1866?). — H. v. SRBIK. Franz Joseph I. Charakter und Regierungsgrundsätze (François-Joseph a eu l'idée d'un Mitteleuropa dirigé par les Allemands). — P. N. MILJUKOV. Eine neue Geschichte Russlands (c'est le tome II de Stahlin). = *Comptes-rendus*. E. Wolf. Grotius, Pufendorf, Thomasius. — F. List. Eine Auswahl aus seinen Schriften, hrsggb. von B. Christern. — W. Dilthey. Gesammelte Schriften, VIII. — Festschrift W. Judeich zum 70^{en} Geburtstag überreicht. — K. Müller. Tyrins, III. — H. W. Scullard. Scipio Africanus in the second Punic war. — J. Prochno. Das Schreiber- und Dedikationsbild in der deutschen Buchmalerei, I. — G. Buckler. Anna Comnena. — F. Hörig. Hansische Beiträge zur deutschen Wirtschaftsgeschichte. — J. de Plano Carpini. Geschichte der Mongolen und Reisebericht 1245-1247 ; publ. par Flisch. — Monumenta Germaniae. Scriptorum

rerum germanicarum nova series. VI : Leopoldi de Northof chronica comitum de Marka. — Propyläen-Weltgeschichte. V : 1500-1660 (Stadelmann : des parties remarquables). — Opus epistolarium des Erasmi Roterodami, publ. par S. et H. M. Allen. — K. Demeter. Das deutsche Offizierskorps in seinen historisch-soziologischen Grundlagen. — F. de Lannoy. Histoire diplomatique de l'indépendance belge. — R. Steinmetz. Englands Anteil an der Trennung der Niederlande, 1830 (Geyl : thèse arbitraire). — H. O. Missner. Der preussische Konprinz im Verfassungskampfe 1863 (Luckwaldt : important). — Germania sacra, I, II. — J. M. Baernreither. Fragments of a political diary, publ. par Jos. Redlich. — H. Kantorowicz. Der Geist der englischen Politik und das Gespenst der Einkreisung. = Vol. 145, fasc. 1, novembre-décembre (numéro en l'honneur des soixante-dix ans d'Otto Hintze et d'Erich Marcks). A. BRACKMANN. Die Wandlung des Statsanschauungen in Zeitalter Kaiser Friedrichs I. — K. BURDACH. Walther von der Vogelweide und der vierte Kreuzzug. — F. HARTUNG. Monarchie in der neueren Geschichte. — F. MEINECKE. Montesquieu, Boulainvilliers, Dubos. — W. ANDREAS. Johannes von Müller in Weimar, 1804 (mission officieuse de rapprochement austro-prusso-russe). — K. STÄHLIN. Ideal und Wirklichkeit im letzten Jahrzehnt Alexanders I. — H. ONCKEN. Die Baden-Badener Denkschrift Bismarcks über die deutsche Reform, Juli 1861 (il y a eu trois rédactions, pour des fins différentes ; la troisième est perdue. C'est toujours la seconde qu'on cite). — C. NEUMANN. Unerkannte Rede von Treitschke (sur le discours du Kronprinz aux fêtes du cinquantième centenaire de l'Université de Heidelberg, 3 août 1866). = *Comptes-rendus*. A. v. Harnack. Aus der Werkstatt des Vollendeten. — Die öffentliche Meinung in der Weltgeschichte. — S. Dubnow. Weltgeschichte des jüdischen Volkes von seinen Urfängen bis zur Gegenwart. — Anuario de historia del derecho espanol, VI. — Genethiakon Wilhelm Schmid zum 70 Geburtstag. — E. Groag. Hannibal als Politiker. — A. Dempt. Sacrum imperium (très critiquable, beaucoup de choses intéressantes). — A. Michel. Humbert und Kerullarios, II. — W. Hävernich. Der Kölner Pfennig im XII und XIII Jahrhundert. — E. Longpré. Le B. Jean Duns Scott pour le Saint-Siège et contre le gallicanisme. — A. Veitnauer. Venetianischer Handel der Fugger. — H. Volz. Die Lutherpredigten des Johannes Mathesius. — Concilium Tridentinum. Edidit Societas Goerresiana, XII. — K. v. Baumer. Die Zerstörung der Pfalz von 1689 im Zusammenhang der französ. Rheinpolitik. — Briefwechsel der Königin Luise mit ihrem Gemahl Friedrich Wilhelm III, 1793-1810. — A. Fugier. Napoléon et l'Espagne, 1799-1808. — H. Butterfield. The peace tactics of Napoleon 1806-1808. — R. Flad. Studien zur politischen Begriffsbildung in Deutschland während der preussischen Reform. — K. Borries. Preussen im Krimkriege 1853-1856. — The letters and friendships of Sir Cecil Spring Rice (très intéressant pour l'histoire des relations anglo-américaines et allemandes-américaines). — W. Groener. Der Feldherr wider Willen. — F. Mager. Entwicklungsgeschichte des Herzogtums Schleswig in historischer Zeit, I. — J. S. Schöffel. Kirchengeschichte Hamburgs, I. — F. Gundlach. Die hessischen Zentralbehörden 1247-1604, III. — W. Seidler. Fürst Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst als Statthalter im Reichslande Elsass-Lothringen, 1885-1894. — E. Poeschel. Das Burgenbuch von Graubünden. — Selma Stern. Jud Süß. — L. Hauptmann. Erläuterungen zum historischen Atlas der österreichischen Alpenländer (Carinthie). — G. Pfeiffer. Das Breslauer Patriziat im Mittelalter. — G. Hübener. England und die Gesittungs-

grundlage der europäischen Frühgeschichte. — *L. L. Schücking*. Die Familie im Puritanismus. — *A. Gross*. Der Streit um das Widerstandsrecht. Ein Beitrag zur Geschichte der englischen Revolution (M. Freund : manqué). — *E. W. Polson Newman*. Grossbritanniens Kampf um Aegypten (M. Freund : traduction à la fois abrégée et complétée d'un ouvrage anglais paru en 1928, très bon). — Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens, hsggb. v. *H. Finke*, 2. Bd. — *Esterházy Miklós nádor iratai*, I (Schünemann : critiques intéressantes de la politique habsbourgeoise, spécialement en 1641-1642 ; la plupart des documents sont en latin ; l'introduction, en magyar, est suivie d'un résumé en allemand). — *G. M. Wrong*. The rise and fall of New France. — *Ch. S. Braden*. Religious aspects of the conquest of Mexico. — *W. S. Robertson*. The life of Miranda. = Fasc. 2, janvier-février 1932. *E. Kornemann*. Niebuhr und der Aufbau der altrömischen Geschichte. — *R. Holtzmann*. Zum Strator- und Marschalldienst. = *Comptes-rendus*. Handbuch der Bibliothekswissenschaft, hrsg. von *Milkau*. — Festschrift Albert Brackmann dargebracht. — *Maumené et d'Harcourt*. Iconographie des rois de France, I. — *N. Jorga*. Portretele domnilor Românie. — *E. P. Lampros*. Leukôma byzantinôn autokratorôn. — *H. Berve*. Griechische Geschichte, I (Kromayer : très bon). — *E. Kornemann*. Doppelprinzipat und Reichsteilung im Imperium romanum. — *R. Reitzenstein*. Die hellenistischen Mysterienreligionen nach ihren Grundgedanken und Wirkungen. — *Id.* Die Vorgeschichte der christlichen Taufe. — Das alte Germanien. Die Nachrichten der griechischen und römischen Schriftsteller (Frühgermanentum, I). — *Timerding*. Die christliche Frühzeit Deutschlands in den Berichten über die Bekehrungen (Helm : mauvais). — *E. Mayer*. Die oberdeutschen Volksrechte. — *H. Wopfner*. Urkunden zur deutschen Agrargeschichte. — Codex Laureshamensis, publ. par *K. Glöckner*, I. — *G. Holstein*. Luther und die deutsche Staatsidee. — *Thomas Münzers* Briefwechsel ; publ. par *H. Böhmer* et *P. Kirn*. — *W. Köhler*. Das Marburger Religionsgespräch 1529. — *O. Vossler*. Die amerikanischen Revolutionsideale in ihrem Verhältnis zu den europäischen. — *G. J. Renier*. Great Britain and the establishment of the kingdom of the Netherlands, 1813-1815 (Gerhard : très précis, un peu étroit, suggère beaucoup de questions). — *G. Masur*, *F. J. Stahl*, Geschichte seines Lebens, 1802-1840. — *P. Herre*. Die südtiroler Frage. — *F. Hähnsen*. Ursprung und Geschichte des Artikels V des Prager Friedens. — *P. v. Hedemann-Hespén*. Die Herzogtümer Schleswig-Holstein und die Neuzeit. — Det danske Folks historie ; publ. par *Aage Friis*, *Axel Linvald*, *M. Mackepreng*. — *B. Groethuysen*. Die Entstehung der bürgerlichen Welt- und Lebensanschauung in Frankreich, II. = Fasc. 3, mars-avril. *W. Otto*. Eine antike Kriegsschuldfrage. Die Vorgeschichte des 2^{tem} punischen Krieges. — *H. Holdack*. Des Physiokratismus und die absolute Monarchie. — *W. Goetz*. Ludwig Pastor, 1854-1928 (beaucoup de réticences dans son autobiographie). = *Comptes-rendus*. *L. Konopczynski*. Le liberum veto. — Deutsches Rechtswörterbuch, I, 1-6. — Internationale Bibliographie der Geschichtswissenschaften, I, 1926. — *F. Geyer*. Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II. — *U. Wilcken*. Alexander der Grosse. — *J. F. Kenney*. The sources for the early history of Ireland, tome I : Ecclesiastical. — *A. de Bouard*. Manuel de diplomatie française et pontificale. Diplomatique générale. — *J. Pfitzner*. Grossfürst Witold von Litauen als Staatsmann. — *A. Hyma*. The youth of Erasmus. — *R. Pfeiffer*. Humanitas Erasmiana. — *K. Jagow*. Wilhelm und Elisa. Die Jugendliebe des alten Kaisers (A. Wahl : beaucoup

de neuf). — *F. Stieve*. Die Tragödie der Bundesgenossen. Deutschland und Oesterreich-Ungarn, 1908-1914. — *E. Baasch*. Geschichte des Hamburgischen Zeitungswesens von den Anfängen bis 1914. — *G. Fischer*. Aus zwei Jahrhunderten Leipziger Handelsgeschichte 1470-1650. — *R. Menendez Pidal*. La España del Cid. = Vol. 146, fasc. 1, mai-juin 1932. — *G. ROLOFF*. Bismarcks Friedensschlüsse mit den Süddeutschen im Jahre 1866 (une bataille avec le roi, comme à Nikolsburg). — *J. PRITZNER*. Die Geschichtsbetrachtung der Tschechen und Deutschen in den Sudetenländern. = **Comptes-rendus**. Die Öffentlichkeit in der Aussenpolitik von Karl V bis Napoleon. — Etruskische Frühgeschichte. — *R. Laqueur, H. Koch, W. Weber*. Probleme der Spätantike. — Studien zur mittelalterlichen Urkundenlehre. — *O. v. Dungern*. Wie Baiern das Osterreich verlor. — *J. B. Kraus*. Scholastik, Puritanismus und Kapitalismus (M. Freund : « est à la limite du plagiat »). — *R. Geikie et J. A. Montgomery*. The Dutch Barrier, 1705-1719. — *H. Glockner*. F. Th. Vischer und das 19. Jahrhundert (H. Rosenberg : très intéressant pour l'histoire des idées au XIX^e siècle). — *E. Buchfink*. Feldmarschall Graf von Haeseler. — Die internationalen Beziehungen im Zeitalter des Imperialismus. Dokumente aus den Archiven der zarischen und der provisorischen Regierung. Deutsche Ausgabe, hrsggb. von *O. Hoetzsch*, I, Bd. I. — *W. Wendland*. Siebenhundert Jahre Kirchengeschichte Berlin. — *A. Brenke*. Geschichte des Hannoverschen Klosterfonds. — *J. Lefftz*. Die gelehrten und literarischen Gesellschaften im Elsass vor 1870. — *K. Spiegel*. Kulturgeschichtliche Grundlagen der amerikanischen Revolution. = Fasc. 2, juillet-août. *W. OTTO*. Zur Universalgeschichte des Altertums. — *H. DANNENBAUER*. Die römische Petruslegende. — *A. ERNSTBERGER*. Charles Mackay und die Idee der Vereinigten Staaten von Europa im Jahre 1848. = **Comptes-rendus**. *R. Müller-Freienfels*. Allgemeine Sozial- und Kulturpsychologie. — *A. Rein*. Die europäische Ausbreitung über die Erde. — *M. Einaudi*. Edmondo Burke e l'indirizzo storico delle scienze politiche. — *W. Kolbe*. Thukydides im Lichte der Urkunden. — *L. Quidde*. Histoire de la paix publique en Allemagne au Moyen Age. — *G. Ostrogorsky*. Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites. — *E. Pfeil*. Die fränkische und deutsche Romidee des frühen Mittelalters. — *F. Beyerle*. Zur Typenfrage in der Stadtverfassung. — *K. Schünemann*. Die Entstehung des Städtewesens in Südosteuropa. — *D. N. Jegorov*. Die Kolonisation Mecklenburgs im 13. Jahrhundert (Schmeidler : pas un mot ne tient). — *A. Farner*. Die Lehre von Kirche und Staat bei Zwingli. — *J. Paul*. Gustav Adolf, II; Schwedens Eintritt in den 30 jährigen Krieg. — Politische Korrespondenz Friedrich des Grossen, Bd. 42. — *G. Ritter*. Stein. Eine politische Biographie (O. Hintze : de grande valeur). — *A. Mansuy*. Jérôme Napoléon et la Pologne en 1812. — *H. Schroth*. Welt- und Staatsideen des deutschen Liberalismus in der Zeit der Einheits- und Freiheitskämpfe 1859 bis 1866. — Fürst *Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst*. Denkwürdigkeiten der Reichskanzlerzeit. — *K. H. Ganahl*. Studien zur Verfassungsgeschichte der Klosterherrschaft St-Gallen. — *O. Stolz*. Die Schwaighöfe in Tirol. — *A. Elviken*. Die Entwicklung des norwegischen Nationalismus. — *H. Schaader*. Moskau, das dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt. = Fasc. 3, septembre-octobre. *K. HAMPF*. Das neueste Lebensbild Kaiser Friedrichs II. — *H. v. SRBIK*. Die bergmännischen Anfänge des Freiherrn vom Stein 1799 und ihr Nachklang 1811-1812. — *H. LIEBESCHÜTZ*. Hildegard von Bingen und die Kulturbewegung des 12. Jahrhunderts. —

- G. KRÜGER. Zur Literatur über die Rosenkreuzer. — L. VON PASTOR. Ludwig von Pastor. = *Comptes-rendus*. H. *Leisegang*. Lessings Weltanschauung. — A. M. Wagner. Lessing. Das Erwachen des deutschen Geistes. — H. Henel. Die Entwicklung des geschichtlichen deutschen Prosastils bei Johannes von Müller. — W. W. Tarn. Hellenistic military and naval developments. — V. Schultze. Altchristliche Städte und Landschaften. III : Antiocheia. — E. Habel. Mittellateinisches Glossar. — R. Faulhaber. Der Reichseinheitsgedanke in der Literatur der Karolingerzeit bis zum Verträge von Verdun. — A. Cartellieri. Die Weltstellung des deutschen Reiches 911-1047. — C. Pöhlmann. Das ligische Lebensverhältnis. — W. Holtzmann. Papsturkunden in England, I. — G. Pirchan. Italien und Kaiser Karl IV in der Zeit seiner zweiten Romfahrt. — K. Bauer. Die Wittenberger Universitätstheologie und die Anfänge der deutschen Reformation. — G. Bossert. Quellen zur Geschichte der Wiedertäufer, I. — P. Smith. A History of modern culture, I. — Die Briefe Kaiser Wilhelms I. Briefe an Politiker und Staatsmänner. I : 1830-1858 (Pagel : quelques choses intéressantes). — A. Meetz. J. G. Droysens politische Tätigkeit in der Schleswig-Holsteinischen Frage. — W. Fenske. J. G. Droysen und das deutsche Nationalstaatsproblem. — E. Kehr. Schlachtflottenbau und Parteipolitik 1894-1901. — W. S. Churchill. Nach dem Kriege. — E. Meyer. Das Urkundenwesen der Markgrafen von Brandenburg. — Sächsische Lebensbilder (se rapporte au XIX^e siècle). — C. Moser-Nef. Die freie Reichsstadt und Republik Sankt Gallen. — H. Pirenne. Histoire de Belgique, VII (Geyl parle uniquement de la question flamande ; il reproche au Wallon Pirenne de n'avoir pas compris « le caractère de protestation contre la francisation, destructrice de la culture » et « le profond sens constructif de culture »). — L. de Cardenal. La province pendant la Révolution. Histoire des clubs jacobins, 1789-1795. = Vol. 147, fasc. 1, septembre-octobre 1932. (Hommage à F. Meinecke pour son soixante-dixième anniversaire.). H. BARON. Das Erwachen des historischen Denkens im Humanismus des Quattrocento. — D. GERHARD. Kontinentalpolitik und Kolonialpolitik im Frankreich des ausgehenden *Ancien régime*. — H. HINTZE. Madame Roland. — U. NOACK. Christentum und Volksstaat in der politischen Ethik des Freiherrn vom Stein. — W. MOMMSEN. Zur Methodik der deutschen Parteigeschichte. — P. R. ROHDEN. Die Rolle der *hommes de lettres* in der französischen Politik. — G. MASUR. Bismarcks Sprache. — H. ROTHFELS. Bismarck und die Nationalitätenfragen des Ostens. — W. SCHÜSSLER. Bismarcks Bündnisangebot an Russland « durch dick und dünn » im Herbst 1876. — H. HOLBORN. Verfassung und Verwaltung der deutschen Republik. Ein Verfassungsentwurf Friedrich Meineckes aus dem Jahre 1918. = *Comptes-rendus*. G. Misch. Lebensphilosophie und Phänomenologie. — H. Glockner. Hegel. I : Die Voraussetzungen der Hegelschen Philosophie. — A. Jolles. Einfache Formen, Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz. — J. Hasebroek. Griechische Wirtschafts- und Gesellschaftsgeschichte bis zur Perserzeit (Kahrstedt : manière scolastique d'écrire l'histoire). — G. Glotz. Histoire grecque. II : La Grèce au V^e siècle. — Inscriptiones Graecae consilio et auctoritate Academiae litterarum Borussiae editae, II et III, editio minor, pars II : Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores, II, 2. — M. Pohlenz. Die griechische Tragödie. — Propyläen-Weltgeschichte II. Hellas und Rom. Die Entstehung des Christentums (Ehrenberg : manque d'unité et de relief). — P. W. Schaffhausen. Der Eingang des Christentums in das deutsche Wesen, I. —

L. Thorndike. A history of magicians experimental science during the first thirteen centuries of our era. — *W. Erben.* Rombilder auf kaiserlichen und päpstlichen Siegeln des Mittelalters (Schramm : beaucoup d'hypothèses). — *W. Wühr.* Studien zu Gregor VII. Kirchenreform und Weltpolitik (Kittel : vieillot). — *G. W. Greenaway.* Arnold of Brescia. — *W. Cohn.* Hermann von Salza. — *Peuples et civilisations.* T. VII : La fin du Moyen Age (Schmeidler : remarquable). — *Bémont et Doucet.* Histoire de l'Europe au Moyen Age, 1270-1493. — Die Reichskirche vom Trienter Konzil bis zur Auflösung des Reiches. — *L. Just.* Das Erzbistum Trier und die Luxemburger Kirchenpolitik von Philipp II. bis Joseph II. (Braubach : excellent). — *Gaston-Martin.* Nantes au XVIII^e siècle. L'ère des négriers, 1714-1774 (D. Gerhard : très bon). — *V. Valentin.* Geschichte der deutschen Revolution von 1848-1849, II (Harnack : capital, quelques réserves). — *K. v. Macchio.* Wahrheit. Fürst Bülow und Ich in Rom, 1914-1915. — Der Weltkrieg 1914 bis 1918. Die militärischen Operationen zu Lande, VI, VII. — *P. R. Rohden.* Demokratie und Partei (Menzel : bon, utile). — *H. Kiewning.* Fürstin Pauline zur Lippe 1769-1820. — *J. Gottschalk.* Beiträge zur Rechts-Siedlungs- und Wirtschaftsgeschichte des Kreises Militsch bis zum Jahre 1648. — *P. Lehugeur.* Le Conseil royal de Philippe le Long, roi de France, 1316-1322. Le mécanisme du gouvernement. — *E. R. Curtius et A. Bergstraesser.* Frankreich. — *O. Franke.* Geschichte des Chinesischen Reiches, I (Erich Schmitt : excellent). = Fasc. 2, novembre-décembre 1932. H. MEYER. Bürgerfreiheit und Herrschergewalt unter Heinrich dem Löwen. — H. ROTHFELS. Studien zur Annexionskrise von 1908-1909. — W. FRANK. Bernhard von Bülow (« Épigone intelligent d'un créateur génial [Bismarck] »). = *Comptes-rendus.* *L. Schemann.* Die Rassenfragen im Schrifttum der Neuzeit. — *F. Wolters.* Stefan George und die Blätter für die Kunst. — *Mélanges d'histoire générale ; publ. par C. Marinescu.* — Historische Studien A. F. Pribram zum 70. Geburtstag dargebracht. — *Fr. Heichelheim.* Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus. — *W. Bell Dinsmoor.* The archons of Athens in the hellenistic age. — *J. Vogt.* Die römische Republik. — *P. E. Schramm.* Kaiser, Rom und Renovatio. — *E. Busse-Wilson.* Das Leben der heiligen Elisabeth von Thüringen. — *E. E. Stengel.* Avignon und Rhens. — *R. Stadelmann.* Vom Geist des ausgehenden Mittelalters. — *P. Gothein.* Francesco Barbaro. — *R. M. Jones.* Spiritual reformers in the xvth und xvth centuries. — *J. Lindeboom.* Stiefkinderen van het Christendom. — *L. v. Ranke.* Zwölf Bücher preussischer Geschichte, hssggh. von G. Kuntzel (Berney : introduction très importante pour l'évolution des conceptions de l'histoire). — Die Reorganisation des preussischen Staates unter Stein und Hardenberg. I : Allgemeine Verwaltungs- und Behördenreform, I. — *J. Paulsen.* Victor Aimé Huber als Sozialpolitiker. — The Saburov Memoirs, or Bismarck and Russia. — *H. Goldschmidt.* Das Reich und Preussen im Kampf um die Führung, von Bismarck bis 1918. — Österreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918. II. Das Kriegsjahr 1918. I. — *J. A. Williamson.* The evolution of England. — *L. Dubreuil.* Histoire des insurrections de l'Ouest, II. = Fasc. 3, janvier-février 1933. H. E. STIER. Zur Varusschlacht (une des batailles décisives de l'histoire universelle ; elle a forcé les Romains à renoncer à la conquête de la Germanie). — F. GÜTERBOCK. Barbarossas Privileg für das Herzogtum Österreich (on a l'impression que la tendance à l'argumentation ultra-subtile menace de gagner du terrain, et le sens de la méthode de reculer). — W. LENEL. Zur Forschung über die Frühzeit von Florenz (lacunes

qui restent à combler). — P. E. SCHRAMM. Vom heiligen Geist des Mittelalters (à propos du livre de v. d. Steinen qui porte ce titre). — C. NIEDNER, U. NOACK. Freiherr vom Stein und die Lutherische Erbsündenlehre. — K. LEHMANN. Zu Kaiser Wilhelms II England's-Politik (Hohenlohe a empêché une intervention en faveur des Boers et n'a pas connu les propositions d'alliance faites par l'Angleterre). = *Comptes-rendus*. H. Hassinger. Geographische Grundlagen der Geschichte. — K. Breysig. Die Geschichte der Seele im Werdegang der Menschheit. — Ch.-F. Jean. La religion sumérienne d'après les documents sumériens postérieurs à la dynastie d'Isin. — V. Korošec. Hethitische Staatsverträge. Ein Beitrag zu ihrer juristischen Wertung. — H. Gressmann. Die orientalischen Religionen im hellenistisch-römischen Zeitalter. — P. Ch. Baur. Der heilige Chrysostomus und seine Zeit. I : Antiochien. II : Konstantinopel. — F. W. Schaafhausen. Der Durchbruch des deutschen Geistes im Mittelalter, II (H. Liebeschütz : peu de valeur). — Monumenta Germaniae historica. Poetarum latinorum medii aevi, tomi IV, pars 2, hrsggb. von Karl Strecker. — Ph. Heck. Uebersetzungsprobleme im frühen Mittelalter. — Monumenta Germaniae historica. Die Urkunden der deutschen Könige und Kaiser, tome II, publ. par P. Kehr. — G. Kisch. Die Kulmer Handfeste. — A. Hessel. Jahrbücher des Deutschen Reiches unter König Albrecht I. von Habsburg (Dopsch : beaucoup à critiquer). — L. Pfandl. Johanna die Wahnsinnige. Ihr Leben, ihre Zeit, ihre Schuld (R. Konetzke : insuffisant et contestable). — N. Japikse. Prins Wilhelm III. de Stadhouder-Koning, I. — Korrespondenz der Fürstbistums Martin II Gerbert von St. Blasien, publ. par G. Pfeilschifter. I : 1752-1770 (Braubach : intéressant, surtout pour l'histoire littéraire). — W. L. Langer. European alliances and alignments 1871-1890 (H. Herzfeld : très bon). — Bernadotte E. Schmitt. The coming of the war 1914 (H. Herzfeld : réfuté en Amérique même par Cochran, *Germany not guilty in 1914*, avec avant-propos de H. Barnes ; plaide la thèse antiallemande). — R. Sieghart. Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht. — O. von Moser. Die obersten Gewalten im Weltkriege (W. Elze : des rapports de la politique et de la stratégie). — K. Weller. Die Staatsumwälzung in Württemberg, 1918-1920 (F. Schnabel : utile, naïf). — M. Doeberl. Entwicklungsgeschichte Bayerns III, vom Regierungsantritt König Ludwigs I bis zum Tode König Ludwigs II. — E. Gierach. Sudetendeutsche Lebensbilder (Bretholz : bonnes biographies). — M. McKisack. The Parliamentary representation of the English boroughs during the middle ages. — A. Marongiu. I parlamenti di Sardegna nella storia e nel diritto pubblico comparato. — H. v. Staden. Aufzeichnungen über den Moskauer Staat, hrsg. von F. Epstein. — E. Rosenthal. Ibn Khalduns Gedanken über den Staat. = Vol. 148, 1, mars-avril 1933. J. HUIZINGA. Burgund. Eine Krise des romanisch-germanischen Verhältnisses. — G. MASUR. Naturrecht und Kirche. Studien zur evangelischen Kirchenverfassung Deutschlands im XVIII. Jahrhundert. — G. RITTER. Vom jungen Stein. — H. SCHRADER. Zwei unbekannte Briefe Jakob Burckhardts. — K. v. RAUMER. Zur deutschen Revolution von 1848 (sur le livre de Valentin). = *Comptes-rendus*. Quellenkunde der Deutschen Geschichte, v. Dahlmann-Waitz. 9. Auflage, hrsg. v. Hermann Haering (P. Herre). — G. Walter. Histoire du communisme. I : Les origines judaïques chrétiennes, grecques, latines (Kahrstedt : très confus). — H. Lietzmann. Geschichte der alten Kirche, I. — G. Luhde. Der Archipoeta. Seine Persönlichkeit und seine Gedichte. — K. A. Eckhardt. Die mittelalterlichen Rechtsquellen der Stadt Bremen. — Die Prophe-

tenübersetzung des Claus Cranc., publ. p. *W. Zieseemer*. — *L. Fernandez de Retana*. Cisneros y su siglo. — *P. Rassow*. Die Kaiseridee Karls V, dargestellt an der Politik der Jahre 1528-1540. — *H. Bremond*. Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, I et II. — *H. Rothfels*. Reich, Staat und Nation im deutschbaltischen Denken. — *B. Croce*. Storia di Europa nel secolo decimono. — *M. v. Gallwitz*. Erleben im Westen 1916-1918. — *K. Knoll*. London im Mittelalter (Weinbaum : faible). — *A. Anzilotti*. Movimenti e contrasti per l'Unità italiana. — *R. Trautmann*. Die Nestorchronick. = Fasc. 3, mai-juin 1933. *J. HASHAGEN*. Zur Deutung Rousseaus. — *E. KESSEL*. Die Wandlung der Kriegskunst im Zeitalter der Französischen Revolution. — *E. HÖLZLE*. Das Napoleonische Staatssystem in Deutschland. — *H. ROTHFELS*. « Korridor-historie » (contre le livre *La Pologne et la Baltique*). — *K. STÄHLIN*. S. F. Platonov und A. A. Kisewetter ; zur Erinnerung. = *Comptes-rendus*. *R. Thurnwald*. Die menschliche Gesellschaft in ihren ethnosozologischen Grundlagen. — *E. Utitz*. Mensch und Kultur. — *W. Köhler*. Historie und Metahistorie in der Kirchengeschichte. — *H. Obermaier*. Urgeschichte der Menschheit (Schuchhardt : faible). — *E. Wahle*. Deutsche Vorzeit. — *F. Jacoby*. Die Fragmente der deutschen Historiker, I, B, D. — *P. Roussel*. La Grèce et l'Orient, des guerres médiques à la conquête romaine. — *A. Andreades*. Geschichte der griechischen Staatswirtschaft, I. — *W. W. Tarn*. Hellenistic civilisation. — *R. Eisler*. Jesus basileus, ou basileus (R. Laqueur : la question du Josèphe slave se pose encore en entier ; il faut avant tout la débrouiller). — *J. Reviron*. Les idées politico-religieuses d'un évêque du IX^e siècle. Jonas d'Orléans et son *De institutione regia*. — *H. Sproemberg*. Beiträge zur französisch-flandrischen Geschichte, I. Alvisus, Abt von Anchin 1111-1131. — *E. Anitchkof*. Joachim de Flore et les milieux courtois (Grundmann : très mauvais). — Handbuch für den Geschichtslehrer, hrsgb. v. *Oskar Kende*, IV, I. — *B. Schmeidler*. Von der Mitte des 13. Jahrhunderts bis zur Reformation, I. — Die Annalen des Tholomeus von Lucca, publ. p. *B. Schmeidler*. — Nova Alamannia, publ. p. *E. E. Stengel*, I et II, 1. — *J. Hashagen*. Staat und Kirche vor der Reformation. — *E. Franz*. Nürnberg, Kaiser und Reich. — *A. J. M. Cornelissen*. Calvin en Roussseau. — *A. Skalweit*. Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Preussens 1756-1806. — *Granichstädten-Czerva*. Andreas Hofers alte Garde. — *F. v. Engelhardt*. Die deutsche Universität Dorpat in ihrer geistesgeschichtlichen Bedeutung. — *H. Schneider*. Geschichte des Schweizerischen Bundesstaates 1848-1918. I : 1848-1874. — *K. Hoffmann*. Die Stadtgründungen Mecklenburg-Schwerins in der Kolonisationszeit, vom 12. bis 14. Jahrhundert. — *F. Kück*. Quellen zur Rechtsgeschichte der Stadt Marburg. — *P. Kläuni*. Die Gerichtsherrschaft Flaach-Volken. — *Lana Voss*. Heinrich von Blois, Bischof von Winchester, 1129-1171. — *J. Vincke*. Staat und Kirche in Katalonien und Aragon während des Mittelalters, I. — *Ch.-A. Julien*. Histoire de l'Afrique du Nord. — *F. Schönmemann*. Die Vereinigten Staaten von Amerika. = Fasc. 3, juillet-août 1933. *W. KIENAST*. Der französische Staat im 13. Jahrhundert (partie de l'introduction à une histoire de Philippe le Bel). — *K. STERNBERG*. Ueber Campanellas « Sonnenstaat ». = *Comptes-rendus*. *H. Traub*. Grundbegriffe des Zeitungswesens. — *Wolfgang Goetz*. Eine deutsche Geschichte (W. Mommsen : mauvais). — *M. A. Levi*. Ottaviano Capoparte. Storia politica di Roma durante le ultime lotte di supremazia (Münzer : décevant). — *G. Kossinna*. Germanische Kultur im 1. Jahrhundert nach Christus

(Schuchhardt : utile). — Propyläen-Weltgeschichte. III : Das Mittelalter bis zum Ausgang der Staufer, 400-1250. — *K. Hampe*. Das Hochmittelalter. Geschichte des Abendslands 900-1250. — *P. Kietler*. Johannes Erigena. — Monumenta Germaniae Historica. Die Urkunden der deutschen Karolinger, I, 1-2. — *De Bouard*. Documents en français des archives angevines de Naples : Les mandements des trésoreries. — *E. Mâle*. L'art religieux après le Concile de Trente (Weisbach : très utile, mais néglige systématiquement l'Allemagne et l'Autriche). — *Freiherr vom Stein*. Briefwechsel ; Denkschriften und Aufzeichnungen, ... bearbeitet von *E. Botzenhart*, III. — *A. Chroust*. Das Grossherzogtum Würzburg, 1806-1814. Die äussere Politik des Grossherzogtums (Hälzle : petit sujet, des choses intéressantes). — *K. Haushofer*. Jenseits der Grossmächte. Ergänzungsband zur Neubearbeitung der Grössmächte (Herre : exagérément géopolitique, mais très utile). — Deutsche Staatenbildung und deutsche Kultur im Preussenlande (*E. Keyser* : très bon). — *W. Ehrenzeller*. Kloster und Stadt St. Gallen im Spätmittelalter. Von der Blütezeit des Klosters bis zur Einsetzung Ulrich Röschs Pfleger, 1458 (*H. Fehr* : unique-ment histoire politique, bon). — *P. Geyl*. Geschiedenis van de Nederlandsche stam, I (Oppermann : jusqu'à 1609, beaucoup de faiblesses). — Livres italiens récents sur Cavour et le Risorgimento. — *B. Nikolajevsky*. Assew. Die Geschichte eines Verrats. — *L. W. Labaree*. Royal government in America. L. E.

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. 1933, fasc. 10-12. — *J. Bidez*. Platon, Eudoxe de Cnide et l'Orient (études sur le mythe d'Er, fils d'Arménios, auquel Platon attribuait certaines révélations sur l'autre monde ; sur les XII dieux du *Phèdre* où le penseur poète « fait circuler les âmes, auriges ailés d'attelages en partie mal assortis » ; sur le mythe du *Politique* et le *Timée*). — *J. Przyłuski*. Mani et Plotin (Mani, qui grandit sous le règne d'Ardashir I^{er}, 224-241, le premier roi sassanide, et qui, dès l'adolescence, reçut sa mission divine). — *Louis de Brouckere*. Prix marginal et prix sociaux (concerne l'œuvre des Hédonistes et des Économistes mathématiciens, la courbe des prix, des coûts de production). = 1934, fasc. 1-2. *Maurice Wilmotte*. Nos dialectes et l'histoire. = Fasc. 3. *H. Grégoire*. Les Mélanges Bidez (qui lui ont été remis le 24 janvier ; ce sont deux forts volumes in-4° comprenant ensemble 1,068 pages et des planches). — *Id.* Du nouveau sur la patriarche Photius ; à propos des articles récents du P. Grumel et du professeur Fr. Dvornik (l'abbé Dvornik a prouvé que le second schisme de Photius est « une mystification historique ». Toute l'histoire de Photius repose sur un « odieux pamphlet » : la Vie du patriarche Ignace par Nicéas).

Revue belge de philologie et d'histoire. 1934, nos 1-2. — *Paul Aebischer*. Le culte de Feronia et le gentilice Feronius (il est impossible de faire du culte de Feronia un culte étrusque ; ce culte a été importé de la Sabine). — *Paul Van de Woestijne*. Notes sur six caractères de Théophraste traduits par La Bruyère. — *Félix Wagner*. Voluspá, prédictions de la prophétesse (c'est le plus émouvant des chants mythologiques de l'Edda). — *Edm. Liénard*. Un courtisan de Théodose (il avait nom Ceonius Rufius Albinus, qui fut sans doute sénateur, préfet de la ville et courtisan de l'Empereur). — *Ant. De Smet*. Het waterwegennet ten Noord-Oosten van Brugge (étude sur le réseau hydrographique du nord-ouest de Bruges au

xiii^e siècle). — Hans VAN WERVEKE. Monnaie courante et monnaie réelle (de la fin du xiii^e siècle à la fin du xviii^e en France et aux Pays-Bas ; le sort de la monnaie de compte a toujours été lié à l'existence d'une monnaie réelle ; il n'y a aucun exemple d'une monnaie de compte absolument indépendante d'une monnaie métallique). — Léon HERRMANN. Encore Dion Cassius et l'Apocoloquintose. — Jules HERBILLON. Une nouvelle clef des songes (qui est un traité sur la divination). — S. ÉTIENNE. A propos d'une ballade de Villon (identification des personnages mentionnés dans la ballade des *Dames du temps jadis*). — Charles VERLINDEN. L'état économique de l'Alsace sous Louis le Pieux, d'après Ernold le Noir (« Aucun passage de la première épître à Pépin I^{er} d'Aquitaine ne permet d'attribuer à l'Alsace une vie économique particulièrement intense »). — ÉT. SABBE. Quelques types de marchands des ix^e et x^e siècles (apporte quelques corrections à l'idée que s'est faite Pirenne sur le commerce carolingien). — **Comptes-rendus.** Walter Kranz. Stasimon. Untersuchungen zu Form und Gehalt der griechischen Tragödie (bonne étude sur l'élément lyrique dans la tragédie grecque). — Joseph Edward Harry. Greek tragedy (critique des textes). — Platon, t. V, 1, de ses œuvres complètes ; publ. par L. Méridier. — J. Hardy. Aristote ; sa poétique. — Ture Kalen. Berliner griechischer Papyri. (textes fort bien édités). — Plaute. Comédies, II ; texte établi et traduit par A. Ernout. — Sir James Frazer. Ovidii fastorum libri sex (examen très minutieux de cette monumentale édition). — A. Boulanger. Tertullien, De spectaculis (remarquable). — C. W. Previté-Orton. T. Livius de Frulovisiis de Ferraria (minutieuse analyse de cette édition). — Charles Bertram Lewis. Classical mythology and Arthurian romance (très instructif). — A. P. Ducrot-Granderye. Étude sur les *Miracles de Notre-Dame* de Gautier de Coinci. — Noël Dupire. Jean Molinet ; la vie, les œuvres. — Jean Plattard. François Rabelais. — René Bray. Chronologie du romantisme, 1801-1880. — Jean R. de Salis. Sismondi, 1773-1842. — Charles Fournet. Un Genevois cosmopolite, ami de Lamartine : Huber Saladin, 1798-1881 (travail consciencieux, mais assez vain). — L. Schoumaker. Erkmann-Chatrian ; étude biographique et critique. — R. Girvan. Angelsaksisch handboek. — Richmond P. Bond. English burlesque poetry, 1700-1750. — Albert-J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre, 1873-1900. — D. Tostivint. Le problème des chronologies antiques : la Babylonie. — W. S. Ferguson. The treasurers of Athena (sur l'histoire économique de la Grèce, de 434 à 295 ; très important). — Pierre Jouguet. L'Égypte ptolémaïque. — Arnaldo Momigliano. L'opera dell'imperatore Claudio (intéressante étude fondée sur les découvertes récentes d'inscriptions et de papyrus). — M^{lle} Erna Patzelt. Die fränkische Kultur und der Islam (érudite, mais trop systématique étude sur la disparition de la civilisation romano-méditerranéenne ; Fernand Vercauteren lui consacre un examen approfondi). — E. Lévi-Provençal. L'Espagne musulmane au x^e siècle (important). — Kurt Knoll. London in Mittelalter (information étendue et mise en œuvre avec sagacité ; mais contestable en bien des points). — Henri Laurent. Actes et documents anciens intéressant la Belgique conservés aux archives de l'État à Vienne, 1196-1356 (très important pour l'histoire du duché de Brabant). — Floris Prims. Geschiedenis van Antwerpen. T. IV : 1312-1355. — F. Favresse. L'avènement du régime démocratique à Bruxelles, 1306-1423 (beau-coup de nouveau). — P. Dieudonné-Rinchon. La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens (histoire de la traite négrière au Congo depuis ses origines au xv^e siècle jusqu'à son déclin aux xix^e et xx^e siècles ; très utile bibliographie). —

M^{lle} Gabrielle Van den Haute. Les relations anglo-hollandaises au début du XVIII^e siècle, d'après la correspondance d'Alexandre Stanhope, 1700-1706 (c'est plutôt, à dire vrai, une histoire diplomatique de l'Europe coalisée contre Louis XIV). — Bernard Botte, O. S. B. Les origines de la Noël et de l'Épiphanie. — Ernesto Grassi. Il problema della metafisica Platonica. — Étienne Gilson. Les idées et les lettres. Essais d'art et de philosophie. — Abbé Joseph Nicolas. L'argent des principautés belges pendant le Moyen Age et la période moderne (Hans van Werveke : l'ouvrage est à refaire en entier). — P. Harsin. Crédit public et banque d'État en France, du XVI^e au XVIII^e siècle (recueil de mémoires et de projets en partie inédits). — Pierre Benaerts. Les origines de la grande industrie allemande. Les débuts de la fabrication des locomotives en Allemagne. — Jacques Pirenne. Histoire des institutions et du droit privé de l'ancienne Égypte, t. I. — Dr A. F. C. Van Schevensteen. Documents pour servir à l'étude des maladies pestilentiennes dans le marquisat d'Anvers jusqu'à la chute de l'Ancien Régime. — J. Monteilhet. Les institutions militaires de la France, 1814-1832. — Inventaires divers (cinq inventaires du XVI^e au XVIII^e siècle ; publication dirigée par Joseph Cuvelier, archiviste général du royaume). = Bibliographie. Sous ce titre, M. DELBOULLE traite du *Précis de grammaire historique de la langue française*, par Ferdinand Brunot et Charles Bruneau. = Bulletin d'histoire liégeoise. IV : 1931-1932. 1^{re} partie, par P. DEBOUXTAY. = Ouvrages nouveaux, Périodiques et Chronique (où sont rapidement indiqués nombre d'articles et d'ouvrages sur la littérature et l'histoire. Notons, entre cent autres, le *Dictionnaire diplomatique* publié à Paris par les soins de l'Académie diplomatique internationale, sous la direction de M. Frangulis (4 vol. in-4^o) et le *Corpus philosophorum mediæ ævi*, auquel travaille la Commission académique internationale. Le rapport de Mgr Lacombe en témoigne).

ÉTATS-UNIS

Foreign Affairs. 1934, avril. — Gustav STOLPER. Politics versus economics (expose le conflit qui, depuis 1914, a mis aux prises l'État et la vie économique, le capitalisme et la démocratie). — Charles WARREN. Troubles of a neutral (que décider en présence des Américains résolus à laisser les autres pays s'entendre comme ils le pourront pour éviter la guerre, et à rester neutres?). — Léon TROTSKY. Nationalism and economic life. — Whitney H. SHEPARDSON. Nationalism and american trade. — Heinrich MANN. Dictatorship of the mind (sur le contrôle de l'économie). — Richard von KÜHLMANN. The future of the Saar (il est nécessaire que, sur ce point, s'établisse une entente raisonnable entre France et Allemagne). — Helen Byrne ARMSTRONG. International socialism ; the end of an era. — Harry F. GUGGENHEIM. Amending the Platt amendment (le sénateur Platt avait, en 1901, proposé un amendement ayant pour objet de régler la question de Cuba d'une façon satisfaisante de part et d'autre. Le conflit dure encore). — Luis ARAQUISTAIN. The struggle in Spain. — Arnold J. TOYNBEE. Things non foreseen at Paris (aveuglement du gouvernement français dans les conférences pour rétablir la paix en Europe). — K. KAWAKAMI. Britain's trade war with Japan. — William Henry CHAMBERLIN. The ordeal of the Russian peasantry (échec du plan quinquennal en ce qui concerne la situation actuelle et future du pays russe). — Harold E. SCARBOROUGH. The British press. — William O'SCROGGS. German debts and export bounties. — William

L. LANGER. Some recent books on international relations. — Denys P. MYERS. Source material : public documents officially printed.

The national geographic Magazine. 1934, mai. — W. Robert MOORE. « Land of the free » in Asia (comment s'est opérée en Siam la transformation de cet État ancien en un membre important de la famille actuelle des nations ; avec une carte de la « région libre » en Asie). — Francis HARPER. The Okefinokee wilderness (exploration d'une région depuis longtemps mystérieuse et désertique du comté Charlton en Géorgie du Sud). — Trois expéditions entreprises par la « National geographical Society » dans les régions volcaniques et alpestres du Canada septentrional. = Juin. Leo A. BORAH. A patriotic pilgrimage to eastern national Parks (scènes de la vie touristique à travers la Virginie, la Caroline du Nord, le Tennessee, le Kentucky et la Virginie de l'Ouest ; avec une carte montrant les chemins autrefois suivis par les Indiens). — Edwin L. WISHERD. Modern scenes in the land of Lincoln's birth. — Roy Waldo MINER. Coral castle builders of tropic seas (montre l'admirable travail exécuté sous les tropiques par les polypes, et leurs fleurs de corail). — Edmund HELLER. Nature's most amazing mammal (scènes de la vie des mammifères, prises au cirque ou aux jardins zoologiques). — Owen TWEEDY. An unbeliever joins the Hadj (comment un « Infidèle » a pu s'y prendre pour se rendre, par terre et par mer, de Karthoum aux lieux saints de La Mecque et ce qu'il vit dans ce voyage).

Speculum. 1934, avril. — Henry S. LUCAS. Diplomatic relations of Edward I and Albert of Austria (publie, avec un copieux commentaire, un état des dépenses faites par maître Jean d'Othle, ou Otlet, qui est conservé au P. R. O. de Londres, au fonds des « Exchequer Accounts »). — J. S. P. Tatlock. Geoffrey of Monmouth, and the date of *Regnum Scotorum* (ce poème date au plus tôt de la fin du XIII^e siècle : l'auteur est un moine écossais, ennemi des Anglais, mais peu lettré et qui montre un goût fâcheux pour les prophéties à la manière de Geofroi de Monmouth). — S. Harrison THOMSON. Grosseteste's topical concordance of the Bible and the Fathers (signale, dans deux manuscrits, de nombreux emprunts textuels faits par Robert Grosseteste à la Bible et aux Pères de l'Église). — Arpad STEINER. The date of composition of Mandeville's travels (cette œuvre a été composée entre 1365 et 1371). — Edgar N. JOHNSON. Adalbert of Hamburg-Bremen : a politician of the XIth century (très intéressant pour la biographie d'Adalbert, archevêque de Hambourg-Brême, composée par Adam de Brême). — Alan S. C. ROSS. A theory of emendation (comment il importe de procéder pour corriger les leçons défectueuses dans les évangiles de Lindisfarne). — Lynn THORNDIKE. A medieval sauce-book (étude sur un *Opusculum de saporibus* composé de Maio de Maineri, ou de Mayneris, physicien et astrologue italien du XIV^e siècle ; il était à Paris en 1326-1336 ; publie le texte latin fourni par un manuscrit de Naples et, à la suite, un fragment du *Liber de regimine sanitatis* par le même, mais faussement attribué à Arnaud de Villeneuve). — Ethel D. ROBERTS. Notes on early christian libraries in Rome. — Urban T. HOLMES. Medieval gem stones (ajoute beaucoup de faits nouveaux concernant les lapidaires du Moyen Âge). — J. H. SAVAGE. Medieval notes on the *Sixth Aeneid* in Parisinus 1930 (le « Parisinus 1930 » contient des notes sur le sixième livre de l'*Énéide*, en tête de la *Divine Comédie* de Dante). — E. V. MOFFETT. A « bulla » of Otto III in America (une charte scellée d'une bulle de l'empereur Otton III se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Wellesley College ; c'est un acte de mai 996

confirmant les possessions du monastère des saints Boniface et Alexis à Rome. Cinq planches reproduisent les sceaux de cet empereur). = **Comptes-rendus.** *Tancerd Borenius*. St. Thomas Becket in art (important, avec de nombreuses illustrations). — *Carleton Brown*. English lyrics of the thirteenth century (fait suite aux *Religious lyrics of the fourteenth century* du même auteur ; abondante bibliographie). — *Giovanni Papini*. Dante vivo (très intéressant portrait de Dante). — *Ch. Petit-Dutaillis*. La monarchie féodale en France et en Angleterre, x^e-xiii^e siècles (très remarquable ; les finances en sont la partie faible). = Bibliographie.

GRANDE-BRETAGNE

The english historical Review. 1934, avril. — G. BARRACLOUGH. The constitution « execrabilis » of Alexander IV (cette bulle, qui est datée du 5 avril 1356, avait pour objet de régulariser le système des « provisions » aux bénéfices ecclésiastiques ; mais non pour réformer sur ce point l'organisation ecclésiastique ; c'était un pur expédient). — J. G. SIKES. John de Pouilli and Peter de La Palu (reprend la question de savoir si, dans certains cas, le droit d'entendre les confessions appartenait au seul clergé paroissial à l'exclusion du clergé régulier, ou bien au pape en tant que « proprius sacerdos » de tout chrétien. Elle fut l'objet d'une vive controverse entre Pierre de La Palu et Jean de Pouilli, 1314-1320, Pouilli ayant attaqué la bulle *Inter cunctos* de Benoît IX, 14 février 1304, qui accordait des privilèges très favorables aux Dominicains). — R. A. HUMPHREYS. Lord Shelburne and the proclamation of 1763 (qui concernait les colonies britanniques et qui préparait la rupture avec les colonies anglaises de l'Amérique). — Harold TEMPERLEY. Stratford de Redcliffe and the origins of the Crimean war ; suite et fin. — A. G. LITTLE. The Lamport fragment of Eccleston and its connexions (signale un nouveau manuscrit de l'ouvrage d'Eccleston, *De adventu fratrum minorum in Angliam*, retrouvé à Lamport Hall). — T. A. M. BISHOP. Monastic domesnes and the statute of mortmain (statut dit de bien morte, qui interdisait l'aliénation des immeubles et autres propriétés foncières au profit des membres du clergé). — S. B. CHRIMES. The liability of Lords for payment of wages of knights of the shire (publie le passage d'une lettre de William de Wykeham, évêque de Winchester, à son « cher amy » Edmond Stonor, 1378 ; il écrit que les évêques, ducs et comtes, « qui sont les principales pierres du roialme », ont été de tout temps « déchargés et quités », pour eux et leurs tenanciers, d'aucun payement à faire « as chivalers de Parlement pur lour despenses »). — E. JONES-PARRY. Under-secretaries of State for foreign affairs, 1782-1855. = **Comptes-rendus.** W. C. D. ALLEN. A history of the Georgian people, to the Russian conquest in the xixth. cent. — J. E. A. Joliffe. Pre-feudal England : the Jutes (remarquable). — Josephus M. Canivez. Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis 1116-1786. T. I : 1116-1220 (très important). — Edmund CURTIS. Calendar of Ormond deeds, 1172-1350 (documents importants pour l'histoire d'Irlande). — R. F. Treharne. The baronial plan of reform, 1258-1263 (revise le jugement qu'on s'est fait sur Simon de Montfort). — Henri Jassemin. La Chambre des comptes de Paris au xv^e siècle (remarquable par l'étendue des recherches et l'intelligence avec laquelle l'auteur les met en œuvre). — E. Walser. Gesammelte Studien zur Geistesgeschichte der Renaissance. — Marjorie P. Howden. The register of Richard Fox, Lord bishop of Durham, 1494-1501. — George Burton Hotchkiss. A treatise of

commerce, by *John Wheeler*, 1601. — *Astrid Friis*. Alderman Cockayne's project, and the cloth trade. — *Dorothy Gardiner*. The Oxinden letters, 1607-1642 (correspondance intéressante pour l'histoire des années qui ont précédé la guerre civile). — *Sir Richard Lodge*. The private correspondence of Sir Benjamin Keene (lettres écrites par Keene pendant son second séjour en Espagne, 1749-1757). — *G. R. Barnes et J. H. Owen*. The private letters of John, earl of Sandwich, first lord of the Admiralty, 1771-1782, t. II. — *H. Dodwell*. The Cambridge history of India. Vol. VI : The Indian empire, 1858-1918. — *M. Sabry*. L'empire égyptien sous Ismaïl et l'ingérence anglo-française, 1863-1879 (fondé sur beaucoup de documents d'archives). — *P. Crabitès*. Ismaïl the maligned khedive (prend la défense du khédive contre les accusations de Milner, Colvin et Cromer). — *J. W. Lamb*. Saint Wulstan, prelate and patriot ; a study of his life and times. — *Fritz Rörig*. Mittelalterliche Wertwirtschaft. — *Herbert Löwe*. The stars and Jewish charters preserved in the British Museum (complète le recueil publié par Israël Abrahams et H. P. Stokes). — *G. P. Jones*. The extent of Chirkland, 1391-1393 (utile tableau des tenures en Galles, dressé en 1392 ; il fait bien connaître en quoi consistait la tenure dite gavelkind au moment où elle allait disparaître). — *E. E. Lloyd*. Owen Glendower (examen critique des sources ; quelques documents inédits). — A collection of documents relating to Jacques Cartier and the sieur de Roberval (très utile publication, due à H. P. Biggar). — *Miss I. A. Wright*. Documents concerning english voyages to the Spanish Main, 1569-1580 (soixante-treize documents concernant la piraterie des Anglais dans la mer des Antilles). — *M. J. Hynes*. The mission of Rinuccini 1645-1649 (sur son séjour en Irlande en qualité de nonce du pape). — *Lennox A. Mills*. Ceylan under British rule, 1795-1932 (étude bien documentée, surtout pour la période 1795-1889). — *Otto Bickel*. Russland und die Entstehung des Balkanbundes 1912 (bon emploi des documents imprimés). — *S. A. Peyton*. Minutes of proceedings in Quarter sessions in the county of Lincoln, 1674-1695. — International bibliography of historical sciences, 1918-1929.

History. 1934, mars. — *Gilbert Murray*. The historic present (quelle que soit la courbe de la civilisation que l'on s'ingénie à tracer, il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle il n'y a chez nous aucun signe de prochaine décadence). — *F. M. Powicke*. Pape Boniface VIII (à l'occasion de la récente biographie de ce pape par T. S. Boase). — *J. W. Herbert*. Freedom in the teaching of history (résumé d'une discussion qui eut lieu à King's College, en séance publique, en janvier dernier ; elle fut engagée, puis close, par M. Coulton). — *A. C. F. Beales*. Wellington and Louis Philippe, 1830 (d'après des documents inédits). — *H. Scullard*. Scipio Africanus in the second Punic war (remarquable). — **Comptes-rendus.** *Laurent Dechesne*. Histoire économique et sociale de la Belgique depuis les origines jusqu'en 1914. — *E. Coornaert*. La draperie-sayetterie de Hondschoote, xiv^e-xviii^e siècles (important pour l'histoire de l'industrie de la laine en Flandre). — *R. M. Rayner*. A history of England (bon manuel pour les classes). — *S. J. Crawford*. Anglo-saxon influence on western Christendom, 600-800. — *C. S. R. Boase*. Boniface VIII (bon livre et qui restera). — *C. L'Estrange Ewen*. Witchcraft and demonianism (d'après une centaine de témoignages recueillis devant les tribunaux). — *Elizabeth Feist*. Weltbild und Staatsidee bei Jean Bodin (très intéressant). — *E. A. J. Johnson*. American economic thought in the xviii^e century. — *Hilary Jenkinson*. The later court hands in England, from the xvth. to the xviii^e century.

The Times. Literary Supplement. N° 1681. — *Basil Willey.* The seventeenth-century background (étude sur les idées fondamentales en ce qui concerne la poésie et la religion au xvii^e siècle). — *J. B. Trend.* The origins of modern Spain. — *W. O. Henderson.* The Lancashire cotton famine, 1861-1865. — *J. D. Chamier.* Fabulous monster (ce monstre n'est autre que l'empereur Guillaume II). — *Basil Lubbock.* Barlow's journal of his life at sea in king's ships, 1659-1703 (deux volumes admirablement illustrés). — Colonel *E. J. King.* The rule, statutes and customs of the Hospitallers, 1099-1310 (important). — *Marian Gibbs* et *Jane Lang.* Bishops and reform, 1215-1272 (concerne surtout l'œuvre accomplie par le concile du Latran de 1215). = N° 1682. *C. W. Foster.* The registrum antiquissimum of the cathedral church of Lincoln, t. II. — *W. Stull Holt.* Treaties defeated by the Senate (étude sur les conflits entre le Président des États-Unis et le Sénat concernant les affaires étrangères). — *G. D. H. Cole.* What Marx really meant (l'auteur se propose de montrer ce qui, dans l'œuvre de Karl Marx, est désormais périmé et ce qu'on peut encore en tirer d'utile). — Mrs *M. R. Opkinson.* Anne of England (très bonne biographie, mais restreinte à la personne et non à la reine). — Miss *Evelyn Lewes.* Out with the Cambrians (fait connaître et apprécier l'activité déployée par la « Cambrian archaeological Association » depuis sa fondation en 1847). — *H. Dunn.* The crimson jester : Zapata of Mexico (biographie du sanguinaire despote mexicain, 1912-1918). — *Warren R. Dawson.* A leechbook, or collection of medieval recipes of the xvth. century. — *J. H. Thomas.* Town government in the xvth. century. — *Christian Zervos.* L'art en Grèce, des temps préhistoriques au début du xviii^e siècle (recueil de belles photographies). — Miss *Marjorie Bowen.* Mary, queen of Scots (véhément plaidoyer contre la reine et qui n'apprend rien de nouveau). — Miss *M. L. Salmon.* Historical material. — *Campbell Bonner.* A papyrus codex of the shepherd of Hermas (important). = N° 1683. *Conde de Romanones.* Doña Maria Habsburgo y Lorena. — *Melchior Fernández-Almagro.* Historia del reinado de Alfonso XIII. — *Norman Bentwich.* The Jews and a changing civilization (intéressante brochure). — *J. A. Hobson.* Democracy and a changing civilization (hostile au fascisme et au communisme, à MM. Wells et Shaw). — *J. T. Murphy.* Preparing for power. A critical study of the history of the British working class movement. — *Philip P. Argenti.* The expedition of colonel Fabvier to Chios (d'après les rapports diplomatiques contemporains). — *Id.* Chios liberata, or the occupation of Chios by the Greeks in 1912, — et Chios during the great war). — *E. Merton Coulter.* A short history of Georgia (instructif). — *Carlo Agrati.* I Mille, nella storia e nella legenda (important). — *John Clarke.* The roman fort at Cadder (sur le mur d'Adrien). — *Philip Corder.* Excavations at the roman fort at Brough-on-the Humber (on y a découvert des poteries d'une époque antérieure à la conquête de la Northumbrie par les Romains). — *H. J. C. Grierson.* The letters of Walter Scott, 1819-1821 (très intéressant et curieux). — *John Palmer.* Ben Jonson. — *E. A. Lowe.* Codices latini antiquiores. 1^{re} partie : The Vatican City (guide paléographique des manuscrits latins antérieurs au ix^e siècle ; très important). = N° 1684. *Harold Nicholson.* Curzon, the last phase (fin de cette remarquable biographie). — *Baron Beyens.* Quatre ans à Rome, 1921-1926 (très instructif, notamment sur la prise de Rome par Mussolini et le parti du faisceau). — *Duncan Black Macdonald.* The hebrew literary Genius. Introduction to the reading of the Old Testament. — *Cecil Roth.* Archives of the United synagogue (précieux catalogue des archives des Juifs orthodoxes et de leurs cinq groupes principaux en Angleterre). — *H. C. Barnard.* Madame de

Maintenon and Saint-Cyr. = N° 1685. Article de tête : The city of a dream (sur les lois de Platon, traduction anglaise par *A. E. Taylor*). = *Comptes-rendus*. *G. B. Cressey*. China's geography foundations. — *Sir Jadunath Sarkar*. The fall of the Mughal Empire. I : 1739-1754 (utilise les ouvrages écrits dans les diverses langues de l'Inde). — *Sidney Hook*. Towards the understanding of Karl Marx. — *E. H. Carr*. Karl Marx, a study in fanaticism. — *Madison Grant*. The conquest of a continent, or the expansion of races in America (l'auteur veut prouver que la civilisation américaine doit tout aux éléments nordiques et qu'il importe d'interdire les émigrants d'autre origine, surtout l'élément nègre). — *Vivian de Sola Pinto*. Peter Sterry, platonist and puritan, 1613-1672. — *Sherwood Eddy*. Russia to-day. What can we learn from it? (témoignage d'un Américain qui connaît bien la Russie, les erreurs du gouvernement actuel ; mais aussi les leçons qu'on peut tirer, surtout en Amérique, du régime communiste). — *R. M. Lockley*. Island days. — *Elizabeth, countess Kinsky-Wilczek*. The reminiscences of count Wilczek, 1837-1922 (souvenirs recueillis par la fille du comte). — *G. P. Baker*. Twelve centuries of Rome (intéressant surtout à cause des portraits que trace l'auteur des principaux personnages de Romulus à Augustule). — *Miss Laetitia Lyell*. A mediaeval post bag (intéressant recueil de lettres du xv^e siècle). — *Raimond Van Marle*. The development of the Italian schools of painting, t. XV. — *Mrs. Rhys Davids*. Outlines of Buddhism. = N° 1686. *Julian Huxley*. Scientific research and social needs (livre d'un haut intérêt). — Local government law and administration in England and Wales, I (excellent répertoire d'après les plus récentes statistiques). — *Freya Stark*. The valleys of the Assassins (bonne description de la région appelée Luristan ou mieux Ruristan, où régna le prêtre Jean). — *G. E. Bryant* et *G. P. Baker*. A Quaker journal (souvenirs de William Lucas, 1804-1861, t. II). — *Harley Granville-Barker* et *G. B. Harrison*. A companion to Shakespeare studies (excellent répertoire par quatorze éminents érudits). — *Charlotte A. Baynes*. A coptic gnostic treatise contained in the Codex Brucianus (traduction et commentaire des meilleurs produits du gnosticisme philosophique ; le manuscrit appartenait jadis à James Bruce). = N° 1687. *Virginius Dabney*. Liberalism in the South (peinture véhémente des mœurs politiques au sud de Potomac). — *Margret Boveri*. Sir Edward Grey and the Foreign Office (bonne étude sur les rapports de Lord Grey avec ses collaborateurs au Foreign Office). — *Edward Thompson* et *G. T. Garratt*. Rise and fulfillment of British rule in India (instructif). — *Reginald Ivan Lovell*. The struggle for South Africa, 1875-1899 (étude intéressante sur l'impérialisme économique dans l'Afrique du Sud). — *William Macbride Childs*. Making a University (éloquente histoire de l'Université de Reading, fondée en 1892, par son premier vice-chancelier). — *Lionel W. Lyde*. The continent of Asia. — *H. Frankfort* et *J. D. S. Pendlebury*. The city of Akhenaten, 2^e partie (résultat des fouilles exécutées en Égypte à Haket-Aten au temps d'Amenhotep IV ; c'est la seule ville égyptienne qui soit arrivée jusqu'à nous, telle qu'elle était au xvi^e siècle avant notre ère). — *Mark Eccles*. Christopher Marlowe in London (l'auteur a reconstitué la vie tapageuse du dramaturge à Londres en 1589-1592). — *Nathan van Patten*. An index of bibliographies and bibliographical contributions relating to the work of American and British authors, 1923-1932. — Surrey quarter sessions records, 1659-1661, vol. VI ; publ. par *Hilary Jenkinson*. — *Walter Alison Phillips*. History of the Church of Ireland, vol. II et III.

ITALIE

Archivio storico italiano. 1933, 4^e livr. — Guido MAZZONI. Firenze e gli alti studi (discours prononcé fin décembre 1933 à l'inauguration des cours d'hiver des hautes études). — Angelo MAURI. La cattedra di Cesare Beccaria (programme de son cours autorisé après mainte difficulté soulevée par le gouvernement autrichien). — Alessandro CUTOLO. La rivoluzione di Luglio e il principe di Castelcicala (la duchesse de Berry et son père, François 1^{er}, le roi des Deux-Siciles en 1829-1830; notes et souvenirs de Fabrizio Ruffo, prince de Castelcicala, ambassadeur du roi des Deux-Siciles à Paris). — Alberto CHIARI. Una lettera autografa di Francesco Sacchetti (ce Sacchetti était, en 1398, « capitaneus provincie florentine in partibus Romandioli ». La lettre a été expédiée de Portico en Romagne le 21 janvier 1399). = **Comptes-rendus.** Karl Preisendanz. Papyrusfunde und Papyrusforschung, 1933. — Enrico NOLINA. Grammatica tironiana. — Agustín MILLARES CARLO. Tratado de paléografía española. — Maria Luisa GIULIANO. Cultura e atticità calligrafia nel secolo xii a Verona. — André WILMART. Analecta Reginensia : extraits des mss. latins de la reine Christine conservés au Vatican. — A. HOLLARD. Le dieu d'Israël. — Aloys SCHULTE. Der deutsche Staat, 919-1914 (remarquable résumé sans aucun appareil d'érudition). — Carlo ANTONIO FERRARIO. Italia e Ungheria (étude rapide sur les rapports de l'Italie avec la Hongrie depuis l'arrivée des Hongrois en Europe). — Sergio MOCHI ONORY. Vescovi e città, sec. iv-vi. — Harry GMIER. Thomas von Aquino und der Krieg (beaucoup de recherches, mais de lecture difficile). — R. M. DAWKINS. The chronicle of Leontios Makhairas, concerning the sweet land of Cyprus (cette chronique traite surtout des événements pendant les années 1373-1374). — Dietrich von NIEM. Dialog über Union und Reform der Kirche, 1410. — Michele CATALANO. Vita di Ludovico Ariosto (d'après de nombreux documents; très important). — Arturo POMPEATI. Ariosto (bonne biographie; étude critique de ses œuvres poétiques). — Ferdinand STÖLLER. Neue Quellen zur Geschichte des Türkenjahres 1683 (d'après les archives de la Maison de Lorraine à Vienne). — Antonio MELIS. Dominazione sabauda in Sardegna (médiocre et embrouillé). — André ROBERT. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler. — Marguerite MAUERHAJER. Mazzini et les réfugiés italiens en Suisse (important). — Cavour e l'Inghilterra. Carteggio con V. E. d'Azeglio 1856-1861 (très important). — Luc MONNIER. L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse, 1860 (remarquable pour les faits et leur interprétation). — Lynn M. CASE. Franco-italian relations, 1860-1865. — Willy KALBSKOPF. Die Aussenpolitik der Mittelmächte in Tripoliskrieg, und die letzte Dreibunderneurung 1911-1912.

Archivio storico lombardo. 1933, 4^e fasc. — Emilio NASALLI ROCCA DI CORNELIANO. Vescovi, città e signori nell'Oltrepò Pavese (les circonscriptions ecclésiastiques et leurs limites; les seigneuries féodales dans la région au delà du Pô). — Biche BESTA. Alcune notizie per una storia degli artisti milanesi del seicento. — Giovanna DEL CONVITO. Le origini dell'Accademia di Belle arti di Brera in Milano (les académies à Milan avant la Brera : l'Académie des beaux-arts de Brera, de 1776 à 1801; le préfet comte Alberico Barbiano di Belgiojoso, les secrétaires et l'économe; les écoles de peinture, sculpture et gravure; la collection des Gessi et les origines de la pinacothèque). — Gianluigi BARNI. Dissensi fra i segretari del

Gran Cancelliere, e i segretari del governatore a Milano (leurs rivalités du xvi^e au xviii^e siècle). — MARIALUISA GENZARO. Della critica d'arte di Giuseppe Bossi (début du xix^e siècle). — ALESSANDRO TAMBORINI. Il cuore di un'arciduchessa in S. Fedele (funérailles de cette princesse, qui mourut à Vienne le 23 janvier 1842, alors qu'elle venait d'être fiancée au prince de Savoie-Carignan). = **Comptes-rendus.** JOSEPH SCHMIDLIN. Papstgeschichte der neuesten Zeit. I : 1800-1846 (analyse, en douze pages, de cet ouvrage considérable). — C. A. VIANELLO. La giovinezza di Parini, Verri e Beccaria (avec des documents et des portraits inédits). = Notes. ALESSANDRO GIULINI. La libreria d'un uomo di Stato del Quattrocento (l'inventaire des livres confisqués chez Cicco Simonetta quand il fut mis en prison en 1479).

Archivio storico siciliano. Nouvelle série, t. LIII, 1934. — EMPEDOCLE RESTIVO. Gioacchino di Mazo (éloge funèbre du savant auteur de la *Biblioteca storica e letteraria di Sicilia*, mort à Palerme le 2 décembre 1931). — E. PONTIERI. Il tramonto del baronaggio Siciliano ; suite et fin (expose tout au long les mesures prises depuis 1782 par les ministres du roi de Naples pour supprimer le baronnage sicilien, qui avait conservé jusqu'alors son organisation médiévale. La constitution de 1816, approuvée par le Congrès de Vienne, supprima les derniers vestiges de la féodalité en Sicile et prépara ainsi l'unité politique de l'Italie). — V. E. ORLANDO. Giuseppe Macherione, poeta della patria, 1840-1861. — GIUSEPPE PENSABENE. La cattedrale normanna di Mazara (jusqu'au milieu du xi^e siècle, Mazara fut la capitale d'un de ces petits États musulmans qui s'étaient formés en Sicile ; elle fut ensuite conquise en 1073 par le comte Roger, qui, sur le terrain de la bataille, fit construire la cathédrale normande. Histoire de cet édifice, qui resta sous sa forme primitive jusqu'en 1694 ; ce qu'il en reste aujourd'hui et ce qu'on espère y découvrir encore. Deux planches de cartes et de plans). — C. A. GARUFI. Tre nuove pergamene greche del monastero di S. Michele di Mazara (retrouvés et publiés par H. Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles). — Correspondance de Michel Amari et de Graziadio Ascoli (vingt-sept lettres du 20 mars 1860 au 6 novembre 1886). — VINCENZO ERFANIOS. Sulla politica di Clemente VI nella questione siculo-angioina (à propos de la publication de G. Mollat, *Les papes d'Avignon, 1313-1378* ; longue et intéressante discussion sur les rapports de Pierre Roger, pape sous le titre de Clément VI, avec la reine Jeanne de Naples). — GIUSEPPE SOLA. La Sicilia e l'Umanismo. — SALVATORE MARINO MAZZARA. Notizie inedite di Olivio Sozzi, pittore Palermitano del sec. xviii (en appendice, testament en latin d'Olivio Sozzi, 1765, et liste de ses œuvres qui n'y figurent pas). = Chronique et notice (notice nécrologique sur Salvatore Giambruno, ancien directeur des Archives de l'État à Palerme, mort le 15 juin 1933). = **Comptes-rendus.** MICHELE AMARI. Storia dei Musulmani di Sicilia (2^e édit., revue et complétée par l'auteur, publiée avec des notes par Carlo Alfonso Nallino. Catane, 1933). — GUIDO LIBERNINI et GIUSEPPE PALADINO. Storia della Sicilia (très médiocre). — MARTINO BELTRANI-SCALIA. Memorie storiche della rivoluzione di Sicilia, 1848-1849 (important pour l'histoire du « Risorgimento »). — CARLO AGRATI. I Mille nella storia e nella legenda. — GINO BANDINI. Contributi per la storia della spedizione dei Mille. — CARMELO BILOTTA. Gioacchino Murat sul trono di Napoli (utile compilation). — A. OMODEO. L'età del Risorgimento italiano (bon manuel pour les classes).

Atti della Reale Accademia dei Lincei. 6^e série. *Notizie degli scavi di antichità.* Vol. IX (1933), fasc. 1-6. — LEVI. Fouilles dans le sous-sol de Chiusi (salle voutée,

qui a servi de citerne ; galeries souterraines, puits ; fragments de poteries avec marques ; monnaies ; trouvailles fortuites dans la même ville (tombes d'époque lombarde ; cippe bilingue, étrusco-latin ; antéfixe). — CALZONI. Habitat préhistorique (grottes) à Cetona, près de Chiusi (outils lithiques, poteries, quelques objets de métal). — PARIBENI. Inscriptions de Mentana (épitaphes). — BRUSIN. Trouvailles à Aquilée (tête de femme en calcaire, lampes, milliaire), à Terzo di Aquileia (inscription d'époque républicaine), à San Canziano d'Isonzo (pierres tombales). — CALLEGARI. Mobilier funéraire d'Este (nombreux vases à graffiti vénètes ou latins). — AURIGEMMA. Épitaphe de Bagnolo in Piano (Émilie). — GASPERI-CAMPANI. Pavement de mosaïque, à Florence. — BECATTI. Tombe « a camera », à Monteriggioni (Sienne), avec amphore à figures noires. — BALDINI. Tombes « a camera », à Pitigliano (Toscane). — GALIETI. Découvertes à Lanuvio (restes de constructions, sculptures, inscriptions). — Gabriella BATTAGLIA. Tombe découverte à Palestrina en 1917 (entre autres objets, miroir représentant Bellérophon et la Chimère, et ciste représentant une Gigantomachie). — NARDINI. Restes romains à Velletri et à Artena. — MELE. Tombe (poteries campaniennes du IV^e-III^e siècle) à Bernalda (près de Métaponte). — ORSI. Vestiges d'un mausolée, avec inscription grecque, à Noto (Sicile). E. A.

Nuova Rivista storica. Anno XVIII, fasc. 1. — Ettore ROTA. Il problema politico d'Italia durante la guerra di successione spagnuola (les aspirations italiennes de Victor-Amédée II ; le Piémont et la politique envahissante de Louis XIV ; le Piémont et Venise en face de la prépondérance autrichienne dans la Péninsule). — Annibale BOZZOLA. L'ultimo doge e la caduta della Serenissima (le doge Lodovico Manin ; ses responsabilités ; tristesses de ses dernières années. Manin mourut le 23 octobre 1802 à l'âge de soixante-seize ans). — Roberto MICHELS. Cenni sull'atteggiamento dei Renani di fronte al Risorgimento italiano (des lettres de Costanza Michels, femme de Pietro Michels, représentant des patriotes rhénans en 1848, montrent les sentiments de vive sympathie qu'elle éprouvait pour l'Italie, notamment en 1861). — **Comptes-rendus.** Raymond Poincaré. Au service de la France (vol. VI-X, qu'il faut, dit Augusto Torre, lire avec la plus grande précaution ; il insiste sur le peu de sympathie que le Président éprouvait à l'égard de l'Italie). — Joseph Schmidlin. Papstgeschichte der neuesten Zeit. I : 1800-1846 (continuation de l'œuvre magistrale de Pastor, qui avait lui-même désigné Schmidlin pour ce travail et lui avait légué toutes ses notes). — Ouvrages sur la crise ou la fin du capitalisme, annoncés par G. Luzzato. — Giorgio Falco. La polemica sul Medio evo, t. I (très intéressant). — K. Waliszewski. La Russie au temps d'Élisabeth I^{re}, dernière des Romanow (il y est plus question de la femme que de la Russie). — Fr. Borlandi. Relazioni politiche e economiche fra Inghilterra e Sardegna durante la Rivoluzione e l'Impero (documents tirés des Archives de l'État à Cagliari). — F. De Sanctis. Pagine sparse (instructive contribution à sa biographie et compléments à sa bibliographie). — Frank Edward Lally. French opposition to the Mexican policy of the Second Empire. — Bernard Schwertfeger. Kaiser und Kabinettschef (d'après les lettres et les notes de Rudolf von Valentini ; on trouve dans ce livre le premier récit authentique et détaillé de la crise qui aboutit à la disgrâce de Bülow en 1909. Il fut remplacé par Bethmann avec lequel Valentini fut toujours en parfait accord). — Antonio de Giuliani. La cagione risposta delle decadenze e delle rivoluzioni (deux pamphlets politiques de 1791 et 1793 publiés par B. Croce avec une longue intro-

duction). — *Pietro Bardi*. Storia della letteratura inglese (bon résumé). — *Langton Douglas*. Storia d'arte Senese (ouvrage d'un amoureux de Sienne qui en avait déjà publié l'histoire politique et sociale en 1906). — *G. Luzzatto*. Storia economica ; l'età moderna (excellent). — *Augusto Lizier*. Dottrine e problemi economici del sec. XVIII, nella vita politica e negli scrittori veneti del tempo (travail intelligent et concis).

Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 6^e série, t. IX, fasc. 5-6. — *Luigi CREDARO*. La psicanalisi di Sigismondo Freud, e la scienza dell'educazione. — *Nicola FESTA*. Il filosofo Erillo e la sua produzione letteraria (philosophe nommé par Diogène de Laërte parmi les élèves de Zénon). — *Jacob TEICHER*. Il principio « Veritas filia temporis », presso Azariah de Rossi. — *Giuseppe GABRIELLI*. Bibliografia Lincea. IV : scritti di Giovanni Faber, Linceo (bibliographie considérable, qui n'occupe pas moins de cinquante pages, suivie de documents sur ce Jean Faber). — *Enrico CERULLI*. Eugenio IV e gli Etiopi al concilio di Firenze nel 1441 (documents nouveaux sur l'ambassade des Éthiopiens à ce concile, qui proclama l'union des Coptes à l'Église catholique, le 4 février 1442, à Santa Maria Novella). — *B. TERRACINI*. Recherche ed appunti sulla più antica redazione del *Milione* (œuvre, comme on sait, de Marco Polo, insérée par Ramusio dans ses *Navigazioni e viaggi* en 1559 et imprimée pour la première fois à Milan, 1927. Étude très minutieuse et instructive). = Juillet-décembre. *Gaetano MOSCA*. Cenni storici e critici sulle dottrine Razziste (passe en revue les ouvrages concernant le racisme depuis Fichte et ses discours sur la nation allemande, 1808, en passant par Gobineau, Chamberlain et Spengler). — *N. FESTA*. Notizia della vita e degli scritti di Antonio Persio linceo (Persio fut un des premiers membres de l'Académie des lynx, où il fut élu en 1611 ; il était né à Matera, dans la Basilicate, et se fit un nom comme philosophe, théologien et légiste. Liste de ses œuvres, rédigées soit en italien, soit en latin). — *Antonio VISCARDI*. Sulla legenda liturgica di san Carlo Magno (étudie la diffusion du culte de saint Charlemagne et ses traditions locales : le Pseudo-Turpin, la Vita Caroli, la Vita di Sant'Egidio, etc., avec d'abondantes citations). — *Felice ALDENISTO*. Uno scritto inedito di Bertrando Spaventa sul problema della cognizione e in generale dello spirito, 1858 (œuvre jusqu'ici inconnue que Spaventa dédia, en pensée, à Hegel).

Rivista storica italiana. Anno L, 1933, fasc. 4. — *Piero PIERI*. Alcune quistioni sopra la lanterina in Italia nel periodo comunale (étude de cinquante pages riches en indications bibliographiques). — *Carlo MORANDI*. Studi su la Grande Alleanza e su la guerra di successione spagnuola (présente sous un nouveau jour la politique de l'Angleterre et de la Hollande dans la guerre de la Succession d'Espagne). — *Francesco COGNASSO*. Bisancio (bibliographie des travaux récents relatifs à l'histoire byzantine). = **Comptes-rendus.** *Walther Rehm*. Jacob Burckhardt. — *Josip Torbarina*. Italian influence on the poets of the Ragusan Republic. — *Francesco FILIPPINI*. Il cardinale Egidio Albornoz (important pour l'histoire du XIV^e siècle italien). — *Gustav Pirchan*. Italien und Kaiser Karl IV in der Zeit seiner zweiten Romfahrt (intéressant, mais qui donne une trop grande place aux événements de médiocre importance). — *Ludwig Andreas Veit*. Die Kirche im Zeitalter des Individualismus, 1648 bis zur Gegenwart (remarquable). — *A. Amante*. Maria Cristina di Savoia. — *A. S. R.* Sulla questione Tunisiense (ouvrage d'un juriste et historien,

qui mérite d'être lu et médité). = **Notes bibliographiques.** *Calcagni Menotti*. Figure ed episodi della reazione legitimista nell'ex-regno delle Due Sicilie. — *A. Gemelli*. Il Francescanesimo (beau travail de poésie et de foi par un Frère mineur). — Il sovrano militare ordine Gerosolimitano di Malta (publication officielle sur l'organisation de l'ordre en Europe). — *Gennaro Maria Monti*. La dominazione angioina in Piemonte (important). = Périodiques et Chronique (on annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, du P. Ambrogio Amelli, moine au Mont-Cassin). = 1934, fasc. 1. *Alessandro Passerin d'Entrèves*. Rileggendo il « Defensor pacis » (pour bien comprendre l'œuvre de Marsile de Padoue, il faut l'étudier dans son milieu et selon les idées de son temps). — *Adalgisio De Regibus*. Le contese degli Angioini di Napoli per il trono di Ungheria, 1290-1310 (abondante information). — *Franco Valsecchi*. Di alcuni correnti della più recente storiografia tedesca (tableau, en cinquante pages, des principales tendances de l'historiographie allemande). — *A. Alberti*. Lo « Stemma cognationum » (étude sur les degrés de parenté en droit romain, d'après un manuscrit de Turin qui contient le texte des Institutes de Justinien et d'une « glossa Torinese »). = **Comptes-rendus.** *R. G. Collingwood*. Roman Britain. — *A. W. Williams Jackson*. Researches in Manichaeism, with special reference to the Turfan fragments (n'apprend rien de bien nouveau). — *Roberto Lopez*. Genova marinara nel Duecento. *Benedetto Zaccaria*, ammiraglio e mercante (fait bien connaître ce personnage célèbre comme navigateur, guerrier, diplomate et marchand). — *Steinherz*. Dokumente zur Geschichte des grossen abendländischen Schismas, 1385-1395 (publie et commente une trentaine de documents nouveaux, concernant l'archevêque de Salzbourg Pilgrim II). — *J. Carreyre*. Le Jansénisme de la Régence. T. II : 1718-1723 (nombreuses observations présentées par A. C. Jemolo). — *Édouard Chapuisat*. La prise d'armes de 1782 à Genève. — *M. Romano*. Vincenzo Cuoco nella storia del pensiero e dell'unità d'Italia (nouvelle édition entièrement refaite). — *Ettore Li Gotti*. G. Berchet; la letteratura e la politica del risorgimento nazionale (remarquable). — *Guido Astuti*. Rendiconti mercantili inediti del cartolare di Giovanni Scriba (notes d'un marchand génois, Ansaldo Baialardo, seconde moitié du XII^e siècle). — *A. Dresler*. Geschichte der italienischen Presse. I, von den Anfängen bis 1815 (compilation qui n'apprend rien de bien nouveau). — *Willy Hütl*. Antoninus Pius, t. II (sans valeur). — *Lecanuet*. Les signes avant-coureurs de la Séparation, 1894-1910. — *R. Cessi*. Origo civitatum Italie seu Venetiarum (bonne édition du « Chronicon Altinate »). — *H. Pensa*. Sorcellerie et religion. Du désordre dans les esprits au XVII^e et au XVIII^e siècle. — Progress of medieval studies in the United States of America. — *Joseph Lowell Ragatz*. A guide for the study of British Caribbean history, 1763-1834. — *Josephus-Maria Canivez*. Statuta capitulorum generalium ordinis Cisterciensis 1116-1786. I : 1116-1220.

PAYS SCANDINAVES

Historisk Tidskrift. Oslo. 29^e vol., fasc. 8-9. — *Hallvard Trøtteberg*. Norges Statssymboler til 1814 (les insignes de l'État norvégien sur les monnaies, les sceaux, etc., jusqu'en 1814). — *Just Bing*. Stavanger bys brevkiste (le chartrier de la ville de Stavanger; publication d'un catalogue rédigé vers 1648). — *Hans Toll*. « Ulvs frändes broderhjelp » (« L'aide fraternelle du parent de Ulv »; dissertation

sur un personnage des Austrfararvisor de Sigvat). — Jens BULL. En hittil ukjent tegning av Norges kongevåben fra ca. 1300 (un dessin des armes de Norvège fait vers 1300 et jusqu'ici inconnu). — Sem AUSTRUMDAL. Um pundarspundet og det andre kornpundi ved landskyld-mål ned gennem tiderne (la livre de céréales au Moyen Age). — Reidar OMANG. Norges historie : bibliografi for 1931. = Vol. 30. Halvdan KOHT. Artikelen om Noreg i den danske handfestninga frå 1536 (l'article sur la Norvège dans la charte danoise de 1536 ; il accordait aux nobles danois le droit de posséder des fiefs en Norvège, ce qui amena la suppression du Conseil de Norvège). — Johan SCHREINER. Riksstyret og tømmerhandelen i det 16. århundre (l'administration royale et le commerce du bois au XVI^e siècle ; il prit à cette époque une grande expansion, ce qui permit de le charger d'un impôt). — Sverre STEEN et Halvdan KOHT. To taler i Riksforsamlingen 1814 (deux discours à l'Assemblée du royaume de Norvège en 1814 : ceux de Georg Sverdrup et de l'amiral Fabricius). — Halvdan KOHT et Johan SCHREINER. Årsakene til at Regjeringen grep inn mot Hans Nielsen Hauge (explique l'intervention du gouvernement contre H. N. Hauge ; controverse sur l'article publié dans le numéro de juillet 1933). — Sem AUSTRUMDAL. Gardsstruktur og jordrenta i sein-millomalderen (étude sur la structure des fermes et la rente foncière pendant le bas Moyen Age en Norvège).

E. L.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

dont les ouvrages sont l'objet de comptes-rendus dans les revues analysées.

Les numéros renvoient aux pages de la présente livraison.

Agrati (Carlo), 670, 673. Ahlhaus (J.), 653. Albert (Madeleine), 640. Albertini (E.), 655. Allen (P. S.), 656, 657. Allen (W. C. D.), 668. Amante (A.), 675. Amari (Michele), 673. Anchel (Robert), 639, 651. Andreades (A.), 663. Andresen (L.), 655. Angot des Rotours (J.), 650. Anitchkof (E.), 663. Antonucci (A.), 644. Anzilotti (A.), 663. Arendt (Paul), 652. Argenti (Philip P.), 670. Astuti (Guido), 676. Aubert (M.), 652. Autin (Albert), 642.

Baasch (E.), 659. Babington (M. A.), 652. Baernreither (J. M.), 657. Baker (G. P.), 671. Balon (J.), 653. Bandini (Gino), 673. Baraude (Henri), 640. Bardi (Pietro), 675. Barnard (H. C.), 670. Barnes (G. R.), 669. Bauer (K.), 660. Baumer (K. von), 657. Baur (P.-Ch.), 649, 662. Baynes (Charlotte A.), 671. Beardwood (Alice), 646. Beck (M.), 652. Becker (Bruno), 653. Becker (W.), 653. Bellinger, 649. Beltrani-Scalia (Martino), 673. Bémont (Ch.), 661. Bénéarts (P.), 666. Benoit (Jean-D.), 651. Bentwich (Norman), 670. Bergstraesser (A.), 661. Bernardin (Edith), 640. Berney (A.), 654. Berve (H.), 658. Beyens (baron), 670. Beyer-Fröhlich (M.), 656. Beyerle (F.), 659. Bibl (V.), 655. Bickel (Otto), 669. Bigo (Robert), 653. Bilotta (Carmelo), 673. Blunt (E. A. H.), 643. Boase (C. S. R.), 669. Bond (Richmond P.), 665. Bonenfant (chanoine), 650. Bonner (Campbell), 670. Borlandi (Franco), 640, 674. Bornkamm (G.), 652. Borries (K.), 657. Boscardy (Gérard), 639. Bossert (G.), 660. Botte (Bernard), 666. Bouard (A. de), 658, 664. Boulanger (A.), 665. Boverly (Margaret), 671. Bowen (Miss Marjorie), 670. Braden (Ch. S.), 658. Brandi (K.), 656. Braure (Maurice), 640. Bray (René), 648, 665. Brazão (Eduardo), 643. Bremond (H.), 663. Brenke (A.), 659. Bresslau (H.), 646. Breysig (K.), 662. Brie (Fr.), 655. Brugerette (J.), 650. Brünner (A.), 655. Brunner (O.), 655. Bryant (G. E.), 671. Buchfink (E.), 659. Buchner (Rudolf), 640. Buckler (G.), 656. Bury (J. B.), 656. Busset (Maurice), 643, 649. Busse-Wilson (E.), 661. Busson (Henri), 651. Butterfield (H.), 657.

Cabrol (Dom Fernand), 651. Calmels (Louis), 644. Calmès (Albert), 647. Canivez (Josephus

M.), 668, 676. Canivez (J.-M.), 676. Cardenal (L. de), 660. Carlo (Augustus Millares), 672. Cartellieri (A.), 660. Carr (E. H.), 671. Carreyre (J.), 652, 675. Case (Lynn M.), 672. Catalano (Michele), 672. Cessi (R.), 676. Chamier (J. D.), 670. Champion (Pierre), 643. Chapuisat (Edouard), 675. Charpentier (Armand), 645. Chevallier (Dom), 642. Childs (William Macbride), 671. Chlumecky (L. von), 655. Chroust (A.), 664. Churchill (W. S.), 660. Clark (John), 670. Classen (W.), 653, 655. Clavery (Edouard), 643. Cobban (A.), 655. Cohn (W.), 661. Cole (G. D. H.), 670. Collingwood (R. G.), 675. Coornaert (E.), 669. Corbato (Hermenegildo), 642. Corder (Philip), 670. Cornelissen (A. J. M.), 663. Coste (Paul), 651. Cottas (Venetia), 650. Coulter (E. Merton), 670. Coville (A.), 646. Crabitès (P.), 669. Craemer (R.), 656. Crawford (S. J.), 652, 669. Cressey (G. B.), 671. Croce (B.), 663. Croissant (Jeanne), 649. Cuevas (Julian Zarco), 642. Cunow (H.), 655. Curtis (Edmund), 668. Curtius (Ernest-Robert), 648, 661.

Dabney (Virginus), 671. Dauble (R.), 655. David (Henri), 650. Davids (Miss Rhys), 671. Davy (M^{re} M.), 651. Dawkins (R. M.), 672. Dawson (Warren R.), 670. Debré (S.), 643. Dechamps (Jules), 639. Dechesne (Laurent), 669. Dedeck-Hery (Ernestine), 648. Deffontaines (Pierre), 648. Delaporte (Louis), 649. Delhorbe (Cecile), 647. Demeter (K.), 657. Dempf (A.), 657. Deonna (W.), 648. DERMENGHEM (Émile), 645. Deruelle (M. J. J.), 652. Deslandes (Maurice), 639, 648. De Sanctis (F.), 674. Des Ombiaux (Maurice), 645. Dessau (H.), 654. Dielininkaitis (Pranas), 643. Dieudonné-Rinchon (P.), 665. Diltney (W.), 656. Dinsmoor (W. Bell), 661. Dodwell (H.), 669. Doeberl (M.), 662. Donner (G. A.), 654. Dopsch (A.), 654, 655. Douglas (Langton), 675. Dresler (A.), 676. Dreyfus (Robert), 643. Dubnow (S.), 657. Dubreuil (L.), 661. Ducrot-Granderye (A. P.), 665. Dufourcq (Albert), 650. Dumont-Wilden (L.), 647. Dungen (O. v.), 659. Dunn (H.), 670. Dupire (Noël), 665. Durry (Marie-Jeanne), 648.

Eccles (Mark), 671. Eckhardt (K. A.), 662. Eder (Karl), 652. Eddy (Sherwood), 671. Eggen, 645. Ehrenzeller (W.), 664. Einaudi (M.), 659. Eisenmann (L.), 648, 650. Eisler (R.), 663. Engels (F.), 654. Engelhardt (F. von), 663. Enthoven (H. C.), 654. Epstein (F.), 662. Erben (W.), 654, 661. Ercole (L.), 647. Ernout (A.), 665. Ernstberger (A.), 654. Espinas (G.), 640, 646. Ewen (C. L'Estrange), 669.

Fairon (Émile), 652. Falcke (H. P.), 654. Falco (Giorgio), 674. Faral (É.), 656. Faralico (Gaston), 645. Farinelli (Arturo), 642. Farmer (Albert-J.), 659, 665. Faulhaber (R.), 660. Favresse (F.), 665. Feist (Elizabeth), 669. Fenske (W.), 660. Ferguson (W. S.), 665. Fernández-Almagro (Melchior), 670. Ferrario (Carlo Antonio), 672. Filippini (Francesco), 675. Finke (H.), 658, 653. Fischer (G.), 659. Flad (R.), 657. Foster (C. W.), 670. Fourrez (Lucien), 653. Fournet (Charles), 665. Franck (Hieronymus), 646, 650. Franke (O.), 661. Frankfort (H.), 671. Franz (E.), 663. Franzel (E.), 654. Frazer (Sir James), 645. Frencken (Joséphine), 651. Friis (Aage), 658. Friis (Astrid), 669. Fugier (A.), 657.

Gallwitz (M. von), 663. Ganahl (K. H.), 659. Gaquère (François), 650. Gardiner (Dorothy), 669. Gardner (E. G.), 646. Gaston-Martin, 661. Geikie (R.), 659. Gelpecke (E.), 654. Gemelli (A.), 675. Gercke (Alfred), 647. Gershoy (Leo), 639. Geyer (B.), 652. Geyer (F.), 658. Geyl (P.), 664. Gibbs (Marian), 670. Gierach (E.), 662. Gilson (Étienne), 666. Giraud (Victor), 643, 648. Girvan (R.), 665. Giuliani (Antonio de), 674. Giuliano (Maria-Luisa), 672. Glockner (H.), 658, 659, 660. Glotz (G.), 654, 660. Gmür (Harry), 672. Goedeckemeyer (A.), 654. Goetz (Wolfgang), 663. Goffin (Arnold), 651. Goldschmidt (H.), 661. Gorce (M.-M.), 652. Gordon (V. N.), 641. Goriely (Benjamin), 645. Gothein (P.), 661. Gotsmich (Alois), 647. Gottlob (Th.), 654. Gottschalk (J.), 661. Goyau (G.), 651. Granet (Marcel), 645. Granichsteden-Czerva, 663. Grant (Madison), 671. Granville-Barker (Harley), 671. Grassi (Ernesto), 666. Greenaway (G. W.), 661. Grenier (Albert), 650. Gressmann (H.), 662. Grierson (H. J. C.), 670. Groag (E.), 657. Groener (W.), 657. Groethuysen (B.), 658. Gross (A.), 658. Guilday (Peter), 652. Gundlach (F.), 657. Günther (H. F. K.), 656. Gurian (W.), 654.

Haering (Hermann), 662. Hahnson (F.), 658. Haider (C.), 656. Halbauer (F.), 655. Haldane (R. B.), 656. Halecki (O.), 648. Halévy (Élie), 645, 648. Halliday (W. R.), 644. Hammond (Mason), 649. Hampe (K.), 664. Hapke (R.), 653. Harcourt (d'), 658. Hardy (J.), 665. Harnack (A. von), 657. Harris (Ch.), 652. Harry (Joseph Edward), 665. Harsin (P.), 666. Hasebroek (J.), 660. Hashagen (J.), 663. Haskins (Ch. H.), 655. Hassinger (H.), 662. Hauptmann (L.), 657. Hauser (H.), 654. Haushofer (K.), 664. Hävernack (W.), 657. Hayes (C. J. H.), 648. Haywood (Richard Mansfield), 649. Heck (Ph.), 662. Heckscher (Eli), 640. Hedemann-Hespen (P. von), 658. Heichelheim (Fr.), 661. Hein (Max), 654. Heinze (R.), 656. Heitland (W. E.),

655. Heldmann (K.), 656. Henderson (W. O.), 670. Henel (H.), 660. Hentig (Haas von), 639. Herbillon (colonel), 650. Herre (P.), 656, 658. Hessel (A.), 662. Hettner (A.), 654. Hirtel (J.), 654. Hittis (Ph. K.), 654. Hobson (J. A.), 670. Hoetzsch (O.), 659. Hoffmann (K.), 663. Hohenlohe-Schillingsfürst (Fürst Chlodwig zu), 659. Holland (A.), 672. Holstein (G.), 658. Holt (W. Stull), 670. Holtzman (W.), 660. Hook (Sidney), 671. Hoppe (W.), 654. Hörig (F.), 656. Hotchkiss (George Braton), 668. Howden (Marjorie D.), 668. Hübener (G.), 657. Huguet (Adrien), 651. Humbertclaude (Pierre), 651. Hüttl (Willy), 654, 676. Huxley (Julian), 671. Hyma (A.), 658. Hynes (M. J.), 669. Hyslop (Miss Beatrice), 639, 647.

Ibbeken (R.), 653. Iorga (N.), 656, 658. Irsay (Stephen d'), 651.

Jackson (A. W. Williams), 675. Jacob (Louis), 639. Jacoby (F.), 663. Jagow (K.), 658. Jaksch (A.), 656. Japikse (N.), 662. Jassemmin (Henri), 650, 668. Jean (Ch.-F.), 662. Jegorov (D. N.), 659. Jenkinson (Hilary), 669, 671. Joachim (J.), 651. Johnson (E. A. J.), 669. Johnson (Guion Griffls), 640. Joliffe (J. E. A.), 668. Jolles (A.), 660. Jones (G. P.), 669. Jones (R. E.), 656. Jones (R. M.), 661. Jouffroy (Louis-Maurice), 640. Jouguet (Pierre), 665. Julien (Ch.-A.), 663. Juritsch (G.), 653. Just (L.), 661.

Kalbskopf (Willy), 672. Kantorowitz (H.), 657. Kass (Gustav), 642. Kecker (G.), 654. Kehr (E.), 660. Kehr (P.), 646, 662. Kende (Oskar), 663. Kenney (J. F.), 658. Kensky-Wilczek (Elizabeth), 671. Kenyon (Frederic C.), 649. Keyser (E.), 655. Kidd (B.), 652. Kiewning (H.), 661. King (colonel E. J.), 670. Kisch (G.), 662. Klauni (P.), 663. Kletler (P.), 664. Klewitz (H. W.), 656. Klostermann (E.), 652. Knoll (Kurt), 663, 665. Koch (H.), 654, 659. Köhler (W.), 658, 663. Kolbe (W.), 659. Konopczynski (L.), 658. Kornemann (E.), 658. Korošec (V.), 662. Kossinna (G.), 663. Kottler (W.), 655. Kranz (Walter), 665. Kraus (J. B.), 659. Krause (H.), 654. Kromayer (J.), 654. Krüger (P. W.), 655. Küch (F.), 663. Kühn (J.), 655. Kulischer (J.), 653. Kuntzel (G.), 661.

Labaree (L. W.), 664. La Fuente (Arturo Garcia de), 642. La Fuente (Marguerite), 648. La Harpe (Jacqueline de), 648. Lake (K.), 652. Lally (Frank Edward), 674. Lamb (J. W.), 669. La Monte (J.), 646. Lampros (E. P.), 658. Lancaster (Henry Carrington), 647. Lang (Jane), 670. Langer (W. L.), 662. Lannoy (F. de), 657. Laqueur (R.), 659. Laun (Rodolphe), 643. Launay (Louis de), 645. Laurent (Henri), 653, 665. Lavaquetry (E.), 650. Lecanuet (le P.), 676. Lecouturier (Ernestine), 651. Ledermann (L.), 655. Lee (Sidney), 656. Leffitz (J.), 659. Lefrancq (P.), 646. Legge (T.), 652. Lehugeur (P.), 646, 661. Leibitz (Martini de), 650. Leisegang (H.), 660. Leonard (Irving A.), 647. Levi (M. A.), 663. Lévi-Provençal (E.), 642, 665. Lewes (Miss Evelyn), 670. Lewis (Charles Bertram), 665. Lhermet (J.), 651. Libernini (Guido), 673. Liebeschütz (H.), 656. Lietzmann (H.), 662. Li Gotti (Ettore), 675. Lindeboom (J.), 661. Linvald (Axel), 658. List (F.), 656. Liver (P.), 654. Lizerand (Georges), 644, 652. Lizier (Augusto), 675. Lloyd (E. E.), 669. Lockley (R. M.), 671. Löffler (K.), 653. Löfstedt (Einar), 641. Loisy (Alfred), 650. Longpré (E.), 657. Lopez (Roberto), 675. Louis, 644. Louis (M.), 649. Loukowitch (Kosta), 649. Lovell (Reginald Ivan), 671. Lowe (E. A.), 670. Löwe (Herbert), 669. Lubbock (Basil), 670. Luhde (G.), 662. Luzzatto (G.), 675. Lyde (Lionel W.), 671. Lyell (Miss Laetitia), 671.

Macchio (K. von), 661. Macdonald (Duncan Black), 670. Madelin (Louis), 649. Magrini (L.), 656. Mäle (É.), 664. Malo (Henri), 644. Mansuy (A.), 659. Marinescu (C.), 661. Marongiu (A.), 653, 662. Martial (Dr René), 644. Marx (K.), 654. Masur (G.), 658. Mauco (Georges), 639. Mauerhafer (Marguerite), 672. Mayer (E.), 658. McKisack (M.), 662. Meetz (A.), 660. Melis (Antonio), 672. Mendl (B.), 654. Menendez Pidal (R.), 659. Menotti (Calcagni), 675. Menzel (A.), 654. Méquet (Gustave), 644. Méridier (L.), 665. Metzger (Émile), 644. Meulen (Jacob der), 653. Meuvret (J.), 645. Meyer (E.), 660. Meyer (H.), 654. Michael (H.), 655. Michel (A.), 657. Michels (Roberto), 647, 653. Micolier (Gabriel), 652. Mijnsbrugge (Maurice van der), 649. Miljoukov, 648, 650. Mills (Lennox A.), 669. Mirkin-Guetzewitch, 642. Mirot (L.), 646. Misch (G.), 660. Mismar (H. O.), 657. Moch (Jules), 640. Moger (F.), 657. Molien (A.), 651. Mollat (G.), 673. Momiogiano (Arnaldo), 665. Monnier (Luc), 672. Montandon (Dr Georges), 645. Monteilhet (J.), 666. Montonen (J. de), 650. Montgomery (J. A.), 659. Monti (Gennaro Maria), 675. Moser (O. von), 662. Moser-Nef (C.), 660. Moulard (abbé Jacques), 639. Müller (K.), 656. Müller-Freienfels (R.), 659. Mundle (W.), 652. Münzer (Th.), 658. Murali (B.-L. de), 648. Murphy (J. T.), 670.

Namier (L. B.), 655. Nef (J. V.), 640. New (S.), 652. Newman (E. W. Polson), 658. Newton

(L.), 655. Nicholson (Harold), 670. Nicolas (abbé Joseph), 666. Nicolle (Paul), 639, 647. Niem (Dietrich von), 672. Nikolajewsky (B.), 665. Nilsson (Martin P.), 649. Noack (U.), 654. Norden (E.), 647.

Obermaier (H.), 663. Ogle (B.), 647. Olivier (Fernande), 643. Olivier-Martin (F.), 646. Omodeo (A.), 673. Onory (Sergio Mochi), 672. Opkinson (Mrs. M. R.), 670. Oppermann (O.), 653. Ostrogorsky (G.), 659. Owen (J. H.), 669. Owst (G. R.), 652.

Paladino (Giuseppe), 673. Palencia (Angelo González), 642. Palmer (John), 670. Paquot (Marcel), 648. Pastor (Louis), 651. Patry (Raoul), 651. Patzelt (Erna), 665. Paul (J.), 659. Paulsen (J.), 661. Pearson (J. F. Scott), 653. Pendlebury (J. D. S.), 671. Pensa (H.), 676. Perreux (Gabriel), 647. Peyton (S. A.), 669. Pézard (Maurice), 649. Pfandl (L.), 662. Pfeiffer (G.), 657. Pfeiffer (R.), 658. Pfeil (E.), 659. Pfeilschifter (G.), 662. Pfitzner (J.), 658. Philipps (Walter Alison), 671. Philippson (E. A.), 654. Pinloche (A.), 645. Pirchan (G.), 660, 675. Pirenne (H.), 660. Pirenne (Jacques), 666. Pittard (E.), 648. Plattard (Jean), 665. Plenge (J.), 654. Plessard (O.), 653. Poeschel (E.), 657. Pohlenz (M.), 660. Poincaré (Raymond), 674. Pöhlmann (C.), 660. Poisson (Ch.), 650. Poisson (Jacques), 651. Poletika (N. N.), 656. Polman (R. P. Pontien), 650. Pompeati (Arturo), 672. Prausnitz (O.), 656. Preisendanz (Karl), 672. Prévité-Orton (C. W.), 665. Prims (Floris), 665. Prior (O. W.), 648. Prochno (J.), 656. Prou (Maurice), 653. Pruckner (Hubert), 652. Pujo (Maurice), 644.

Quidde (L.), 659.

Radet (Georges), 648. Ragatz (Joseph Lowell), 676. Ramlow (G.), 655. Ranke (L. von), 661. Rassow (P.), 663. Raynaud (Ernest), 643. Rayner (R. M.), 669. Réau (Louis), 643. Rebillon (Armand), 639. Redlich (Jos.), 657. Rehm (W.), 655, 656, 675. Rein (A.), 659. Reinhold (Meyer), 649. Reitzenstein (R.), 658. Renaudet (Pierre), 646, 653. Renier (G. J.), 658. Reparaz (Gonzalo de), 642, 649. Retana (L. Fernandez de), 663. Reviron (J.), 663. Rey (Abel), 647. Ritter (G.), 659. Rivière (J.), 652. Robert (André), 648, 672. Robertson (W. S.), 658. Robin (Pierre), 653. Rodière (Roger), 651. Roersch (Alphonse), 652. Roes (Miss Anna), 647, 649. Rohden (P. R.), 661. Rollin (Henri), 640. Romano (M.), 675. Romanones (Conde de), 670. Rörig (Fritz), 669. Rosenberg (Arthur), 655. Rosenkranz (A.), 654. Rosenthal (E.), 662. Rostozeff (M.), 649. Roth (Cecil), 670. Rothfels (H.), 663. Roussel (P.), 663. Roux (marquis de), 643. Roy (Pierre-Georges), 640.

Sabatier (Paul), 651. Sabry (M.), 669. Säflund (Gösta), 649. Salis (Jean R. de), 665. Salmon (M. L.), 670. Saltillo (marquis de), 642. Salvioli (G.), 653. Samanek (V.), 654. Santifaller (L.), 654. Sarkar (Sir Jadunath), 671. Saurat (Denis), 645. Savoret (A.), 645. Saxl (Fritz), 652. Schaader (H.), 659. Schaaflhausen (F. W.), 660, 662. Schearer (Donald), 652. Scheeben (H. Christian), 651. Schemann (L.), 656, 661. Schmeidler (B.), 663. Schmidlin (Joseph), 651, 652, 673, 674. Schmitt (Bernadotte E.), 662. Schneider (Arthur von), 652. Schneider (H.), 663. Schöffel (J. S.), 657. Schönmeyer (F.), 663. Schöningh (Cornel), 652. Schoumaker (L.), 665. Schottenloher (Otto), 652. Schramm (P. E.), 661. Schroth (H.), 649. Schücking (L. L.), 658. Schulte (Aloys), 655, 672. Schülte (Gudmund), 644. Schultze (V.), 660. Schümmer (J.), 652. Schünemann (K.), 659. Schütt (M.), 656. Schwalm (Hans), 656. Schweitzer (Marcel), 640. Schwerfège (Bernard), 674. Scullard (H. W.), 656. Sée (H.), 654. Segers (P. Arturo), 643. Seidl (Gabriel), 652. Seidler (W.), 657. Seignobos (Ch.), 648, 650. Shepley (Frederic W.), 649. Siderski (D.), 649. Sieghart (R.), 662. Simon (abbé G.-A.), 645. Skälweit (A.), 663. Skard (Ellio), 641. Smith (P.), 660. Smogorzewski (Casimir), 640. Sola Pinto (Vivian de), 671. Soreau (Edmond), 639. Sorel (Albert-Émile), 647. Sproemberg (H.), 663. Spiegel (K.), 659. Stadelmann (R.), 656, 661. Staden (H. von), 662. Stark (Freya), 671. Stein (Freiherr von), 664. Steinmetz (R.), 657. Stempfuss (R.), 653. Stengel (E. E.), 661, 663. Stephan (W.), 655. Stern (Selma), 657. Stieve (F.), 659. Stock (Leo F.), 652. Stöller (Ferdinand), 672. Stolz (A.), 652. Stolz (O.), 659. Strayer (Joseph Roese), 640. Strecker (Karl), 662. St-Lucas (H.), 655. Stürler (J. de), 640. Süß (W.), 652. Sykutris (Johannes), 647.

Tannery (Paul), 644. Tarn (W. W.), 660. Tascher (Maurice de), 643. Taylor (A. E.), 671. Thiry (Jean), 643. Thomas (J. H.), 670. Thompson (Edward), 671. Thorndike (L.), 661. Thureau-Dangin (E.), 647. Thurnwald (R.), 663. Tiede (K.), 653. Timerding, 658. Tingsten (Lars), 653. Tisset (Pierre), 640. Tisza (Graf Stephan), 654. Torbarina (Josip), 675. Törne (P. O. de), 656. Torres (Manuel), 640. Tostivint (D.), 665. Toussaint (marquis de), 639. Traub (H.), 663. Trautmann (R.), 663. Treharne (R. F.), 668. Trend (J. B.), 670. Tschirch (O.), 655.

Vaissière (Pierre de), 650. Valdeavellano (Luis G. de), 640. Valentin (V.), 655, 661. Vallaux (Camille), 650. Vance (Rupert B.), 640. Van den Eynde (Damien), 652. Van den Haute (Gabrielle), 666. Van Marle (Raimond), 671. Van Patten (Nathan), 671. Van Schevenstene (A. F. C.), 666. Vauthier (Étienne), 642. Veit (Ludwig Andreas), 675. Veith (G.), 654. Veitnauer (A.), 657. Vianello (C. A.), 673. Victor (K.), 653. Vieneck (P.), 653. Vincke (J.), 663. Vogt (J.), 654, 661. Volz (H.), 657. Voss (Lana), 663. Vossler (O.), 658.

Wagner (A. M.), 660. Wahle (E.), 663. Waliszewski (K.), 674. Walser (E.), 668. Walter (G.), 662. Weller (K.), 662. Wencelius (Léon), 642. Wendland (W.), 659. Wendorf (H.), 653. Wentz W. Y.), 648. Werner (M. R.), 654. Westphal (O.), 655. Wheeler (John), 669. Whyte (A. J.), 656. Wieruszowski (Hélène), 650. Wilburh (Earl Morse), 642. Wilcken (O.), 648, 658. Wilkinson (B.), 654. Willey (Basil), 670. Williams (N. P.), 652. Williamson (J. A.), 661. Willrich (H.), 653. Wilmart (André), 672. Winners (R.), 655. Wolf (E.), 656. Wolf (Otto), 640. Wolters (F.), 661. Wolz (W.), 656. Woodward (E. L.), 655. Wopfner (H.), 658. Wright (Miss I. A.), 669. Wrong (G. M.), 658. Wühr (W.), 661.

Young (J.), 644.

Zechlin (E.), 655. Zervos (Christian), 670. Zieharth (E.), 654. Ziekursch (J.), 656. Ziesemer (W.), 663.

CHRONIQUE

M. ÉDOUARD CUQ

(1850-1934)

L'activité scientifique de M. Édouard Cuq, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris, né à Saint-Flour le 14 décembre 1850, décédé à Paris le 25 mai 1934, a été tout entière consacrée à l'histoire du droit romain et à l'histoire des législations anciennes de l'Assyrie et de la Babylonie.

Dans sa longue et féconde carrière, il s'est distingué, comme professeur et comme auteur, par des qualités de clarté, d'une lumineuse clarté qui rendait intelligibles les théories juridiques les plus embrouillées, et de précision, d'une précision qu'il atteignait par le souci du détail. Ces qualités éminentes, il les a appliquées à de nombreux articles qui seront relevés dans notre Bibliographie de ses travaux (établie pour la *Revue historique de droit*) ; elles se marquent aussi dans les volumes d'une si haute valeur, dont seuls nous voudrions parler ici.

Membre de l'École française de Rome, M. Édouard Cuq y avait préparé l'ouvrage qui le signala au monde savant : *Le Conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien* (Paris, 1884, in-4°), sujet très neuf où il révélait sa prédilection à la fois pour l'étude du droit public romain et pour la jurisprudence romaine classique, les conseillers des empereurs ayant été souvent des jurisconsultes.

Associé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à la publication des œuvres complètes de Borghesi, M. Édouard Cuq fut chargé d'éditer le tome X, *Les préfets du Prétoire* (Paris, 1897, in-4°), où il compléta considérablement les fiches de Borghesi, mais où sa sagacité érudite lui permit en outre de rétablir, en bien des cas, les séries chronologiques des préfets non entrevues par l'auteur.

L'élaboration de ces deux grands travaux, que nous avons tenu à rapprocher, n'avait pas détourné M. Édouard Cuq de l'étude du droit romain privé. Son enseignement à Bordeaux s'étant inspiré très vite de la méthode historique, encore si peu répandue, il en tira son œuvre fondamentale : *Les Institutions juridiques des Romains envisagées d'après leurs rapports avec l'état social et avec le progrès de la jurisprudence*, qui parut en deux volumes : *L'ancien droit* (Paris, 1891 ; 2^e éd., Paris, 1904) ; tome II : *Le droit classique et le droit du Bas-Empire* (Paris, 1902), et dont l'Index général date de 1908. Cette œuvre fut couronnée par l'Académie des Sciences morales et politiques (prix Le Dissez de Penanrun).

Pour la rendre plus accessible aux étudiants, l'auteur la refondit dans le *Manuel des Institutions juridiques des Romains* (Paris, 1917 ; 2^e éd., revue et complétée, Paris, 1928), qui, donnant place à la fois à l'histoire et à la dogmatique du droit romain, est loin de faire double emploi avec le *Manuel élémentaire* de P.-F. Girard.

En dehors du droit romain, M. Édouard Cuq laisse une œuvre considérable dans

un domaine tout différent : l'histoire des législations anciennes du Proche-Orient. Avec l'aide du P. Vincent Scheil, qui, comme on le sait, a déchiffré et traduit tant de textes cunéiformes, le célèbre code de Hammurabi en tête, M. Édouard Cuq publia une quantité d'articles, ou généraux, ou de détails, sur ces législations presque inconnues avant lui. Il les réunit dans un gros volume in-4° de 522 pages sous le titre : *Études sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites* (Paris, 1929), volume qui est un véritable manuel des législations qu'il expose avec la même clarté, la même sagacité, qu'il avait montrées, en juriste de premier plan, dans ses travaux de droit romain. Notre maître a malheureusement disparu avant d'avoir pu achever l'examen parallèle des actes susiens, qu'il avait entamé à la fin de sa vie.

Dans le double champ si vaste et si complexe du droit romain et du droit assyro-babylonien, M. Édouard Cuq a grandement honoré la science française. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait reconnu en l'élisant au fauteuil d'Auguste Longnon (1911) ; les Académies des Lincei et de Bologne, l'Institut oriental de Prague se l'étaient attaché. On peut regretter que d'autres corps savants ou des Universités étrangères aient négligé de lui rendre l'hommage dont il était digne.

Paul COLLINET.

France. — L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Louis RÉAU : *Histoire de l'expansion de l'art français moderne*, et le second à M. W. SERIEYX : *Le général Fabvier*. — Elle a partagé le prix Théroutanne entre le chanoine E. SOL : *La Révolution en Quercy et Quercynois* ; J. PETER et dom POULET : *Histoire religieuse du département du Nord pendant la Révolution*. — Cinq prix ont été attribués à MM. Raoul PATRY : *Philippe Du Plessis-Mornay* ; Mathieu GORCE : *L'essor de la pensée au Moyen Age* ; Paul RENAUDIN : *Le maréchal Faber* ; Louis ALLARD : *La comédie de mœurs*, et général ROLLET : *Le livre d'or de la Légion étrangère*. — Le prix Thiers a été partagé entre MM. Albert CHATELLE : *L'effort belge en France pendant la guerre* ; E. LAVAQUERY : *Necker, fourrier de la Révolution* ; Jean POMMIER : *La jeunesse cléricale d'Ernest Renan* ; Robert VILLATE : *Foch à la Marne* ; PIDOUX DE LA MADUÈRE : *Le vieux Dole* ; F. V. S. CHURCHILL : *L'état militaire de la France en 1789*. — Le grand prix Broquette-Gonin a été attribué à M. Edmond HUGUET : *Dictionnaire de la langue du seizième siècle*. — Le prix Bordin au R. P. DUDON : *Saint Ignace de Loyola*, et à M. Pierre HUMBERT : *Un amateur : Peiresc*. — Le prix Marcelin Guérin à M. Pierre LYAUTEY : *Chine ou Japon?* — Le prix Langlois à M. LA CHESNAIE pour la traduction et le commentaire des *Œuvres d'Ibsen*. — Le prix Saintour à M. PLATTARD : *Les Tragiques d'Aubigné*. — Le « prix d'Académie » a récompensé M. Joseph NOULENS : *Mon ambassade en Russie soviétique*, et M. Félix PONTEIL : *L'opposition politique à Strasbourg sous la monarchie de Juillet*. — Le prix Baron de Courcel a été attribué à M. KLEINCLAUTZ : *Charlemagne*. — Le prix quinquennal Jean Reynaud à M. Pierre-Paul PLAN : *La correspondance de J.-J. Rousseau*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Drouyn de Lhuys à MM. CARON, MURET et M^{lle} ALLIER pour leur publication en vingt volumes des *Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871*. — Elle a partagé le prix

Joseph du Teil entre MM. MIRKINE-GUETZEVITCH : *Le droit constitutionnel international*; Henri DE MONTFORT : *L'évolution du polonisme en Prusse orientale*; DEMORGNY : *Danube et Adriatique*; Jean GUITTON : *Le temps et l'éternité chez Plotin et chez saint Augustin*. — Elle a attribué le prix quinquennal Königswarter à M. Paul COLLINET : *La procédure par Libelle*.

— C'est avec un très vif regret qu'il nous faut annoncer le décès (4 juillet) de M. Edmond POTTIER, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et conservateur honoraire au Musée du Louvre.

— L'Académie diplomatique internationale a produit un incomparable instrument de travail en faisant paraître les deux volumes du *Dictionnaire diplomatique* (2 vol. in-4°, 1,282 et CHI-1,120 pages. A Paris, 4 bis, avenue Hoche). Cet ouvrage a été publié sous la direction de M. A.-F. FRANGULIS, secrétaire perpétuel de l'Académie diplomatique.

— Signalons dès maintenant un ouvrage considérable de M. Alfred JEANROY : *La poésie lyrique des troubadours*, en deux volumes; le tome I traite de leur histoire externe, avec une liste des troubadours classés par régions; le tome II présente leur histoire interne et la biographie de leurs plus notables représentants (Toulouse, Privat, VII-433 et 373 pages).

— La librairie Firmin-Didot a mis en vente un tirage à part du fascicule qui contient les discours prononcés au nom de l'Institut de France à propos du troisième centenaire de la naissance de Sébastien Le Prestre, seigneur de Vauban, à Bazoches, le 23 juillet 1933 (36 p. in-4°).

— La Société d'histoire ecclésiastique de la France, fondée en 1914, se propose « de rapprocher les personnes qui s'intéressent à l'histoire religieuse de la France, de leur procurer les moyens de se réunir, d'échanger leurs idées, de se renseigner sur l'objet propre de leurs études et de promouvoir des travaux sérieux et impartiaux ». Pour illustrer et appliquer ce programme, elle a organisé, à l'occasion de son vingtième anniversaire et du vingt-cinquième de la fondation de sa *Revue d'histoire de l'Église de France*, un premier congrès qui s'est tenu à Paris les 22, 23, 24 mai 1934. Il a réuni un grand nombre de travailleurs, professeurs des universités officielles et libres, archivistes, ecclésiastiques français et étrangers, dont beaucoup ont présenté des communications. Le sujet suivant avait été proposé : *La vie religieuse dans les campagnes au dernier siècle de l'Ancien Régime*. On a entendu sur cette question les études dont voici la liste : H. TRIBOUT. Aperçu bibliographique concernant la vie religieuse des campagnes au XVIII^e siècle, d'après les travaux publiés par les Sociétés savantes et les revues d'histoire régionale, de l'origine à 1930. — J. DE FONT-RÉAULX et J. LOVIE. Le recrutement du clergé paroissial au XVIII^e siècle dans les diocèses de Die, de Bourges et d'Albi. — A. LESORT. Le rôle civique des curés de campagne aux XVII^e et XVIII^e siècles, particulièrement dans le diocèse de Paris. — L. CALENDINI. L'histoire paroissiale de Notre-Dame-du-Pé au XVIII^e siècle. — J. VINOT-PRÉFONTAINE. Jean-Baptiste de Belloy, chanoine et grand archidiacre de Beauvais. — L. LEFÈVRE. Un curé de campagne du Vexin en 1751. — H. COUGET. La communauté des prêtres de Saint-Roch, 1752-1792. — M. FOSSEYEU. L'enquête de 1761 sur les confréries. — J. LOVIE. Le règlement des confréries des pénitents du Saint-Sacrement en Dauphiné et Vivarais dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. — C. DE BONNAULT. La vie religieuse dans les paroisses rurales cana-

diennes au XVIII^e siècle. — E. LAVAQUERY. Un centre de propagande philosophique de 1770 à 1789. — J. DEDIEU. La résistance du clergé rural aux idées philosophiques pendant le XVIII^e siècle. — G. LE BRAS. Quelques caractères de la pratique religieuse dans les campagnes au dernier siècle de l'Ancien Régime.

En outre furent accueillies un certain nombre de communications portant sur d'autres aspects de l'histoire de l'Église de France : G. BARDY. Un cycle de légendes hagiographiques : les martyrs de Chrocus. — J.-R. PALANQUE. Les dissensions des Églises des Gaules à la fin du IV^e siècle et la date du concile de Turin. — L. LEVILAIN. La conversion et le baptême de Clovis. — F. GALABERT. L'Inquisition dans la région montalbanaise en 1241. — V. LEPETIT. Ravages causés par les protestants à Caen et à la Délivrande au début du règne de Charles IX. — V. BINDEL. La correspondance de Bernier et de Caprara. — A. GARNIER. Un épisode peu connu des luttes scolaires entre l'Église et l'État sous la Restauration ; l'ordonnance du 21 avril 1828. — G. GOYAU. La place de l'histoire missionnaire dans l'histoire de l'Église de France.

Communications consacrées à des questions d'institutions : C. DE CLERCQ. La physionomie des conciles sous Charlemagne. — L.-E. HALKIN. Collégiales et paroisses à Liège au XII^e siècle. — C. LAPLATTE. L'administration des évêchés vacants et la régie des économats. — J. DE FONT-RÉAULX. Apologie de la commende. — R. LE PICARD. Les mariages clandestins et le concile de Rouen de 1581. — OLIVIER-MARTIN. La collation des bénéfices mineurs aux XVII^e et XVIII^e siècles et les principes gallicans.

D'autres, enfin, concernaient la méthodologie : G. TESSIER. La diplomatie et l'histoire ecclésiastique. — A. FLICHE. Les études d'histoire ecclésiastique régionale. Lacunes et moyens d'y remédier. — Dom BOCKSRUTH. Projet de répertoire des monastères soumis à la règle de saint Benoît. — Certaines autres communications, que leurs auteurs ne purent venir présenter, furent résumées par M. G. LE BRAS, rapporteur du Congrès.

Les séances, présidées par MM. Marcel Aubert, Marcel Marion, Paul Fournier, Édouard Jordan, Mgr Baudrillart, eurent, on le voit, un ordre du jour chargé, qui n'empêcha pas néanmoins des discussions fort animées.

À la séance de clôture, l'abbé Victor CARRIÈRE, secrétaire général de la Société, présenta au président, Mgr Baudrillart, le tome II de l'*Introduction aux études d'histoire ecclésiastique locale*, auquel feront suite un tome I et un tome III. Le volume intitulé *L'Histoire locale à travers les âges*, et auquel ont collaboré quatorze érudits, contient les indications les plus précises sur la façon d'utiliser les documents (inscriptions, chartes, sceaux), d'écrire l'histoire d'un diocèse, d'une paroisse, d'un monastère ou d'une congrégation, etc. Il sera donc un instrument précieux de formation pour ceux qui voudraient aborder les études d'histoire ecclésiastique locale.

Signalons qu'à la suite de l'exposé de M. FLICHE, un vœu fut discuté et adopté, sur l'indispensable formation et la nécessaire collaboration qui s'imposent à tous les travailleurs. Collaboration sur le plan régional d'abord, mais aussi collaboration sur le plan général : c'est ce que demanda, par exemple, Dom Bocksruth pour son vaste répertoire des monastères bénédictins ; c'est également le désir que formula M. Jordan, qui, dans une allocution prononcée au banquet final, montra comment l'esprit d'équipe pouvait faire progresser utilement les études d'histoire ecclésiastique.

J.-R. P.

— Le Comité international des Sciences historiques a tenu sa huitième assemblée à Paris, du 21 au 23 mars 1934. Vingt-sept pays y étaient effectivement représentés, tous d'Europe ou d'Amérique (quoique l'Algérie soit nommée à part, on ne peut guère admettre qu'elle soit séparée de la France).

L'Assemblée a choisi les membres du Comité organisateur du prochain Congrès international, qui se tiendra en 1938 à Zurich. Elle a approuvé la création d'une nouvelle commission, la commission de numismatique. Elle a supprimé la distribution gratuite du Bulletin et réglé les conditions nouvelles d'abonnement.

Le bureau a préparé la publication, par voie de souscription, des actes du Congrès international de Varsovie (1933).

Parmi les nouvelles données des travaux des commissions, on peut retenir l'annonce de la publication relativement prochaine du second volume du *Recueil des Constitutions*, et celle du second volume de *History of the principal public Banks*, dont le premier a paru chez Nijhoff, à La Haye, en 1934.

— Le Congrès préhistorique de France tiendra sa onzième session à Périgueux, 16-22 septembre 1934.

Allemagne. — Le 16 mai 1934, est mort à Territet (canton de Vaud) un historien de grand mérite, M. Paul DARMSTÄDTER, que la *Revue historique* a compté autrefois parmi ses collaborateurs. Né le 17 octobre 1873, M. Darmstädter fut d'abord privatdozent à Munich, puis à Berlin ; en 1907, il devint professeur à l'Université de Göttingen, où il enseigna jusqu'au moment de sa retraite, en 1931. Élève de Knapp, à Strasbourg, il se consacra, d'abord, surtout à l'histoire économique et sociale. Très jeune encore, après *Das Reichsgut in der Lombardei und in Piemont* (1896), il publia un excellent travail sur l'affranchissement des mainmortables : *Die Befreiung der Leibeigenen in Savoyen, der Schweiz und Lothringen* (Strasbourg, 1897). C'est aussi à l'histoire économique qu'on peut rattacher d'autres études intéressantes : *Das Grossherzogtum Frankfurt, ein Kulturbild aus der Rheinbundzeit* (1901) ; *Die Verwaltung des Unterelsass (Bas-Rhin) unter Napoleon I* (1902) ; *Studien zur Bayerischen Wirtschaftspolitik in der Rheinbundzeit* ; enfin, *Studien zur Napoleonischen Wirtschaftspolitik* (extrait de la *Vierteljahrsschrift zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1905-1906), qui contiennent des vues très suggestives sur la crise économique de 1811-1812. Puis M. Darmstädter s'orienta surtout vers l'histoire des États-Unis et l'histoire coloniale. Dans cet ordre d'idées, il faut rappeler principalement son volume, *Die Vereinigten Staaten von Nordamerika ; ihre politische, wirtschaftliche und soziale Entwicklung* (1909) et *Geschichte der Auftheilung und Kolonisation Afrikas seit dem Zeitalter der Entdeckungen*, 2 vol. in-8°, 1910-1920. M. Darmstädter s'intéressait aussi à l'histoire constitutionnelle et à l'histoire de la démocratie ; récemment, il avait publié quelques études critiques dans la *Revue d'histoire moderne*.
H. S.

Belgique. — M. Alfred d'HOOP, conservateur honoraire aux Archives générales de Belgique, est mort le 29 janvier 1934, à l'âge de soixante-cinq ans. On lui doit un précieux *Inventaire des archives ecclésiastiques* en cinq volumes.

Grande-Bretagne. — M. William PAGE, qui a dirigé avec une grande compétence la monumentale *Victoria county history*, est mort le 3 février 1934.

— M. Francis Llewellyn GRIFFITH est mort le 14 mars 1934, à l'âge de soixante-

quatorze ans. On lui doit plusieurs mémoires publiés par la Société des fouilles en Égypte. Un volume de mélanges lui a été offert en 1932.

— M. Lewis Richard FARNELL, mort le 28 mars, à l'âge de soixante-dix-huit ans, avait publié un important ouvrage : *The cults of the Greek States*, en cinq volumes (1896-1909) ; deux autres ouvrages : *Greek hero cults and ideas of immortality* (1921) et *The attributes of God* (1923).

— Sir John Henry KERR, mort le 9 avril à l'âge de soixante-deux ans, avait publié, avec la collaboration de Sir John Cumming, une étude intitulée : *Political India ; a cooperative survey of a century* (1932).

— M. Charles Robert FLETCHER, mort le 30 avril, à l'âge de soixante-seize ans, avait écrit, en collaboration avec Rudyard Kipling : *A school history of England*, qui a obtenu un grand succès, l'un portant l'autre.

— Dom E. C. BUTLER, mort le 1^{er} avril, avait publié d'importants ouvrages sur l'histoire religieuse : *The Lausiac history of Palladius* (1898) ; *Benedictine monachism* (1919) ; *Religions of authority and religions of Spirit* et *The Vatican Council* (1930).

— La librairie Humphrey Milford (Londres) a mis en vente le tome III d'un important ouvrage de M. Falconer MADAN : *A bibliography of printed works relating to the University and City of Oxford, or printed or published there*. Ce volume a pour sous-titre : *Oxford literature, 1851-1880*.

— Le volume pour 1934 du *Political Handbook of the world*, édité par Walter H. MALLORY pour le « Council of Foreign Relations », nous est parvenu. Il fournit — comme les volumes des années précédentes — de précieuses et précises indications sur les partis politiques et la presse de tous les pays du monde, mises à jour au 1^{er} janvier.

Italie. — Vittorio SCIALOJA est mort en 1933. Il était né à Turin en 1856. Professeur de droit romain à l'Université de Sienne, puis à Rome, sénateur du royaume et plusieurs fois ministre, il fut président de l'Accademia dei Lincei, correspondant de l'Institut de France et docteur « honoris causa » de l'Université de Paris. Tous les juristes connaissent ses travaux sur l'interprétation et la critique des textes de droit romain, ses commentaires sur les inscriptions latines de caractère juridique. Pendant la guerre, il est venu à Paris pour suggérer le rapprochement des juristes français et italiens afin de lutter contre l'influence excessive de certaines conceptions juridiques de l'Allemagne. Il aborda aussi la politique en publiant, après la guerre, un livre *Sulla questione adriatica* (1920).

— Le 26 janvier 1934 est mort Luigi SCHIAPARELLI, un des principaux collaborateurs et, depuis 1927, le directeur de l'*Archivio storico italiano*. On lui doit une remarquable compilation, le *Codice diplomatico longobardo*.

Russie. — Le tome I des *Archives de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S.*, qui vient de paraître, présente un intérêt tout particulier, car il comprend l'Inventaire des fonds d'archives de cette Académie, inventaire qui en facilitera singulièrement la consultation. Une intéressante introduction donne de précieux renseignements sur l'histoire de ces archives et sur leur état présent. Elles contiennent plus d'un

million de documents, occupant un kilomètre et demi de rayons. Quelques-uns de ces documents sont même antérieurs à 1725, date de la fondation de l'Académie. Les procès-verbaux des assemblées académiques de 1725 à 1803 ont été publiés, mais, depuis cette dernière date, ils sont conservés en manuscrits. Aux documents officiels sont venus s'ajouter les papiers des académiciens décédés. Les fonds de cette seconde catégorie ont été groupés d'après la spécialité de ces savants. C'est dire que les Archives de l'Académie sont des plus précieuses pour l'histoire des lettres et des sciences. De nombreux volumes de correspondances étrangères, écrites en toutes langues, contiennent des lettres de savants éminents, notamment français et allemands; on peut citer, par exemple, celles de Laplace, Condorcet, Daniel Bernouilli, Buffon, etc. — Les Archives de l'Académie ont longtemps souffert du manque d'un local approprié. Le dépôt actuel, bien aménagé et doté d'un personnel suffisant, est l'œuvre du gouvernement soviétique. Cependant, dès le commencement du *xx^e* siècle, des réformes avaient été réalisées et l'on avait entrepris la confection d'un catalogue sur fiches¹.

H. S.

1. Cette note a été écrite d'après un résumé français qui est l'œuvre de M^{me} Inna Lubimenko.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abrams (M. A.)*. The french copper syndicate, 1887-1889, 145.
- Acres (W. Marston)*. The bank of England from within, 1694-1900, 146.
- Acts of the Privy Council in the reign of James I; vol. VI : 4 juin 1623-28 mars 1625; publ. par *J. V. Lyle*, 203.
- Albion (Robert G.)*. New York port and its disappointed rivals, 1815-1860, 131.
- Albitreccia (A.)*. Ce qu'il faut connaître des moyens de transport, 123.
- Algermissen (Konrad)*. Die Gottlosenbewegung der Gegenwart und ihre Überwindung, 618.
- Alliz (H.)*. Ma mission à Vienne, mars 1919-août 1920, 420.
- Altmann (Wilhelm)*. Kammermusik-Katalog, 576.
- Alton (J. F. d')*. Roman literary theory and criticism; a study in tendencies, 196.
- Anchel (Robert)*. Crimes et châtements au XVIII^e siècle, 388.
- Andler (Charles)*. La vie de Lucien Herr, 1864-1926, 608.
- Aubry (Octave)*. Voir *Champion (Pierre)*.
- Augagneur (A.)*. Voir *Honnert (R.)*.
- Augustin-Thierry (A.)*. Voir *Challes (Robert)*.
- Barante (baron de)*. Voir *Saint-Priest (comte de)*.
- Barbagallo (Corrado)*. Il problema della rovina della civiltà antica, 626.
- Il « Secolo d'Oro » dell' Impero romano, 428.
- Barbery (Bernard)*. L'éphémère seigneur de Caille, 373.
- Barès (Maurice)*. Mes cahiers; t. VII : 1909-1910, 431.
- Basin (Thomas)*. Histoire de Charles VII; édit. et trad. par *Ch. Samaran*; t. I : 1407-1444, 592.
- Bassenne (Marthe)*. Le chevalier de Lorraine et la mort de Madame, 372.
- Batiffol (Louis)*. Biographie du cardinal de Retz, 364.
- Battistini (Mario)*. La confrérie de Sainte-Barbe-des-Flamands à Florence, 136.
- Beaufils (Marcel)*. Schumann, 573.
- Beaumarchais*. Lettres inédites, par *Gilbert Chinard*, 377.
- Begon (Michel)*. Lettres éditées par *Louis Delavaud* et *Charles Dangibeaud*, t. II, 362.
- Belloc (Hilaire)*. Charles the first, King of England, 402.
- Bergerac (Cyrano de)*. Œuvres; publ. par *Frédéric Lachèvre*, 363.
- Berlière (Dom Ursmer)*. Voir *Nouveau supplément à l'histoire littéraire*.
- Bertram (W.) et Hoetzsch (O.)*. Dokumente zur Weltpolitik der Nachkriegszeit, 409.
- Bessières (R. P.)*. Deux grands méconnus : Gaston de Renty et Henry Buch, 370.
- Bezard (Yvonne)*. Lettres du président de Brosses à Loppin de Gemeaux, 377.
- Une famille bourguignonne au XVIII^e siècle, 388.
- Bickart (Roger)*. Les parlements et la notion de souveraineté nationale au XVIII^e siècle, 382.
- Bigo (Robert)*. Aux origines du Mont-de-Piété parisien : bienfaisance et crédit, 1777-1789, 153.
- Bloch (Camille)*. Les causes de la guerre mondiale, 416.
- Boas (George)*. The happy beast in french thought of the seventeenth century, 429.
- Bobé (Louis)*. Voir *Flahaut*.
- Boissier (Dr Raymond)*. La Mettrie, 390.
- Boissonnade (P.)*. Colbert, 138.
- Bonaventura (Arnaldo)*. Boccherini, 569.
- Bondois (Paul-M.)*. La verrerie à Fère-en-Tardenois au XVIII^e siècle, 139.
- Les verreries nivernaise et orléanaise au XVII^e siècle : Jean Castellon et Bernard Perrot, 1647-1709, 139.
- L'industrie sucrière française au XVIII^e siècle, 137.
- Bonner (Arthur)*. Voir *Gover (J. E. B.)*.
- Bonnet (Georges)*. La coopération internationale, 618.
- Borderwyk (H. W. C.)*. Les finances aux Pays-Bas à la fin de la guerre, 1918-1922, 116.

- Borkowski (Stanislaus von Dunin)*. Spinoza, t. II, 210.
- Bost (Charles)*. Voir *Mémoires d'Abraham Mazel*.
- Bouchelet de Vendegies (Robert)*. Voir *Nève (Joseph)*.
- Boulenger (Marcel)*. Nicolas Fouquet, 372.
- Bourde de La Rogerie (H.)*. Voir *Lemoine (Jean)*.
- Boutaric (A.)*. Voir *Rostand (Jean)*.
- Brackmann (Albert)*. Deutschland und Polen, 611.
- et *Hartung (Fritz)*. Jahrsberichte für deutsche Geschichte, 627.
- Braure (Maurice)*. Lille et la Flandre wallonne au XVIII^e siècle, 384.
- Brooks (E. W.)*. The english naval forces, 633.
- Brugger (Otto)*. Geschichte der deutschen Handwerkervereine in der Schweiz, 1836-1843, 154.
- Brulé (André)*. Les gens de lettres au XVIII^e siècle, 389.
- Brunet (Pierre)*. Maupertuis, 390.
- Buchan (John)*. Julius Cesar, 428.
- Buffington (Arthur H.)*. The second hundred years War, 1689-1717, 385.
- Burnand (Robert)*. Vie et mort de la marquise de Brinvilliers, 372.
- Buron (Edmond)*. Statistics on franco-american trade, 1778-1806, 128.
- Burr (Viktor)*. « Nostrum mare. » Ursprung und Geschichte der Namen des Mittelmeeres und seiner Teilmeere im Altertum, 578.
- Busquet (Raoul)*. Études sur l'ancienne Provence, 196.
- Butcher (E. E.)*. Bristol corporation of the Poor. Selected records, 1696-1834, 600.
- Cahen (Léon)*. Ce qu'enseigne un péage du XVIII^e siècle : la Seine entre Rouen et Paris, 129.
- L'approvisionnement en pain de Paris au XVIII^e siècle, 383.
- Cahiers juifs*, nos 5 et 6, 214.
- Calendar of Stape papers. Domestic series; publ. par *F. H. Blackburn Daniel*, 204.
- Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs, existing in the archives and collections of Venice; vol. XXXIII : 1661-1664; vol. XXXIV : 1664-1666; publ. par *M. Hinds*, 203.
- Calendar of State papers. Colonial Series : America and West Indies; publ. par *Cecil Headlam*, 207.
- Calendar of the fine rolls; vol. XIII : Henry IV, 1405-1413, 200.
- Calendar of Treasury books; publ. par *William A. Shaw*, 205.
- Calendar of the close rolls. Henry IV; t. IV : 1409-1413, 200.
- Calendar of the close rolls Henry VI; t. I : 1422-1429, 201.
- Calendar of the entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland. Papal letters; vol. XII : 1458-1471; préparé par *J. A. Twemlow*, 202.
- Calendar of the manuscripts of the Marquess of Salisbury. Part XVI edited by *M. S. Giuseppe*, 170.
- Calmette (Joseph)*. Le monde féodal, 585.
- Cambridge Ancient history; t. IX : The roman republic, 133-44 b. C., 426.
- Canon (général)*. Condé et Turenne, 369.
- Caulaincourt (général de)*. Mémoires; édit. par *Jean Hanoteau*, 342.
- Cauillery (Maurice)*. La science française depuis le XVII^e siècle, 622.
- L'individualité, 622.
- Cérémonial du sacre des rois de France; publ. par *Charles Millon*, 378.
- César*. La guerre civile et la guerre d'Alexandrie, 427.
- Challes (Robert)*. Mémoires édités par *A. Augustin-Thierry*, 362.
- Chambers (J. D.)*. Nottinghamshire in the xviiith century; a study of life and labour under the squirearchy, 113.
- Champion (Pierre)*, *Funk-Brentano (Fr.)*, *Aubry (Octave)* et *Lucas-Dubreton (J.)*. Histoire de France, 628.
- Chantavoine (Jean)*. Les symphonies de Beethoven, 570.
- Chapot (Victor)*. Voir *Hanoteaux (Gabriel)*.
- Charles-Roux (François)*. France et Afrique du Nord avant 1830, 186.
- Le projet français de commerce avec l'Inde par Suez sous le règne de Louis XVI, 387.
- Les échelles de Syrie et de Palestine au XVIII^e siècle, 387.
- Charlton (H. B.)*. Voir *Marlowe (Christopher)*.
- Charpentier (Louis)*. D'Amblimont, chef d'escadre de Louis XIV, 369.
- Chassaigne (Marc)*. L'affaire Calas, 388.
- Chatelle (Albert)*. L'effort belge en France pendant la guerre, 1914-1918, 434.
- Chavance (René)*. Un galérien de qualité, 374.
- Chinard (Gilbert)*. Voir *Beaumarchais*.
- Ciccotti (Ettore)*. Il problema economico nel mondo antico, 110.
- Clapham (J. H.)*. An economic history of modern Britain; free trade and steel, 1850-1886, 113.
- Clark (G. N.)*. The seventeenth century, 363.

- Clerc (Albert)*. Barthélemy-Christophe Fagan, auteur comique, 390.
- Close rolls of the reign of Henry III, 1256-1259; publ. par *M. Ledward*, 200.
- Clough (Shepard B.)*. The evolution of fascist economic practice and theory, 1926-1930, 117.
- Cognasso (Francesco)*. Savonarole. Prediche italiane ai Fiorentini, 635.
- Cole (Rev. William)*. A Journal of my journey to Paris in the year 1765; publ. par *Francis Griffin Stokes*, 377.
- Collingwood (R. G.)*. Roman Britain, 626.
- Combarieu (Abel)*. Sept ans à l'Élysée avec le président Émile Loubet, 198.
- Constantinescu-Bagdât (M^{me})*. Études d'histoire pacifiste. Bayle, 375.
- Coolidge (H. J.)*, *Lord (R. H.)* et *Coolidge (Archibald Cary)*. Life and letters, 609.
- Corbino (Epicarmo)*. Annali dell' economia italiana; t. II : 1871-1880, 114.
- Cornéjo (Mariano H.)*. La lutte pour la paix, 637.
- Cornelius (Friedrich)*. Cannae. Das militärische und das literarische Problem, 427.
- Correspondance de Valbonnais avec Mgr Passionei, nonce du pape, 1724-1728; publ. par *Marius Rollet*, 378.
- Costituzione degli Stati nell' età moderna (La); I : Europa, Albanie-Hongrie, 411.
- Courtecuisse (Max.)*. Tables capitulaires des Frères Mineurs de l'observance et des Récollets de Bretagne, 1576-1780, 357.
- Groce (Benedetto)*. Storia d'Europa nel secolo decimonono, 188.
- Crozat (René)*. Histoire de Champagne, 432.
- Cunningham (Robert Newton)*. Peter Anthony Motteux, 1668-1718, 208.
- Curia regis rolls of the reign of Richard and John; t. VI : 11-14 John; publ. par *C. T. Flower*, 199.
- Curzon (Henri de)*. Elleviou, 572.
- Daeschler (R.)*. Bourdeloue, 363.
- Dahl (Svend)*. Histoire du livre, de l'antiquité à nos jours, 637.
- Dalglish (Wilbert Harold)*. The Company of the Indies in the days of Dupleix, 386.
- Dammann (Günther)*. Die Juden in der Zauberkunst, 678.
- Dangibeaud (Charles)*. Voir *Bégon (Michel)*.
- Daniel (F. H. Blackburn)*. Voir *Calendar of State papers*.
- Dardel (Pierre)* et *Duchausix (Dom Joseph)*. Histoire de Bolbec, 359.
- Dauphin (V.)*. Angers, il y a deux cents ans (1730); étude économique et sociale d'après le registre de la capitation, 149.
- La corporation des apothicaires d'Angers, 137.
- Davenport (Frances Gardiner)*. European treaties bearing on the history of the United States and its dependencies, 360.
- Deák (Francis)*. Voir *Jessup (Philip C.)*.
- Debré (S.)*. L'humour judéo-alsacien, 630.
- Dechéne (Abel)*. Le Dauphin, fils de Louis XV, 390.
- Delaisi (Francis)*. La bataille de l'or, 213.
- Delaunay (Paul)*. Le Maroc manceau, 121.
- Delavaud (Louis)*. Voir *Bégon (Michel)*.
- Demangeon (A.)*. Aspects nouveaux de l'économie internationale, 117.
- Denucé (Y.)*. Le fonds des faillites à Anvers, 127.
- Depors (H.)*. Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs en France pendant le XVIII^e siècle et le début du XIX^e, 140.
- Desaunais (A.)*. Les progrès de la navigation du Rhône et de la Saône entre 1927 et 1930, 124.
- Diehl (Ch.)*. Voir *Hanotaux (Gabriel)*.
- Documents diplomatiques français relatifs aux origines de la guerre de 1914; 2^e série, t. V : 9 avril-31 décembre 1904, 630; 3^e série : 1911-1914; t. VI : 15 mars-30 mai 1913, 198.
- Donat (Jean)*. Le mouvement protestant et l'édit de révocation à Saint-Antonin, 371.
- Donati-Petteni*. Donizetti, 572.
- Donnan (Elizabeth)*. Eighteenth english merchants : Micajah Perry, 130.
- Doods (Muriel)*. Les récits de voyages, sources de l'Esprit des Lois, 387.
- Doria (comte Arnauld)*. Le discours de Tocqué sur le genre du portrait, 379.
- Dotin (Paul)*. L'Angleterre, nation continentale, 441.
- Dubourg (D. Antoine)*. Voir *Nouveau supplément à l'histoire littéraire*.
- Duchausix (Dom Joseph)*. Voir *Dardel (Pierre)*.
- Duff (A. M.)*. Freedmen in the early Roman Empire, 162.
- Du Jeu (vicomte)*. Monsieur de La Trappe, 373.
- Dumas (André)*. Le désert cévenol, 371.
- Dupieux*. Les attributions de la juridiction consulaire de Paris, 108.
- Dusseau (M^{lle} A.)*. Contribution à l'étude écologique du blé. Les blés d'Auvergne, 122.
- Économie libérale et économie dirigée. L'étalon or, 638.
- Edwards*. Voir *Tait (James)*.
- Egert (baron B. d')*. Les révolutions sociales dans l'antiquité et dans le Moyen Age, 153.
- Emmanuel (Maurice)*. César Franck, 574.
- Engelhardt (Roderichs von)*. Die deutsche

- Universität Dorpat in ihrer geistesgeschichtlichen Bedeutung, 613.
 English place-names Society, 393.
Epinay (signora d') et l'Abate Galiani. Lettère inedite, 378.
Ercole (Lucienne). Vie et mort des Camisards, 371.
Eriau (J.-B.). L'ancien Carmel du faubourg Saint-Jacques, 369.
 — Louise de La Vallière. De la Cour au Carmel, 370.
 — Une mystique du XVII^e siècle : sœur Catherine de Jésus, carmélite, 1589-1623, 362.
Espinass (Georges). Documents relatifs à la draperie de Valenciennes au Moyen Age, 108.
Estarvielle (Jacques). Monsieur de Montspan, 373.
Evans (W. H.). L'historien Mézeray et la conception de l'histoire en France au XVII^e siècle, 375.
Ewert (Alfred). Gui de Warevic, 197.
 Espressione musicale dei poeti greci, 559.
Fanfani (Amintore). Le origini del spirito capitalistico in Italia, 143.
 — Scisma e spirito capitalistico in Inghilterra, 144.
Faral (Edmond). Le manuscrit 19152 du fonds français de la Bibliothèque nationale, 629.
Faure (Claude). Recherches sur l'histoire du Collège de Vienne, 359.
Felgères (Charles). Scènes et tableaux de l'histoire d'Auvergne, 374.
Ferguson (Wallace K.). Erasmi Opuscula. A supplement to the Opera omnia, 592.
Ferrat (A.). Histoire du parti communiste français, 155.
Fischer (Carlos). Les salons au XVIII^e siècle, 389.
Flahaut, comte d'Angiviller (Charles-Claude). Mémoires publiés par Louis Bobé, 376.
Flower (C. T.). Voir Curia regis rolls.
Foltzer (A.). Les hôtels des monnaies de Bayonne, 433.
Foncin (Myriem). La Cité, 118.
Fontenelle. De l'origine des fables ; édit. par J.-R. Carré, 379.
Fourier (Ch.). Pages choisies, 155.
Fournier (Pierre-Fr.). Les ouvrages de pierre sèche des cultivateurs d'Auvergne, et la prétendue découverte d'une ville aux côtes de Clermont, 425.
Funck-Brentano (F.). Voir *Champion* (Pierre).
Gabor (Dr Georg). Die Misanthropie Chamforts, 390.
Gailly (Gérard). L'affaire de la rue des Maçons, 388.
Galbraith. Voir *Tait* (James).
Garçot (Maurice). Nancy la Ducale, 360.
Garibaldi (Luigi Agostino). Giuseppe Verdi nelle lettere di Emanuele Muzio ad Antonio Barezzi, 573.
Gatti (Carlo). Verdi, 572.
Gazotte (Pierre). Le siècle de Louis XV, 380.
Gazier (Cécile). Ces Messieurs de Port-Royal, 370.
Geikie (Roderick) et *Montgomery* (Isabel A.). The Dutch Barrier, 366.
Genlis (M^{me} de). Mémoires, 380.
Gérolde (Théodore). Les Pères de l'Eglise et la musique, 561.
 — L'évolution des idées de Goethe sur la musique, 571.
Gheusi (B.-P.). La vie et la mort singulières de Gambetta, 198.
Ginsburger (Ernest). Les Juifs en Belgique au XVIII^e siècle, 152.
Girard (Albert). La saisie des biens français en Espagne en 1625, 127.
Giuseppi (M. S.). Voir Calendar of the manuscripts of the Marquess of Salisbury.
Gordon (Leland James). American relations with Turkey, 1830-1930, 131.
Gouhier (H.). Malebranchisme, 363.
Gould (Charles). Voir *Murali* (B.-L. de).
Gover (J. E. B.), *Mawer* (A.), *Stenton* (F. M.) et *Bonner* (Arthur). The place names of Surrey, 630.
Graham (Miss Rose). A picture book of the life of St Anthony the Abbot, executed for the monastery of Saint-Antoine de Vienne in 1426, 628.
Gras (N. S. B.). The rise of big business, 145.
Gray (Cecil). Sibelius, 576.
Gregory (J. W.). The story of the road, from the beginning down to A. D. 1931, 122.
Groag (Edmundus). Voir *Prosopographia Imperii romani*.
Gröbel (F.). Voir *Habel* (E.).
Grunzweig (Armand). Correspondance de la filiale de Bruges des Medici, 126.
 — Le fonds du Consulat de la Mer aux Archives d'Etat de Florence, 126.
Guérinot (A.). Bibliographie des travaux d'Emile Sénart, 627.
Habel (E.) et *Gröbel* (F.). Mittellateinisches Glossar, 167.
Hallays (André). Regnard, 375.
Hamilton (Earl J.). En période de révolution économique : la monnaie en Castille, 1501-1650, 144.
Hammond (J. L. et Barbara). The age of the Chartist, 1832-1854, 151.
Hannay (Robert Kerr). Acts of the Lords of

- Council in public affairs, 1501-1544. Introduction, 634.
- Hanotaux (Gabriel)*. Histoire de la nation égyptienne, t. III, 157.
- Hanoteau (Jean)*. Voir *Caulaincourt* (général de).
- Haristoy (Just)*. L'épargne des travailleurs, la spéculation et le néo-capitalisme aux États-Unis, 156.
- Harrison (G. B.)*. A last Elizabethan journal, 440.
- Harsin (Paul)*. Les projets de jonction de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, du xvi^e au xix^e siècle, 130.
- Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean-Louis d'Elderen et Joseph-Clément de Bavière, 1688-1718, 365.
- Hartsough (Mildred L.)*. A new treatise on bookkeeping under the Fuggers, 145.
- Hartung (Fritz)*. Voir *Brackmann (Albert)*.
- Hassinger (H.)*. Geographische Grundlagen der Geschichte der führenden Völker, 616.
- Hatt (Jacques)*. Voir *Martin (Daniel)*.
- Hauser (Henri)*. La prépondérance espagnole, 1559-1660, 595.
- La question des prix et des monnaies en Bourgogne dans la seconde moitié du xvi^e siècle, 133.
- La vie chère au xvi^e siècle. La réponse de Jean Bodin à M. de Malestroit, 1568, 132.
- Les « Coutumes » considérées comme source de l'histoire des prix, 132.
- Observations critiques sur l'utilisation des statistiques d'histoire économique par les historiens, 109.
- Une source de l'histoire du commerce et des banques, 107.
- Hauvette (Henri)*. Mélanges, 635.
- Headlam (Cecil)*. Voir *Calendar of State Papers*.
- Heckscher (Eli-F.)*. Un grand chapitre de l'histoire du fer : le monopole suédois, 140.
- Heiland (W. E.)*. Last words on the roman municipalities, 162.
- Helbing (Albert Theodore)*. The departments of the American federation of labor, 628.
- Héritier (Jean)*. Marie Stuart et le meurtre de Darnley, 593.
- Herr (Lucien)*. Choix d'écrits, 608.
- Hinds (M.)*. Voir *Calendar of State papers*.
- Hintze (Hedwig)*. Fichte und Frankreich, 433.
- Hoetzsch (Otto)*. Die weltpolitische Kraftverteilung seit den Pariser Friedensschlüssen, 409.
- Le caractère et la situation internationale de l'Union des Soviets, 618.
- Hoetzsch (Otto)*. Voir *Bertram (W.)*.
- Honnert (R.)* et *Augagneur (M.)*. La vie du maréchal de Richelieu, 389.
- Hoover (Ralph M.)*. The Wedgwoods : ten generations of potters, 141.
- Houlbert (Constant)*. Le musée d'histoire naturelle de la ville de Rennes, 1795-1928, 430.
- Hubert (René)*. D'Holbach et ses amis, 390.
- Ibekken (Rudolf)*. Das aussenpolitische Problem. Staat und Wirtschaft in der deutschen Reichspolitik, 1851-1914, 117.
- Ibsen (Henrik)*. Œuvres complètes, traduites par P.-G. La Chesnais, t. V, 445.
- Insh (George Pratt)*. Scotland and the modern world, 114.
- The Company of Scotland, trading to Africa and the Indies, 129.
- Isaac (Jules)*. Un débat historique, 1914.
- Le problème des origines de la guerre, 190.
- Jacob*. Voir *Tait (James)*.
- Jardillier (Robert)*. La musique de chambre de César Franck, 574.
- Jessup (Philip C.)* et *Deák (Francis)*. The early development of the law of neutral rights, 127.
- John (Evan)*. King Charles I, 402.
- Johnson (E. A.)*. American economic thought in the xviii century, 116.
- Jouanne (René)*. Les monographies normandes et l'histoire des prix, 132.
- Jouquet (Pierre)*. Voir *Hanotaux (Gabriel)*.
- Journal of the Commissioners for trade and plantations*. Janvier 1749-1750 à décembre 1753 ; publ. par *M. Ledward*, 207.
- Jubert (Paul)*. La juridiction et l'inspection des manufactures à Rouen, de 1670 à 1699, 139.
- Kirkland (Edward C.)*. A history of american economic life, 116.
- Klein (Paul)*. L'évolution contemporaine des banques alsaciennes, 147.
- Knappen (M. M.)*. Two Elizabethan puritan diaries by Richard Rogers and Samuel Ward, 401.
- Konopczynski (Ladislas)*. Le « liberum veto », 177.
- Labrousse (C.-E.)*. Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au xviii^e siècle, 134.
- La Chesnais (P.-G.)*. Voir *Ibsen (Henrik)*.
- Lachèvre (Frédéric)*. Voir *Bergerac (Cyrano de)*.
- Lacretelle aîné (Pierre-Louis)*. Plaidoyer pour deux Juifs de Metz, 379.
- Lafon (Roger)*. Beaumarchais, le brillant armateur, 390.
- Laloy (Emile)*. Qui était le Masque de Fer ? 371.

- La Mazière (Pierre de)*. Lally-Tollendal, 390.
- Langlois (Marcel)*. M^{me} de Maintenon, 373.
- Langsam (Walter Consuelo)*. The World since 1914, 414.
- Lanouvelle (E. de)*. Le maréchal de Créquy, 372.
- Lanson (Gustave)*. Montesquieu, 379.
- Larrieu (général)*. Histoire de la gendarmerie, 1^{re} partie, titre II, 358.
- Latouche (Robert)*. Les mesures de capacité du Dauphiné, du xvi^e siècle à la Révolution française, 127.
- Laudet (Fernand)*. Saint Jean-Baptiste de La Salle, 370.
- Laurent (R.)*. L'agriculture en Côte-d'Or pendant la première moitié du xix^e siècle, 121.
- Laursen (L.)*. Danmarks-Norges traktater; t. IX: 1690-1693, 603.
- Lavaquery (E.)*. Necker, fourrier de la Révolution, 391.
- La Villeteux (général de)*. Deux corsaires malouins sous le règne de Louis XIV, 368.
- Journal d'un navigateur malouin sous Louis XIV, 129.
- Ledward (M.)*. Voir Close rolls of the reign of Henry III.
- Voir Journal of Commissioners for trade and plantations.
- Lebarrois d'Orgeval (G.)*. Le maréchalat de France, des origines à nos jours, 358.
- Lefebvre (Georges)*. Questions agraires au temps de la Terreur, 120.
- (Th.). Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques occidentales, 616.
- Lefebvre des Noëttes* (commandant). L'attelage, le cheval de selle à travers les âges; contribution à l'histoire de l'esclavage, 148.
- Lemercier (Pierre)*. Les justices seigneuriales de la région parisienne, de 1580 à 1789, 360.
- Lemoine (Jean)* et *Bourde de La Rogerie*. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel, 374.
- Le Parquier (E.)*. Les communautés d'arts et métiers de Rouen au xviii^e siècle, 137.
- Lesmaries (A.)*. Jean Bart, 368.
- Le Trocquer (Yves)*. La route et sa technique, 123.
- Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII; vol. I, 2^e partie: Addenda, 202.
- Lhéritier (Michel)*. Histoire et causalité, 445.
- Lionnet (Henri)*. Les comédiennes, 389.
- Lodge (Sir Richard)*. Studies in eighteenth century diplomacy, 384.
- Loisy (Alfred)*. Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps, t. III, 214.
- Lombard (Paul)*. Au berceau du socialisme, 155.
- Lord (R. H.)*. Voir Coolidge (H. J.).
- Lucas - Dubreton (J. J.)*. Voir *Champion (Pierre)*.
- Luzzatto (Gino)*. The study of medieval economic history in Italy, 107.
- Lyle (J. V.)*. Voir Acts of the Privy council.
- Mac Callum (E. D.)*. The iron and steel industry in the United States, 212.
- Machabey (Armand)*. Histoire et évolution des formules musicales, du 1^{er} au xv^e siècle de l'ère chrétienne, 562.
- Magne (Émile)*. Bibliographie générale des œuvres de Nicolas Boileau-Despréaux, 363.
- Maisonnewe (P. Thomé)*. L'invasion du Dauphiné en 1692, 369.
- Maiuri (Amedeo)*. Ercolano, 579.
- Malo (Henri)*. Jean Bart, 368.
- Les îles de l'Aventure, 368.
- Mann (Heinrich)*. La haine; histoire contemporaine de l'Allemagne, 199.
- Manoliou (Florin Em.)*. La reconstruction économique et financière de la Roumanie et les partis politiques, 114.
- Mansion (J. E.)*. Harrap's standard French and English dictionary; 1^{re} partie: French-English, 633.
- Maranini (Giuseppe)*. La costituzione di Venezia dopo la serrata del Maggior consiglio, 444.
- Marion (Élie)*. Voir Mémoires inédits.
- Marion (Marcel)*. Histoire du Berry et du Bourbonnais, 432.
- Marlowe (Christopher)*. Edward II; édit. par H. B. Charlton et R. D. Waller, 440.
- Marolles* (vice-amiral de). La dernière campagne du commandant Rivière, 1881-1886, 179.
- Martin (Gaston)*. Commercial relations between Nantes and the american colonies during the war of independence, 128.
- Martin (Daniel)*. Les colloques français et allemands, publ. par Jacques Hatt, 363.
- Martineau (Alfred)*. Duplex, sa vie, son œuvre, 386.
- Le général Perron, généralissime des armées de Scindia et du Grand Mogol, 1753-1834, 179.
- Les dernières années de Duplex, 386.
- Masson (Paul-Marie)*. Les fêtes vénitiennes, 1710, 566.
- Mathiez (Albert)*. La Révolution française et les prolétaires, 149.
- Maurel (André)*. La marquise du Châtelet, 389.

- Mawer (A.). Voir *Gover (J. E. B.)*.
- Mazel (Abraham). Voir *Mémoires inédits*.
- Mazoyer (Louis). Exploitation forestière et conflits sociaux en Franche-Comté, à la fin de l'Ancien Régime, 120.
- Meijers (E. M.). Het ligurische erfrecht in de Nederlanden; 2^e partie : Het west-vlaamsche erfrecht, 444.
- Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Henri Hauvette, 635.
- Mémoires inédits d'Abraham Mazel et d'Élie Marion sur la guerre des Cévennes; édit. par Charles Bost, 361.
- Mémoires de l'Institut national de France, t. XLIII, 425.
- Méquet (G.). Autour du plan quinquennal, 117.
- Mercier (Henry). La vie mystérieuse de Dom Juan de Watteville, 372.
- Meunier (D.). La vie intime et amoureuse de Mirabeau, 359.
- Michels (Roberto). Introduzione alla storia delle dottrine economiche e politiche, 443. — Prolegomena sul patriottismo, 443.
- Millon (Charles). Voir *Cérémonial du sacre*.
- Mirot (Louis). Autour de la mort de Marion de l'Orme, 371.
- Moe (R.). Le prix Nobel de la paix et l'Institut Nobel norvégien, 618.
- Mongrédien (Georges). Athalie, 375. — Libertins et amoureuses, 374. — Voir *Tallemant des Réaux*.
- Montgomery (Isabel A.). Voir *Geikie (Roderick)*.
- Morandi (Ridolfo). Storia della grande industria in Italia, 141.
- Morel (Octave). Documents sur le pays de Gex conservés dans les archives cantonales de Genève et de Lausanne, 432. — Inventaire des archives communales de Brenod (Ain), 432. — Inventaire des archives de la ville de Trévoux, 432.
- Morgan (Betty Trebelle). Histoire du Journal des Sçavans depuis 1665 jusqu'en 1701, 375.
- Mottram (R. H.). East Anglia. England's eastern province, 209.
- Muller (Daniel). Leo Janáček, 576. — (James Arthur). The letters of Stephen Gardiner, 171.
- Murali (B.-L. de). Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages, 1728; publ. par Charles Gould, 377.
- Netels (Curtis). British policy and colonial money supply, 146.
- Nève (Joseph), Bouchelet de Vendegies (Georges) et Schoorman (Robert). Gand sous l'occupation de Louis XIV, 365.
- Nitti (Francesco). La démocratie, 415.
- Nolhac (Pierre de). Portraits du XVIII^e siècle, 388.
- Nouveau supplément à l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur; publ. par Dom Ursmer Berlière et Dom Antoine Dubourg, t. II et III, 357.
- O'Brien (Louis). Innocent XI and the Revocation of the edict of Nantes, 370.
- Oulmont (Charles). La maison au XVIII^e siècle, 389.
- Oxford Essays in medieval history presented to Herbert Edward Salter, 632.
- Pagès (G.). A propos de la vénalité des offices dans l'ancienne France, 149.
- Palanque (J.-R.). Essai sur la préfecture du prétoire sous le Bas-Empire, 582.
- Palmarocchi (Roberto). La politica italiana di Lorenzo de' Medici, 442.
- Parrel (Christian de). Les papiers de Calonne, t. I, 407.
- Parrington (Vernon Louis). Main currents in american thought, 404.
- Parvan (Vasile). Dacia; an outline of the early civilizations of the Carpatho-danubian countries, 163.
- Paz (Julian). Catálogo de manuscritos de America existentes en la Biblioteca Nacional, 433.
- Peers (Sir Charles R.). Middleham castle, 209.
- Pensa (Henri). Sorcellerie et religion, 360.
- Perez (Juan Beneyto). Regulacion del trabajo en la Valencia del 500, 137.
- Perrier (Antoine). La femme et l'enfant dans l'armée des travailleurs, 153.
- Perrot (Maurice). Surprise de Jersey en 1781. Prise de Capri en 1808, 385.
- Peter (René). Claude Debussy, 575.
- Petit-Dutaillis (Ch.). La monarchie féodale en France et en Angleterre, X^e-XIII^e siècle, 585. — L'établissement pour le commun profit, au temps de saint Louis, 197.
- Pinon (René). Histoire diplomatique, 1515-1928, 358.
- Poinssot (L.) et Saumagne (Ch.). Les « Piscines romaines » de Galsa, 627.
- Pommier (Jean). Ernest Renan. Travaux de jeunesse (1843-1845), 605. — La jeunesse cléricale d'Ernest Renan; Saint-Sulpice, t. I, 605.
- Poncetton (Fr.). M. Duguay-Trouin, corsaire du roi, 369.
- Poole (Reginald L.). Studies in chronology and history, 632.
- Porena (Manfredi). Il titolo della « Divina Commedia », 590.

- Posener (S.)*. Adolphe Crémieux, 1796-1880, t. I, 198.
- Praviel (Armand)*. M. du Barry et sa famille, 390.
- Predeville (P. L.)*. A select bibliography of Irish economic history, 107.
- Prêteux (Pierre)*. Armand-Gaston Camus, avocat, premier garde général des Archives nationales, 1704-1804, 431.
- Prieuré (Ch.)*. Une association agricole en Nivernais; histoire de la grosse communauté des Jault, 1586-1847, 149.
- Prims (Floris)*. Geschiedenis van Antwerpen, IV, 168.
- Prod'homme (J.-G.)*. Voltaire raconté par ceux qui l'ont vu, 379.
- et *Crauzat (E. de)*. Les menus plaisirs du roi, 383.
- Prosopographia Imperii romani sæculorum I, II, III*; publ. par *Edmundus Groag* et *Arturus Stein*, 161.
- Ravel (Pierre)*. La Chambre de Justice de 1716, 382.
- Razmiritsa (N.)*. Essai d'économie roumaine moderne, 1831-1931, 114.
- Recht (Pierre)*. 1789 en Wallonie, 434.
- Reddaway (W. F.)*. Documents of Catherine the Great, 379.
- Redford (Arthur)*. The economic history of England, 1760-1860, 112.
- Rees (William)*. South Wales and the Border in the fourteenth century, 400.
- Rensis (Raffaello de)*. Critiche e cronache di Arrigo Boito, 1862-1870, 573.
- *Lettere di Arrigo Boito*, 573.
- Reynier (Élie)*. Aubenas, esquisse de géographie urbaine, 118.
- (*Gustave*). La femme au xvii^e siècle, 374.
- Ritter (Paul)*. Leibniz Aegyptischer Plan, 366.
- Ritterling (Emil)* et *Stein (Ernst)*. Fasti des römischen Deutschlands unter dem Prinzipat, 580.
- Robert (André)*. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler, 183.
- Robertson (H. M.)*. Sir Bevis Bulmer, a large-scale speculator of Elizabethan and Jacobean times, 145.
- Robin (Pierre)*. La Compagnie des secrétaires du roi, 1351-1791, 359.
- Robinson (David M.)*. Excavations at Olynthus, part VII, 159.
- Rogers (Richard)*. Voir *Knappen*.
- Rokseth (Yvonne)*. La musique d'orgue au xv^e siècle et au début du xvi^e, 563.
- Rolland (Romain)*. Goethe et Beethoven, 571.
- Rolland (Romain)*. Les origines du théâtre lyrique moderne. Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti, 564.
- Rollet (Marius)*. Voir *Correspondance de Valbonnais*.
- Rose (J. Holland)*. The Mediterranean in the ancient World, 194.
- Rostand (Jean)*, *Boutaric (A.)* et *Sergescu (P.)*. Les sciences. Tableau du xx^e siècle, 1900-1933, 622.
- Rostovtzev (Michele)*. Storia economica e sociale dell'impero romano, 195.
- Roupenel (Gaston)*. Histoire de la campagne française, 119.
- Rühle (Otto)*. Karl Marx, 213.
- Rutkowski (Jan)*. Les centres d'études d'histoire économique en Pologne, 110.
- Saint-André (Claude)*. Henriette d'Angleterre et la cour de Louis XIV, 372.
- *Le Régent*, 391.
- Saint-Foix (Georges de)*. Les symphonies de Mozart, 570.
- *Notice sur la vie et les ouvrages de Luigi Boccherini*, 569.
- Saint-Priest (comte de)*. Mémoires, publ. par le baron de Barante, 377.
- Saint-René Taillandier (M^{re})*. Le Grand Roi et sa cour, 374.
- Salmon (Lucy Maynard)*. Historical material, 176.
- Salomon (A.)*. La catholicité du monde chrétien, d'après la correspondance du comte Louis de Zinzendorf, 377.
- Samaran (Ch.)*. Voir *Basin (Thomas)*.
- Santos (Joachim Felicio dos)*. Le diamant au Brésil, 141.
- Sapori (Armando)*. Una compagnia di Calimala ai primi del trecento, 125.
- Sautel (abbé J.)*. Les découvertes archéologiques récentes de la colline de Puymin à Vaison-la-Romaine, de 1907 à 1933, 197.
- Sauvaget (M.)*. Les perles choisies, 636.
- Sayous (André-E.)*. Les Juifs ont-ils été les « fondateurs du capitalisme moderne »? 142.
- *Les méthodes commerciales de Barcelone au xiii^e siècle*, 124.
- *Les opérations des banquiers italiens pendant le xiii^e siècle*, 143.
- *L'histoire universelle du droit commercial de Léon Goldschmidt, et les méthodes commerciales des pays chrétiens de la Méditerranée, aux xii^e et xiii^e siècles*, 124.
- *Un marché de valeurs au xiii^e siècle : la « Compere salis » de Gènes*, 143.
- Schatzmann (P.-E.)*. La comtesse de Boufflers, 390.
- Schlepner (B.-S.)*. L'étranger dans l'histoire économique de la Belgique, 152.

- Schoorman (Robert)*. Voir *Nève (Joseph)*.
Schreiber (Émile). Cette année à Jérusalem. A travers la Palestine juive, 214.
Séchan (Louis). La danse antique, 560.
Sée (Henri). Documents sur le commerce de Cadix, 378.
Sergescu (P.). Voir *Rostand (Jean)*.
Shaw (William A.). Voir *Calendar of Treasury books*.
Showerman (Grant). Rome and the Romans, 580.
Simiand (François). Fluctuations économiques à longues périodes et la crise mondiale, 1.
 — Le salaire, 1, 150.
 — Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix, du xvi^e au xix^e siècle, 133.
Slater (Gilbert). The growth of modern England, 113.
Smít (H. J.). Bronnen tot de Geschiedenis van den handel met Engeland, Schotland en Ireland, 108.
Sneller (Z. W.). De stapel der westfalsche linnens te Rotterdam, 1669-1672, 130.
Sobieski (Waclaw). Der Kampf um die Ostsee, 211.
Solmi (Arrigo). L'amministrazione finanziaria del regno italico nell' alto medio evo, 110.
Soreil (Arsène). Introduction à l'histoire de l'esthétique française, 174.
Sorel (Albert-Émile). La princesse de Lamballe, 390.
Soulsby (Hugh G.). The right of search and the slave trade in Anglo-american relations 1841-1862, 181.
Spangenberg (H.). Territorial Wirtschaft und Stadtwirtschaft, 111.
Spörl (Johannes). Das Alte und das Neue im Mittelalter. Studien zum Problem des mittelalterlichen Fortschrittbewusstseins, 589.
Stein (Arturus). Voir *Prosopographia Imperii romani*.
 — (*Ernst*). Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland unter dem Prinzipat, 580.
 — Voir *Ritterling (Emil)*.
Stenton (F. M.). Voir *Gover (J. E. B.)*.
Stokes (Francis Griffin). Voir *Cole (Rev. William)*.
Strong (Eugénie). Rome antique, 161.
Sutherland (Miss L. Stuart). The accounts of an 18th century merchant, 131.
Tait (James). Historical Essays, 436. Voir *Edwards, Galbraith et Jacob*.
Tallemant des Réaux. Voir *Mongrédien*.
Taussig (F. W.) et White (H. D.). Rayon and the tariff, 142.
Tawney (R. H.). Land and labour in China, 615.
Teper (Lazare). Hours of labor, 151.
Terry (Charles Sanford). John Christian Bach. A biography, 568.
Tessier (André). La Rhétorique des dieux et autres pièces de luth de Denis Gaultier, 565.
Thomas (Paul). Comment Guy de Dam-pierre, comte de Flandre, anoblissait les roturiers au xiii^e siècle, 432.
Tilgher (Adriano). Le travail dans les mœurs et dans les doctrines, 148.
Tilley (Arthur). The decline of the age of Louis XIV, 375.
Torre Franca (Fausto). Le origini italiane del romanticismo musicale : I primitivi della sonata moderna, 566.
Tournier (Gaston). Au pays des Camisards, 371.
Tout (Thomas Frederick). Collected papers ; t. II : Historical articles, 438.
Trahard (Pierre). Les maîtres de la sensibilité française au xviii^e siècle, t. I et II, 174.
Tramond (J.). Saint-Domingue en 1756 et 1757, 387.
 Trésors des bibliothèques de France (Les), fasc. XVII, 430.
Tsarskaja diplomatia i parizskaja Kom-muna 1871 goda (La diplomatie tsariste et la Commune de Paris de 1871), 606.
Twemlow (J. A.). Voir *Calendar of entries in the papal registers*.
Ullman (B. L.). Classical authors in mediaeval florilegia, 429.
Usher (Abbott Payson). Deposit banking in Barcelona, 1300-1700, 144.
 — L'histoire des banques aux États-Unis, 146.
 — Price of wheat and commodity price indexes for England, 1259-1930, 132.
 — The application of the quantitative method to economic history, 109.
Vaissière (Pierre de). Curés de campagne de l'ancienne France, 382.
Valdeavellano (Luis G. de). El mercado ; apuntes para su estudio en Leon y Castilla durante la edad media, 126.
Vallas (Léon). Claude Debussy et son temps, 175.
Van der Kooy (T. P.). Holland stapelmarkt en haar verval, 130.
Van Dillen (J. G.). Effectenkoersen aan de Amsterdamsche Beurs, 1723-1794, 144.
Veale (E. W.). The Great red book of Bristol, 500.

- Vercauteren*. La politique financière de Charles-Quint, 144.
- Véri* (abbé de). Journal; publ. par le baron Jehan de Witte, 375.
- Verrier* (Paul). Le vers français, 629.
- Vézin* (Ch.). L'évolution de l'agriculture de la Manche en un siècle, 1830-1930, 121.
- Vidari* (Giovanni). La civiltà d'Italia nel loro sviluppo storico; I : Le civiltà organizzatrici, 427.
- Volpe* (Giacchino). La storia degli Italiani e dell'Italia, 210.
- Voltaire*. Mahomet ou le fanatisme, 379.
- Vuilliaud* (Paul). Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle, 389.
- Wagner* (Donald O. J.). The Church of England and social reform since 1854, 154.
- Wallas* (May). Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, 390.
- Waller* (R. D.). Voir *Marlowe* (Christopher).
- Ward* (Samuel). Voir *Knappen*.
- Warmington* (E. H.). The commerce between the roman Empire and India, 162.
- Wege* (Erich). Die Zünfte als Träger wirtschaftlicher Kollektivmassnahmen, 136.
- West* (Allen Brown). Corinth, results of excavations conducted by the American School at Athens; vol. VIII, part II : Latin inscriptions, 1896-1926, 625.
- Whitfield*. Gabriel Bonnot de Mably, 390.
- Wilkinson* (Spenser). The defence of Piedmont, 1742-1748. A prelude to the study of Napoleon, 385.
- Williams* (Basil). The Edinburgh source-book for British history, 1603-1707, 208.
- Witte* (baron Jehan de). Voir *Véri* (abbé de).
- Young* (Robert Fitzgibbon). Comenius in England, 439.
- Yver* (Jean). Les offices municipaux à Caen au XVIII^e siècle, 383.
- Zaitseff* (Cyril). The agrarian question in Russia, 122.
- Zimmermann* (M.). États scandinaves, régions polaires boréales, 413.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

	Pages
BLOCH (Marc). Le salaire et les fluctuations économiques à longue période . . .	1
HAUSER (Henri). Les caractères généraux de l'histoire économique de la France, du milieu du xvi ^e siècle à la fin du xviii ^e	312
PASCAL (Pierre). Le paysan dans l'histoire de Russie.	32
ZELLER (Gaston). Les rois de France candidats à l'Empire.	273, 497

MÉLANGES

AUZIAS (Léonce). L'origine carolingienne des ducs féodaux d'Aquitaine et des rois capétiens.	91
FELDMAN (Joseph). Bismarck et la question polonaise	540
FLICHE (Augustin). La primatie des Gaules depuis l'époque carolingienne jusqu'à la fin de la querelle des Investitures (876-1121).	329
GAUTIER (E.-F.). Le monument de Tin Hinan.	102
LÉVY-SCHNEIDER (E.). Mémoires du général de Caulaincourt	342
RADET (Georges). Alexandre le Grand, d'après Ulrich Wilcken.	80
ZELLER (Jacques). L'arianisme en Afrique avant l'invasion vandale.	535

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire de France de 1660 à 1789 , par Georges PAGÈS	357
Histoire économique et sociale, 1931-1932 , par Henri SÉE.	107
Histoire de la musique , par Paul-Marie MASSON.	559

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

ALGERMISSSEN (Konrad). Die Gottlosenbewegung der Gegenwart und ihre Ueberwindung (H. Sée)	618
ALLIZÉ (H.). Ma mission à Vienne, mars 1919-août 1920 (L. Eisenmann).	410
ANDLER (Charles). La vie de Lucien Herr, 1865-1926 (H. Sée)	608
BASIN (Thomas). Histoire de Charles VII. T. I (L. Halphen).	592
BELLOC (Hilaire). Charles the first, King of England (G. Constant).	402
BERTRAM (W.) et HOETZSCH (O.). Dokumente zur Weltpolitik der Nach- kriegszeit (L. Eisenmann)	409
BLOCH (Camille). Les causes de la guerre mondiale (J. Isaac).	416
BONNET (Georges). La coopération internationale (H. Sée)	618

	Pages
BRACKMANN (Albert). Deutschland und Polen (L. Eisenmann)	611
BURR (Viktor). « Nostrum mare », Ursprung und Geschichte der Namen des Mittelmeeres (E. Albertini)	578
BUTCHER (E. E.). Bristol corporation of the Poor (Ch. Bémont)	600
Calendar of the manuscripts of the Most Hon. the marquess of Salisbury. Part XVI (Id.)	170
CALMETTE (Joseph). Le monde féodal (L. Halphen)	585
CAULLERY (Maurice). La science française depuis le XVII ^e siècle (H. Sée)	622
L'individualité (Id.)	622
CHARLES-ROUX (F.). France et Afrique du Nord avant 1830 (H. Hauser)	186
COOLIDGE (H. J.), LORD (R. H.) et COOLIDGE (Archibald Carry). Life and Letters (Louis Eisenmann)	609
Costituzione (La) degli Stati nell' Età moderna. T. I (Id.)	411
CROCE (Benedetto). Storia d'Europa nel secolo decimono (Georges Bourgin).	188
DUFF (A. M.). Freedmen in the early roman Empire (J. Toutain)	162
ENGELHARDT (Roderich von). Die deutsche Universität Dorpat (H. Hauser)	613
English Place-names Society (Ch. Bémont)	393
FERGUSON (Wallace K.). Erasmi opuscula (H. Hauser)	592
GROAG (E.) et STEIN (A.). Prosopographia Imperii romani seculorum I, II, III (E. Albertini)	161
HABEL (E.) et GRÖBEL (H.). Mittellateinisches Glossar (M. Bloch)	167
HANOTAUX (Gabriel). Histoire de la nation égyptienne. T. III (Germaine Rouillard)	157
HASSINGER (H.). Geographische Grundlagen der Geschichte der führenden Völker (J. Sion)	616
HAUSER (Henri). La prépondérance espagnole, 1559-1660 (L. Febvre)	595
HEITLAND (W. E.). Last words on the roman municipalities (J. Toutain)	162
HÉRITIER (Jean). Marie Stuart et le meurtre de Darnley (H. Hauser)	593
HERR (Lucien). Choix d'écrits (H. Sée)	608
HOETZSCH (Otto). Die Weltpolitische Kraftverteilung seit den Pariser Friedensschlüssen (L. Eisenmann)	409
— Le caractère et la situation internationale de l'Union des Soviets (H. Sée)	618
ISAAC (Jules). Un débat historique, 1914 (P. Renouvin)	190
JOHN (Evan). King Charles I (G. Constant)	402
KNAPPEN (M. M.). Two Elizabethan puritan diaries by Richard Rogers and Samuel Ward (Id.)	401
KONOPCZINSKI (Ladislav). Le « liberum veto » (G. Pagès)	177
LANGSAM (Walter Consuelo). The world since 1914 (H. Sée)	414
LAURSEN (L.). Danmarks-Norges Traktater. T. IX (E. Laloy)	603
LEFEBVRE (Th.). Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques occidentales (J. Sion)	616
MAIURI (Amedeo). Ercolano (E. Albertini)	579
MAROLLES (vice-amiral DE). La dernière campagne du commandant Rivière (A. Reussner)	179
MARTINEAU (Alfred). Le général Perron, généralissime des armées de Scindia et du Grand Mogol (Id.)	179
MOE (R.). Le prix Nobel de la paix (H. Sée)	618

TABLE DES MATIÈRES

701

Pages

Pages

611

MULLER (James Arthur). The letters of Stephen Gardiner (**G. Constant**) . . . 171NITTI (Francesco). La democrazia (**H. Sée**) . . . 415

578

PALANQUE (J.-R.). Essai sur la préfecture du prétoire sous le Bas-Empire

600

(**A. Piganol**) . . . 582PARREL (Christian DE). Les papiers de Calonne. T. I (**Jacques Vallette**) . . . 407

170

PARRINGTON (Vernon Louis). Main currents in american thought (**H. Sée**) . . 404

585

PARVAN (Vasile). Dacia (**J. Toutain**) . . . 163

622

PETIT-DUTAILLIS (Ch.). La monarchie féodale en France et en Angleterre,

622

x^e-xiii^e siècle (**L. Halphen**) . . . 585

186

POMMIER (Jean). La jeunesse cléricale d'Ernest Renan. T. I (**H. Sée**) . . . 605— Ernest Renan. Travaux de jeunesse, 1843-1844 (**Id.**) . . . 605

609

PORENA (Manfredi). Il titolo della « Divina Commedia » (**H. Hauvette**) . . . 590

411

PRIMS (Floris). Geschiedenis van Antwerpen. IV (**E. Coornaert**) . . . 168

188

ROBERT (André). L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon

162

(**M. Dunan**) . . . 183

613

ROBINSON (David M.). Excavations at Olynthus. Part VII (**A. Merlin**) . . . 159

393

REES (William). South Wales and the Border in the fourteenth century (**Ch.**

592

Bémont) . . . 400

RITTERLING (Emil) et STEIN (Ernst). Fasti des römischen Deutschlands unter

161

dem Prinzipat (**E. Albertini**) . . . 580

167

ROSTAND (Jean), BOUTARIC (A.) et SERGESCU (P.). Les sciences. Tableau du

xx^e siècle (**H. Sée**) . . . 622

157

SALMON (Lucy Maynard). Historical material (**Ch. Bémont**) . . . 176

16

SHOWERMAN (Grant). Rome and the Romans (**E. Albertini**) . . . 580

595

SOREIL (Arsène). Introduction à l'histoire de l'esthétique française (**G. As-**

162

coli) . . . 174

593

SOULSBY (Hugh G.). The right of search and the slave trade in anglo-ameri-

508

can relations, 1841-1862 (**Léon Vignols**) . . . 181SPÖRL (Johannes). Das Alte und das Neue im Mittelalter (**M. Bloch**) . . . 589

09

STEIN (Ernst). Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen

18

Deutschland unter dem Prinzipat (**E. Albertini**) . . . 580

90

STRONG (Eugénie). Rome antique (**Id.**) . . . 161

02

TAWNEY (R. H.). Land and labour in China (**H. Sée**) . . . 615TRAHARD (Pierre). Les maîtres de la sensibilité française au xviii^e siècle

01

(**G. Ascoli**) . . . 174

77

TSARSKAJA diplomatia i parizskaja Kommuna 1871 goda (**Eugène Tarlé**) . . . 606

14

VEALE (E. W.). The great red Book of Bristol (**Ch. Bémont**) . . . 600

03

WARMINGTON (E. H.). The commerce between the roman Empire and India

(**J. Toutain**) . . . 162ZIMMERMANN. États scandinaves, régions polaires boréales (**L. Eisenmann**) . 413

16

79

79

18

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Antiquité, 194, 425, 625 ; France, 196, 429, 628 ; Allemagne, 199, 433, 627 ; Amérique, 433 ; Belgique, 434 ; États-Unis, 628 ; Grande-Bretagne, 199, 435, 630 ; Italie, 210, 442, 635 ; Pays-Bas, 210, 444 ; Pays scandinaves, 445 ; Pologne, 211 ; Syrie, 636 ; Histoire économique, 212 ; Histoire religieuse, 214 ; Histoire générale, 445, 637.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

France. Académie des inscriptions et belles-lettres, 216, 447. Anjou historique, 217, 641. Annales de Bourgogne, 217. Annales de Bretagne, 447. Annales de l'Université de Paris, 447. Annales du Midi, 448. Annales d'histoire économique et sociale, 218, 640. Annales historiques de la Révolution française, 219, 639. Bibliothèque de l'École des chartes, 449. Bulletin Du Cange, 641. Bulletin philologique et historique du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 220. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, 450. Bulletin hispanique, 450, 641. Carnet de la Sabretache, 221. Études, 221. La Grande Revue, 450. Journal des Savants, 451. Mercure de France, 222, 642. Le Moyen Age, 645. Polybiblion, 223, 452. Préhistoire, 224, 646. La Révolution de 1848, 453. La Révolution française, 454. Revue archéologique, 225, 455. La Revue critique d'histoire et de littérature, 225, 456, 647. Revue de Paris, 226, 457. Revue des Deux Mondes, 227, 459. Revue de synthèse, 229, 648. Revue des études anciennes, 229, 649. Revue des études historiques, 231. Revue des études napoléoniennes, 232. Revue des questions historiques, 233, 649. Revue des sciences politiques, 461. Revue d'histoire moderne, 462. Revue d'histoire de l'Église de France, 234, 650. Revue historique de droit français et étranger, 462, 652. Revue maritime, 464. Revue d'histoire économique et sociale, 234. Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin, 235.

Allemagne. Historische Zeitschrift, 653.

Belgique. Académie royale de Belgique. Bulletin, 465, 664. Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin, 465. Analecta Bollandiana, 236, 465. Analecta Præmonstratensia, 237. Revue belge de philologie et d'histoire, 466, 664.

Canada. Bulletin des recherches historiques, 468.

États-Unis. Foreign Affairs, 469, 666. The Journal of modern history, 238, 469. Medium Aevum, 239. The national geographical magazine, 240, 470, 667. Speculum, 240, 471, 667.

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research, 241, 471. Bulletin of the John Rylands library Manchester, 472. The English historical Review, 241, 473, 668. History, 243, 669. The Times. Literary supplement, 244, 474, 670. Transactions of the royal historical Society, 246.

Italie. Africa Italiana, 477. Archivio della R. Società romana di storia patria, 247. Archivio storico italiano, 478, 672. Archivio storico lombardo, 672. Archivio storico siciliano, 673. Archivio veneto, 479. Atti della R. Accademia dei Lincei, 478, 673. Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, 479. Nuova rivista storica, 480, 674. Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei, 481, 676. Rivista storica italiana, 249, 675.

Pays scandinaves. Historisk Tidsskrift (Oslo), 676.

Histoire générale. Bulletin trimestriel de la Conférence internationale pour l'enseignement de l'histoire, 250. L'Esprit international, 250.

Histoire religieuse. Archivum Fratrum prædicatorum, 481. Archivum historicum Societatis Jesu, 482. Church History, 483. Revue d'histoire des missions, 485. Revue d'histoire ecclésiastique, 486, 651.

Nécrologie. Camille Jullian (A. GRENIER), 254 ; Édouard Cuq (Paul COLLINET), 682.

CHRONIQUE. France, 264, 492, 681 ; Allemagne, 683 ; Belgique, 268, 495, 684 ; États-Unis, 269 ; Grande-Bretagne, 269, 495, 684 ; Italie, 269, 495, 684 ; Pologne, 270 ; Russie, 271, 685. Congrès, 496.

ERRATA, 272.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 689.

TABLE DES MATIÈRES, 699.

Le gérant : R. LISBONNE.

L

Le

Ac

A

Al

A

An

A

A

A

A

A

B

B

E

E

I

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Adhémar* (comtesse d'). En quête d'une Eglise. Ma jeunesse protestante. Souvenirs, 1849-1884. Beauchesne, 1934, 198 p.
- Agrati (Carlo)*. I Mille nella storia e nella leggenda. Milan, A. Mondadori, 1934, xv-627 p.; prix : 28 l.
- Alleaume (Charles-J.)*. L'abbé Georges Frémont. Bloud et Gay, 1934, 154 p.
- Amato (Giovanni Pavano)*. La rivolta di Catilina. Messine, Principato, 1934, 148 p.
- Annuaire de documentation coloniale comparée. Table chronologique et analytique des volumes. Années 1927 à 1932 inclus. Bruxelles, Établissements généraux d'imprimerie, s. d. (1934), 578 p.
- Annuaire interparlementaire 1934. Recueil Sirey, 1934, 244 p.; prix, relié : 30 fr.
- Anrich (Ernst)*. Die englische Politik im Juli 1914. Stuttgart et Berlin, Kohlhammer, 1934, xiii-536 p.
- Arata (Alda)*. Niccolò da Correggio nella vita letteraria e politica del tempo suo 1450-1508. Bologne, Zanichelli, 1934, 213 p., 11 planches; prix : 12 l.
- Atiya (Aziz Suryal)*. The crusade of Nicopolis. Londres, Methuen, 1934, ix-234 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Aulu-Gelle*. Les nuits attiques. Livres I-IV; traduit par Maurice Mignon. Garnier, 1934, xxi-371 p.; prix : 15 fr.
- Barnard (H. C.)*. M^{me} de Maintenon and Saint-Cyr. Londres, Black, 1934, 240 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Baudiment (Louis)*. François Pallu, principal fondateur de la Société des missions étrangères, 1626-1684. Beauchesne, 1934, 500 p.; prix : 50 fr.
- Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions étrangères. Éditions Spes, 1934.
- Baudin (Louis)*. Le crédit. Fernand Aubier, 1934, in-16, 264 p.; prix : 15 fr.
- Beer (Karl)*. Beiträge zur Geschichte der Erbleihe in elsässischen Städten. Frankfurt. Elsass-Lothringen-Institut, 1933, xiv-118 p.
- Begbie (Harold)*. Vies transformées. Les origines du mouvement d'Oxford; traduit par V. Junod. Lausanne, La Concorde, 1933, 181 p.
- Bellessort (André)*. Athènes et son théâtre. Librairie académique, 1934, in-12, 344 p.; prix : 12 fr.
- Belloc (Hilaire)*. James the Second; nouv. édit. Londres, Faber et Faber, [1934], 304 p.; prix : 5 s.
- Berney (Arnold)*. Friedrich der Grosse. Entwicklungsgeschichte eines Staatsmannes. Tubingue, Mohr, 1934, vii-363 p.; prix : 14 m.
- Bernus (Pierre)*. Histoire de l'Île-de-France. Boivin, 1934, xii-285 p.; prix : 20 fr.
- Bonsirven (Joseph)*. Les idées juives au temps de Notre-Seigneur. Bloud et Gay, 1934, 200 p.; prix : 12 fr.
- Bornhak (Conrad)*. Deutsche Verfassungsgeschichte vom westfälischen Frieden an. Stuttgart. Enke, 1934, xi-460 p.; prix : 17 m.
- Boyer (Fernand)*. Les assemblées révolutionnaires à Paris. Projets de salles et architectes, 1789-1792. Extrait du « Bulletin de la Société de l'histoire de l'Art français », 1934, 28 p.
- Bratianu (G.-I.)*. Napoléon III et les nationalités. Droz, 1934, 147 p.; prix : 12 fr.
- Brackmann (Albert)*. L'Allemagne et la Pologne dans leurs rapports historiques; traduit par Ed. Olivier-Henrion et P. Verdelot. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1934, vi-278 p.; prix : 5 m.
- Brunet (F.)*. Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles. T. I : Alexandre de Tralles et la médecine byzantine. Geuthner, 1933, iii-297 p.; prix : 60 fr.
- Cabanès* (docteur). La vie thermale au temps passé. Albin Michel, 1934, 381 p.
- Camon* (général). Maurice de Saxe. Berger-Levrault, 1934, viii-157 p.; prix : 15 fr.
- Carré* (lieutenant-colonel Henri). La duchesse de Bourgogne. Hachette, 1934, 244 p.
- Cartagena (Graf von)*. Erinnerungen an

- meine Botschafterzeit in Russland, 1914. Berlin, Quaderverlag, 1934, x-134 p.
- Cervantes*. Le « Don Quichotte », introduction et notes de *Maurice Bardon*. La Renaissance du Livre, 1934, 210 p.; prix : 5 fr. 50.
- Chesterton* (G. K.). Chaucer; nouv. édit., [1934], 302 p.; prix : 5 s.
- Ciampini* (Raffaele). I Gonzaga. Florence, Nemi, 1934, 64 p.; prix : 12 l.
- Clark* (Chester Wells). Franz Joseph and Bismarck. The diplomacy of Austria before the war of 1866. Cambridge, Harvard University Press. Londres, H. Milford, 1934, xvii-635 p.
- Cochet-Cochet* (Ch.). Notes historiques sur la Brie ancienne. Melun, Legrand, 1933, 534 p.
- Cognasso* (Francesco). Storia di Torino. Turin, S. Lattes, [1934], xi-316 p.; prix : 25 l.
- Cole* (Arthur Charles). The irrepressible conflict 1850-1865. New-York, Macmillan, 1934, xv-469 p.
- Combe* (Étienne). L'Égypte ottomane de la conquête par Selim (1517) à l'arrivée de Bonaparte (1798). Le Caire, imprimerie de l'Institut français, 1933, 140 p.
- Cornelius Nepos*. Œuvres; trad. par *Camille Vergnol*. Garnier, 1934, xiv-384 p.; prix : 15 fr.
- Crisogono* (P.). L'école mystique carmélitaine; trad. par *D. Vallois del Real*. Lyon, E. Vitte, 1934, 350 p.
- Croce* (Benedetto). Rettificazione di dati biografici riguardanti Cola di Monforte conte di Campobasso e la sua familia. Naples, Tipografia Sangiovanni, 1932, 37 p.
- Un condottiere italiano del Quattrocento. Cola di Monforte, conte di Campolano, e la fede storica del Commynes. Bari, Laterza, 1934, 89 p.
- Crump* (Helen J.). Colonial admiralty jurisdiction in the seventeenth century. Londres, Longmans, 1934, 200 p.
- Daas* (Ludvig). Stortingserindringer; 7^e livr. Oslo, Gröndahl.
- Dairaines* (Serge). Un socialisme d'État, quinze siècles av. J.-C. L'œuvre économique sous la XVIII^e dynastie pharaonique. Geuthner, 1934, 170 p.; prix 36 fr.
- David* (Pierre). Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts, 963-1386. Société d'éditions « Les Belles-Lettres », 1934, xxvi-300 p.
- Dawson* (Christopher). Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne; trad. sous la direction de *Louis Halphen*. Rieder, 1934, 326 p.; prix : 25 fr.
- Daye* (Pierre). Léopold II. A. Fayard, in-12, 583 p.; prix : 16 fr. 50.
- Demmler* (Fritz). Bismarcks Gedanken über Reichsführung. Stuttgart, Enke, 1934, 131 p.; prix : 6 m. 20.
- Dhotel* (Yves). Joseph Le Bon, ou Arras sous la Terreur. Le François, 1934, xv-205 p.
- Dölger* (Franz Joseph). Antike und Christentum. Band IV : Heft 3. Munster en Westphalie, Aschendorff, 1934, p. 153-232 et 3 pl.; prix : 5 m.
- Edwards* (Isobel Eirllys). The 1820 settlers in South Africa. A study in british colonial policy. Londres, Longmans, 1934, 207 p. et une carte; prix : 7 s. 6 d.
- État et la vie économique (I'). Institut de coopération universelle, 1934, 450 p.
- Festival Hans Nabholz. Zurich, Leemann, 1934, xvii-341 p.
- Fisher* (Lillian Estelle). The background of the Revolution for Mexican Independence. Boston, The Christopher publishing House, 1934, 512 p.
- Forbin* (comte de). Mémoires; publ. par *Jacques Boulenger*. Plon, 1934, viii-238 p.
- Foster* (C. W.). The Registrum antiquissimum of the cathedral Church of Lincoln. Vol. II. 1933, xlviii-403 p., 19 fac-similés.
- Foulon* (Maurice). Eugène Varlin, relieur et membre de la Commune. Clermont-Ferrand, édit. Mont-Louis, 1934, in-12, 244 p.; prix : 12 fr. 50.
- Friese* (Johannes). Die politische Haltung der Kronprinzessin Victoria bis zum Jahre 1871. Berlin, Ebering, 1933, 79 p.; prix : 3 m. 40.
- Gade* (John A.). The life of cardinal Mercier. New-York et Londres, Scribner, 1934, xiii-312 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Général ***. De Weimar au chaos. Journal politique d'un général de la Reichswehr. Éditions de la « Nouvelle Revue critique », 1934, 223 p.
- Godart* (Justin). Le jansénisme à Lyon. Benoît Fourgon, 1687-1773. Félix Alcan, 1934, 245 p.; prix : 25 fr.
- Götz* (Joh. B.). Die Primizianten des Bistums Eichstätt aus den Jahren 1493-1577. Munster en Westphalie, Aschendorff, 1934, 120 p.; prix : 6 m.
- Granville-Barker* (Harley) et *Harrison* (G. B.). A companion to Shakespeare studies. Cambridge, at the University Press, 1934, 468 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Hadjivasiliou* (N. I.). Περίγραμμα εθνολογικής ιστορίας, 1919-1933. Athènes, Eleutheroudakes, 1934, 111 p.
- Halévy* (Daniel). La république des Comités. Grasset, 1934, 196 p.

- Haller (Johannes)*. Das Papsttum. Idee und Wirklichkeit. 1^{er} Band : Die Grundlagen. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1934, xiv-511 p.
- Hattersley (A. F.)*. South Africa, 1652-1933. Londres, Thornton Butterworth, 1933, 256 p. ; prix : 2 s. 6 d.
- Hérissay (Jacques)*. L'assassinat de Le Pelletier de Saint-Fargeau. Émile-Paul, 1934, 125 p. ; prix : 3 fr. 75.
- Hermant (Abel)*. M^{me} de Krüdener. Hachette, 1934, 220 p.
- Hevesy (Paul de)*. Le problème mondial du blé. Félix Alcan, 1934, ii-293 p. ; prix : 30 fr.
- Homet (Marcel)*. Congo, terre de souffrances. Éditions Montaigne, 1934, 254 p. ; prix : 15 fr.
- Hume (Edgar Erskine)*. La Fayette and the Society of the Cincinnati. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1934, 62 p. ; prix : 1 dollar.
- Jeanroy (Alfred)*. La poésie lyrique des Troubadours. Toulouse, E. Privat, 1934, 2 vol., viii-437 p. et 375 p.
- Jerome (Father)*. A catholic plea for reunion. Londres, Williams and Norgate, 1934, 75 p. ; prix : 3 s.
- Johnson (Humphrey)*. Vatican diplomacy in the World War. Oxford, Blackwell, 1933, 46 p. ; prix : 1 s. 6 d.
- Juvenal et Perse*. Œuvres ; trad. par Henri Clouard. Garnier, 1934, 337 p. ; prix : 15 fr.
- Karst (J.)*. Littérature géorgienne chrétienne. Bloud et Gay, 1934, 177 p. ; prix : 12 fr.
- Kirchseisen (Friedrich M.)*. Napoléon. T. II : 1806-1821 ; trad. par J.-G. Guidau. Plon, 1934, 381 p.
- Knoll (Kurt)*. London in Mittelalter. Vienne et Leipzig, Braumüller, 1932, vii-219 p. ; prix : 7 m. 50.
- Korver (Jan)*. De Terminologie van het Crediet-Wesen in het Grieksch. Amsterdam, Paris, 1934, xi-167 p.
- Krofta (Kamil)*. Histoire de la Tchécoslovaquie. Paris, Stols, 1934, 176 p.
- Lakhovsky (Georges)*. Le racisme et l'orchestre universel. Félix Alcan, 1934, 153 p., 24 planches.
- Lambelin (Roger)*. « Protocols » des sages de Sion. Grasset, 1934, xxxv-152 p.
- Lanzani (Carolina)*. Un problema Sallustiano. Valore storico della orazione di M. Emilio Lepido contro Sulla dittatore (extrait des « Actes du 3^e Congrès des études romaines »), 1934, 10 p.
- Silla e Pompeo ; la spedizione di Sicilia e d'Africa (extrait de « Historia »).
- Bimillennaria fama usurpata. Ibid.
- Lavarenne (Maurice)*. Prudence, Psychomachie (batailles dans l'âme). Soc. fr. d'imprimerie et de librairie, 1933, 270 p.
- Lestang (Henri de)*. L'affaire Balssa. Éditions Occitania, 1934, 103 p.
- Lewis (Naphthali)*. L'industrie du papyrus dans l'Égypte gréco-romaine. L. Rodstein, 1934, xiii-186 p. ; prix : 25 fr.
- Lichtenberger (André)*. Montcalm et la tragédie canadienne. Plon, 1934, viii-243 p.
- Lippert (Waldemar)*. Urkundenbuch der Stadt Lübben. T. III : Die Urkunden der Stadt und des Amtes Lübben. Dresde, Wilhelm et Bertha von Bansch, 1933, in-4^o, 353 p., 1 carte.
- Lucien de Samosate*. Œuvres complètes ; trad. par Émile Chambry. Garnier, 1934, 509 p. ; prix : 18 fr.
- Manger (J. B.)*. De Triple-Entente. De Internationale Verhoudingen van 1902 tot 1909. Utrecht, Kemink et fils, 1934, 247 p.
- Manning (William R.)*. Diplomatic correspondence of the United States. Inter-american affairs, 1831-1850. Vol. III : Central America. Washington, Carnegie endowment for international peace, 1933, xxv-561 p. ; prix : 5 doll. — T. IV : Central America. Documents, 996-1578. Ibid., 1934, xlv-993 p.
- Marcy (G.)*. Constantin Pecqueur, fondateur du collectivisme d'État, 1801-1887. Recueil Sirey, 1934, x-268 p. ; prix : 30 fr.
- Marion (Marcel)*. Le brigandage pendant la Révolution. Plon, 1934, xii-251 p.
- Massonneau (Éliane)*. La magie dans l'antiquité romaine. Librairie du Recueil Sirey, 1934, vii-277 p.
- Mathiez (Albert)*. Le Directoire, du 11 brumaire an IV au 18 fructidor an V ; publ. par Jacques Godechot. A. Colin, 1934, vii-390 p.
- Mauri (Angelo)*. La cattedra di Cesare Beccaria. Florence, Olschki, 1934, 66 p.
- Memoranda Roll of the Kings's remembrancer for Michaelmas 1230-Trinity 1231 ; édité par Chalfant Robinson. Princeton, University Press, 1933, xlii-135 p.
- Mercier (Henry)*. Un secret d'État sous Louis XIV et Louis XV : la double vie de Jérôme d'Erlach. Édit. La Bourdonnais, 1934.
- Mestre (J.-B.)*. Guillaume de Flavy n'a pas trahi Jeanne d'Arc. Nourry, 1934, 242 p.
- Meyer (Louis)*. Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne. Beauchesne, 1934, xxxviii-390 p.
- Minrath (Paul)*. Das englisch-japanische Bündnis von 1902. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, ix-112 p.

- Mitard (Stanislas)*. La première capitulation, 1695-1698. Rennes, impr. Oberthur, 1934, 188 p.
- Momigliano (Arnaldo)*. Claudius the emperor and his achievement; trad. par *W. D. Hogarth*. Oxford, the Clarendon Press, 1934, xvi-125 p.; prix : 6 s.
- Montalembert*. Précis d'histoire monastique. Des origines à la fin du XI^e siècle. J. Vrin, 1934, xxxii-344 p.
- Mordacq (général H.)*. Pourquoi Arras ne fut pas pris, 1915. Plon, 1934, x-235 p.; prix : 13 fr. 50.
- Müller (Karl Otto)*. Altwürttembergische Urbare aus der Zeit Eberhards des Greiners, 1344-1392. Stuttgart et Berlin, Kohlhammer, 1934, xv-435 p., 1 carte; prix : 20 Rm.
- Welthandelsbräuche, 1480-1540. Stuttgart et Berlin, Deutsche Verlags Anstalt, 1934, xvi-380 p.; prix : 20 m.
- Napoléon*. Letters; trad. par *J. M. Thompson*. Oxford, Basil Blackwell, xvi-303 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Nicolas (Jean de)*. Les principes de la peinture d'après les maîtres. 2^e éd. Mame, 1934, 491 p.
- Nothac (Pierre de)*. Peintres français en Italie. Plon, 1934, 141 p.
- Nyrop (Christophe)*. Linguistique et histoire des mœurs. Mélanges posthumes. Droz, 1934, 297 p.
- Papanastassiou (A. P.)*. Vers l'union balkanique. Publ. de la « Conciliation internationale », 1934, x-284 p.
- Pasquier (chancelier)*. Mémoires, 1830; nouv. éd. Plon, 1934, 315 p.; prix, relié : 15 fr.
- Pastor (Louis)*. Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age, t. XVI; trad. par *Alfred Poizat* et *W. Bertea*. Plon, 1934, 420 p.; prix :
- Pétrone*. Le Satiricon; trad. par *Maurice Rat*. Garnier, 1934, xxviii-609 p.; prix : 18 fr.
- Picard (Roger)* et *Hugon (Paul)*. Le problème des dettes interalliées. Plon, 1934, 288 p.; prix : 15 fr.
- Pinaud (A.)*. La paix, legs d'Israël. Les éditions internationales, 140 p.; prix : 12 fr.
- Plesner (Johan)*. L'émigration de la campagne à la ville libre de Florence au XIII^e siècle. Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1934, xvi-240 p.
- Poole (Reginald L.)*. Studies in chronology and history; publ. par *Austin Lane Poole*. Oxford, at the Clarendon Press, 1934, 328 p.; prix : 18 s.
- Posener (S.)*. Adolphe Crémieux, 1796-1880, t. II. Félix Alcan, 1934, 280 p.; prix : 30 fr.
- Reale (Egidio)*. L'Italie. Delagrave, 1934, 158 p.
- Recouly (Raymond)*. Ombres et soleil d'Espagne. Hachette, 1934, 246 p.
- Renouvin (Pierre)*. La crise européenne et la Grande Guerre, 1904-1918. Félix Alcan, 1934, 639 p.; prix : 60 fr.
- Ricomard (J.)*. La lieutenance générale de police à Troyes au XVIII^e siècle. Hachette, 1934, 545 p. et 2 cartes.
- Rivoallan (A.)*. L'Irlande. A. Colin, 1934, 202 p.; prix : 10 fr. 50.
- Robert (Maurice)*. L'Afrique centrale. A. Colin, 1934, 215 p.; prix : 10 fr. 50.
- Rocal (Georges)*. 1848 en Dordogne. Éditions Occitania, 1934, 2 vol., xv-256 et 317 p.
- Rossi (Lea Nissim)*. I Malatesta. Florence, Nemi, 1934, 64 p.; prix : 12 l.
- Salmi (Mario)*. Masaccio. Crès, 1934, 158 p. et ccii p.
- Schlesinger (Arthur Meier)*. The rise of the city, 1878-1898. New-York, The Macmillan Company, 1933, xvi-494 p.; prix : 3 d.
- Schuhl (Pierre-Mazime)*. Essai sur la formation de la pensée grecque. Félix Alcan, 1934, viii-467 p.; prix : 50 fr.
- Platon et l'art de son temps (arts plastiques). Ibid., 1934, 125 p.; prix : 20 fr.
- Schwerin (Claudius von)*. Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte. Munich, Duncker et Humblot, 1934, xv-365 p.; prix : 11 m.
- Seignobos (Charles)*. Histoire de l'Europe. Éditions de Cluny, 198 p.; prix : 10 fr.
- Seymour (Charles)*. American diplomacy during the World War. Baltimore, The Johns Hopkins press, 1934, xii-417 p.; prix : 3 doll.
- Sibree (James)*. Fifty years in Madagascar. Londres, Allen et Unwin, 1934, 359 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Simon (Yves)*. Introduction à l'ontologie du connaître. Desclée De Brouwer, 1934, 233 p.; prix : 20 fr.
- Spink (John Stephenson)*. Jean-Jacques Rousseau et Genève. Boivin, 1934, viii-324 p.; prix : 35 fr.
- Stelling-Michaud (S.)*. Les aventures de M. de Saint-Saphorin sur le Danube. Paris et Neuchâtel, 196 p., 8 planches.
- Stern (Jean)*. Le château de Maisons. Calmann-Lévy, 1934, 209 p.; prix : 15 fr.

1796-
0 p.;

1934,

d'Es-

e et la
Alcan,

ale de
nette,

1934,

e. A.

Édi-
6 et

ence,

58 p.

the
unil-
3 d.
ma-
can,

blas-

der
ich,
p.;

ope.

acy
The
p.;

car.
p.;

du
34,

nes
ir-

de
ris

al-